

Le limier

L'enlèvement d'Alexandra

Roger Poirier

la plume d'or

Table des matières

REMERCIEMENTS	9
Chapitre 1	11
Chapitre 2	13
Chapitre 3	20
Chapitre 4	22
Chapitre 5	28
Chapitre 6	35
Chapitre 8	42
Chapitre 9	47
Chapitre 10	54
Chapitre 11	56
Chapitre 12	61
Chapitre 13	64
Chapitre 14	73
Chapitre 15	78
Chapitre 16	82
Chapitre 17	85
Chapitre 18	90
Chapitre 19	103
Chapitre 20	108
Chapitre 21	110

Table des matières

Chapitre 22	113
Chapitre 23	115
Chapitre 24	125
Chapitre 25	128
Chapitre 26	131
Chapitre 27	138
Chapitre 28	146
Chapitre 29	151
Chapitre 30	157
Chapitre 31	163
Chapitre 32	168
Chapitre 33	173
Chapitre 34	180
Chapitre 35	184
Chapitre 36	194
Chapitre 37	198
Chapitre 38	199
Chapitre 39	210
Chapitre 40	216
Chapitre 41	227
Chapitre 42	239

Table des matières

Chapitre 43	240
Chapitre 44	249
Chapitre 45	256
Chapitre 46	269
Chapitre 47	272
Chapitre 48	277
Chapitre 49	291
Chapitre 50	298
Chapitre 51	301
Chapitre 52	312
Chapitre 53	319
Chapitre 54	321
Chapitre 55	327
Chapitre 56	331
Chapitre 57	337
Chapitre 58	340
Chapitre 59	346
Chapitre 60	353
Chapitre 61	363
Chapitre 62	369
Chapitre 63	376
Épilogue	383

LE LIMIER

L'ENLÈVEMENT D'ALEXANDRA

ROGER POIRIER



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Le limier : l'enlèvement d'Alexandra / Roger Poirier.

Autres titres : Enlèvement d'Alexandra

Noms : Poirier, Roger, 1956- auteur.

Description : Suite de Le limier.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20200087533 | Canadiana (livre numérique)

20200087541 | ISBN 9782925049647 (couverture souple) | ISBN 9782925049654 (PDF)

| ISBN 9782925049661 (EPUB)

Classification : LCC PS8631.O375 L562 2021 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du
Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Jim Lego

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Roger Poirier, 2021

Dépôt légal – 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce
livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite
de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, février 2021

REMERCIEMENTS

Comme le veut la coutume, je noircis cet espace pour exprimer ma reconnaissance aux personnes qui m'ont apporté leur support pendant la réalisation de ce roman. Sans cette aide, il aurait été éprouvant de mener ce projet à terme.

Merci à la chroniqueuse Elaine de *LYANE A Autour des mots*, de France, pour la révision préliminaire de mon manuscrit. Ses suggestions et remarques m'ont apporté beaucoup. Vous pouvez la suivre sur sa page Facebook.

Merci à Sylvain Vincent, un ancien de la Sûreté du Québec qui m'a éclairé sur le fonctionnement de certains organismes québécois et certains outils utilisés dans notre système de police.

Merci à mon fils, Étienne, qui a rendu une très bonne analyse par la justesse de ses remarques.

Et encore une fois, même si ma conjointe Lyne affirme s'être découvert un entrain pour la correction et la recherche de mots et d'expressions, j'ai parfaitement conscience qu'elle fait montre de beaucoup de patience pour tempérer mes réactions légèrement débridées envers ses opinions : merci, Lyne. Tu rends mes histoires toujours plus crédibles.

Roger

Chapitre 1

À l'origine, sa complice avait joué de finesse dans l'élaboration d'une méthode de communication qui, au final, s'était avérée infaillible. Du moins, le pensait-il. Nul besoin de se creuser les méninges. C'était d'une simplicité enfantine, mais inaccessible si vous ne possédiez pas la clé. Toutefois, la procédure devait être accomplie sans faute dans les délais prescrits et de manière irréprochable. Il se devait donc d'agir sur-le-champ.

La personne à l'origine du présent message connaissait bien son horaire. Elle savait qu'il lui était impossible de l'appeler pendant ses heures de travail ni lorsqu'il se trouvait à la maison. Aussi, la fenêtre de communication prévue était-elle pensée en tenant compte de ces contraintes. Malgré cela, s'il ne pouvait la joindre au moment convenu, l'information reçue devenait obsolète cinq minutes après l'heure fixée. Dans un tel cas, il recevrait de nouvelles instructions la semaine suivante. Il achèterait un nouvel appareil, l'utiliserait cette unique fois, puis le détruirait avant d'en disposer de façon à ce qu'il ne soit jamais retrouvé. Aucun risque à prendre. Et ce stratagème fonctionnait également dans l'autre sens lorsqu'il voulait que sa partenaire le contacte. Ils travaillaient ainsi depuis plus de sept ans et ils n'avaient jamais eu le moindre souci.

Dans un quartier éloigné de chez lui, l'homme tourna au coin d'une rue, se gara, inspira profondément et saisit son téléphone portable. Il regarda sa montre, puis composa un numéro.

— Bonsoir. Nous aurons besoin d'une revue, annonça sans autre préambule une voix de femme.

— Combien d'exemplaires vous faut-il ?

— Seulement trois ou quatre pour cette fois.

— Hum... fit l'autre. Il faut que je voie quand je pourrai organiser *le ramassage*. Je pense que la chose sera possible dans les deux ou trois prochains jours. Puis-je vous faire signe pour vous le confirmer ?

— Bien sûr, mais dès que vous le saurez afin que je puisse préparer la distribution.

Ils raccrochèrent. Comme convenu, la femme à l'autre bout du fil retourna son appareil, enleva le couvercle de la pile, retira celle-ci ainsi que la carte SIM, regarda tout autour pour s'assurer que nul ne l'observait, puis après avoir détruit le téléphone et la carte à coups de talon, jeta le tout dans la rivière sur le bord de laquelle elle se tenait. Elle exécuta une volte-face et se dirigea vers son véhicule. De son côté, celui qui venait de l'appeler se relevait d'au-dessus d'une bouche d'égout après avoir accompli les mêmes gestes.

Chapitre 2

Il faisait encore beau, ce matin-là. Le soleil, même s'il projetait avec passion ses rayons à travers les arbres en partie dénudés, ne parvenait point à répandre une chaleur appréciable. Malgré cela, la population profitait d'une matinée clémente et superbe.

Dans le parc, les gens déambulaient d'un pas allègre. Tout autour, on percevait les murmures des flâneurs qui discutaient et ricanaient. Les longues allées fourmillaient d'amants de la nature. Longeant les sentiers pédestres, d'interminables rangées de bancs qui ne demandaient qu'à accueillir les visiteurs désireux de se prélasser étaient alignées sous les feuillus colorés par la venue de l'arrière-saison. À la grande joie des piétons, de magnifiques arbres matures ombrageaient presque tout le parc, rafraîchissant du même coup cet endroit si fréquenté. Les randonneurs les plus érudits reconnaissaient sans hésitation les chênes, les érables argentés ainsi que les flamboyants érables rouges. Ils repéraient encore les admirables bouleaux de l'Himalaya, de même que les saules pleureurs qui, dans toute leur splendeur, laissaient pendre leurs ramures si basses que le bout de leurs branches se désaltérait dans les eaux calmes de l'étang.

La présence de petits animaux ajoutait à l'appréciation de ce lieu hautement considéré. On y dénombrait une multitude d'écureuils ainsi que leurs cousins les tamias, des canards, des oies sauvages et autres espèces d'oiseaux migrateurs qui venaient se reproduire sur les abords d'un interminable étang central où des endroits propices à la nidification avaient été expressément aménagés. Pendant la saison estivale, on pouvait observer grandir les rejetons de toutes sortes de palmipèdes.

La municipalité de l'agglomération de Longueuil, à l'inverse des localités voisines, encourageait les visiteurs à offrir aux petites bêtes des graines achetées aux distributeurs disposés près des entrées du parc, prétextant que cette interaction profitait à tous : les animaux fréquentaient cet espace nature pour la nourriture et la sécurité ; les promeneurs approchaient davantage leurs amis sauvages et la ville s'assurait d'un revenu supplémentaire pour entre-

tenir cet endroit de plénitude.

Grâce à ces sommes amassées, l'administration des parcs avait pu investir massivement dans le plan d'eau. Ainsi, durant la saison estivale, et au grand contentement d'une variété imposante d'insectes et de grenouilles, certaines des baies et d'immenses surfaces d'eau longeant les rives de l'étang se recouvraient désormais de roseaux et de nénuphars.

Ces plantes aquatiques, qui se donnaient des airs d'importance à divers endroits de l'étendue d'eau lorsqu'elles déployaient toutes les couleurs de leur floraison, servaient aussi bien d'abris que de terrain de chasse à une variété de poissons et d'oiseaux marins, tels les huard ou les hérons, et occupaient une place d'honneur dans le cœur des promeneurs qui bénéficiaient des spectacles de voltiges offerts par les prédateurs emplumés, dont ce petit canard plongeur appelé Garrot d'Islande qui provoquait à chacune de ses cabrioles l'émerveillement des enfants.

La municipalité avait également pourvu le parc d'un enclos à chiens. Cet espace, dédié aux membres de la race canine, bien sûr, était entouré d'une clôture faisant un mètre dix de haut. Quelques bancs, érigés à des emplacements stratégiques à l'intérieur de l'enclos, permettaient aux maîtres de s'asseoir pendant qu'ils s'extasiaient devant les prouesses de leur mascotte préférée. À des fins de salubrité, la ville avait mis à leur disposition des distributeurs de sacs à déjections animales qu'ils pouvaient utiliser gratuitement. Cet endroit enclavé était assidûment fréquenté; la gent animale n'étant pas la bienvenue dans la plupart des parcs environnants.

Ce matin, la famille Campbell-Sigouin participait à l'excursion. Jeremy Clark, lieutenant-détective et ami de la famille, avait annoncé à la maman qu'il passerait prendre sa filleule, Alexandra, maintenant âgée de quatre mois. Il espérait lui permettre de profiter d'une des dernières belles journées de la saison. Tirant avantage de l'initiative du parrain de sa fille, Paige Campbell avait décidé que toute la maisonnée participerait à la randonnée; il faisait si beau. Ted Sigouin, le mari de Paige, et Jeremy préparèrent donc les enfants. Ils leur enfilèrent des vêtements de saison, pendant que la

maman prévoyait biberons et collations pour cette expédition.

De son côté, le grand frère, Scott, maintenant âgé de quatre ans, emporta son ballon en prévision de disputer un match de foot avec son père et tonton Jeremy. Bien sûr, il rappela à sa mère d'emporter des sous pour acheter des graines pour les jolis *zoizeaux*. Le garçonnet connaissait le nom de presque tous les animaux qui fréquentaient le parc. Il différenciait même plusieurs espèces.

Comme le parc se trouvait tout près, il s'avérait inutile de prendre la voiture. En conséquence, le groupe marcha allègrement vers le site, tout en discutant avec enthousiasme. Pendant que Ted tenait Roucky en laisse et portait le sac de provisions, Jeremy poussait sa protégée et Scott trimballait le ballon d'une main en s'efforçant de traîner Paige de l'autre.

Jeremy avait appris à aimer ces moments. Après sa séparation, il avait vécu tel un moine en réclusion jusqu'au moment où le hasard l'avait conduit à devenir membre honoraire de cette famille. Lorsque sa femme l'avait quitté, il s'était promis de ne plus jamais imposer les exigences de son métier d'inspecteur de police à une femme qui ne réclamait qu'à l'aimer. Il pratiquait un travail beaucoup trop accablant et dangereux pour demander à qui que ce soit de partager ce sentiment défaitiste initié par la déchéance humaine qu'il côtoyait tous les jours ; cette appréhension qui te ronge de l'intérieur : la honte d'appartenir à la race humaine telle qu'elle est aujourd'hui. Malgré cet aspect néfaste, c'était la vie qu'il avait choisie.

«Ma vie, qu'est-ce que ça veut dire?» Cinq jours par semaine, sinon six, Jeremy se levait et se dirigeait sur des scènes de crime où il observait la décrépitude de l'*homo sapiens*. Il avait le cœur à l'envers chaque fois qu'il constatait jusqu'à quel point des individus pouvaient infliger des sévices aux femmes et aux enfants. Il se farcissait cette aberration tous les jours. Puis il rentrait à des heures impossibles, renfrogné et défait. Après avoir passé la journée à analyser des crimes plus horribles les uns que les autres, qui aurait envie de partager ce quotidien avec la personne aimée ?

Une fois au parc, la famille se rendit jusqu'à l'espace canin. Ted ouvrit la porte de l'enclos et libéra Roucky pour qu'il puisse courir à son aise. L'animal les regarda quelques instants, avant de daigner s'éloigner et arpenter l'enclos, histoire de reniffler les odeurs de ceux qui étaient passés par là dernièrement. L'animal n'aimait pas cet endroit, préférant demeurer auprès de sa famille pour surveiller les petits et défendre Paige, en cas de besoin. Malheureusement, ses maîtres ne cessaient de l'enfermer ici. « Ils ne comprennent rien, ces humains. »

Lorsque Ted se retourna, il vit Clark tenant Alexandra allongée sur son bras qui faisait office de berceau. Il badinait gentiment tout en grimaçant, dans l'espoir de lui arracher un sourire. De son côté, Scott avait déjà commencé à jouer avec son ballon sous le regard souriant de sa mère. Le garçonnet savait qu'il devait attendre que tonton Jeremy ait terminé ses simagrées réservées en exclusivité à sa sœur avant qu'il ne consente à l'affronter. Par contre, comme Ted se tournait les pouces, il lui envoya le ballon dans les jambes d'un coup de pied un peu maladroit. L'échauffement venait de commencer.

Clark cajola Alexandra durant une bonne heure. Il la soulevait, la faisait rire et la bécotait gentiment tout en s'assurant que le soleil ne la gêne pas trop. Lorsqu'il en eut terminé de ses mamours et caresses, il la remit dans son landau et l'enroula dans la couverture que Paige avait pensé à emporter, puis, pour l'inciter à s'endormir, il s'assit sur un banc et commença à balancer le carrosse d'un léger mouvement de va-et-vient. Il fredonna.

Jeremy Clark, un bougre d'un peu plus de 40 ans aux cheveux abondants et grisonnants, occupait un poste de lieutenant-détective au district sud du service de police de l'agglomération de Longueuil : le SPAL. Présentant un profil bedonnant, il jouissait tout de même d'une excellente forme physique et n'avait de cesse de traquer les voyous qui avaient la témérité de commettre un méfait sur son territoire. C'est cette ardeur à confondre les canailles qui lui avait valu le sobriquet de limier.

Profitant de cet instant de tranquillité, il survola les alentours de son regard d'enquêteur, histoire de détailler les gens. « Déformation professionnelle », songea-t-il. Mais de toute façon, il n'avait rien d'autre à glander pour le moment. Il remarqua un homme qui fouillait les poubelles dans l'espoir de trouver quelques canettes, alors qu'au loin un couple se prenait en photo. Il posa ensuite les yeux sur le parc à chiens et surprit Roucky qui les observait, le nez collé à la clôture. « Il n'aime pas qu'on l'enferme ainsi. Il veut jouer avec nous et rester à proximité de Scott et d'Alexandra. » Jeremy avait constaté que lorsque Paige le gardait près d'eux, celui-ci s'arrangeait toujours pour demeurer près des enfants, pourvu que sa laisse le lui permît. « J'adore ce berger allemand, songea-t-il. Il a un bon flair et sans lui, je n'aurais jamais coincé ce Sullivan. »

Clark se remémorait un cas particulier qu'il avait résolu l'année précédente. Un sale individu qui avait assassiné un homme sans en éprouver le moindre remords avait réussi à disparaître pendant cinq ans, et n'eût été le flair exceptionnel du berger allemand, il n'aurait jamais été appréhendé.

Le détective continuait d'observer les gens qui se promenaient. En ce dimanche de début d'octobre, ils étaient nombreux à être venus profiter de l'endroit et de cette belle journée que leur offrait l'automne. La majorité des gens portait un manteau de mi-saison, car malgré le soleil resplendissant, l'air restait tout de même frais. Soudain, Clark remarqua un type appuyé sur la clôture du parc à chiens. C'est la façon dont l'homme se tenait qui attira son attention. Il s'était installé du côté opposé à l'enclos, ce qui le plaçait face à l'espace vert. Mais ce qui interpella le détective c'est que, curieusement, il ne semblait pas contempler les quadrupèdes comme l'aurait fait tout propriétaire de chien. Il observait plutôt les promeneurs. Même que Clark aurait juré que son regard se concentrait sur Paige et les enfants. Le type portait un manteau de laine noire, ainsi qu'un pantalon foncé. Il arborait un couvre-chef légèrement enfoncé, ce qui ne permettait pas de détailler son visage. Enfin, ses cheveux lui descendaient presque aux épaules.

Soudain, l'individu croisa le regard du limier. Il se redressa et tourna la tête, puis au bout de quelques secondes, virevolta et s'éloigna. Intrigué, Clark le suivit des yeux. « Il part sans récupérer son chien ? Bizarre », pensa-t-il.

Ted et Scott s'échangeaient toujours le ballon. À tour de rôle, ils occupaient la position de gardien de but, alors que l'autre essayait de marquer. Le fils riait chaque fois qu'il exécutait un bon coup, et criait à l'injustice en accusant son père de profiter de son statut d'adulte et de s'en prendre aux tout-petits, lorsqu'il se faisait contrer. Assise sur une couverture posée à même le sol, Paige encourageait surtout son fils, son mari ayant déjà eu droit à sa part d'éloges. Un appel de cette dernière tira le détective de ses réflexions :

— Tu dors, Jeremy ? Scott t'a demandé à deux reprises si tu voulais venir jouer !

Clark eut besoin de trois ou quatre secondes pour recentrer ses idées. Il vérifia si la petite dormait, puis lança :

— Jouer ? Bien sûr, Scott, que je veux jouer ! Mais aujourd'hui, ça ne se passera pas comme la dernière fois et c'est mon équipe qui va gagner !

— Non, c'est la mienne ! Je suis le meilleur ! rétorqua le bambin en se frappant la poitrine du doigt, le torse bombé.

— Et bien, c'est ce qu'on verra ! Tu l'as installé où ton but que je marque des points ?

— Je l'ai installé là-bas ! indiqua Scott en pointant un endroit où il avait disposé deux pièces de vêtements à même le sol pour délimiter la largeur du but. Et le tien se trouve là !

— Mais, le mien est plus grand ! argumenta tonton après un regard vers chacun des buts.

— Oui, mais tu es plus grand que moi ! répliqua le gamin.

Tout le monde s'esclaffa à l'énonciation de cette explication. Puis la partie commença. D'un côté s'alignaient Paige et Jeremy, alors que Ted et Scott représentaient la formation adverse. Patientant sur la ligne de touche et l'ignorant, Alexandra, bien emmitou-

flée dans sa couverture et dormant dans son landau, agissait en tant que spectatrice. Toujours emprisonné, Roucky, quant à lui, s'impatientait. Se tenant près de la clôture, il ne cessait d'exécuter des allers-retours de quelques mètres, tout en fixant les membres de sa famille. Il voulait prendre part à l'action.

Chapitre 3

— Bonjour, Ron. T'as passé un bon week-end ? s'informa Clark auprès de son coéquipier alors qu'il pénétrait dans le bureau.

— Très agréable. Hier, nous avons baguenaudé au parc de la Cité. Il y avait toute une foule.

— Qu'est-ce que c'est que ça, baguenaudé ? s'informa Clark qui n'avait jamais entendu ce mot.

— Baguenauder veut dire se promener en flânant. Donc, traduction pour mon ami au vocabulaire restreint : nous nous sommes promenés sans but, au parc de la Cité.

— C'est vrai ? Nous y sommes allés aussi ! On a passé toute la matinée à nourrir les canards et à jouer au ballon avec Scott. Je ne vous ai pas vus. Vous y étiez vers quelle heure ?

Ron ne demanda pas qui le « nous » englobait. Il le savait parfaitement et se réjouissait que son ami se considère comme un membre de la famille Campbell-Sigouin. Il semblait enfin reprendre goût à la vie.

— Nous sommes arrivés vers 15 heures et nous nous sommes promenés jusqu'à 17 heures. Il a fait un temps superbe.

— Tu parles ! Je ne me souviens pas avoir connu un si bel automne. Nous, nous sommes arrivés en matinée et sommes repartis après avoir dégusté le pique-nique que Paige avait préparé. On s'est manqué de peu.

— Oui, sauf que considérant la grandeur du parc, nous ne nous serions peut-être pas croisés.

Ron se sentait apaisé à l'idée que Paige, Ted et le petit Scott accueillaient si chaleureusement son ami au sein de leur belle famille. Même s'il ne l'avait jamais laissé paraître, il savait que Jeremy souffrait de solitude depuis le départ de sa femme et que cela l'avait beaucoup affecté. Après quelques années de célibat, il avait eu la chance de travailler sur une affaire qui lui avait permis de croiser cette femme, Paige Campbell. Cette dernière avait trouvé

l'enquêteur tellement humain, qu'elle lui avait demandé de devenir le parrain de sa fille. Cette responsabilité l'avait extirpé de son isolement et depuis, il resplendissait. Mais tout cela n'aurait pas pu se réaliser sans l'incroyable instinct du détective. Il avait tenu le pari de rouvrir le dossier d'un assassinat vieux de cinq ans que lui-même estimait improbable à résoudre. Finalement, il avait réussi à débusquer le coupable, sauvant du même coup la vie d'un pauvre chien qu'on avait condamné à tort parce qu'il avait essayé de secourir son maître. Depuis, Paige, la propriétaire du chien en question, lui témoignait beaucoup de reconnaissance. Ron, qui redoutait trop les reproches du patron sur la perte de temps au cas où l'enquête n'aurait pas abouti, n'aurait jamais pris un tel risque. Mais Clark n'en avait rien à cirer des humeurs de son supérieur. Il avait eu l'opportunité de résoudre un homicide et il ne s'en était pas privé. Aussi, s'y était-il jeté corps et âme.

— Bien, qu'avons-nous sur les bras, ce matin ? Des dénouements concernant le vol à la pharmacie sur le chemin Chambly ?

— Pas que je sache, répondit Ron. Je pensais y retourner pour essayer de dégouter de nouveaux indices. Est-ce que tu viens ou tu as autre chose à régler ?

— Il y a cette agression de la semaine dernière : la femme qui s'est fait violer au coin de Lavallée et Benoît. Elle se repose toujours à l'hôpital ? Je dois la revoir.

— Je crois qu'elle est sortie ce week-end. Tu as son adresse ?

— Je la demanderai à Wanda, enchaîna Clark avant de se raviser. Tout bien réfléchi, je vais t'accompagner pour examiner cette scène de crime. Je me rendrai chez ma victime après. Plus on est de fous et plus on trouve !

Chapitre 4

La docteure en psychologie, Cynthia Thomson, avait rencontré un couple qui essayait de concevoir un enfant depuis plusieurs années. Elle travaillait à l'Institut de fertilité Levington, située au 1257, Main Street, à Brampton en Ontario. Sa tâche consistait à accompagner psychologiquement les couples qui éprouvaient de la difficulté à engendrer et qui désiraient recourir à un centre de procréation médicalement assistée, où les examens et les interventions étaient subventionnés en partie par l'État. Pour avoir accès à ce programme d'aide, les futurs parents étaient contraints de subir une panoplie de tests, afin de cerner leur problème et vérifier si celui-ci s'avérait résolvable naturellement ou par la simple prise d'hormones. En effet, même si l'on recourait à l'insémination artificielle (IA) ou à la fécondation in vitro (FIV), rien n'assurait une fin heureuse, puisque l'indice de réussite pour une IA ne dépassait pas les 30 %, alors que la FIV, bien qu'affichant un meilleur taux, vagabondait encore très loin du score parfait. Puisque tous ces tests et interventions coûtaient excessivement cher, l'État avait mis en place des mesures pour limiter les excès.

Comme la plupart des gens éprouvaient de la gêne face à ces tests, un psychologue les suivait durant toute la durée du processus. Dans les cas où les résultats ne se montraient pas à la hauteur des attentes des patients, ceux-ci devaient réussir à surmonter la blessure profonde que créait chez l'individu « fautif » l'annonce que la nature l'avait privé d'un système reproducteur adéquat pour transmettre la vie. La personne impuissante devait apprendre à ne pas se sentir coupable ou diminuée, chose plus évidente à exprimer qu'à accomplir. Tout cela menait inévitablement le malheureux couple à consulter un psychologue qui l'assistait pour traverser et vaincre cette terrible épreuve.

C'est ainsi que la docteure Thomson fit la connaissance de Margaret Taylor, trente-sept ans, et Doug Hoare, trente-neuf. Ces derniers étaient mariés depuis onze ans et, à la suite de plusieurs tentatives infructueuses pour concevoir un enfant, ils avaient décidé de réclamer l'aide de l'Institut de fécondation Levington. Bien

que les services de l'institution fussent subventionnés par le gouvernement ontarien, les couples qui requéraient l'intervention de cet organisme devaient déboursier plusieurs milliers de dollars en frais connexes, sauf s'ils bénéficiaient d'une assurance à cet effet. Malheureusement, ce n'était pas le cas des époux Taylor-Hoare.

Ces frais englobaient les médicaments associés aux traitements, l'entreposage du sperme, des ovules et des embryons, ainsi que les frais pour les déplacements, d'hébergement et de subsistance du partenaire durant les interventions.

La situation du couple Taylor-Hoare se résumait comme suit : après avoir subi tous les examens imaginables, après la prise d'hormones et les suivis cliniques, ils avaient accepté de tenter l'insémination artificielle. À la suite de quelques échecs et plusieurs milliers de dollars investis dans cette quête, ils étaient passés à la fécondation in vitro. Toutes ces démarches s'étaient soldées par une déception sur toute la ligne. Ils avaient épuisé tous les moyens disponibles, en plus d'avoir dépensé une jolie fortune. Ainsi, lors de leur dernière rencontre avec la psychologue, ils étaient totalement désillusionnés. C'est pour cette raison qu'au moment où madame Thomson avait allumé une minuscule lueur d'espoir à travers leur noire vision qu'ils acceptèrent sa proposition sans éprouver le besoin d'en discuter longuement.

La chose leur fut présentée ainsi : un vil individu avait violé la belle-sœur de Cynthia Thomson. À la suite à cette abomination, la jeune femme, incapable de surmonter cette épreuve, était devenue dépressive. Comme un malheur ne frappe jamais seul, quelques semaines après cette agression, elle avait découvert qu'elle portait l'enfant de son agresseur. Il n'en avait fallu guère plus pour qu'elle se livre à une tentative de suicide. C'est dans des circonstances tout à fait exceptionnelles qu'elle avait été sauvée. Un livreur qui s'était trompé d'adresse avait sonné à sa porte. N'obtenant pas de réponse, il avait jeté un rapide coup d'œil par une fenêtre qui se trouvait tout près et avait aperçu la malheureuse, étendue sur le sol de son salon. Évidemment, il avait appelé à l'aide. Par la suite, la femme était restée dans le coma quelques semaines, avant de revenir dans

le monde des vivants. Durant tout ce temps, les intervenants en santé, ignorant ses intentions quant au fœtus, avaient veillé à bien le protéger. Une fois remise de son coma, la femme avait refusé de reconnaître cette *chose* qui grandissait dans son ventre comme son chérubin. Par contre, elle n'avait pas la force de l'éliminer en ayant recours à l'avortement. C'est pourquoi elle avait décidé de le donner dès sa venue au monde.

Le poupon se trouvait maintenant dans une crèche et attendait que sa mère change d'intention ou le rende disponible pour l'adoption. L'enfant, qui heureusement n'avait aucunement souffert de cette tentative de suicide, avait aujourd'hui deux mois et demi et, selon la loi relative à l'adoption, la mère devait attendre qu'il atteigne l'âge de trois mois avant de le céder. La raison ? L'administration avait le devoir de s'assurer qu'elle ne regrette pas son choix au point de changer d'idée une fois le petit promis à de nouveaux parents.

— Je connais ma belle-sœur et je suis persuadée qu'elle ne modifiera pas sa décision. C'est devenu pour moi une certitude. Écoutez, je vous aime beaucoup. Nous nous sommes rencontrés à maintes reprises tout au long de vos consultations et je sais que vous êtes de braves gens. Puisque dans votre situation il n'y a que l'adoption qui vous permettrait de découvrir les joies parentales, si cette offre vous intéresse, j'aimerais vous faciliter les démarches pour que vous adoptiez ma nièce. Elle a dix semaines, elle jouit d'une excellente santé et elle est à croquer ! termina l'intervenante sur un ton envieux.

Margaret fixait la psychologue avec ses grands yeux verts remplis de surprise. Elle était extrêmement émue devant cette sollicitude incroyable venant d'une femme qui, tout compte fait, restait une étrangère. Bien sûr, ils s'étaient rencontrés plusieurs fois et son conjoint et elle avaient exprimé, au cours de ces entrevues, leurs états d'âme, leurs espoirs, leurs inquiétudes... leur détresse. Mais cela justifiait-il une telle offre ? Adopter un enfant canadien se révélait complexe, exigeait beaucoup de temps, et le processus ne garantissait pas la réussite de la démarche. Adopter un enfant prove-

nant d'un pays étranger s'avérait encore plus ardu et coûtait au bas mot cinquante mille dollars, sans compter les multiples voyages que les futurs parents devraient assumer. L'État d'où venait le bébé posait également beaucoup de conditions auxquelles il fallait se conformer. Stupéfaite, la future maman vibrait de l'intérieur.

— Mais, est-ce légal ? s'entendit-elle demander.

Question qui avait pratiquement traversé ses lèvres à son insu.

— Tout à fait, répondit immédiatement Cynthia. Notre chance vient du fait que le bébé sera placé en adoption sous peu, soit dans deux ou trois semaines. Puisque la mère n'a pas encore effectué les démarches officielles, je lui mentionnerai que je connais le couple idéal pour élever sa fille. La loi permet à des parents biologiques et des parents désirant accueillir un enfant de s'entendre entre eux, pourvu qu'ils respectent la procédure légale. Je pense être en mesure d'organiser cette adoption. Tout sera authentique et légal. Vous remplirez les documents nécessaires et je les présenterai à ma belle-sœur pour qu'elle les signe. Je crois que l'adoption se réalisera dans un délai assez court... disons trois ou quatre semaines.

— Mais, pourquoi voudrait-elle nous privilégier ? Elle ne nous connaît pas !

— Bien, actuellement, elle vit une situation précaire. Suite à sa dépression, elle a perdu son travail et l'adoption par la voie normale ne lui rapportera rien, alors que... si vous décidiez de l'aider financièrement, elle se montrerait manifestement encline à vous céder l'enfant. C'est ce qu'on appelle une situation gagnant-gagnant.

— Et combien coûterait cette... aide ? intervint Doug, devenu suspicieux.

— Je crois que la somme est discutable, mais elle reste à votre discrétion. Combien pensez-vous pouvoir lui offrir ? Si vous considérez les coûts d'adoption d'un enfant étranger, il y a de la marge.

— D'accord, répondit le mari, rassuré par les mots «à votre discrétion». Mais, en temps normal, nous n'avons rien à déboursier pour une adoption locale.

— C'est vrai, mais vous devrez subir à nouveau une panoplie de tests et démontrer que vous possédez les moyens financiers pour subvenir aux besoins de l'enfant et assurer son avenir. Il faudra également prouver que vous serez de bons parents. Ensuite, vous ferez l'objet d'une enquête. Ils vérifieront vos antécédents et s'ils découvrent une chose aussi minime que le fait d'avoir été interpellé pour prise de substances illicites, vous serez éliminés. De plus, il y a tellement de candidatures et si peu de bambins que vous risqueriez d'attendre jusqu'à quatre ans avant de recevoir un appel, si jamais vous en recevez un. Il y a aussi l'âge du rejeton. Ils vous offriront ce qu'ils auront sous la main, et pas nécessairement un bébé naissant. Puis, s'il a atteint l'âge de trois ans, ils vérifieront si vous êtes conciliables avec l'enfant, ce qui demandera encore quelques semaines. De surcroît, il y a une période d'essai qui s'étale sur un an et au terme de laquelle vous pourriez vous le voir retirer. Il y a même des cas où les parents biologiques ont le droit de le reprendre. Alors... pour toutes ces raisons, il apparaît avantageux de considérer l'opportunité que je vous offre. Et si nous taisons l'aspect financier, ce n'est ni pour ma belle-sœur ni pour moi que je vous suggère cette avenue. Cette proposition n'avantage que vous seuls. L'enfant sera mis à disposition pour adoption d'ici peu de toute façon. Pour elle, ce n'est qu'une question de jours, mais pour vous... et je sais que vous serez de bons parents.

Ces paroles frappaient exactement là où il fallait et Cynthia, en bonne psychologue, en usait sciemment. Comme Margaret et son mari avançaient en âge, ils savaient pertinemment qu'avant longtemps ils deviendraient inadmissibles pour adopter un enfant. De son côté, Doug pensait à tout ce qu'amènerait ce poupon dans leur foyer. Il n'ignorait pas que celui-ci comblerait ce besoin qu'éprouvait Margaret à dispenser son amour à un petit être.

— Et pour les papiers ? Comment va-t-on s'y prendre ?

« Bingo ! c'est gagné ! » se réjouit Cynthia.

— Comme je ne voulais pas vous créer une fausse joie, j'ai tout vérifié et je serais en mesure d'obtenir les documents légaux auprès d'une amie avocate. Ces documents témoigneront que la petite est « votre » enfant. Vous n'aurez qu'à les signer. Après quoi, je vous expliquerai les démarches à suivre pour finaliser le tout. C'est d'une simplicité désarmante.

— Cynthia, nous aimerions y réfléchir, fit savoir Doug. Je suis intéressé et je ne pense pas me tromper en disant que ma femme partage cet intérêt, mais pour ma part, je veux juste m'assurer que nous ne courrons pas au-devant de problèmes ou d'une déception. Est-ce que votre belle-sœur aura le droit de la reprendre, de la visiter à sa guise, si jamais elle changeait d'idée ?

— Tout à fait normal, Doug. Je comprends parfaitement vos inquiétudes et elles sont légitimes. J'ajouterais simplement qu'il ne faut pas trop tarder. Je discuterai avec Nancy de l'offre que je viens de vous soumettre et lui demanderai de ne pas se presser pour laisser partir la petite, mais en contrepartie, je sais qu'elle commence à se sentir au bout du rouleau et qu'elle désire passer à autre chose.

La conversation terminée, le couple salua la psychologue et partit avec un nouvel espoir au cœur. La constitution de Margaret ne lui permettait pas de porter un enfant, mais ils disposaient maintenant d'une option supplémentaire.

Chapitre 5

Cette journée-là, Paige avait décidé de ne pas se rendre au travail. Elle ne se sentait pas bien et comme le projet dont elle élaborait les tenants et aboutissants était bien avancé, elle résolut de penser à elle. Elle prévint donc son supérieur de son absence, conduisit les enfants à la garderie et retourna chez elle pour se reposer.

En début d'après-midi, elle se leva et engloutit un léger repas avant de retourner chercher les petits pour les emmener se balader au parc, histoire de prendre l'air et de profiter de leur présence.

En revenant du CPE, elle gara son véhicule dans le stationnement de leur résidence, fit descendre Roucky et demanda à Scott de lui mettre sa laisse pendant qu'elle installait sa sœur dans la poussette. Ils se dirigèrent ensuite vers l'espace canin du parc de la Cité pour y confiner le chien. Paige avait prévu de se promener près de l'étang et d'amuser ses chérubins en nourrissant les outardes et autres volatiles.

Lorsqu'elle fit entrer Roucky dans l'enclos, elle nota qu'il ne s'y trouvait que deux autres chiens ; rien d'étonnant puisque c'était un jour de semaine. Le berger allemand, fidèle à son habitude lorsqu'on l'emprisonnait dans cet endroit, se mit à suivre les déplacements de ses protégés à travers le grillage.

La petite famille partit vers l'étang et, chemin faisant, s'arrêta à un kiosque pour acheter des graines. Paige prit deux sacs et les tendit à Scott, trop heureux de se voir confier une telle responsabilité. La mère ne remarqua pas le type habillé tout en noir et portant un couvre-chef qui les observait de loin. L'individu se mit en marche en suivant une ligne presque parallèle à celle qu'empruntait la famille Campbell-Sigouin, puis obliqua, de façon à se rapprocher d'eux. Ces derniers se rendirent à quelques mètres du lac et commencèrent à jeter de la nourriture aux oies qui se trouvaient à proximité. Paige montrait à son garçonnet comment lancer les graines et aussi, comment les économiser. Il ne fallait surtout pas tout donner d'un seul coup ! Scott devait attendre que les oiseaux aient mangé tout ce qu'il leur avait déjà offert et les laisser patienter

un peu. Pendant tout ce temps, Paige tenait à l'œil sa petite fille qui s'était endormie.

Soudain, Scott, qui s'était aventuré un peu trop près de la jetée, glissa et se retrouva dans le lac. Surprise, sa mère réagit instantanément et se précipita pour le secourir. Elle parcourut trois ou quatre mètres pour atteindre le bord de l'étendue d'eau, puis se pencha, mit un pied dans l'étang et saisit son fils par un bras pour le tirer hors de l'eau. Complètement trempé et peu enclin à la nervosité, le bambin riait de bon cœur.

— C'est froid, maman ! s'exclama-t-il sur un ton enjoué. L'eau est froide !

Puis, sous le regard stupéfait de sa mère, il voulut retourner dans le lac pour récupérer la nourriture qu'il avait perdue et qui flottait tout près.

— Mais, arrête Scott ! Tu vas retomber dans le lac ! s'écria Paige en lui saisissant un bras pour le retenir. Je vais te nettoyer un peu. Oui, c'est froid, je sais. Mais à quoi as-tu pensé ? Il ne faut pas s'approcher trop près du bord, je t'avais pourtant prévenu.

— Je voulais donner des graines aux canards ! Ils se tenaient trop loin !

— S'ils se tiennent loin, c'est parce qu'ils n'ont pas faim. Je te l'ai déjà expliqué.

Paige jeta un coup d'œil vers son landau. Tout semblait normal. Elle se pencha pour frotter le pantalon de son fils en le lissant vers le bas pour essayer d'enlever le surplus d'eau, puis abdiqua.

— Nous devons rentrer pour te changer, décida-t-elle. Et moi aussi, par la même occasion. Quelle galère ! J'espère que tu n'attraperas pas froid. Tu as froid ?

— Non, maman. Écoute ! Tu entends ? Ça fait flac flac dans mes bottes ! rétorqua le garçon, qui s'amusait à faire des ronds en levant exagérément les pieds pour amplifier le bruit de succion.

— J'imagine, oui. Allez, on rentre.

Ils revenaient vers le landau lorsque Paige se rendit compte que quelque chose clochait : la poussette semblait... vide ? Du coup,

elle s'affola. «Quoi? Où est ma fille?» Elle souleva la couverture pour vérifier dessous, geste bien inutile : comment un bébé de quatre mois aurait-il pu réussir à se glisser sous un linge? Paniquée, Paige lança des regards partout à la fois, envahie par un lourd sentiment de vide.

— Mon bébé! Qui a pris mon bébé? hurla-t-elle en regardant tout autour, d'un œil terrifié. À l'aide! J'ai perdu ma fille!

Les yeux grands ouverts, Scott ne comprenait pas. Devant la frayeur de sa mère, il prit peur et commença à pleurer. Paige se mit à courir en le tenant par la main. Elle était tellement éperdue qu'elle le traînait comme un chiffon, alors que le pauvre peinait à suivre. Il flottait littéralement dans les airs. Un sentiment empreint de colère, d'agressivité et de désespoir commençait à brouiller l'esprit de la mère. La folie s'installait. L'adrénaline ayant pris le dessus, elle ne sentait plus l'effort engendré par sa course. Ses cris de panique résonnaient dans sa tête comme si elle hurlait dans un sseau. L'écho devenait de plus en plus assourdissant. Une seule pensée obnubilait son cerveau : retrouver Alexandra! Comme un automate, son corps ne faisait que répondre à ce désir. Les muscles de ses jambes se contractaient et se décontractaient, accomplissant sans faille leur fonction dans le seul but d'accélérer sa course. Son cœur, avec la complicité de ses poumons, lui fournissait tout l'air requis pour apporter l'oxygène dont ses organes avaient besoin afin d'accomplir cette quête effrénée.

Alors qu'elle cédait à la panique, Paige ne savait plus où se diriger. Elle partit en direction de la sortie, ce qui la fit se rapprocher du parc canin.

— On a enlevé ma fille! hurlait-elle toujours et encore. Aidez-moi, tout le monde! Il faut la retrouver! Ma fille! Où est ma fille? Vous avez vu ma fille? crachait-elle en espérant que quelqu'un entende et intervienne.

Or, il n'y avait que très peu de gens dans le parc. Ceux qui l'entendaient la regardaient d'un air stupéfait, mais la plupart ne bougeaient pas. Seules deux personnes se proposèrent pour l'ai-

der. Comme elle s'était rapprochée de l'enclos où elle avait laissé Roucky, celui-ci perçut ses cris de détresse. Il s'approcha de la clôture en courant et dressa l'oreille. Pas de doute, il s'agissait bien de sa maîtresse. Il s'élança à fond de train en longeant la clôture. Lorsqu'il arriva près d'un banc, il s'en servit comme tremplin pour atteindre le dessus de la barrière et, posant les pattes antérieures sur celle-ci, il s'y appuya pour se soulever et réussit à la franchir. Maintenant du bon côté, il s'arrêta une seconde, leva les oreilles pour s'orienter et repartit à toute allure dans la direction des cris.

Paige ne cessait d'appeler à l'aide. Elle tournait en rond en se frottant frénétiquement la tête d'une main et regardant si quelqu'un tenait un bébé. Les gens qui s'étaient lancés à sa rescousse essayaient de la calmer afin de comprendre ce qui se passait. Puis Roucky arriva, cavalant comme si l'enfer lui brûlait les fesses. Lorsque Paige le vit, elle lui cria :

— Roucky, c'est Alexandra. On nous a volé notre bébé ! Cherche, Roucky ! Trouve ma fille ! Cherche ! Alexandra ! Où est Alexandra ?

Entendant ces mots, Roucky s'arrêta. Se tenant bien droit, la queue et les oreilles dressées, il regarda tout autour, repéra le landau et se précipita vers celui-ci. Il le sentit, le contourna, puis partit dans la direction opposée à celle que Paige avait suivie pour chercher de l'aide. Il volait littéralement.

— Madame, j'ai appelé la police. Elle arrive dans une minute ! lança un jeune homme.

Cette intervention imposa l'image de Clark dans le cerveau de Paige : « Jeremy, il saura comment agir ! » Elle partit derrière Roucky en traînant Scott qui pleurait tout en n'arrivant toujours pas à suivre.

— Maman ! Maman ! Tu me fais mal. J'ai froid !

Paige prit conscience que ce n'était pas un sac qu'elle traînait, mais son fils. Elle s'arrêta net. La pauvre ne réussissait plus à coordonner ses gestes avec sa pensée. Trop énervée pour savoir quoi faire, elle prit son téléphone et appela. Pendant ce temps, le jeune homme qui avait averti la police se rapprocha.

— Monsieur, le pria Paige, suivez mon chien. Il a flairé une piste et va retrouver ma fille. Suivez-le, vite! Il est parti par là! cria-t-elle en indiquant une direction. Courez!

Le type hésita en la regardant d'un air interloqué. Mais sur son insistance, il partit, jambes à son cou, pour essayer de rattraper le chien. Paige obtint Jeremy au bout du fil.

— Jeremy! hurla-t-elle, on a enlevé Alex! On nous a volé Alex! On a enlevé ma fille!

Le cœur de Clark s'arrêta de battre. Il sentit ses genoux plier et une bouffée de chaleur lui monter à la tête. Instantanément, il se retrouva tout mouillé. Il s'appuya sur le coin de son bureau où il était retourné avec Ron après s'être rendu chez la femme qui avait été agressée. Le voyant défaillir, son coéquipier lui passa une main sous une aisselle pour le soutenir. Que se passait-il? Comme Clark semblait complètement perdu, Ron saisit le téléphone:

— Allô! Qui est à l'appareil? Allô!

Il n'entendait que des lamentations, puis:

— On a enlevé Alexandra! décrypta-t-il à travers les pleurs d'une femme. J'ai perdu ma fille!

Il comprit aussitôt.

— Paige! Où es-tu?

— J'ai perdu Alexandra! brailla la jeune femme. Je ne sais pas où elle est! Scott est tombé dans l'eau, puis Alexandra n'était plus là. Je ne sais pas où elle est! répéta-t-elle. Elle a disparu! Viens m'aider!

— Paige! Dis-moi où tu es. Il faut que je sache où tu es. Tu peux me le dire? Où es-tu?

— Où je suis? Où est-ce qu'on est? questionna Paige pour elle-même... je sais plus, je n'arrive pas à me souvenir, pleurnicha-t-elle tout en se frappant la tête comme pour essayer d'en faire ressurgir la réponse. Ah, oui! Au parc de la Cité! Oui, c'est ça! On est au parc de la Cité! Viens vite!

— Au parc ! Parfait. Écoute, je dois raccrocher, mais on arrive. Donne-nous cinq minutes et on est là, d'accord ?

— Vite, Jeremy ! Dépêche-toi ! Elle est partie ! répéta la mère en larmes en se recroquevillant sur elle-même et en retenant son fils captif.

Dans son délire, elle ne s'était pas rendu compte qu'elle parlait à Ron.

— Maman ! Je veux voir papa ! pleurnicha Scott. Je veux que papa vienne me chercher !

Les plaintes de son fils firent apparaître une autre image dans les pensées de Paige. « Ted, oui ! Je dois appeler Ted. » Elle reprit son téléphone et composa le numéro de son conjoint. Lorsque ce dernier appuya sur la touche de son portable, il n'entendit qu'un flot de paroles qui sortaient du haut-parleur dans une cacophonie incompréhensible. La voix de sa femme, qu'il reconnut instantanément, projetait tellement de frayeur à travers cet affluent de mots qu'il ne parvenait pas à comprendre ce qu'elle essayait de lui expliquer. Alors qu'il essayait de déchiffrer ce charabia, il sentit la panique lui tordre les entrailles.

— ... perdu Alexandra. Je sais... est. Scott... de l'eau... partie. Je l'ai perdue. Viens m'aider... je sais pas... vite vite... parc... je... quoi... la vois pas.

— Paige ! Arrête, qu'est-ce qui se passe ? Paige, où êtes-vous ? Qu'est-ce qu'il y a ?

La panique s'installa. Ted essayait de parler, mais Paige n'arrêtait pas de crier. Il réussit tout de même à saisir qu'il y avait un grave problème et que cela impliquait Alexandra, et peut-être Scott, et qu'ils se trouvaient au parc. Heureusement, il savait de quel parc il s'agissait.

— J'arrive ! Ressaisis-toi ! Je serai là dans dix minutes ! promit-il en raccrochant, avant de se ruer vers la sortie, non sans bousculer quelques collègues au passage.

Du côté du poste de police, Ron, après avoir raccroché, se retourna pour constater que Clark avait repris ses esprits et qu'il

avait suivi la conversation. Même qu'il se déplaçait vers la sortie.

— Appelle le 911 ! Déclenche AMBER ! C'est moi qui conduis.

Il n'y avait pas à discuter.

Chapitre 6

Pendant que Paige parlait au téléphone, le type qui lui était venu en aide s'était élancé corps et âme à la poursuite de Roucky et du kidnappeur. Courant au maximum de ses capacités, il avait donné tout ce qu'il avait. À quelque cent mètres devant lui, il repéra l'avenue Sidney et les abords du parc où quelques automobiles étaient garées. Soudain, il aperçut un gros chien qui courait à vive allure vers un véhicule. Un homme était penché vers l'intérieur, comme pour y prendre ou y déposer quelque chose. Tout à coup, d'un geste brusque, le type se redressa et regarda derrière lui. Distinguant l'animal qui galopait dans sa direction, il se retourna d'un mouvement précipité et claqua la portière arrière, pour ensuite ouvrir celle du conducteur et se glisser sur le siège. Avant même qu'il n'ait le temps de ramener sa jambe gauche à l'intérieur du véhicule, Roucky le rejoignit et le saisit au pied pour le mordre férocement.

Le coureur, qui observait la scène tout en se rapprochant, fut témoin d'un furieux combat. L'homme se débattait pour libérer son pied alors que l'animal tirait de ses quatre membres. Le joggeur n'était plus qu'à une quarantaine de mètres lorsque le kidnappeur, dans un geste désespéré, réussit à lancer le moteur et à mettre la voiture en marche avant, puis... à démarrer. Le véhicule sursauta et avança, entraînant la pauvre bête à sa suite. Roucky glissait sur la chaussée, les quatre pattes étendues sous lui. Le mouvement de la voiture l'empêchait de se relever, mais il ne lâchait pas sa prise. L'automobile parcourut une bonne trentaine de mètres avant que le chien n'abandonne le combat. Le ravisseur en profita pour fermer la portière et enfoncer davantage l'accélérateur, emportant avec lui la joie de vivre de Paige et la petite fille qui donnait un sens à la vie de Jeremy Clark. Le coureur était arrivé trop tard.

Ignorant ses blessures, Roucky se releva et repartit à la poursuite du fuyard.

Chapitre 7

Lorsque Clark arriva au parc de la Cité par le boulevard Davis, il passa l'anneau circulaire aménagé à cet endroit pour permettre aux automobilistes de repartir en sens inverse et se dirigea directement sur un sentier piétonnier qui passait à la droite de la crèmerie du parc. Il suivit cette route piétonne la main appuyée sur le klaxon pour éloigner les promeneurs. Un peu plus tôt, pendant qu'ils roulaient, Ron avait rappelé Paige pour lui demander sa position exacte. Il savait donc parfaitement où se rendre. Elle se trouvait près du pont qui enjambait l'étang. Tout au long de leur approche, les détectives notèrent que quatre unités de patrouille de la ville se trouvaient déjà sur les lieux. Ils repérèrent un attroupement et foncèrent. Lorsqu'il se fut rapproché suffisamment, Clark freina sec pour arrêter sa voiture qui glissa sur le gazon avant de s'immobiliser. Il sortit si brusquement du bolide, qu'il arracha presque les charnières de la portière. Il s'élança vers Paige, Ron sur ses talons.

— Paige ! Je suis là ! Paige !

La jeune femme tourna la tête alors qu'elle essayait de répondre aux questions d'un agent. Elle projeta ses bras en avant, comme pour saisir quelque chose, et recommença à crier :

— Jeremy ! J'ai perdu Alex ! Je ne sais pas où elle est ! Jeremy, il faut la trouver ! TU DOIS LA RETROUVER ! l'exhorta-t-elle.

— Ça va aller, ça va aller, lui répondit Clark en la saisissant dans ses bras. Je m'en occupe. On la retrouvera. Ne t'inquiète pas. Tout ira bien.

— Mais je ne sais pas où elle est partie ni qui l'a emmenée ! On me l'a prise, Jeremy ! On me l'a prise... termina la jeune mère à travers un flot de larmes et de lamentations.

— Paige, ressaisis-toi. Tu dois me donner les détails. Il faut me dire où vous vous teniez quand c'est arrivé et ce qui s'est passé exactement. Il faut que tu te concentres. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Aide-moi. As-tu vu quelque chose ?

Paige leva la tête et fixa l'enquêteur d'un air hébété. Soudain, elle se libéra de son étreinte et se mit à regarder partout en criant :

— Où est Scott ? Où est mon fils ?

— Il est là, Paige. Il est là ! Un agent le tient par la main. Il est juste ici... regarde ! se hâta de la rassurer Ron.

Au moment où elle se jetait littéralement sur son fils, Ted arrivait en courant.

— Paige, que s'est-il passé ? Paige !

Il mit les deux mains sur les épaules de sa femme et la tint à bout de bras pour mieux la fixer. Perdue et paniquée, Paige le regardait sans vraiment le voir. En état de choc, elle serrait Scott tellement fort que celui-ci en perdait le souffle.

— Paige ! Raisonne-toi ! cria Ted en détournant les yeux vers Clark pour le questionner du regard.

— On a enlevé Alexandra, laissa tomber celui-ci, qui malheureusement manquait de temps pour user de psychologie. Paige m'a appelé en hurlant et maintenant elle semble incapable de reprendre ses esprits. Mais il le faut, Ted. Tu dois la raisonner pour qu'elle nous raconte ce qui s'est passé. Bouge-toi ! C'est urgent !

À ces mots, la frayeur déjà présente dans le cœur de Ted déborda à travers ses yeux. Alexandra ! Enlevée ? Il comprenait maintenant ce que sa femme avait tenté de lui expliquer au téléphone. Il la regarda et lui dit :

— Chérie, parle-moi. Explique-moi ce qui s'est passé. Il faut que tu me dises ce qui est arrivé.

Or, Paige ne réagissait plus. Elle pleurait, hurlait et se lamentait. Ted ne vit qu'une façon pour rétablir la situation. Il éloigna sa femme de quelques centimètres et, tout en s'assurant d'épargner son fils, lui balança une bonne gifle. Tous les témoins de la scène se turent, ébahis et espérant que ce geste produise l'effet escompté. Choquée, Paige freina net ses lamentations et regarda son conjoint.

— Paige, écoute-moi. Il faut que tu racontes à Jeremy ce qui s'est passé. Comprends-tu cela, mon amour ?

Les yeux vides, Paige porta alors son regard sur le détective, puis sembla reprendre vie.

— Jeremy, tu dois la retrouver. Elle dormait dans son landau et l’instant d’après elle avait disparu. Je ne l’ai pourtant pas quittée. Je ne comprends pas... je ne comprends pas, répéta-t-elle en appuyant sur chaque syllabe pour bien séparer les mots qu’elle articulait.

Clark en profita pour la resituer au moment du drame.

— Où étais-tu lorsque tu t’es rendu compte qu’elle avait disparu ? Étiez-vous ici ?

Paige tourna la tête et survola du regard tout ce qui l’entourait. Puis, constatant qu’elle portait toujours Scott et qu’il était trempé, un souvenir lui revient.

— Nous nous trouvions près du lac. Scott voulait nourrir les oies, mais il est tombé à l’eau. Le temps de lui porter secours et de revenir vers Alexandra, elle... elle avait disparu.

— Où ça ? Montre-moi où Scott est tombé à l’eau.

Au même moment, l’homme qui avait suivi Roucky les rejoignit, hors d’haleine. Il commença à expliquer à un policier ce qu’il avait vu. Lorsque Clark l’entendit, il signala à Ted de soutenir Paige et les délaissa pour se diriger vers le témoin. Tout en se rapprochant, il saisit son téléphone. Il s’adressa alors à l’inconnu d’une voix assez forte pour couvrir le brouhaha :

— Où ça ? Où avez-vous vu cela ?

Son ton n’appelait pas de réplique. Aussi, l’agent qui prenait sa déposition s’éloigna-t-il d’un pas et le témoin répondit sans hésiter :

— Sur l’avenue Sidney. Sa voiture était garée juste après la courbe.

— Quel genre de voiture ? s’enquit Clark tout en composant un numéro.

— Je n’y connais rien aux autos, mais celle-ci était grise et assez grosse.

Comme on répondait à son appel, Clark signala au témoin d'attendre, puis parla dans le microphone de son appareil :

— Ici, le lieutenant-détective Jeremy Clark du district sud de la Ville de Longueuil. Je travaille sur l'enlèvement d'une petite fille de quatre mois qui vient juste de se produire. Un témoin a vu le kidnappeur s'enfuir dans une grosse voiture de couleur grise...

Il écouta son interlocuteur, puis demanda au témoin :

— Grosse comment ? Intermédiaire ou de luxe ?

— Intermédiaire.

Il répéta l'information au téléphone, puis ajouta :

— Il faut déclencher une alerte AMBER si ce n'est pas déjà fait et émettre un appel à la population. Il faut repérer cette voiture, c'est urgent ! Vous me surveillez toutes les routes qui conduisent hors de la ville. Il n'y a que dix minutes que le suspect a pris la fuite à partir de l'avenue Sidney qui longe le parc de la Cité. Il ne doit pas être très loin. J'essaie d'obtenir plus de renseignements sur le véhicule, termina-t-il avant de raccrocher.

Paige et Ted attendaient, dans l'espoir que cet homme leur dise où se trouvait leur fille. Alors que Ted enlevait Scott des bras de sa femme pour la soulager de ce poids, il constata qu'il était trempé. Il demanda donc à une policière de le mettre à l'abri du froid et de demeurer avec lui le temps qu'il faudrait. Lorsqu'elle vit qu'on éloignait Scott, Paige voulut le suivre, mais son époux la pria de rester auprès de Clark pour répondre à ses questions. Elle accepta, mais exigea que son fils demeure dans son champ de vision. Dès lors, elle ne cessa de regarder vers la voiture dans laquelle il avait été installé.

— Comment vous appelez-vous ? questionna Clark après être retourné vers le témoin.

— Gaétan Palardy.

— Bien, Gaétan, racontez-moi ce qui s'est passé.

— Je m'offrais un petit jogging de l'autre côté du lac lorsque j'ai entendu cette femme crier. Elle semblait complètement pani-

quée. Je ne comprenais pas trop ce qu'elle disait, mais elle n'arrêtait pas de hurler. Je me suis alors dirigé vers la passerelle qui enjambe le lac et je l'ai traversée à cet endroit, expliqua Gaétan en pointant dans la direction du pont en question. Je l'ai rejointe et c'est là que j'ai compris qu'on avait enlevé sa fille et que son chien pourchassait quelqu'un. Je ne comprenais pas trop pourquoi elle me racontait tout ça, puis j'ai pigé que *le* quelqu'un en question était le ravisseur. Tout en parlant, elle m'indiquait la direction qu'avait prise son chien et j'en ai déduit que l'homme s'était éloigné par là avec le bébé. Je me suis donc mis à courir à sa suite. J'ai retraversé le lac, mais cette fois sur l'autre passerelle. C'est à ce moment que j'ai repéré un chien qui courait à toute allure vers la rue Sidney. J'ai poussé de toutes mes forces, mais j'étais parti avec trop de retard. Je n'ai réussi qu'à observer à distance ce qui se passait. L'animal s'est dirigé directement vers une voiture garée dans la rue. J'ai alors vu un type se redresser et se retourner pour voir venir la bête. Il a bondi et s'est installé au volant, mais avant qu'il ne se soit assis, le chien lui a saisi le pied gauche et a commencé à tirer. Une escarmouche a suivi. La bête refusait de lâcher sa prise. Le type a démarré sa voiture et a commencé à avancer, tout en remorquant l'animal sur la chaussée. Le chien a tenu un bon moment ; le pauvre se faisait littéralement traîner. Il a fini par abandonner, puis il s'est relevé et s'est mis à courir derrière l'auto. De mon côté, je n'ai pas eu le temps de me rapprocher suffisamment pour... il m'a échappé par seulement quelques foulées, le salaud !

Gaétan avait terminé son récit. Il était évident qu'il aurait aimé arrêter ce voyou et qu'il éprouvait une grande déception de ne pas y être parvenu.

— Et ce type, il était grand ? Costaud ? Qu'est-ce qu'il portait comme vêtements ? Vous avez remarqué ?

— Il portait un manteau noir et un chapeau foncé.

Cette description raviva un souvenir dans la mémoire du détective. Il en prit note et passa à autre chose... pour le moment.

— Son physique, reprit-il. Grand, petit...

—Plutôt grand, je dirais. Mais je ne l'ai vu que de loin et après, il s'est assis dans l'auto.

—Vous pourriez me décrire son visage ?

—Non, malheureusement. Lorsqu'il s'est retourné pour regarder vers le chien, j'étais trop éloigné et quand je suis arrivé près du véhicule, sa tête était tournée vers la rue... mais attendez. Dans l'énervement de la bagarre avec le chien, son chapeau est tombé. Ses cheveux semblaient brun foncé, pas noirs. Et il les porte assez long, pas jusqu'aux épaules, mais ils recouvrent les oreilles.

—Autre chose ? demanda encore Clark, alors qu'il finissait d'écrire ce que venait de mentionner le témoin et que cette sensation de déjà-vu devenait plus forte.

—Non, je ne vois pas.

—D'accord. Si d'autres détails vous reviennent, vous m'appellez. Voici ma carte. Maintenant, montrez-moi où était garée sa voiture.

En se retournant, Clark appela Ron.

On va examiner l'endroit où il était garé. Tu nous accompagnes et chemin faisant tu appelles les scientifiques pour qu'ils nous rejoignent. C'est sur Sidney. On tirera sûrement quelque chose des traces de pneus laissées sur le sol.

—Tout de suite, Jeremy. J'ai également placé des agents à tous les accès du parc pour qu'ils interceptent les gens qui en sortent. Ils enregistreront peut-être des témoignages intéressants. Si c'est le cas, ils prendront leurs coordonnées.

Avant de se diriger vers l'avenue Sidney, Jeremy alla expliquer à Ted ce qu'il avait amassé jusqu'à maintenant. Il lui dit que Paige devait demeurer sur place pour lui raconter les événements. Pour le moment, il devait examiner l'espace de stationnement, c'était urgent. Voulait-il ramener Scott à la maison pour changer ses vêtements ? Il n'aurait qu'à revenir par la suite. Paige s'était calmée et un agent s'en occuperait pendant son absence.

Chapitre 8

Cynthia Thomson était une femme de trente-neuf ans qui avait connu un parcours des plus difficiles. Dès l'âge de quatre ans, son père, à l'esprit dérangé, avait commencé à la caresser pendant qu'il lui donnait son bain. Il pratiquait cette perversion depuis quatre mois lorsqu'un soir, sa femme, trouvant que la corvée du bain s'éternisait, vint jeter un coup d'œil. Insouciant et à la moralité plus que douteuse, elle ne s'en trouva nullement scandalisée. De toute façon, elle n'avait pas du tout la fibre maternelle et n'avait jamais désiré cet enfant. « Un bébé, ce n'est qu'un paquet de troubles et ça vous brime votre liberté ! » avait-elle l'habitude de clamer.

Lorsque la petite atteignit l'âge de six ans, sa mère, qui recevait des clients à la maison pour se payer drogue et alcool, eut l'idée de la faire participer à son petit commerce. Après tout, elle mangeait, elle aussi ! Au début, après avoir choisi le candidat idéal pour ce genre d'exercice, elle demanda à sa fille de venir avec elle. Bien sûr, le client devait payer un léger supplément, mais pour ces êtres dénaturés, l'expérience valait chaque dollar.

Le temps passa et la mère exigea de plus en plus d'implication de la part de sa fille. Cette dernière, qui baignait dans le sordide depuis l'enfance, trouvait ces activités normales et se pliait aux demandes de tous, même de son père.

Ces pratiques immondes ayant fini par être percées au grand jour, les parents de Cynthia furent arrêtés et incarcérés. La fillette, alors âgée de huit ans, se retrouva dans un premier foyer d'accueil, mais en raison de ses comportements dérangeants et immoraux, n'y séjourna que quelques semaines. À cette époque, sa tendance à poser des gestes indécents et son vocabulaire des plus subjectifs et trop bien ancré en elle portèrent à conséquence. Aussi, passa-t-elle de famille d'accueil en famille d'accueil jusqu'à l'âge de treize ans. C'est alors que la bonne fortune lui sourit. Elle se retrouva dans un foyer dont la mère était psychiatre et le père docteur spécialisé en médecine générale.

C'est la psychiatre qui rencontra d'abord Cynthia. Celle-ci lui avait été envoyée en raison de ses comportements biaisés. Après leur quatrième rencontre, la docteure émit une première analyse positive et réfutait ce qu'elle avait lu dans le dossier qu'on lui avait remis et qui mentionnait que : « ... la patiente se montre instable et pour elle la sexualité ne représente que plaisance et dépravation. Elle ne fait preuve d'aucune moralité ou de pudeur et ne semble pas désireuse de changer ses comportements. Elle aime ces pratiques qui sont bien implantées en elle. À mon avis, il sera impossible de redresser tous les biais qui lui ont été inculqués et je ne serais guère surprise de la retrouver dans quelques années en train de danser dans les bars ou de gagner sa vie en tant que travailleuse du sexe. »

La docteure en psychiatrie considérait que malgré son passé perturbé, Cynthia ne démontrait aucune exaltation ni aucun attrait pour la vulgarité lorsqu'elle parlait de ces pratiques peu orthodoxes. Elle inscrivit dans son rapport : « Si nous parvenions à lui inculquer le sens des mots «moralité», «sexualité», «affection», «intimité» et «amour», nous obtiendrions assurément des résultats surprenants et bienfaiteurs pour la patiente, car pour elle ces actes à caractère sexuel lui apparaissent aussi banals que boire un verre d'eau. »

Prenant note d'une missive du service de Protection de l'enfance qui annonçait le transfert de la préadolescente dans un nouveau foyer, la psychiatre eut une conversation des plus sérieuses avec son mari. S'étant prise d'affection pour cette enfant, elle ne voulait pas risquer qu'elle se retrouve dans une autre famille qui ne l'accueillerait en son sein que pour le chèque mensuel d'aide financière. Elle informa donc son époux qu'elle envisageait de prendre la jeune fille avec eux. Bien que cela représentât beaucoup de changements dans leur style de vie, ainsi qu'une énorme responsabilité, l'homme accepta de relever le défi.

C'est ainsi que Cynthia Thomson obtint sa première chance de vivre une vie stable et heureuse. Elle emménagea chez un couple qui n'avait pas eu d'enfant, par choix, mais qui possédait toute la formation requise pour lui venir en aide.

Au début de leur aventure, la nouvelle maman décida d'imposer à sa fille deux séances de psychothérapie par jour : une première le matin, alors qu'elle était bien reposée et calme, et une seconde à son bureau, après ses cours scolaires. En soirée, le père prenait le relais. Cynthia et lui discutaient de la vie en société, de la signification des mots « respect » et « valeur » et du comportement que les gens de sexes opposés devaient adopter les uns envers les autres. Ils échangeaient aussi sur les approches distinctes des hommes et des femmes en matière de sexe, sur la divergence des besoins de chacun pendant les moments intimes et sur la façon de se comporter pour ne pas empiéter sur l'intimité de l'autre. Il allait de soi que tout cela prévalait également dans les relations entre personnes de même sexe. Étonnamment, les nouveaux parents découvrirent que non seulement Cynthia écoutait, mais que de plus elle se montrait réceptive à leur enseignement.

La jeune adolescente avait droit à sa propre chambre, ce qui lui permettait, pour la première fois de sa vie, de disposer d'un coin bien à elle ; un coin où elle profitait de cette intimité dont on lui parlait tant depuis quelques semaines. Par contre, elle était confrontée au fait que les autres aussi avaient droit à cette intimité. C'est pourquoi elle avait appris à frapper avant de pénétrer dans la chambre de ses parents et à ne surtout pas les déranger lorsqu'ils désiraient se retrouver seuls.

Les débuts de cette nouvelle vie apportèrent également des moments assez chaotiques, pour ne pas dire carrément explosifs. À presque quatorze ans maintenant, Cynthia voulait que ses amis viennent à la maison pour... La mère ne s'y opposait pas, mais exigeait que son mari ou elle-même soit présent au domicile et que la porte de sa chambre demeure en tout temps ouverte. De plus, elle n'était pas autorisée à accomplir des actes à caractère sexuel. Toutes ces règles ne furent pas sans causer de confrontations : Cynthia essayait de délimiter son territoire, alors que ses parents voulaient à tout prix qu'elle comprenne la différence entre relations amicales et excitation sexuelle. Tout cela, alors que les hormones de l'adolescente s'activaient démesurément.

Les années passant, le temps aidant, Cynthia aimait de plus en plus ses parents adoptifs. De fil en aiguille, son comportement se normalisait. Bien qu'elle n'éprouvât aucun problème ni aucune gêne à l'égard du sexe, elle réussit à concevoir qu'une telle relation se devait d'être gardée intime et que d'accepter de pratiquer le coït avec une autre personne offrait beaucoup plus qu'un simple moment d'excitation. Grâce au bon docteur et à la bonne psychiatre, l'adolescente évita de dévier vers une dépravation sexuelle en raison de tout ce que lui avaient inculqué ses parents biologiques. Après amples discussions avec ses nouveaux tuteurs, elle avait appris à dompter et affectionner la tendresse ainsi que la complicité que deux amants peuvent partager.

Ce cheminement l'amena à entreprendre des études en psychologie. Aussi, se mit-elle à dévorer tous les ouvrages qu'elle trouvait sur le sujet. Elle lut entre autres Sigmund Freud, Françoise Dolto et Ivan Marx. Lorsqu'elle termina ses études collégiales, elle avait dix-neuf ans. Elle entra alors à l'Université McMaster de Hamilton, et à la suite de l'obtention d'une maîtrise avec mention, elle entreprit un doctorat avec spécialisation dans les troubles psychiques des couples dont la femme ne pouvait enfanter. C'est ainsi qu'elle obtint un poste à l'Institut de fertilité Levington.

Ses travaux doctoraux l'amènèrent à participer, en tant qu'oratrice, à des conférences à divers endroits au Canada et aux États-Unis. Elle y dévoilait les résultats de ses travaux et expliquait l'orientation qu'elle leur donnait. Une fois les colloques terminés, il lui arrivait régulièrement de discuter avec d'autres orateurs, généralement devant un bon repas.

C'est ce parcours qui lui permit de rencontrer, alors qu'elle s'apprêtait à sortir d'une salle de conférence, Jessica Tremblay et Bernard Lafrenière. Après l'avoir abordée, ceux-ci lui expliquèrent avoir essayé toutes les techniques de fécondation connues : insémination, fécondation in vitro et ICIS (technique de fécondation par un seul spermatozoïde pratiquée en éprouvette). Or, rien n'avait fonctionné. Après plus de six ans d'efforts et de grandes sommes englouties dans ces démarches, ils ne savaient plus à quel saint se

vouer. Ils lui demandèrent si, à sa clinique, ils pratiquaient des méthodes plus avant-gardistes qui sauraient leur redonner une lueur d'espoir. Ils se portaient volontaires pour quelque expérience que ce soit.

Chapitre 9

Une fois parvenu à l'endroit où était garée la voiture, Gaétan Palardy indiqua à Clark l'emplacement exact où s'était déroulée l'échauffourée entre le chien et le présumé kidnappeur. Ils se mirent à inspecter attentivement le sol, dans l'espoir d'y trouver des indices.

— À quel endroit les pneus ont-ils dérapé ? demanda Ron.

— Dès qu'il s'est dégagé du chien, juste là, indiqua Palardy en pointant un emplacement situé quelque trente mètres plus loin.

Que personne ne marche sur la chaussée à l'endroit où l'auto se trouvait garée ! Ron, assure-toi de fermer la rue. Aucun véhicule ne doit circuler ici. Je veux préserver les traces laissées par la voiture. Les scientifiques vont relever des échantillons de caoutchouc, précisa Clark. Monsieur Palardy, avez-vous vu la direction prise par le suspect une fois rendu à l'intersection ?

— Il a tourné à droite sur le boulevard Boucher.

— Ron, tu demanderas également aux agents de visiter les occupants des maisons que l'on voit là-bas. Qu'ils se rendent jusqu'au coin de la rue. Je veux aussi qu'ils frappent aux portes des maisons sur le boulevard Boucher, vers la droite. Peut-être y avait-il des gens qui se détendaient sur leur balcon ou qui regardaient le trafic pendant que c'est arrivé. On ne sait jamais. Quelqu'un aura peut-être observé une voiture qui roulait à fond de train. Si nous jouons de chance, nous obtiendrons un numéro de plaque, ou du moins, une meilleure description de la voiture.

À ces mots, le témoin releva la tête et plissa les yeux. Réfléchissant, il se remémorait l'instant où l'auto avait décampé. Il dit alors :

— Attendez un peu... lorsqu'il s'est éloigné, j'ai vu sa plaque... j'ai saisi les deux derniers chiffres : soixante-quatorze, je crois... oui, c'est ça. Soixante-quatorze.

Clark, qui le regardait en espérant qu'il se souvienne du numéro complet, afficha sa déception, mais était tout de même content d'entendre cette information. Il reprit son téléphone et appela au

poste pour s'entretenir avec Maxime. Lorsqu'il l'obtint, il requerra qu'il contacte le centre de renseignements policier du Québec, le CRPQ, district de la Montérégie, pour que le répartiteur recherche dans les dossiers de la SAAQ toutes les correspondances d'autos grises dotées d'une plaque se terminant par soixante-quatorze. Cela risquait de représenter beaucoup de véhicules, mais c'était un point de départ.

— Ça ne marche pas tout à fait ainsi, lui signifia Maxime.

— Que veux-tu dire ? Je croyais que le CRPQ se branchait directement dans les dossiers de la SAAQ.

— Leur répartiteur, oui. Mais il nous faut un numéro de plaque complet. Lorsque nous ne disposons que d'une description partielle, le CRPQ doit remplir une demande, la soumettre à la SAAQ et attendre qu'ils procèdent à la recherche.

— C'est long ?

— Vingt-quatre heures.

— Bon, alors vas-y, commanda Clark d'un ton déçu et impatient. Il faut avancer. Essaie de mettre la pression. C'est d'un enlèvement d'enfant qu'il s'agit !

Il réclama ensuite de Maxime qu'il transfère son appel au répartiteur de leur poste à qui il demanda d'acheminer cette information aux patrouilleurs : une intermédiaire grise avec une plaque d'immatriculation du Québec se terminant par soixante-quatorze.

Les scientifiques étaient arrivés et, sous les indications de Ron, avaient commencé à prélever des échantillons sur le pavé. Tout en examinant les lieux, un membre de l'équipe annonça qu'il avait repéré quelque chose.

— Dites ! Venez voir ! Il y a une chaussure sous cette voiture.

Ron, qui arriva le premier, se pencha et vit un soulier près de l'essieu arrière d'une voiture garée du côté opposé et sept ou huit emplacements devant l'endroit où le malfrat avait laissé la sienne. Il demanda qu'on lui file un bâton dont il se servit pour attirer la possible preuve à conviction jusqu'à lui. Puis, après avoir enfilé un

gant, il la saisit par le lacet et la souleva pour l'examiner.

— Ce n'est pas une vieille chaussure, mais elle est tout abîmée; je veux dire, elle a été tordue et a été percée par je ne sais quoi. Elle est bien amochée.

— Wow ! lâcha Gaétan. Le chien lui a arraché une chaussure ! Il n'a jamais lâché sa proie... il le voulait, le salaud ! Le type le traînait littéralement sur le pavé, mais il tenait bon, le salopard.

Il semblait évident que ces qualificatifs plutôt rébarbatifs démontraient de l'admiration de la part du joggeur envers cet animal qu'il trouvait combatif. Un technicien s'approcha et jeta un œil.

— Il y a des perforations, en effet. À voir comment les trous sont disposés de chaque côté du soulier, je gagerais qu'il s'agit d'une morsure d'animal.

Clark, qui s'était également approché, considéra que ses hommes avaient effectué une découverte intéressante. Lorsque le technicien avait parlé d'une morsure d'animal, sans le savoir il venait de donner beaucoup de crédibilité au témoignage de Gaétan Palardy, puisqu'il ignorait tout de ce qui s'était passé à cet endroit. Cet indice de première importance fut donc bien accueilli par le détective. Il demanda à l'homme d'apporter la chaussure au laboratoire et d'analyser tout échantillon d'ADN qu'il y trouverait. Cela dit, il se retourna pour contempler la scène. Le tout commençait à prendre forme : un numéro de plaque partiel, une chaussure sur laquelle on récupérera des traces d'ADN, une semi-description du véhicule et des échantillons de caoutchouc de pneu à venir. Il y avait de l'espoir.

— Ron, tu termines ici. Je retourne voir Paige pour examiner le lieu de l'enlèvement.

Ce dernier mot, il l'avait prononcé en déglutissant difficilement. Après tout, c'était de sa filleule dont il était question. Il sortit son téléphone et appela Ted pour lui demander s'il avait eu assez de temps pour changer les vêtements de Scott. Il devait maintenant revenir.

Pendant qu'il marchait pour rejoindre Paige, Jeremy sentit un stress intense l'envahir. Du coup, il éprouva de fortes douleurs à la hauteur de la poitrine, comme si un étau lui serrait l'estomac. Il commença à suffoquer. Il s'arrêta et posa un genou au sol. « Calme-toi, petit con. Qu'est-ce qui t'arrive ? Ce n'est pas la première fois que tu travailles sur un cas d'enlèvement. Tu sais comment t'y prendre. Ce n'est pas le temps de péter une crise cardiaque, merde ! Paige a besoin de toi... Alexandra a besoin de toi. » À cette pensée, la douleur s'intensifia tellement, qu'il eut peur. Il ne craignit pas de souffrir ou de faire une crise de cœur. Il n'eut même pas peur de mourir. « Mais de quoi as-tu peur, alors ? » se questionna-t-il. Une petite voix se fit alors entendre. « Ta raison de vivre, ta lumière, ta petite chérie... la retrouveras-tu ? Que lui arrivera-t-il ? Et dans quel état la retrouveras-tu ? Que lui aura-t-on infligé ? N'avais-tu pas juré de la protéger. » Il avait peur de ne jamais revoir Alexandra.

Ces pensées eurent raison de ses dernières forces. Après avoir levé le regard vers le ciel, il commença à étouffer, tant il se sentait impuissant et désespéré. Haletant, il bascula, avant d'apercevoir des nuages épars flottant dans le ciel. Derrière eux, il pouvait voir le firmament qui projetait un bleu d'une intensité franchement apaisante. Le temps semblait suspendu. Soudain, Jeremy entendit sa petite Alexandra l'appeler. Puis, tout devint noir.

— Monsieur Clark, vous m'entendez ? Monsieur ? Revenez vers moi... Il se réveille, annonça une voix.

— Jeremy, tu m'entends ? Jeremy, ça va ?

N'ayant aucune idée à qui appartenait la première voix, l'enquêteur reconnut sans peine celle de Paige. Il regarda tout autour et vit qu'il était assis sur le gazon, soutenu par un agent.

— Qu'est-ce que... balbutia-t-il. Qu'est-ce que je fous par terre ? Où sommes-nous ?

— Au parc, Jeremy. Nous nous promenions au parc de la Cité et Alexandra a été enlevée, lui remémora Paige. Tu es tombé dans les pommes.

Lorsque Jeremy entendit le nom de sa filleule, la mémoire lui revint instantanément. Elle l'avait appelé ! Bien que le policier qui le soutenait le lui interdît, il se remit sur pied.

— Restez allongé, monsieur. Une ambulance a été appelée et nous attendons qu'elle arrive.

— Et bien, retournez-la, votre ambulance ! Ma filleule a besoin de moi et c'est tout ce qui compte. Ce n'est pas un simple malaise vagal qui va m'empêcher de mener à bien mon travail ! Paige, montre-moi, je dois comprendre, exigea Clark avant de partir d'un pas rapide vers l'endroit où Scott était tombé à l'eau.

Paige savait exactement ce qu'il voulait. Elle le regarda s'éloigner d'un regard intense et comprit... Il n'y aurait aucun moyen de l'en dissuader. Il s'agissait de sa filleule et lorsqu'il avait accepté d'être son parrain, c'était parce qu'il voulait être présent pour elle et il prenait son rôle très au sérieux. Bien qu'encore démolie, Paige fit un effort pour se contrôler et s'élança derrière lui. Ce n'était qu'à une centaine de mètres. Arrivée à l'endroit fatidique, elle expliqua qu'elle se tenait près de la poussette et que Scott s'était approché du lac. Malgré qu'elle lui eût conseillé d'être prudent, le garçonnet avait glissé. Apeurée, elle s'était précipitée pour le saisir. Puis, une fois revenue près du landau, la petite avait disparu. Elle ne s'était éloignée qu'environ deux ou trois minutes. Pas plus.

À la suggestion de Jeremy, elle répéta son histoire, mais cette fois, en fermant les yeux pour bien revivre ce moment. Elle devait visualiser ce qui l'entourait au moment du drame. Dès qu'elle fut prête, l'enquêteur la pria de regarder autour d'elle sans ouvrir les yeux et d'essayer de revoir la scène, à partir du moment où Scott s'approchait de l'eau. Il lui souffla de sentir le soleil sur sa peau, le vent sur son visage, de décrire tout ce qu'elle percevait et ressentait : les choses... les personnes... comme si un film se déroulait devant elle. Paige se concentra encore quelques instants, puis abdiqua.

— Ça ne donne rien ! Je ne vois rien ! Jeremy ! Ça ne marche pas !

— Prends ton temps, Paige, intervint Ted qui venait d'arriver.

— J'aimerais t'y voir, toi ! lança agressivement la jeune femme. Ce n'est pas toi qui as perdu notre fille ! C'est ma faute ! Comment veux-tu que je reste calme ?

Ted et Jeremy saisirent que c'était contre elle-même qu'elle aboyait, tant la culpabilité la tuait.

— Paige, reprit Jeremy d'une voix ferme. Ce n'est pas en criant que nous avancerons. Tu dois te concentrer. Alexandra a besoin de nous. Tu dois te concentrer sur ce qui est arrivé.

— Tu crois que je ne le sais pas ?

— Alors, cesse de te plaindre et aide-nous ! maugréa alors brutalement l'inspecteur. Personne ne peut le faire à ta place !

Paige le fixa d'un air ulcéré. Ses yeux projetaient tellement de rage que toute personne ne la connaissant pas se serait retirée de son chemin, mais Jeremy savait que cette haine, ou plutôt cette colère n'était pas dirigée contre lui. Craignant de perdre la partie, il reprit plus calmement en disant :

— Aide-moi, s'il te plaît. Alexandra représente beaucoup pour moi aussi, mon amie. J'ai besoin que tu cherches avec moi.

Cette dernière requête sembla apaiser la mère désespérée qui réussit à se ressaisir. Elle ferma encore une fois les yeux, puis au bout de quelques secondes, parvint à raconter :

— Nous nous trouvons près du lac. Scott tient ses graines pour nourrir les oiseaux et je lui dis de ne pas toutes les lancer en une seule fois. Je vois un type passer en courant de l'autre côté du lac ; il fait son jogging. Peu de gens visitent le parc, aujourd'hui. Scott se dirige vers l'étang. La petite dort bien. Je lève les yeux pour admirer le ciel. Il nous offre un panorama tellement beau. Ces nuages... on dirait de la ouate suspendue dans le firmament. Nous sommes bien chanceux de profiter d'une si belle saison. Un monsieur au chapeau renfoncé se tient près d'un arbre. Il nous regarde, puis détourne le regard vers le lac. Quoi ? Scott ! Scott est tombé à

l'eau ! Je cours, je me penche et j'attrape son bras. Je le tire et lui, le coquin, il rit. Je le sors de l'étang, mais le petit chenapan essaie d'y retourner pour repêcher la nourriture qu'il a laissée tomber. Je le retiens et frotte son pantalon pour enlever le surplus d'eau. On va devoir rentrer, maintenant. Quelle merde... bon, tant pis. Je me retourne pour jeter un œil sur la poussette. Elle n'a pas bougé... tiens... cet homme au chapeau, il s'en va. Bof, il retourne bosser, j'imagine.

— Regarde cet homme, Paige, l'interrompt Jeremy d'une voix à peine audible. Comment agit-il ? Marche-t-il sans se presser en regardant autour de lui ? Est-ce qu'il court ? A-t-il les bras de chaque côté de son corps ? Dis-moi, de quoi a-t-il l'air ?

Les yeux toujours fermés, Paige tourna la tête, comme pour regarder vers le type.

— Il me semble grand et il porte un chapeau. Il se déplace rapidement, très rapidement. Je ne vois pas ses mains. Elles ne pendent pas le long de son corps, elles sont devant lui, comme pour tenir... Oh non ! Mon Dieu ! Oh Seigneur ! C'est lui ! cria Paige en émergeant de sa transe, affolée. Il enlève ma fille ! Je l'ai vu, mais je ne savais pas ! Il a pris ma fille ! soupira-t-elle en se recroquevillant.

À ce moment, Ted l'attrapa et la serra contre lui. Or, elle se débattit, le repoussa et ajouta :

— Dire que je lui ai donné tout le temps dont il avait besoin ! J'ai pris mon temps pour revenir vers le landau et ça lui a permis de s'éloigner suffisamment pour ne pas être inquiété. Jeremy ! Ted ! Oh, Ted ! Qu'ai-je fait ? se blâma Paige en appuyant sa tête sur l'épaule de son mari pour sangloter.

— Ce n'est pas ta faute, Paige, la rassura Ted. Tu ne savais pas et la poussette se trouvait devant toi. Tu n'avais pas à te presser.

— N'aie pas d'inquiétude. Je la retrouverai, promit Clark en prenant la résolution qu'il userait de tous les moyens pour y parvenir.

Chapitre 10

Au poste de police du quartier sud de la ville de Longueuil, tout le monde avait laissé tomber leurs tâches du moment pour participer à la course frénétique qui s'était mise en branle pour retrouver cette enfant qu'on venait de kidnapper. Une alerte AMBER avait été déclenchée et, par la même occasion, un appel à la population avait été lancé. Du coup, la mobilisation de tout le personnel de la sécurité publique fut imposée. Les postes de police des villes avoisinantes, la Sûreté du Québec, ainsi que les services d'incendie, prenaient part à l'action.

Il en était ainsi pour tous les enlèvements d'enfants, mais cette fois les travailleurs de la sécurité publique de Longueuil prenaient l'affaire à titre personnel. La fillette enlevée était la filleule de Jeremy Clark, détective chevronné et homme sur qui l'on pouvait compter lorsqu'on avait besoin d'un coup de main. Tout le monde considérait la chose comme si l'on avait kidnappé «leur» filleule. Pas question que ça passe. Quelqu'un avait donné un coup de pied dans la ruche que constituait la solidarité policière et les guêpes partaient en guerre.

La police routière avait été informée et toutes les auto-patrouilles arpentaient les artères principales et les rues secondaires en quête d'un véhicule gris dont le numéro d'immatriculation se terminait par soixante-quatorze. L'analyste avait établi un recensement préliminaire de tous les véhicules correspondant aux maigres informations obtenues. Une chasse à l'homme était lancée. Pour ce genre de recherches, le CRPQ exigeait généralement vingt-quatre heures, mais une réponse préliminaire avait tout de même pu être fournie rapidement, identifiant quarante-sept automobiles dans le secteur de la ville de Longueuil seulement, et mille quatre cent douze dans la région métropolitaine. Tous les détectives, agents de la circulation et autres membres du personnel disponibles et possédant le moindre badge, la moindre autorité, se lancèrent à la recherche de la petite Alexandra. Ils visitèrent tous les propriétaires de véhicule dont la description correspondait le moins à celui du ravisseur, et ce, dans chacune des villes avoisinantes. Au

moindre soupçon, à la moindre hésitation de la personne interrogée, on demandait la permission d'entrer dans le domicile pour jeter un œil dans les différentes pièces. Si l'individu s'y opposait, on postait un agent devant ladite propriété et on attendait un mandat. Rien n'y échappa. Malheureusement, tous ces efforts ne donnèrent strictement rien. La petite Alexandra Campbell-Sigouin avait disparu.

Chapitre 11

Connaissant la réputation de la maison où le couple Tremblay-Lafrenière avait reçu leurs soins, Cynthia Thomson ne voulut pas se prononcer sur leurs chances de succès s'ils requéraient les services du centre Levington. Toutefois, s'ils souhaitaient obtenir l'avis d'un institut à la fine pointe de la technologie dans le domaine, ils devraient se rendre à Brampton, en Ontario, et demeurer sur place cinq ou six jours pour se soumettre à une série d'examens approfondis.

— C'est notre dernier recours, répondit la femme. Voyez-vous, je veux porter un enfant et pour le moment, il n'est pas question que nous en adoptions un. Je suis une femme et la raison fondamentale de l'existence de notre sexe est de transmettre la vie en portant un enfant en notre sein. Si je ne possède pas la faculté de procréer... pourquoi suis-je venue sur terre ? Je veux que mon enfant grandisse dans mon ventre ; je désire le sentir bouger, qu'il m'inflige des nausées, qu'il me donne des coups de pied. Je veux avoir mal au dos. Je veux sentir son poids. Je veux souffrir durant l'accouchement. Je veux le sentir naître.

— Je comprends, répliqua Cynthia. Je voulais simplement m'assurer que vous ne vous mépreniez pas.

Six semaines plus tard, la femme et l'homme se rendirent à Brampton, où ils avaient retenu une chambre à l'hôtel Comfort Inn situé à proximité de l'institut. Agités, ils fondaient tous leurs espoirs dans ces quelques jours à venir. Ils avaient fait parvenir à l'institut un dossier complet de tous les tests et examens passés depuis qu'ils avaient commencé à recevoir de l'aide médicale. Puisque tous les résultats des tests démontraient que la semence du mari ne constituait pas le problème, on se concentra plus spécifiquement sur sa conjointe.

Pour cette première journée, une vérification de la glaire cervicale serait effectuée. Puis, en tenant compte des examens que la patiente avait déjà subis, il serait alors décidé de la suite. Un prélèvement d'ovocytes, les ovules en état de cellules germinales, était

également intégré au programme.

Selon les résultats obtenus, on élaborerait un protocole de prise d'hormones. La patiente aurait donc à absorber des médicaments prescrits pour quelque temps. Ce délai passé, elle reviendrait pour une prise de sang et autres examens et les résultats d'analyse permettraient de réajuster le dosage. La durée de l'apport en hormones serait réévaluée au fur et à mesure du suivi de la dame.

La semaine s'écoula sans anicroche. Les nombreux tests plutôt exigeants pour la femme ne posèrent aucun problème. Avant et après chacun des tests, Jessica et son mari rencontraient la psychologue, qui s'assurait que tout se passait bien émotionnellement et qu'ils ne fondaient pas plus d'espoir qu'ils ne le devaient sur ce procédé. Il lui fallait également vérifier le côté blocage psychologique, puisqu'il arrivait que le système reproducteur d'un des partenaires se bloque simplement parce que le désir d'avoir un enfant était trop grand.

À la suite de tous ces examens, on demanda au couple de retourner à son domicile et puisque certains prélèvements réclamaient une étape de culture, ils ne seraient informés des résultats finaux que dans plusieurs jours. Une date fut fixée pour une rencontre ultérieure.

Au jour fatidique, le couple retourna à l'institut, plein d'espoir et extrêmement anxieux. On les dirigea vers une salle de conférence en attendant que le médecin et la psychologue les rencontrent. L'attente s'avéra insoutenable. Lorsque la psychologue entra, ils furent soulagés de constater qu'il s'agissait de Cynthia Thomson, car ils la connaissaient plutôt bien. Madame Thomson était accompagnée d'un homme portant un sarrau blanc.

— Bonjour ! lança d'entrée de jeu le docteur Petrovski. Tout va bien ?

— Nous le saurons une fois que nous connaîtrons les résultats, répliqua nerveusement Jessica.

— Oui, je comprends. Alors, commençons.

S'adressant à la femme, le docteur reprit : « Vous souffrez du syndrome d'Asherman, une maladie de l'utérus caractérisée par la formation de cicatrices à l'intérieur de la cavité utérine. Nous appelons ces cicatrices des *synéchies utérines*, plus connues sous le terme d'adhérences. »

— Et qu'est-ce que ces adhérences provoquent comme problèmes ? s'enquit Jessica.

— Le tissu abîmé par les cicatrices qui se forment sur les parois de l'utérus provoque un rétrécissement de l'intérieur de ce dernier, ce qui à l'occasion provoque une infertilité, en plus d'endommager la qualité de l'endomètre... l'endomètre forme la toile qui tapisse l'intérieur de l'utérus, expliqua le médecin en mimant la forme d'un ballon avec ses mains pour appuyer ses paroles.

— Et... comment règle-t-on cet inconvénient ?

— Le traitement pour contrer le syndrome d'Asherman consiste à retirer le tissu endommagé. Toutefois, dans les affections les plus graves, une infertilité permanente se développe. Aucun fœtus ne grandira dans un tel environnement.

— Mais, comment contracte-t-on cette maladie ? Par une infection ? voulut savoir monsieur Lafrenière.

— Une femme ne contracte pas cette maladie. Ce n'est ni infectieux ni héréditaire. Le syndrome d'Asherman peut affecter toute femme ayant subi une intervention chirurgicale à l'intérieur de l'utérus. Comme exemple, le risque de souffrir de cette morbidité augmente de 6 à 30 % pour les femmes qui ont subi un curetage après une fausse couche. Il y a aussi d'autres causes qui peuvent conduire à cette situation.

Ce début d'exposé jeta une douche froide sur les patients. Un curetage...

— Étant donné que cette maladie touche les femmes en âge de procréer et complique leur aptitude à porter un enfant, les synéchies utérines sont considérées comme une pathologie grave. Malgré cela, c'est surtout l'étendue des adhérences intra-utérines

et leur localisation qui déterminent le degré de sévérité. Dans la forme la plus sévère du syndrome d'Asherman, les parois utérines adhèrent l'une à l'autre, entraînant l'occlusion entière de la cavité. Ainsi, la nidation et le développement d'un embryon dans l'endomètre deviennent impossibles. De plus, la perméabilité des trompes de Fallope est généralement touchée. Malheureusement, votre cas relève du niveau sévère.

Cette dernière affirmation fut reçue comme un coup de massue par le couple. Jessica et Bernard se tenaient les mains en écoutant attentivement ce que leur expliquait le spécialiste, sans parvenir à tout absorber. Niveau sévère ! Voilà tout ce qui résonnait dans la tête du mari.

— Mais... mais... ma femme n'a jamais subi de curetage... N'est-ce pas, chérie ? demanda-t-il en se tournant vers son épouse.

Mais avant que celle-ci ne réponde, la psychologue intervint.

— Ce n'est pas tout à fait ce qu'il a mentionné, Bernard. Il n'a exposé qu'un exemple, mais il existe plusieurs autres causes que le curetage. L'une de celles-ci est la mise en place d'un DIU ou, si vous préférez, un stérilet.

— Madame Tremblay, vous avez mentionné que votre cycle menstruel était irrégulier, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est exact.

— Il s'agit d'un des symptômes du syndrome d'Asherman. Comment se passent vos règles ? Est-ce que les écoulements tendent vers le rouge ou vers le marron ?

— Douloureuses, très douloureuses. Pour la couleur, je dirais que ça tend vers le marron.

— Ce sont là des indices du syndrome d'Asherman. Si vous le désirez, nous interviendrons pour enlever les adhérences, mais vous resterez tout de même infertile. En revanche, vos règles ne vous feront plus souffrir.

— Mais d'où vient cette maladie ? questionna à nouveau Bernard. Parmi toutes ces causes que vous avez énumérées, aucune

ne concerne ma femme !

— Si, Bernard, intervint faiblement Jessica. J'ai utilisé un stérilet pendant plusieurs années... avant et après notre mariage. Souviens-toi.

Pour Jessica et Bernard, le rêve de fonder une famille ne se concrétiserait qu'à travers l'adoption. Après avoir discuté avec eux pendant près de trente minutes, le docteur Petrovski les laissa aux bons soins de la psychologue, alors que la cliente avait l'impression de tomber dans un trou sans fond.

En pleurs, la pauvre femme ne cessait de dire que sa vie était finie. Faisant preuve d'une grande empathie, Cynthia Thomson commença par essayer de partager leur douleur. Elle s'adressait plus particulièrement à Jessica, qui semblait vivre une angoisse abyssale. En fait, celle-ci donnait l'impression d'être dans un état second et de ne plus percevoir son environnement. Elle ne répondait qu'en hochant faiblement la tête ou par de faibles onomatopées. Après avoir tenté de lui remonter le moral, la psychologue se résigna à laisser partir le couple, non sans s'inquiéter pour eux. Mais avant, elle prit soin de demander à un médecin du centre de lui prescrire des calmants et d'insister pour que cette dernière en absorbe un immédiatement.

Chapitre 12

Il avait presque paniqué. Lorsque le chien lui avait attrapé le pied, le kidnappeur s'était vu épinglé. Puis, en projetant la voiture en avant, il avait espéré que la bête le lâche, mais au contraire, celle-ci s'était accrochée et le contrecoup engendré par le mouvement initial de la voiture avait entraîné une forte traction sur sa jambe qui s'était étendue à son entrejambe, puis jusqu'au nerf crural. Au même moment, il avait senti les crocs de l'animal lui perforer le côté du pied. Il avait laissé échapper un cri de douleur et s'était senti faiblir. Une sueur froide lui avait alors enveloppé la tête, mais à la vue du type qui s'amenait à la course, il lui avait été impossible de s'arrêter. Finalement, le chien l'avait lâché. Il y avait laissé une chaussure, mais il s'en était tout de même tiré. Et qui se préoccuperait d'une chaussure tout abîmée traînant sur le bord de la rue ?

Il s'était éloigné à toute vitesse avant de tourner sur le boulevard Gaétan Boucher. Après quelques coins de rue traversés à une vitesse trop élevée, il s'était dit qu'il risquait d'attirer l'attention s'il continuait ainsi. Il avait alors ralenti en s'assurant de respecter les limites de vitesse et les arrêts obligatoires. Souffrant atrocement au niveau de l'entrejambe, il sentait les battements de son cœur résonner jusque dans son pied. Fort heureusement, le bébé couché dans le siège pour enfant ne s'agitait pas. S'il avait fallu qu'il se mette à chialer, cela aurait ajouté à son énervement. Du coup, il se demanda comment il aurait réagi.

Il se remémora son premier enlèvement. Cette fois-là, il n'avait pas prévu de siège pour enfant ni de biberons pour le voyage de six ou sept heures qui allait suivre. Il avait vécu l'enfer, au point de vouloir tout abandonner. Sa complice lui avait alors prodigué des suggestions des plus pertinentes et tout était rentré dans l'ordre. Le plus délicat avait été de dénicher un endroit discret pour ranger le siège pour enfant et les biberons lorsqu'il ne les utilisait pas. Il avait résolu son dilemme quand sa femme avait décidé d'acheter un fauteuil une place pour le salon. Il avait alors exigé du vendeur de meubles que le fauteuil leur soit livré dans sa boîte d'origine,

boîte qu'il avait par la suite remise au garage pour y dissimuler ses accessoires. Ainsi, personne ne découvrirait son petit manège.

Revenant au moment présent, il continua de rouler pendant une vingtaine de minutes, errant et prenant soin de ne pas se diriger vers son domicile. Il voulait s'assurer qu'il n'était pas suivi. La prudence était de mise. Après ce laps de temps, il tourna en direction de sa résidence.

Le calme qu'il commençait à retrouver grâce à la conduite prudente qu'il s'imposait lui permit de réfléchir. Que faire, maintenant ? Normalement, il devrait se rendre au lieu de dépôt pour se débarrasser du « colis », mais avec cette douleur... L'avant-veille, il avait discuté avec son contact pour lui annoncer qu'il pensait disposer des « revues » dans une plage de deux à quatre heures, ce qui, selon leur code, signifiait entre deux et quatre jours. Ainsi, il lui restait trois jours avant que sa complice ne s'inquiète. Il bénéficiait de beaucoup de temps et n'avait aucune raison de paniquer, malgré la tournure des événements.

Toutefois, jusque-là, il n'avait jamais gardé de « colis » chez lui, les ayant toujours livrés immédiatement après leur acquisition. De toute façon, il était hors de question d'emmener un enfant à son domicile. Sa femme, qui ignorait tout de son activité torve, lui poserait des questions auxquelles il ne saurait répondre. Il n'avait donc d'autre choix que de procéder comme à l'habitude et de se rendre au point de chute pour se départir de l'enfant. Or, puisqu'il existait désormais une possibilité que son auto soit marquée, il décida de passer chez lui pour changer de véhicule, histoire de minimiser les risques d'être repéré. Il en profiterait pour troquer son soulier restant contre une autre paire de chaussures. Comme sa femme travaillait et qu'à cette heure de la journée les enfants se trouvaient à la garderie, personne ne l'apercevrait. Il laisserait une note expliquant que son patron lui avait demandé de se rendre à Kingston pour ramasser une commande et voilà tout. Sa femme n'y verrait que du feu, puisqu'un des fournisseurs de l'imprimerie pour laquelle il travaillait se trouvait dans cette ville et il lui arrivait quelquefois de s'y rendre pour ramasser des rouleaux de ce

fameux papier écologique exigé par certains clients. Il s'agissait d'un papier recyclé fabriqué selon les normes FSC, une appellation qui protégeait l'environnement et dont le seul fournisseur connu était établi à Kingston. Il mit son clignotant et prit la voie qui lui permettait de rejoindre la route 132.

Lorsqu'il gara sa voiture dans son entrée, il eut du mal à s'extirper de son siège. Comme il était resté immobile un peu plus de quarante minutes, l'élancement à l'aine s'était atténué, mais maintenant qu'il bougeait, la douleur s'éveillait. Tout en boitant, il pénétra dans la maison et se rendit dans sa chambre pour se munir d'une autre paire de souliers. Il veillerait à se débarrasser de celui qui lui restait de sa mésaventure dans un endroit discret.

Au moment d'enfiler ses nouvelles godasses, il constata les plaies infligées par les crocs de l'animal. L'énervement et l'adrénaline aidant, il avait oublié cette morsure. Après l'avoir désinfectée, il banda son pied avec un tissu, avant d'enfiler sa chaussure. Ensuite, il sortit et transporta l'enfant et son siège d'un véhicule à l'autre, ainsi que la glacière dans laquelle se trouvaient des biberons remplis de lait. L'expérience lui avait appris qu'il allait devoir nourrir l'enfant au moins une, sinon deux fois durant le voyage. Pour le moment, le poupon dormait. Lorsqu'il repartit vers le lieu de son rendez-vous, il portait ses nouvelles chaussures, mais celle de gauche n'était pas lacée.

Chapitre 13

Plusieurs semaines après sa dernière rencontre avec le couple québécois Tremblay-Lafrenière, la psychologue Cynthia Thomson reçut un appel ; c'était Bernard.

— Ma femme s'est suicidée, jeta-t-il simplement.

Déconcertée, Cynthia déglutit, complètement sonnée.

— Quoi ? Non, non, non ! Ce n'est pas vrai ! Pourquoi ? se désespéra-t-elle en sentant les larmes lui emplir les yeux.

— Elle disait qu'elle n'était pas une femme, que son existence ne rimait à rien.

— Quand est-ce arrivé ?

— Il y a trois semaines. Madame Thomson, je n'ai pas su l'en empêcher. Elle souffrait et je ne suis pas parvenu à l'aider... je voulais que vous le sachiez.

Bernard s'apprêtait à raccrocher, mais la psychologue le retint :

— Et toi, Bernard, comment te sens-tu ? s'inquiéta-t-elle en tutoyant volontairement son interlocuteur dans l'espoir de se rapprocher de lui après avoir ressenti son désespoir.

— Aucune idée, répondit ce dernier après une certaine hésitation. Je ne sais pas. J'ai recommencé à travailler il y a deux jours, mais ça ne me sort pas de la tête. Je ne sais pas.

— Il faut te donner du temps. C'est le seul remède.

— Du temps ? Il ne passe pas assez vite, le temps. Et pendant que ce temps passe, je souffre.

— Voudrais-tu que je vienne te voir ? Je m'inquiète.

— Vous vous inquiétez ? Pourquoi ?

— Tu me sembles lointain, indifférent. Cela m'effraie.

— Et après ? Qu'est-ce que ça changerait ? Je suis seul et je ne désire plus continuer, confessa Bernard sans la moindre émotion.

— Permets-moi de venir te voir, s'il te plaît. Je me sens responsable. M'autorises-tu à venir ?

— Si vous voulez... si vous voulez, accepta l'homme d'un ton distant.

Il lui donna son adresse et ils prirent rendez-vous pour le lendemain soir.

Après avoir raccroché, Cynthia fixa le mur devant elle, désarmée devant un tel drame. Bien qu'elle fût psychologue et qu'elle ait abordé le sujet du suicide pendant sa formation, elle n'y avait jamais été confrontée, de même qu'elle n'avait jamais eu à secourir une personne qui envisageait cette possibilité. Aujourd'hui, elle devait réagir. Elle saisit le combiné du téléphone et appela un spécialiste pour lui demander conseil.

— Voici ce que vous devez retenir. Les idées suicidaires ne représentent pas une maladie. Il s'agit d'un symptôme qui dénote que quelque chose ne va plus du tout. Ces idées sont en général liées à une situation de crise ou à une maladie comme la dépression ou un problème de dépendance. Il existe des approches et des traitements pour chacune de ces situations. Dans le cas que vous me soumettez, je dirais que vous vous trouvez face à une situation de crise. Pour la dépression, il y a l'aide médicale, psychologique et pharmaceutique mise à la disposition de la personne en détresse. Pour un problème de dépendance, c'est la même chose, sinon qu'il faut procéder à un sevrage. Dans chacun de ces cas, le patient devra se battre pour sa vie. En situation de crise, c'est différent. Comme il n'y a pas de dépendance ni de dépression, il faut déterminer la cause de la crise et l'isoler afin de mieux la désamorcer. Vous devez savoir qu'il faut intervenir rapidement, car la situation peut dégénérer et nous nous retrouvons alors face à une dépression beaucoup plus complexe à résoudre, ce qui laissera des traces pendant des années, voire toute une vie. Comme je l'ai mentionné, il existe des traitements pour chacun de ces cas. Dans celui qui nous préoccupe, il ne faut pas laisser la personne concernée, seule. Ensuite, même si cette personne a tendance à penser le contraire, il faut la persuader

que le suicide ne fait jamais partie de la solution et qu'il faut en parler. C'est le seul et unique chemin. En parler, c'est sans contre-dit la meilleure façon d'aider votre proche, insista le spécialiste.

Il prit une pause avant de continuer.

— Je sais qu'il est facile de dire qu'il faut en parler, mais comment aborder le sujet et surtout comment obtenir la participation de la personne qui souffre ? L'unique réponse est par l'écoute ! Vous l'écoutez et lui montrez que vous comprenez à quel point elle vit une grande détresse. Tout au long de la discussion, gardez bien en mémoire qu'il y a une partie de la personne suicidaire qui aspire à continuer à vivre. Cette entité, enfouie sous les émotions négatives qui prédominent pour l'instant, conservera ce désir jusqu'à la seconde ultime. Votre intervention visera à faire ressurgir cette volonté étouffée. Ensuite, vous devrez témoigner que vous considérez les propos de la personne avec beaucoup de sérieux. Si elle est assez ouverte pour les émettre, il faut vous en servir. Évitez la bêtise de vous moquer d'elle, de lui imposer un discours moralisateur ou de la provoquer en y allant de quelques réflexions irréflechies. De plus, si la personne n'a qu'une vague idée de la méthode qu'elle compte employer pour parvenir à ses fins, vous comprendrez que pour le moment, cette idée de suicide n'est que fugace. Mais si elle décrit précisément la façon dont elle procéderait, alors là, il faudra travailler vraiment fort. Plus son plan semble précis, plus le danger est imminent. Lui dire que vous vous inquiétez et que vous vous sentez concernée l'aidera. Il faut l'encourager à chercher de l'aide. Toutefois, ne débroussaillez pas tout le terrain pour elle. Plus elle s'implique, plus elle prend le chemin de la rédemption. De votre côté, vous devez respecter vos limites. Vous ne vous sentirez pas responsable des actes qu'elle choisira de poser. Pour terminer, répétez ce que vous faites en cet instant. Trouvez de l'aide. Les conversations que vous aurez avec cette personne n'ont pas à être considérées comme secrètes. Il faut en parler à des personnes spécialisées dans ce genre d'intervention. Ne pas requérir cet appui risque de limiter les effets de vos interventions et de vous affliger, que le résultat soit positif ou négatif.

Durant le trajet qui la conduisit jusqu'à la demeure de Bernard Lafrenière, Cynthia ne cessait de ressasser ce que lui avait expliqué l'expert. Elle ne lui avait pas dévoilé le nom de son ami, prétextant vouloir s'assurer avant tout qu'elle ne s'était pas affolée sans raison. Au moins, elle se sentait maintenant mieux outillée.

Lorsqu'elle se présenta à la porte de l'homme qu'elle espérait aider, une lumière était allumée près de l'entrée, ainsi qu'une autre à l'intérieur. Elle sonna et entendit des pas se rapprocher.

— Bonsoir, articula faiblement Bernard. Vous n'avez pas eu de difficulté à trouver l'endroit ? s'informa-t-il, plus par automatisme que par intérêt.

— Avec Google Maps, je ne vois pas comment j'aurais pu me perdre. C'est si précis, cette application. Dis-moi, comment te sens-tu, Bernard ?

— Pas mieux, mais pas moins bien qu'hier. Pourquoi voulez-vous me voir ?

— Bernard, je vais me montrer franche. Hier, pendant que nous discussions, j'ai eu une mauvaise impression. J'ai eu le sentiment que tu m'appelais comme pour dire adieu à quelqu'un. J'ai pensé que tu t'apprêtais à aller rejoindre ta femme. Me suis-je inquiétée inutilement ?

Bernard la regarda longuement, sans mot dire. Il affichait un air triste, éteint. La flamme qui anime toute vie et qui se reflète dans les yeux manquait à son regard. « Est-elle seulement voilée par la souffrance ou s'est-elle vraiment flétrie ? » se questionna Cynthia.

À son tour, Bernard choisit de dire la vérité.

— Peut-être. À quoi bon continuer ? Il me reste quoi ? J'ai perdu la seule personne qui comptait pour moi et il est trop tard pour reconstruire une famille, une vie. De toute façon, sans elle, je ne veux plus vivre.

— Pas du tout, Bernard ! Tu as tout faux ! Il est vrai que tu souffres actuellement et que tu as perdu le trésor le plus précieux que tu détenais, mais donne à la vie une petite chance de te montrer

que tout n'est pas perdu. Tes blessures vont cicatriser et tu recommenceras à sourire. Pourquoi en voudrais-tu à la vie ? Si tu souffres aujourd'hui, n'est-ce pas parce qu'elle t'a permis de connaître le bonheur ? La vie n'est pas constituée que de tragédies, tu sais. J'en suis la preuve vivante.

À ces mots, Bernard leva la tête et dirigea un regard des plus sceptiques sur cette femme qui se tenait près de lui.

— Qu'est-ce que vous en savez ? Vous, les docteurs, vous vous offrez la belle vie. Vous gagnez cinq ou dix fois notre salaire, vous ne travaillez que quelques heures par semaine et vous prétendez tout connaître. Mais en fait... vous n'aviez pas prévu le geste de ma femme, lui jeta-t-il à la figure avec un ton accusateur dans la voix.

Se sentant meurtrie et coupable, Cynthia assumait le coup. Il avait parfaitement raison. Elle n'avait rien vu venir et s'était contentée de prescrire des calmants à la patiente en balayant du revers de la main un problème latent. Elle s'en voulait, mais culpabiliser n'y changerait rien. Il était trop tard. Puis elle se dit : « Ne suis-je pas venue pour essayer de réparer ? » Elle s'assit et commença à relater l'histoire d'une petite fille qu'elle avait connue jadis. Elle raconta ce qu'elle avait vécu, alors qu'elle était encore toute petite et expliqua comment elle se sentait chaque fois qu'on l'envoyait dans une nouvelle famille : abandonnée. Elle poursuivit en disant comment elle avait été choyée lorsque la vie avait placé sur sa route ces gens qui l'avaient adoptée et délivrée de tout ce qu'elle avait enduré. Ces personnes qu'elle avait appris à appeler maman et papa. Depuis, elle voulait aider les gens. Elle termina en confessant comment elle se sentait devant chaque échec que l'institut rencontrait, devant ces couples si désespérés et si défaits qui étaient livrés à eux-mêmes. Bien sûr, il y avait l'adoption, mais c'était compliqué, long... et si incertain.

Touché par la pureté des sentiments qu'elle lui dévoilait sans pudeur et de façon si honnête, Bernard accepta d'échanger plus à fond. Ils discutèrent toute la nuit, puis toute la matinée. Ils parlèrent des joies de la vie, mais surtout, des nombreux malheurs

qui rendaient misérable l'existence sur terre. Ils cherchèrent des moyens pour soulager ces détresses, des solutions qui insuffleraient aux gens meurtris la force de continuer, car ils se devaient d'avouer que la société se montrait impuissante dans ce domaine. Bernard mentionna qu'il trouvait navrant de constater que les gens qui possédaient le don de concevoir des enfants ne se rendaient pas compte à quel point ils étaient bénis du ciel. Ils tenaient pour acquis ce cadeau si exceptionnel. Ils discutèrent aussi de la possibilité de prévenir les avortements afin de récupérer les rejets et de les offrir à ceux qui les désiraient. Ils passèrent la journée à discuter de tous les maux de la société, des malheurs qui frappaient les gens et des solutions qui leur paraissaient logiques et souhaitables. Ce ne fut qu'une fois le soir venu que Bernard émit cette pensée :

— Les parents qui ont la faculté de procréer facilement, ne pourraient-ils pas partager ce don avec les couples comme le mien ?

— Que veux-tu dire ? interrogea Cynthia.

— Pourquoi une femme qui porte les enfants comme une chatte porte des chatons n'en offrirait-elle pas deux ou trois en adoption à des malheureux comme nous, une fois qu'elle a une famille bien à elle ? Ainsi, les couples dont la femme ne peut enfanter connaîtraient le bonheur d'être parents et d'élever un descendant.

— Attends un peu. Ça ne fonctionne pas comme ça, simplement en claquant des doigts. Il faut qu'elle le porte, qu'elle accouche. Il y a un danger de fausse couche, un danger durant la grossesse et lors de l'accouchement. Puis que fais-tu de l'attachement que la mère et le fœtus développent durant la grossesse ? Ce lien affectif devient si fort que lorsqu'elle aura accouché, il n'est pas sûr qu'elle veuille laisser partir le poupon. Ce n'est pas si simple. Certains géniteurs voudront aussi suivre le développement de cet enfant pour s'assurer qu'il se porte bien. Et s'ils réfutaient la façon dont les parents adoptifs l'élèvent, nous irions au-devant de graves problèmes. Et nous ne parlons même pas de l'aspect financier. La femme qui enfantera devra cesser de travailler durant un temps, ce qui engendrera pour elle une importante perte de revenu.

—Oui, c'est vrai. Il se pourrait aussi que le père adoptif exige l'utilisation de son propre sperme, ou la mère l'utilisation d'un de ses ovules. Puis il y a tellement de complications légales.

Quelques heures plus tard, ils se séparèrent en se promettant de rester en contact. Au cours des jours et des mois qui suivirent, ils s'appelèrent régulièrement. Chaque fois, Bernard remettait son idée sur la table ; les gens devraient partager avec ceux qui n'ont pas la chance et la joie d'élever des enfants. De son côté, Cynthia rencontrait des couples heureux et d'autres... désespérés. Chaque fois qu'un couple se retrouvait devant l'incapacité de concevoir, elle repensait aux propos de Bernard. Mais comment procéder ? Il faudrait compter des dizaines d'années avant que l'État n'accepte de régir dans ce domaine. Et tous ces gens qui, en attendant, souffraient ! Elle ne voulait pas que quelqu'un d'autre vive le même drame que Bernard. Il existait assurément un moyen. Mais lequel ?

Ces réflexions les menèrent inévitablement vers une conclusion inéluctable. Un jour, Cynthia demanda à Bernard de la rejoindre à Kingston. Elle lui dit d'emprunter la sortie 617 de la 401 et de la retrouver au restaurant Wendy's, situé du côté sud de l'autoroute. Dès qu'ils y furent, Cynthia alla droit au but :

—J'ai beaucoup repensé à nos discussions... tu sais... ce que tu disais sur le droit de partager les joies parentales. Et j'en suis venue à penser que...

Elle hésita longuement à poursuivre, sachant qu'elle se plaçait dans une situation tout à fait illégale et surtout, immorale. Finalement, elle décida de se lancer jusqu'au bout.

— ... que nous pourrions aider les gens fertiles... à prendre cette décision.

—Les aider, répéta Bernard d'un air suspicieux.

—Oui, les aider à offrir un enfant.

—Montre-toi plus claire. Je veux m'assurer que j'ai bien saisi ton idée.

— Bien... peut-être que si nous trouvions des enfants et que nous les prenions pour les offrir à des gens dans le besoin... je veux dire...

— Attends ! Je comprends parfaitement ce que tu insinues. Les enlever ! Puis les donner en adoption ! Mais c'est illégal ! s'indigna Bernard en élevant un peu trop le ton.

— Baisse le ton, Bernard. Illégal et immoral, oui, je sais. Mais ces parents qui perdraient leur bébé auraient la possibilité d'en concevoir un nouveau, s'ils le désiraient. Quant aux parents adoptifs, on serait sûr qu'ils aimeraient le poupon que nous leur offririons. Sans compter qu'ils réaliseraient leur rêve.

— Comment justifier ça ?

— Mais c'est toi-même qui n'arrêtes pas de me casser les oreilles sur la façon d'aider les gens et de partager ce don si précieux ! Tu n'as de cesse de critiquer le manque de solutions et de dire que le processus d'adoption est trop long, trop cher et qu'il manque fréquemment de bébés. De plus, les gouvernements ne font rien pour améliorer la situation. Si, au lieu de compliquer la vie aux jeunes femmes qui acceptent d'être mères porteuses, ils mettaient en place une façon de les aider, beaucoup plus accepteraient. Mais c'est illégal et rien n'est fait pour changer la situation. Alors, quelle solution reste-t-il ? De plus, ce que je propose éviterait des drames comme celui que tu as vécu, conclut Cynthia.

Ces dernières paroles lui valurent un regard réprobateur de la part de son ami. Puis, celui-ci argua :

— Mais il y a plusieurs autres points à considérer. Comment expliquer l'arrivée d'un enfant dans la vie du couple ? Les voisins, la famille... tous poseraient des questions. Comment effectuer l'enregistrement auprès des autorités ? Comment éviter les soupçons sur la provenance de l'enfant ? Il faut un certificat de naissance... je ne vois pas comment nous réussirions à obtenir tout ça !

Autant de questions auxquelles Cynthia avait déjà réfléchi et auxquelles elle avait trouvé des solutions. Mais ce qui la frappa,

lors de cette conversation, c'était le fait que Bernard n'argumentait pas sur l'illégalité de la chose ni au sujet du malheur qui affligerait les parents à qui l'on subtiliserait leur enfant. Il ne soulevait que des points pratiques pour mener à bien une telle opération.

Cynthia avait beaucoup réfléchi à tout cela. Au fil des ans, elle avait suivi plusieurs patients et avait tissé des liens avec plusieurs d'entre eux. C'est ainsi qu'elle avait appris dans les moindres détails comment fonctionnait le processus d'adoption, tant au Canada qu'à l'étranger. Elle savait également quels formulaires et documents obtenir. De même, elle avait réussi à établir un contact avec un type qui ne demandait qu'à aider les plus démunis... moyennant une petite somme tout de même assez coquette. Le type en question occupait une position qui lui permettait de fournir les formulaires officiels et d'inscrire les nouveau-nés dans le système pour que l'adoption soit légalisée. Elle avait tout prévu. Il ne lui manquait que... les bébés.

Chapitre 14

Lorsque le kidnappeur arriva à destination, son pied l'accablait terriblement. Il avait recommencé à sentir des élancements une heure après s'être remis en route, mais comme il devait se presser, il avait décidé qu'il examinerait cette blessure à son retour. Il avait roulé pendant les six heures trente habituelles, en comptant les deux arrêts requis de quelques minutes pour nourrir le bébé avec un biberon qu'il avait demandé à des hôteses d'un Tim Horton de réchauffer. À son arrivée, il faisait déjà nuit, ce qui était souhaité afin d'éviter que les voisins ne soient témoins de ce qui se tramait. La porte de la maison s'ouvrit sans qu'il n'ait eu à frapper.

— Bonsoir, Bernard, tu n'as pas rencontré de problèmes sur la route ? Tu as l'air complètement épuisé.

— Il m'est arrivé un pépin. J'ai un pied qui me tue et une terrible douleur à l'aine.

— C'est ce que j'ai cru remarquer, à ta démarche. Que t'est-il arrivé ?

— Nous en parlerons tout à l'heure. Pour le moment, j'aimerais que tu me débarrasses de ce poupon, indiqua Bernard en avançant d'un pas pour traverser le seuil.

Cynthia recula pour lui laisser de la place et en profita pour refermer la porte. Elle prit l'enfant qui chignait, invita son complice à s'asseoir et alla faire chauffer un biberon tout en berçant le bébé dans ses bras. Exténué, Bernard s'affala dans un fauteuil et s'empessa d'enlever sa chaussure gauche. C'est à ce moment que la psychologue remarqua que son pied était gravement enflé. Tout en continuant de parler à l'enfant et de la balancer, elle se dirigea vers le congélateur, y attrapa une poche de glace, récupéra une serviette et donna le tout à son visiteur :

— Enlève ton bas et applique cette glace. Ça te soulagera et ça aidera à diminuer l'enflure. Lorsque la petite aura bu, je regarderai ta blessure et tu me raconteras ce qui s'est passé.

Ils firent ainsi. Après le boire d'Alexandra, Bernard raconta sa mésaventure pendant que Cynthia, penchée sur son pied, net-

toyait sa blessure. Elle appliqua une crème antibiotique et banda soigneusement le tout, s'assurant de ne pas trop serrer. Terminant sa tâche, elle rassura son comparse.

— Ce n'est pas trop vilain. Tu auras de la difficulté à marcher pour les trois ou quatre prochains jours, mais tu survivras. Par contre, évite de mettre trop de poids sur ton pied pour un temps, afin de prévenir le saignement. Applique de la glace pendant une dizaine de minutes deux ou trois fois par jour au cours des deux prochains jours. Après, tout rentrera dans l'ordre. Pour ton entre-jambe, tant que ce sera douloureux, ne le sollicite pas trop. Tu devras aussi trouver une explication logique pour ta femme et ton employeur. Il ne faudrait pas que ton patron mentionne cet accident en présence de ta femme, ce qui risquerait de lui mettre la puce à l'oreille. Il faut que ton histoire soit banale et qu'elle se tienne. Voici un tube de crème antibiotique. Appliques-en matin et soir pendant une semaine. Si tu te sens fiévreux, prends rendez-vous avec un médecin et demande-lui des antibiotiques. C'est plus efficace. S'il te pose des questions, réponds-lui que tu t'es coincé le pied entre deux morceaux de bois truffés de vieux clous rouillés ou quelque chose du genre. Ne lui raconte surtout pas qu'il s'agit d'un accident de travail. Est-ce que tes vaccins contre le tétanos et la rage sont à jour ?

— Oui, heureusement.

— As-tu besoin de te reposer avant de reprendre la route ? Tu peux dormir sur le canapé, si tu veux.

— Je crois que je vais profiter de ton offre. Mais avant, je voudrais juste appeler ma femme. Je lui dirai que j'ai un pépin avec le camion et que je vais passer la nuit à Kingston. Pour le reste, ça ira.

— Et pour le travail ?

— J'ai déjà averti mon patron que je ne rentrerais pas cette nuit. Il n'y a pas de problème de ce côté.

— Bien, je vais coucher la petite. Je te mets la télévision ?

— Non, merci. Par contre, j'aimerais me doucher ou, vu mon état, prendre un bain.

— Je te donne ce qu'il te faut. Lorsque tu auras terminé, on discutera de la suite. On va devoir parler stratégie. Essaie de ne pas trop mouiller ton bandage.

Après sa toilette, Bernard se réinstalla dans le fauteuil et Cynthia vint s'asseoir en face de lui. Ils discutèrent un moment et se demandèrent si le type qui arrivait en courant lorsque Bernard montait en voiture l'avait suffisamment vu pour le décrire, ou s'il avait été en mesure de reconnaître le modèle de sa voiture et de prendre son numéro de plaque d'immatriculation. Ils convinrent que s'il avait récupéré cette dernière information, sa femme ou son patron l'aurait déjà joint sur son portable pour lui demander ce qui se passait, car la police les aurait certainement visités. Toutes ces réflexions les incitèrent à se poser une question : serait-il opportun de s'arrêter ? Après avoir retourné le sujet dans tous les sens, ils en vinrent à la conclusion qu'il était prématuré de prendre une telle décision maintenant. Toutes ces discussions menèrent Cynthia à demander à Bernard comment il réagirait, si jamais il était appréhendé.

— S'ils se rendent jusqu'à moi ? Je ne sais pas. Je n'y ai jamais vraiment réfléchi. S'ils me trouvent, ben... j'aurai droit à de longues vacances, j'imagine. Et toi ?

Cynthia hésitait à dévoiler les préparatifs qu'elle avait mis en place en cas de pépins. Le cas échéant, le secret constituait sa seule chance de s'en tirer. Elle mentit donc.

— Je pense comme toi. Je fais ça pour aider des gens à réaliser un rêve et l'argent n'est pas ma motivation. Si tu es capturé lors d'un enlèvement, ma sécurité dépend de ton silence...

Laissant en suspens ses paroles, Cynthia fixait Bernard pour sonder sa réaction. Ce dernier la dévisagea à son tour, et répliqua :

— On a décidé d'agir ainsi pour rendre service, c'est vrai. Si on me met le grappin dessus, j'assumerai et tu ne seras pas inquié-

tée. C'était mon choix de participer à cette entreprise, tu ne m'as pas forcé.

Il paraissait sincère. Cynthia le décelait dans ses yeux et elle le croyait, mais elle avait tout de même pris certaines mesures. L'argent que lui rapportaient ces enlèvements lui avait permis de préparer sa fuite. Voilà sept ans qu'ils avaient commencé ce petit commerce. À ce jour, ils cumulaient quinze *adoptions* à leur actif, incluant celle en cours. Contrairement à ce qui avait été décidé au départ, chacune coûtait une petite fortune aux nouveaux parents. Bien sûr, Bernard n'en savait rien. Sa partenaire lui avait toujours dit qu'elle n'exigeait que cinq mille dollars par enfant, ce qui avait effectivement été le cas pour les deux premiers poupons. Comme elle déboursait les trois mille dollars requis pour l'obtention des papiers, ils se partageaient les deux mille dollars restants. Mais après un temps, Cynthia avait augmenté le prix. Aujourd'hui, alors que la part de Bernard et les coûts pour les papiers n'avaient pas changé, elle empochait vingt et un mille dollars par adoption.

Bernard ignorait un autre point important. Sa complice, qui voyait défiler plus de clients qu'elle ne pouvait en satisfaire, principalement parce qu'il refusait d'enlever plus de deux bébés par année, avait trouvé le moyen de se procurer des poupons à travers un deuxième réseau. Atteinte du syndrome du «jamais assez», comment aurait-elle pu fermer les yeux sur un marché aussi lucratif et à portée de main? Bien que Bernard lui ait fourni quinze enfants jusque-là, Cynthia avait été en mesure d'en placer beaucoup plus. Elle avait ainsi accumulé près de sept cent mille dollars qui attendaient, là derrière, dans un sac de voyage et prêt à partir.

La psychologue avait compris depuis longtemps que tous ces enlèvements finiraient inévitablement par attirer l'attention. C'est pourquoi elle avait mis en place un plan d'évasion. Elle s'était procuré un faux passeport et d'autres documents légaux enregistrés au nom d'une personne disparue. Au moindre danger, elle disparaîtrait des écrans radars et irait s'installer dans le pays de son choix. Pour le moment, elle songeait surtout à quelques pays d'Amérique latine, du fait que ces derniers ne coopéraient pas facilement avec

Interpol.

— Tu te montres noble, Bernard. Pour ma part, ce sera plus délicat. Je constitue le seul lien direct avec nos clients. Bien sûr, je ne te dénoncerai jamais, même si cela me valait une peine plus lourde. De toute façon, là où nous en sommes, ce serait l'emprisonnement à vie. Non, ce qui me préoccupe le plus, c'est le sort des familles que nous avons aidées. Je ne voudrais pas qu'elles subissent les contrecoups de nos agissements. Tu imagines, les autorités qui se pointent chez nos clients pour leur annoncer : « L'enfant que vous avez adopté a été enlevé. » Des ménages et des vies seraient brisés. Et l'enfant, dans tout cela ? Il n'a jamais rien demandé, lui, et il se verrait arraché à la famille qu'il aime ! Non, on n'a pas le choix. Si par malheur nous sommes démasqués, nous devons nous taire et ne jamais dévoiler où vivent les poupons.

Bien que Cynthia fit état de la douleur qu'éprouveraient les familles qui perdraient leur enfant adoptif, elle évitait soigneusement de parler de cette même douleur qu'ils avaient eux-mêmes provoquée chez les familles en deuil. Bel exemple d'hypocrisie.

— Alors, peut-être serait-il plus approprié d'arrêter maintenant. Nous avons aidé quinze couples jusqu'à présent. C'est déjà bien.

— Peut-être, répéta Cynthia sans vraiment le penser. Pour le moment, nous allons dormir et demain, tu rentreras chez toi. Nous en reparlerons dans quelques jours.

Cynthia se leva et se rendit à sa chambre. Elle y retrouva Alexandra qui s'était endormie. « Je ne pense pas m'arrêter tout de suite. C'est beaucoup trop rentable. Peut-être que je devrais inciter Bernard à s'accorder un temps de repos. De toute façon, je dispose toujours de mon autre source d'approvisionnement », pensa-t-elle. Tout compte fait, demander à Bernard de suspendre ses activités pour un temps s'avérerait un choix judicieux. Il risquerait moins de paniquer et d'être repéré.

Chapitre 15

Depuis presque deux jours, Clark était aux abois. Il n'avait, pour ainsi dire, pas dormi. Les fouilles pour retrouver un véhicule intermédiaire gris dont l'immatriculation se terminait par soixante-quatorze se révélaient compliquées. Le répertoire du bureau des enregistrements des véhicules comptait beaucoup trop de possibilités. Dans une tentative désespérée, l'inspecteur demanda à ce que l'on visite tous les propriétaires dont la description de leur automobile se rapprochait de celle qu'ils recherchaient. Ce serait long et laborieux, mais on ne risquait rien à tenter le coup. Toutefois, son commandant finit par décider de mettre un frein à cette requête, qu'il jugeait excessive et inefficace.

Clark avait obtenu les résultats d'analyse des échantillons d'ADN prélevés sur le soulier retrouvé sur les lieux de l'altercation survenue entre Roucky et le kidnappeur. Sans surprise, l'ADN du chien s'y trouvait, ce qui établissait la preuve qu'il s'agissait bien de la godasse du malfrat. Les perforations faites par les crocs du chien laissaient croire que celles-ci avaient blessé le pied du type. Quelques gouttes de sang retrouvées sur la chaussure corroboraient cette hypothèse. Toutefois, l'analyse de ce sang ne mena nulle part. On l'ajouta donc à la base de données. Bien qu'il fût relativement facile de retracer l'endroit où avait été fabriqué le soulier, les recherches ne permirent pas de déterminer dans quelle boutique il avait été vendu. Ce modèle était trop répandu. Une autre piste qui ne menait nulle part.

Clark n'abandonnait pas pour autant. Ce n'était pas dans sa nature et de plus, il s'agissait d'Alexandra, sa petite chérie qui lui avait redonné le goût de vivre. Elle avait de beaux grands yeux verts et un sourire à faire craquer un grand-père bourru. Il ne se reposerait pas tant qu'il ne l'aurait pas récupérée. Et n'en déplaise à Dieu, s'il se retrouvait seul face au ravisseur, il... Il portait tellement de rage en lui qu'il ne parvenait pas à se reposer. L'adrénaline le tenait constamment en état d'alerte et, au détriment de sa santé, il en abusait.

— Ron, cria-t-il, toujours survolté, que donnent les recherches dans les cliniques, les urgences, les hôpitaux et les endroits clandestins ? Avez-vous découvert si un type a été soigné pour des morsures à un pied ? Ça vient ou pas ?

— Tous les lieux connus ont été visités à deux reprises dans tout le Grand Montréal et pour le moment, nous n'avons rien dégotté. J'ai même demandé à ce qu'on visite tous les individus louches connus qui offrent ce genre de service. Nous n'avons rien laissé au hasard, je t'assure, termina Ron.

— Alors on recommence ! Le type a peut-être décidé d'attendre un peu avant de faire soigner sa blessure. Et cette fois-ci, tu contactes tous les hôpitaux et cliniques de la province. Il s'est peut-être rendu en Montérégie ou dans les Laurentides, qui sait ! Nous devons aussi visiter toutes les pharmacies pour demander s'ils ont servi un client qui boitait et qui aurait acheté de l'alcool à friction ou un antibiotique, ce genre de trucs. Il s'est peut-être soigné lui-même. Profite de l'occasion pour obtenir la liste de toutes les personnes qui auraient acheté ou loué une canne ou des béquilles. Il faut trouver ce salaud, Ron ! Autre chose, vous allez rencontrer tous les pédophiles, connus ou non. Si personne ne répond lorsque vous vous présentez à leur porte, vous défoncez et vous fouillez. On ne permettra pas qu'il en réchappe !

Ron regarda son ami et posa une main sur son épaule pour le calmer un peu, sans trop savoir que lui dire pour le rassurer. On dépassait les quarante heures depuis l'enlèvement et les statistiques démontraient qu'après trente-six heures, les chances de retrouver l'enfant vivant diminuaient considérablement.

— On est sur le coup, Jeremy. On entreprend tout ce à quoi on pense. Tous les gars savent ce que cette petite représente pour toi et je te jure qu'on ne le prend pas à la légère.

Clark regarda son coéquipier droit dans les yeux et voulut répondre, mais rien ne sortit. Il avait une boule dans la gorge. Il suffoquait. Il chercha une chaise, s'y appuya et... flancha. Il se mit à sangloter.

— Je ne parviens pas à me rentrer dans la tête que c'est arrivé. Comment est-ce possible ? Elle est toute petite ! C'est inacceptable ! Paige et Ted sont enfermés chez eux. Paige prend des calmants pour ne pas devenir folle. Et Scott, le pauvre ! Il ne comprend pas et demande constamment où se trouve sa sœur. Il est complètement démoli de voir ses parents aussi affligés. Je ne comprends pas comment ils réussissent seulement à respirer. Il faut la retrouver, Ron ! Et tu ne connais pas le pire... Selon la description que le témoin nous a donnée, j'ai vu ce type il y a quelques jours. Nous prenions du bon temps au parc et j'ai repéré un individu qui m'a semblé suspect. Il correspondait en tous points à ce que nous a décrit ce monsieur Palardy. Pourquoi ne l'ai-je pas abordé à ce moment-là ? J'aurais évité ce drame... Il n'y a pas d'autre solution, je dois retrouver Alexandra !

S'ensuivit une révélation que Clark avait jusque-là gardée pour lui.

— Elle m'a appelé, Ted. Lorsque j'ai perdu connaissance au parc, elle m'a appelé. Je la voyais. Elle tendait les mains et m'appelait de sa petite voix qui répétait : « Tonton ! Tonton ! » Je l'ai vue. Ça m'a tellement secoué ! Je vais visiter toutes les maisons de la ville s'il le faut, mais je la retrouverai.

Médusé, Ron ressentait le désespoir de son ami. Même si toutes les maisons étaient visitées, l'enfant ne s'y trouverait probablement pas. Qui se montrerait assez fou pour... Soudain, une idée se forma dans l'esprit de Ron. Il releva brusquement la tête, ce qui attira l'attention de Jeremy.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit-il.

— Je me demandais... Pourquoi un gars enlèverait-il un enfant de cet âge ? Un pédophile ? Non, ça ne colle pas. Un pédophile aime les enfants, mais pas si jeunes. En général, ils préfèrent ceux de quatre ans ou plus. Alors pourquoi ? Jeremy, je ne vois qu'une raison pour enlever un enfant aussi jeune : l'adoption. Les gens qui souhaitent adopter un enfant le veulent le plus jeune possible. Tu veux l'éduquer toi-même, lui transmettre tes valeurs et être témoin

de ses premiers pas. Tu ne veux surtout pas qu'il se souvienne de sa véritable famille ou qu'il soit capable de raconter ce qui lui est arrivé. Notre kidnappeur voulait un enfant pour lui-même ou pour l'offrir en adoption.

— Bordel de merde ! lança Clark en se relevant comme un ressort. Ton raisonnement a plein de bon sens ! Il l'aurait enlevée pour la vendre ! Appelle la direction chargée de la sécurité des aéroports. Il y a de fortes chances qu'on essaie de sortir Alexandra du pays pour la vendre sur le marché international. Envoie une photo pour que les agents de sécurité l'aient en main. Moi, je vais me charger des centres d'adoption locale et du bureau des enregistrements des naissances.

— Je m'en occupe, Jeremy, consentit Ron en sachant pertinemment que le déclenchement de l'alerte AMBER avait automatiquement mis en branle toutes ces mesures. Mais son collègue était trop surexcité pour relativiser cette information. Par son acceptation, Ron avait juste voulu le rassurer en lui montrant que toutes les voies étaient envisagées.

Chapitre 16

Ce matin-là, Scott, qui s'était levé plus tôt qu'à son habitude, était allé rejoindre son père dans sa chambre. Les deux étaient alors sortis de la pièce en silence, puis Ted avait emmené le garçon à l'extérieur pour jouer au ballon. Une petite heure plus tard, ils étaient rentrés pour le repas du matin. Il fallait bien que la vie continue.

Roucky les avait accompagnés, mais n'avait pu jouer avec eux. Le pauvre souffrait de vilaines blessures qu'il s'était vu infliger le jour où il s'était fait traîner par la voiture du kidnappeur d'Alexandra. Frottés vigoureusement contre le pavé, les coussinets de ses pattes avaient été endommagés. Malgré cela, il n'avait pas lâché sa prise et le supplice n'avait cessé que lorsque le type avait perdu sa chaussure. Ce n'est qu'à son retour sur les lieux du drame que Ted l'avait aperçu au loin, alors qu'il peinait à se déplacer. Il avançait de quelques pas, se couchait pour laisser la douleur s'atténuer, puis se remettait en marche. Son maître s'était aussitôt porté à son secours avant de le transporter sur les cent derniers mètres, pour ensuite demander à un collègue de Clark de le conduire chez un vétérinaire où on avait désinfecté et pansé ses plaies. De retour à la maison, Ted avait constaté que le chien souffrait en silence. Il se couchait à côté du petit lit d'Alexandra, auprès duquel il passait presque toutes ses journées. Il ne quittait sa position que pour accompagner Scott, et personne n'était autorisé à l'approcher.

Depuis l'enlèvement, la famille Campbell-Sigouin vivait l'enfer. Paige devait se droguer pour arriver à dormir, ne serait-ce qu'un peu, tandis que le jour, elle restait assise à fixer le néant.

Voilà maintenant huit jours qu'on leur avait ravi leur fille et Paige n'acceptait pas de vivre sans elle. Comment aurait-elle pu ? Elle vivotait, ne réagissant plus à rien. Seul son fils parvenait à lui faire tourner la tête et prononcer quelques mots. Elle le prenait et le serrait contre elle. Ted, qui passait toutes ses journées à la maison depuis l'enlèvement, lui apportait à manger et veillait à ce qu'elle avale quelques bouchées. Sa femme dépérissait et il ne savait que

faire.

Un véhicule se gara juste en face de la demeure du couple. C'était Jeremy. Il avait appelé la veille pour s'informer de l'état de tout le monde et Ted lui avait mentionné que Paige ne parvenait pas à reprendre le dessus. Le détective avait alors décidé de lui rendre visite. Lorsqu'elle l'aperçut, Paige se leva brusquement pour l'attendre sur le pas de la porte.

— Vous avez trouvé Alexandra ? Vous avez des nouvelles ? demanda-t-elle, anxieuse.

— Malheureusement, pas encore. Nous ne disposons d'aucun indice pour le moment.

Démolie, Paige retourna s'asseoir. Elle n'avait plus la force de pleurer.

— Nous avons cherché partout, mais sans rien trouver. Par contre, nous n'avons pas découvert d'enfant mort non plus. C'est encourageant. Cela laisse présager que le ravisseur ne l'a pas enlevée pour en abuser ou la violenter. Elle est vivante, Paige.

— Vivante... répéta celle-ci, mais loin de moi. Comment survivrai-je sans elle ? On me l'a arrachée. Je l'ai perdue.

Devant son désespoir, ni Jeremy ni Ted ne savaient comment réagir. Eux-mêmes étaient blessés... brisés.

Alors que Paige demeurait assise près de la table de la salle à manger, le policier demanda à Ted si les séances prescrites avec un thérapeute étaient bénéfiques. Ted répondit qu'ils avaient rencontré le psychologue à deux reprises déjà, mais qu'il était trop tôt pour juger des résultats. Lui-même était abattu et ne remontait la pente qu'avec d'énormes efforts de volonté. N'eût été Scott, il aurait périclité davantage. Scott, de son côté, se demandait bien pourquoi sa petite sœur était partie, mais comme il ne l'avait que peu connue, il n'éprouvait de peine qu'à travers l'affliction de ses parents.

Au moment de son départ, et suite aux efforts déployés en vain pour lui remonter le moral, Jeremy promit à Paige :

— Je ne cesserai jamais de la rechercher. Il y a une raison à cet enlèvement et on a de toute évidence manqué quelque chose. Je

vais persévérer, Paige. Je ne lâcherai jamais. Je suis beaucoup trop attaché à ta fille.

Il franchit la porte et se rendit près de son véhicule. Avant d'y monter, il fixa la maison un long moment, puis se résigna à partir.

Chapitre 17

Deux ans plus tard.

Aujourd'hui, on fêtait le sixième anniversaire de Scott. Pour l'occasion, Paige avait organisé une petite réception qu'elle avait voulu simple en n'invitant que les deux plus proches amis de son fils. Elle avait aussi demandé à Jeremy de se joindre à eux, sachant que son garçon l'adorait. Les enfants étaient arrivés vers le milieu de l'après-midi et un léger goûter les attendait; léger, car il leur fallait garder de la place pour l'énorme morceau de gâteau d'anniversaire qui suivrait.

Le groupe débordait d'entrain, mais il s'avérait facile de repérer, dans le sourire de Paige tout autant que dans les yeux de Ted, une grande tristesse. De son côté, Jeremy vivait avec un sentiment de culpabilité lourd à porter. Il n'avait pas tenu sa promesse de retrouver l'enfant de son amie. Qu'il ait accepté de participer à cette fête-anniversaire relevait presque du miracle, car malgré les invitations répétées de Paige et Ted, il ne trouvait plus la force de visiter cette famille. Il n'avait plus le courage de les regarder dans les yeux. Durant les premiers mois suivant le drame, Paige rencontrait un psychologue deux fois par semaine. Puis, au fil du temps, les séances furent réduites à une seule hebdomadairement. Aujourd'hui, elle n'assistait plus qu'à un entretien par mois, la douleur s'étant timidement atténuée. Malgré tout, la mère éplorée ne démontrait que très peu de joie de vivre. De son côté, Ted s'était replongé dans le travail, dans l'espoir de camoufler son désespoir. En dépit de cet effort, il était évident que par moment, il ressentait un grand vide, même si la vie familiale l'aidait à en faire abstraction.

Pour sa part, Jeremy n'avait pas encore abandonné. Bien qu'il fût statistiquement presque impossible de retrouver un jour Alexandra et que l'enquête fût officiellement fermée, le limier consacrait tous ses moments libres à la recherche d'un petit détail susceptible de relancer l'enquête. Chaque fois qu'il quittait le boulot assez tôt, tous les matins où il ne travaillait pas, ou encore lorsqu'il décidait d'emprunter un peu de temps à son employeur, il se rendait dans

un parc pour observer, épier, convaincu que s'il avait affaire à des gens qui enlevaient des enfants pour les vendre, ces mêmes gens ne frappaient pas au hasard. Ils devaient à l'évidence choisir leurs victimes. Il leur fallait un garçon, une fille, âgé de tel ou tel âge. Il apparaissait inconcevable que « ces hommes d'affaires » agissent sans préparatifs ni précautions. Ils devaient d'abord sonder le terrain et planifier. Clark repensait constamment au type en noir qu'il avait aperçu quelques jours avant l'enlèvement d'Alexandra. Il en concluait que le kidnappeur effectuait une reconnaissance des lieux avant d'agir. De ce fait, il devenait repérable, d'où son point faible. La seule inquiétude de Jeremy résidait dans la possibilité que l'enlèvement d'Alexandra ait été perpétré par un homme qui désirait un enfant pour lui-même. Si tel était le cas, faibles étaient les chances pour qu'il récidive.

L'inspecteur parcourait les parcs et observait les gens qui agissaient d'une manière suspecte : comment se comportaient-ils, exactement ? Étaient-ils aux aguets ? Épiaient-ils les enfants ? Il prenait soin de noter la physionomie de tous ceux qui semblaient se tenir à l'affût. Et puisqu'il l'avait aperçu lui-même, il disposait d'une bonne description de l'individu qui avait enlevé sa filleule : un mec plutôt grand, manteau sombre, pantalon sombre, chapeau sombre, cheveux bruns mi-longs. Il est vrai que le type pouvait changer de vêtements, mais ce sont sa carrure et sa façon de se tenir qui risquaient de le trahir. Clark prenait bien soin de garder en mémoire la physionomie de cette ombre qui s'était dressée de l'autre côté du parc canin voilà déjà deux ans. Ce souvenir lui conférait une longueur d'avance. À lui d'en tirer avantage.

En deux ans, l'inspecteur avait appréhendé deux suspects qu'il avait surpris alors qu'ils offraient des friandises à des gamins avant de tenter de les entraîner à l'écart. Il les avait cueillis et les avait conduits au poste, menottes aux poignets. Une enquête approfondie avait suivi. On avait fouillé leur appartement et vérifié s'ils possédaient des vidéos de pornographie infantile ou autres objets incriminants. On avait également contrôlé les bases de données pour voir s'ils y figuraient et analysé leur ADN. Il n'avait obtenu

aucun résultat concret. Par précaution, leurs noms figuraient maintenant sur une liste de personnes à surveiller et leur ADN avait été ajouté aux fichiers du CIPC, le Centre d'information de la police canadienne.

À l'occasion de ses balades, il arrivait que Clark emmène Roucky. Il prétextait auprès de sa maîtresse qu'il lui fallait se dégourdir les pattes, mais en réalité, ce qu'il ourdissait était beaucoup plus astucieux. De connivence avec le responsable des pièces à conviction, il avait discrètement emprunté un élément afférant au dossier de l'enlèvement d'Alexandra : le soulier. Il l'avait enroulé dans un tissu qu'il avait préalablement lavé avec un produit qui élimine toutes les odeurs et l'avait déposé dans une boîte de métal blanc, espérant qu'il conserve l'odeur de son propriétaire. Lorsqu'il partait en balade avec Roucky, il lui demandait de le sentir et de chercher. Bien que ce petit jeu, qui durait depuis plusieurs mois, ne donnât pas de résultat, Clark n'abandonnait pas.

Après avoir mangé sa part de gâteau, Jeremy prit le temps de discuter avec Paige. Cette dernière, qui semblait se remettre tranquillement de l'absence de sa fille, espérait qu'elle grandisse heureuse quelque part dans le monde. Elle avait envisagé toutes sortes de scénarios avant de conclure que son enfant se trouvait dans une famille aimante et protectrice ; c'est du moins ce qu'elle souhaitait, sinon, comment continuer ? Comment ne pas devenir folle ? Elle avait accepté la théorie de Ron voulant que la seule raison d'enlever un enfant de cet âge se résumait à l'adoption, ou à la vente pour adoption. Alexandra se trouvait donc heureuse quelque part ; loin d'elle... mais vivante.

— Tu sais, souligna-t-elle, elle a eu trois ans, cet été. Je me demande ce qu'on lui a offert pour son anniversaire.

— Certainement une poupée ou des jeux éducatifs pour développer sa dextérité et son intellect, supposa Ted.

— Peut-être. Je me demande si elle fréquente un CPE. Moi, je l'aurais inscrite dans un CPE. Elle aurait certainement reçu un petit gâteau, là-bas. Mais j'y pense, quelle date anniversaire lui a-t-on donnée ? Je veux dire, ses nouveaux parents ne connaissaient

pas la vraie date ! Quelle date ont-ils choisie ? Comment ont-ils déterminé une journée si importante ? s'inquiéta Paige.

— Je pense qu'ils ont dû choisir une date estivale. Pourquoi pas ? La température se montre toujours plus clémente l'été, et les anniversaires se fêtent sur une terrasse. C'est mieux, dit Jeremy.

— Je ne sais pas, récusait Paige. Si j'étais la mère qui l'a accueillie, j'aurais choisi la journée de son arrivée. Ne crois-tu pas ?

— Non, je ne crois pas, répliqua Jeremy. Trop périlleux. Je veux dire, comment annoncer à ta famille et à ton voisinage qu'elle est née le 17 octobre, alors qu'elle arrive chez toi à cette même date et qu'elle a déjà quatre mois ? Pourquoi risquer d'éveiller des soupçons ou de susciter des questions gênantes de la part de l'entourage ?

Clark éprouvait de la difficulté à prendre part à cet échange. Il n'avait pas l'habitude de parler d'Alexandra comme si elle vivait encore avec la famille, comme si elle s'était simplement absentée pour la journée et qu'on discutait de choses banales à son sujet. Il savait que les psychiatres de Ted et de Paige les encourageaient à parler de leur fille comme si elle était toujours présente dans leur vie. Il ne fallait pas la renier ni l'ignorer. Cela causerait beaucoup plus de mal et de souffrances que de soulagement. Ignorer son souvenir revenait à dire qu'il aurait fallu à tout moment s'abstenir de prononcer son nom, d'éviter toute allusion susceptible de raviver sa mémoire. Comment une telle chose pourrait-elle être envisageable lorsque vous n'avez que cela à l'esprit ? Cette pensée qui tourne et tourne dans votre tête, ces discussions, ces échanges que vous tenez en secret avec elle tout au long de la journée. Cette situation se serait transmutée en venin. D'un autre côté, le fait d'accepter qu'elle grandisse heureuse quelque part avait le pouvoir d'atténuer cette souffrance qu'engendrait son absence. Tous les intervenants, de quelque milieu qu'ils fussent, se rejoignaient sur un point : il était bon d'en parler, mais Clark n'y était pas habitué. Il vivait renfrogné. Ted posa un regard triste sur son ami lorsqu'il dit :

— Si c'était moi, j'aurais tout simplement expliqué à mon entourage que le jour de son arrivée chez moi représentait le jour de sa vraie naissance ; que c'était le jour où elle commencerait à recevoir mon amour.

Paige dévisagea son mari, alors qu'un flot continu de larmes coulait sur ses joues. Elle ne savait les retenir.

— Je sais qu'elle est heureuse. Je le sens dans mon cœur. Je suis juste mélancolique de ne pas pouvoir partager les moments qu'elle vit, heureux ou tristes.

Avant de filer, Clark précisa qu'il pensait se rendre à Montréal le samedi suivant. Il voulait visiter le parc du Mont-Royal. Si Paige et Ted n'y voyaient pas d'inconvénient, il aimerait y emmener Scott et Roucky. Ainsi, Paige et Ted bénéficieraient d'un moment pour se retrouver. Malgré la réticence de la mère à laisser Scott sortir sans qu'elle l'accompagne pour le surveiller, le protéger, Ted sut la convaincre que Jeremy et Roucky sauraient veiller sur lui.

Chapitre 18

Le samedi venu, après avoir récupéré ses deux subalternes, comme se plaisait à les appeler Ted, Clark mit le cap sur leur destination. La journée s'annonçait belle et le détective s'attendait à trouver beaucoup de monde au Mont-Royal. Il conduisit prudemment jusqu'au parc, puis après avoir garé sa voiture à un endroit stratégique, il fit descendre ses passagers. Il ouvrit le coffre et en sortit sa précieuse boîte qu'il coinça sous son bras. Il hésitait à n'emporter que le linge et le soulier, craignant que sans la boîte, l'odeur du soulier se dissipe. Il était persuadé que la boîte offrait une meilleure protection. Il prit la main du garçonnet et marcha vers l'espace vert, tandis que Scott tenait Roucky en laisse. Pour le détective, même s'il arpentait tous ces parcs avec un but bien précis en tête, ces moments étaient devenus des occasions de détente. Pendant que son œil de détective ne cessait de scruter les environs, avec le temps, il avait appris à profiter de la tranquillité de ce qui l'entourait.

— Tonton Jeremy, est-ce que je vais pouvoir jouer dans les jeux ?

— Bien sûr, Scott. Tu pourras grimper autant que tu voudras.

Ils se dirigèrent vers l'endroit convoité par le garçon en marchant d'un pas nonchalant. Chemin faisant, Clark pointait les oiseaux ou autres animaux qu'il voyait et demandait à son neveu de les nommer. Celui-ci excellait à ce petit jeu et lorsqu'il ne connaissait pas la réponse, il n'omettait jamais de consulter ses livres d'ornithologie une fois de retour à la maison. Pour faciliter sa tâche et s'assurer qu'il identifie le bon spécimen, il demandait à son oncle de prendre une photo avec son téléphone intelligent et de la lui envoyer, « *pour détenir une référence fiable et la comparer aux images de mes livres* », disait-il. En plus de dénicher de petites bêtes, le détective n'omettait jamais de scruter les environs, à la recherche d'une personne précise. Il détaillait tous les gens qu'il apercevait : une petite femme au chapeau rouge, une maman et ses deux enfants, une autre maman avec probablement une fille, vu la

couverture rose, un homme se relaxant sur un banc, un vieillard avec son chat dans les bras, et ainsi de suite. Il portait une attention plus particulière lorsqu'il repérait une femme avec un ou des enfants. Il regardait tout autour d'elle et vérifiait s'il n'y avait pas un homme seul, à l'affût, qui l'épiait. Si tel était le cas, il surveillait discrètement ses agissements, de même que ce qu'il voulait laisser paraître : marchait-il ? Tenait-il un livre, un journal ? Le lisait-il vraiment ? Que portait-il ? Qu'observait-il réellement ? Regardait-il plus particulièrement les enfants ? Était-ce la première fois qu'il voyait ce type ici ? L'avait-il déjà vu ailleurs ? Il comptait sur sa mémoire visuelle des visages et des physionomies, une qualité indispensable dans son travail.

La mémoire, outil de travail vital pour le métier que Clark pratiquait, représente la faculté de l'esprit à enregistrer et à se souvenir des expériences passées. Avec des années de pratique, le détective avait développé une mémoire dite perceptive bigrement fiable. La mémoire perceptive constitue celle qui est liée aux sens : une odeur, une émotion, une musique qui nous renvoient à une image, à un moment, à un épisode de vie ou à un souvenir. Sans être doté d'une mémoire photographique, Clark avait tout de même entraîné cette faculté et était parvenu à l'utiliser avec une efficacité bien au-dessus de la moyenne. C'est pourquoi son subconscient réagit à la vue d'une forme que son cerveau avait captée grâce à sa vision périphérique, alors même que son état conscient ne l'avait pas encore identifiée.

Une forme, pour ne pas dire une ombre, qu'il n'avait pas remarquée et qui se trouvait à la limite de son champ de vision, juste sur sa droite, bougea. Il tourna la tête... et se figea. Il regarda cette silhouette appuyée à deux mains sur le dossier d'un banc. Il s'agissait d'un homme à coup sûr. Grand, il portait des vêtements de couleur terne qui n'attiraient pas l'attention et sa tête était coiffée d'un chapeau enfoncé. Jeremy le reconnut sans conteste. Comme il était plutôt éloigné, il ne parvenait pas à distinguer les traits de son visage. Son cœur s'était emballé et il sentait son pouls lui marteler les tempes. Il alla jusqu'à en oublier le lieu où il se trouvait, tant il

souhaitait harponner le type. Ce sentiment devint si présent, que sa vue se concentra sur sa cible avec une intensité d'une telle vivacité, qu'il en perdit sa vision périphérique. Du coup, il se retrouva avec une vision en tunnel. Il apercevait la silhouette de l'homme comme s'il regardait à travers un long tube.

Soudain, comme frappé par un éclair, il revint à la réalité du moment. Ayant perdu la notion du temps depuis l'apparition de l'ombre, il se retourna, quelque peu paniqué, pour vérifier où se trouvait Scott. Ce dernier avait profité de l'inertie de son oncle pour s'élancer dans les jeux. Rassuré, il jeta ensuite un œil en direction de Roucky, qui fixait l'individu. Clark réagit tout de suite et se baissa pour caresser l'animal. Il ne fallait pas attirer l'attention de l'homme qui ne devait en aucun cas se rendre compte qu'il était surveillé. Par chance, il semblait ne s'être aperçu de rien et ne montrait aucun signe de nervosité. Clark essaya de calmer Roucky, chose plus facile à dire qu'à réaliser. Il réfléchit quelques secondes pour évaluer sa position et ses possibilités. Il disposait de deux énormes avantages : Roucky l'accompagnait et l'individu ne l'avait pas identifié comme une menace potentielle. Les désavantages : il avait de la difficulté à retenir son chien et Scott se trouvait avec eux. Sans la présence de l'enfant, il aurait peut-être pris le risque d'aborder le suspect. D'un autre côté, était-ce vraiment le kidnappeur ? Qu'arriverait-il s'il y avait erreur sur la personne ?

Pendant qu'il réfléchissait, le type se redressa et commença à marcher en direction d'un stationnement situé à l'une des extrémités du parc. Clark sortit son portable. Il lui fallait du renfort.

— Ron, c'est moi. Je l'ai repéré ! J'ai le type sous les yeux !

Ron comprit instantanément. Depuis le temps que Clark recherchait le ravisseur de sa filleule, il s'était inévitablement confié à lui.

— Où es-tu ? s'informa-t-il.

— Parc du Mont-Royal, à l'entrée du côté sud sur le chemin de la Côte-des-Neiges. Nous marchons près du terrain de jeux Salamandre. C'est juste au sud du lac aux Castors. Le type se dirige

vers le nord. Un peu plus loin, il y a le stationnement Mont-Royal, situé sur le chemin Remembrance. Tu connais ?

— Pas vraiment, non, mais je rentre ces données dans mon GPS et je m'y rends. Jeremy, j'arrivais au cinéma Guzzo à Greenfield Park et Angèle m'accompagne. Vu l'état de la circulation au pont Samuel-De Champlain, je vais emprunter le pont Jacques-Cartier. J'en ai pour au moins trente minutes, si la circulation ne me ralentit pas trop.

— Fais pour le mieux. De mon côté, Scott m'accompagne, alors je suis un peu coincé. Je vais essayer de me rapprocher. Si jamais il se rend à son véhicule, je réussirai peut-être à saisir son numéro de plaque.

— D'accord, je me dépêche. Bonne chance.

Pendant qu'il discutait avec son collègue, Clark n'avait presque pas lâché le suspect des yeux. Il s'était rapproché de l'endroit où jouait le garçonnet et lui avait signalé de venir le rejoindre. Maugréant contre la requête de son oncle, le petit se plaignit qu'il n'avait pas assez joué.

— Tu m'avais dit que je pourrais jouer tant que je le voulais.

— On va marcher un peu, si tu veux bien. Roucky aimerait se dégourdir les pattes. Tu m'aides à tenir la laisse ? J'ai de la difficulté à le retenir et j'ai besoin de ton aide.

— Bon, si tu veux. Où on va ?

— On va d'abord aller vers le lac, puis on verra, répondit Clark après avoir récupéré la boîte du soulier et vérifié que le suspect n'avait pas changé de direction.

Tout en déambulant, il s'assurait que le chien reste calme en lui répétant sans cesse : « Tout doux, Roucky. Reste calme. Tout doux. » En même temps, il continuait de tenir l'individu à l'œil. Celui-ci marchait lentement vers le lac aux Castors et s'arrêtait régulièrement. Remarquant son petit jeu, le détective comprit que même s'il faisait mine d'admirer les arbres et les écureuils, c'était plutôt les gestes d'une femme qui poussait un landau qu'il scrutait. « Le salopard ! Il surveille cette femme. Je vais te montrer mon... »

— Tonton ! Tu me serres la main trop fort !

Sursautant suite à la plainte de son neveu, il le regarda, désorienté, et balbutia :

— Oh ! Désolé, mon petit.

Trop concentré sur sa cible, il en avait oublié la présence de Scott. Il rageait. Sa seule envie se résumait à empoigner ce salopard d'un geste furibond et à l'obliger à s'étendre sur le sol pour lui enfoncer le visage dans... mais cela ne l'aurait mené à rien, car le silence du gars lui aurait assuré sa liberté : pas d'aveux, pas de preuves. Et de plus, Scott l'accompagnait. Il se ressaisit et feignit de s'occuper du petit en se penchant pour lui parler. Par la même occasion, il n'oublia pas de caresser Roucky, pour l'empêcher d'aboyer ou de grogner. Il était tout de même déconcerté par les sens de cet animal. Bien qu'il n'ait pas senti l'odeur de l'étranger, vu la direction du vent, il l'avait tout de même identifié comme une menace potentielle. Ce chien disposait d'habiletés étonnamment bien développées et d'un jugement indéniable. Clark se dit qu'il aurait avantage à partager ses aventures avec lui plus souvent. Il reprit la laisse des mains de l'enfant craignant que, si Roucky décidait d'intervenir, il ne lui échappe.

Le détective avait du mal à se contenir. Il avait imaginé ce moment depuis tellement longtemps. Il n'arrêtait pas de se parler pour se calmer et s'empêcher de poser un geste inconsidéré. Il aurait aimé agir, mais savait qu'il n'y aurait que frustration au bout du compte, puisque le type n'avait encore commis aucun délit et qu'il serait impossible de l'accuser de quoi que ce soit. De plus, il y perdrait au change, car l'individu saurait qu'il avait été repéré. Il changerait de terrain de chasse et il deviendrait impossible de le coincer. Jeremy patienta donc, espérant apercevoir son numéro de plaque et ainsi découvrir discrètement qui était ce type. Son téléphone vibra, ce qui le fit sursauter :

— Clark, répondit-il.

— Salut, c'est Ron. Je suis un peu coincé dans la circulation, mais je me trouve tout près. Comment ça se présente ?

— Pour le moment, il ne semble pas vouloir déguerpir. Il marche le long du lac en surveillant une femme et son bébé. Ron, c'est vraiment un type qui épie les gens. Il suit une femme. Je suis convaincu que ce n'est pas sans raison et en plus, il correspond à la description de l'homme que nous recherchons.

— Merde ! J'espère arriver à temps.

— Jusqu'à maintenant, il ne fait qu'observer. Ron, il nous faut son numéro de plaque. Ainsi, nous saurons qui il est et où il habite. Je vais continuer de le suivre et si je réussis à déterminer vers quel stationnement il va, je t'appelle. Je crois que pour le moment, tu devrais te diriger au coin des rues Mont-Royal et Saint-Urbain. De là, tu seras positionné pour intervenir rapidement, peu importe la direction qu'il prendra.

— Je programme mon GPS pour trouver l'endroit exact et je te contacte dès que je me trouve en position, indiqua Ron avant de raccrocher.

— C'était qui, tonton ?

— Mon ami Ron.

— Pourquoi il t'appelle ? Il vient nous voir ?

— Oui, il arrivera bientôt. Tu le connais ?

— Je sais pas. Est-ce qu'on peut donner de la nourriture aux oiseaux et aux écureuils, maintenant ?

— Je n'ai pas de graines, mon lapin. J'ai oublié d'en prendre. Mais de toute façon, je crois que ce n'est pas permis de nourrir les animaux dans ce parc. La Ville ne veut pas, expliqua Jeremy, tout en continuant de surveiller son suspect.

— Pourquoi ? Ils doivent avoir faim !

— C'est parce qu'ils ne veulent pas que les animaux viennent trop près des gens. Il pourrait arriver qu'un écureuil morde une personne.

— Mais, ils ne nous mordent pas ! Ils sont nos amis !

— Les oiseaux ne nous mordent pas, mais les écureuils et les tamias sont susceptibles de nous esquinter un doigt avec leurs dents ou leurs griffes. Il arrive toutes sortes d'accidents, tu sais.

— C'est quoi esquinter ?

— Ça veut dire nous blesser.

— Ah bon ! Je pensais qu'ils étaient gentils, les animaux. En tout cas, ceux qui sont dans notre parc sont vraiment gentils. Ils ne nous *esquintillent* pas les doigts et on peut les nourrir !

Cette dernière affirmation arracha un sourire à Jeremy. Il était surpris de voir comment tout paraissait si simple pour les enfants. Pourquoi tout devenait-il si compliqué lorsqu'on grandissait ? Quel dommage !

Les deux promeneurs avaient maintenant dépassé le lac aux Castors et se trouvaient au nord de celui-ci. La dame se dirigeait vers le sentier Olmsted qui menait, si la mémoire de Clark ne l'induisait pas en erreur, vers un stationnement à quelques centaines de mètres de là. La femme accéléra le pas, imitée par le type. Comme il n'y avait presque personne sur ce sentier, Jeremy ne voulut pas prendre le risque que le suspect passe à l'action, alors que lui-même se trouvait trop loin pour intervenir. Il réduisit quelque peu la distance qui les séparait, tout en demeurant discret. Si jamais l'auto de l'individu attendait dans le même stationnement que celui de la femme, il aurait beau jeu pour agir et déguerpier avec le bébé. Cela ne devait pas se produire. L'enquêteur établit quelques scénarios dans sa tête et en déduisit que si le malfrat passait aux actes maintenant, le plus efficace serait de lâcher Roucky en lui ordonnant de l'attraper. Il n'avait aucun doute que le chien saurait s'acquitter de cette tâche. Ressentant une grande nervosité et ayant la gorge sèche, il agrippa son téléphone et rappela son coéquipier.

— Où es-tu ? s'enquit-il aussitôt que Ron eut décroché.

— J'arrive dans trois minutes.

— Bon, rejoins la voie Camillien-Houde. Elle se trouve au bout de l'avenue du Mont-Royal Est et elle longe le parc. Tu l'apercevras sur ta gauche. Lorsque tu l'auras prise, tu croiseras le sta-

tionnement qui se trouve à deux kilomètres, toujours sur ta gauche. Fais vite, on arrive et j'ai peur que notre gars foute le camp.

— Il ne t'a pas repéré ?

— Non, mais il suit toujours la femme et son petit. Des deux, c'est peut-être seulement la femme qui a garé son véhicule ici, mais je ne veux pas prendre de risque. Alors, dépêche-toi. Par contre, va doucement en entrant dans le stationnement. Si tu arrives trop vite, tu attireras l'attention. Il ne faut pas l'alarmer.

Sans attendre de réponse, Clark raccrocha et recommença à discuter avec Scott. Le sentier brillait par l'absence de piétons et il ne voulait pas être aperçu et se voir étiqueté comme une menace potentielle. La femme entraînait maintenant dans le stationnement et se dirigeait vers un véhicule vert. Il n'y avait qu'une vingtaine d'autos, ce qui laissait beaucoup d'espace entre chacune. Tout en empruntant une direction voisine de celle de sa proie, le personnage douteux fouilla dans sa poche, comme pour y prendre quelque chose. Des clés, peut-être ? Il aurait été facile pour Clark de l'accoster à cet endroit et de vérifier son identité, mais ensuite ? Cette action n'aurait servi qu'à alarmer le type. Non, il devait agir dans l'anonymat. S'il réussissait à découvrir où il habitait, il serait ensuite aisé de le surveiller. À moins qu'il n'agisse là, maintenant.

Jeremy s'estima chanceux que Scott fasse preuve d'autant de patience. Il aurait pu rechigner au sujet de cette balade sans but, ce qui aurait inévitablement attiré l'attention sur eux.

La maman venait d'installer son rejeton dans son siège et s'apprêtait à s'asseoir derrière le volant. Au même moment, une voiture entra dans le stationnement, avec deux personnes à son bord : Ron et sa femme. Clark, qui était resté dans l'ombre d'un arbre, se montra. Tandis qu'il discutait toujours avec Scott, il adressa un geste furtif à Ron pour lui indiquer de ne pas s'approcher de lui, mais de se diriger plutôt vers le fond du terrain. Son collègue repéra sans mal le suspect qui marchait d'un bon pas vers la sortie nord-est. Celui-ci dévia vers un sentier piétonnier, puis disparut derrière un arbre. Ron regarda alors Jeremy qui lui signala de venir le rejoindre. Lorsqu'il arriva à sa hauteur, il lui dit :

— Descends et donne-moi ton manteau, vite ! Je vais aller lui couper le chemin par un autre sentier. En changeant de manteau, les chances qu’il me repère s’en trouveront diminuées. Je vais essayer de reprendre la filature.

Pendant qu’il expliquait sa stratégie à son collègue et que celui-ci enlevait son manteau, Clark déposa sa boîte mystère sur le siège arrière de l’auto de Ron.

— Tu sembles bien connaître le coin, constata ce dernier.

— Si tu savais combien de fois je suis venu ici depuis que... La gorge serrée, Jeremy cessa de parler.

— Oui, je vois, marmonna simplement Ron.

— Angèle, reprit Clark à l’endroit de la femme de son collègue, est-ce que tu voudrais venir avec moi, pour brouiller les pistes ? Si jamais il nous voyait, ce ne serait plus un homme et un petit gars, mais un homme et une femme qui se trouveraient sur son chemin, ce qui éveillerait moins les soupçons. Que portes-tu comme souliers ? Nous devons courir pour le contourner et le dépasser. Je ne voudrais pas que tu te blesses. Ron, je te laisse Scott. Tu veux bien ?

— Et pour Roucky ?

Clark hésita, réfléchit quelques secondes, puis répondit :

— Oui, tu as raison. Il risque de le reconnaître. Je te le laisse aussi. Toi, gare-toi au coin des rues Cedar et des Pins. C’est de l’autre côté du parc. Tu tournes sur Remembrance, ici à gauche, puis tu tournes sur Côte-des-Neiges vers l’est. Cedar se trouvera sur ta gauche, au bout du parc. Vite, on bouge. Il nous faut ce numéro de plaque, lança Clark.

Après avoir fait monter ses passagers, Ron exécuta un demi-tour et se rua vers la sortie du stationnement, tandis que Clark partit d’un pas rapide, avec Angèle derrière lui. Heureusement, elle portait des souliers plats. Le couple pressa le pas sur cinq cents mètres. Le détective s’était dirigé vers le chalet du Mont-Royal, sachant qu’il y avait un stationnement à cet endroit et qu’il était tout à fait logique que le suspect s’y soit garé. C’était bien situé,

puisqu'il offrait plusieurs itinéraires pour sortir du parc. Clark et Angèle coupèrent par le sentier Olmsted, croyant que pour plus de discrétion l'homme au chapeau emprunterait un chemin à travers le bois. Lorsque Jeremy aperçut le bâtiment, Angèle et lui ralentirent, non sans espérer qu'ils avaient devancé leur cible. Feignant de discuter et reprenant leur souffle, ils marchèrent d'un pas moins cadencé et se rendirent dans le stationnement du chalet ; une quinzaine d'autos, mais personne en vue. « ZUT ! Où se cache-t-il ? » Ils s'avancèrent encore un peu, puis Clark sentit une petite tape sur son épaule, en même temps qu'Angèle disait :

— Un type vient d'entrer au resto.

Clark se retourna, mais ne vit qu'une porte fermée. Il eut le réflexe de marcher vers elle, mais partit un peu trop rapidement. Angèle intervint et lança à voix haute :

— Hé ! tu m'oublies ? Tu ne m'as pas dit que tu voulais aller prendre un café ! inventa-t-elle.

Jeremy s'arrêta net. Il se retourna et comprit qu'il se laissait envahir par le stress, qu'il perdait son calme. Craignant que l'individu disparaisse, moult pensées l'assaillaient. « S'il fallait qu'il s'échappe, il continuerait à enlever des enfants. Je ne peux accepter ça ! Et Alexandra ! Il doit me dire où il l'a amenée ! » Heureusement, suite à l'intervention d'Angèle, il reprit ses esprits et prit conscience que, tout au long de cette surveillance, il n'avait cessé de penser à sa filleule. Il se pencha et mit les mains sur ses genoux, prit deux ou trois bonnes respirations pour se calmer, puis se redressa.

— Merci, articula-t-il simplement, alors que de la sueur perlait sur son front.

— Je vous en prie. Alors, va-t-on le boire, ce café ? s'enquit Angèle. Nous découvrirons s'ils offrent des nectars intéressants.

— Bien sûr, répondit Clark.

Ils pénétrèrent dans le bâtiment et constatèrent que le hall était vide. L'enquêteur demanda à sa coéquipière du moment d'aller choisir une table, ce qui lui permettrait de jeter un œil dans la

salle à manger. De son côté, il irait inspecter les toilettes avant de la rejoindre. Il voulait s'assurer de vérifier toutes les possibilités. Lorsqu'il entra dans l'espace sanitaire, il ne trouva personne. Nerveux, il prit tout de même le temps de vérifier les compartiments privés : vides ! Au moment où il revint, il fut surpris d'apercevoir Angèle qui sortait prestement de l'établissement. Il se lança à sa suite pour constater qu'elle marchait vers une voiture qui quittait son aire de stationnement pour prendre le chemin de la sortie. La femme de son collègue s'arrêta juste un peu, puis bifurqua vers une autre voiture. Lorsque le véhicule du suspect disparut, elle se retourna précipitamment pour revenir vers le resto. À la vue de Clark qui se tenait devant la porte, elle cria :

— Il est parti. Lorsque je suis entrée dans la salle à manger, j'ai vu qu'il n'y avait qu'un homme assis à une table. Il portait un manteau bleu clair. Ce n'était pas notre homme. En m'approchant d'une table pour m'y asseoir, j'ai repéré un autre homme à travers la fenêtre qui ouvrait la porte de son auto. J'ai reconnu son manteau et son chapeau. Je n'ai pas eu le temps de le rattraper. Je voulais au moins prendre son numéro d'immatriculation, mais lorsque je suis arrivée dans la cour, j'ai eu peur qu'il me voie courir derrière lui, alors j'ai feint de me diriger vers mon véhicule. Je ne crois pas qu'il m'ait vu... nous l'avions tout simplement devancé.

Pendant qu'elle parlait, Clark avait composé le numéro de Ron.

— Ouais.

— Il vient de quitter le stationnement du chalet. Si j'étais lui, j'emprunterais le chemin le Serpentin et je déboucherais sur l'avenue des Pins. Tu es bien placé pour te poster là et l'attendre.

— Tu peux me donner le modèle de la voiture, la couleur ?

— Je l'ai à peine aperçue et il passait sous des arbres, dans une zone ombragée. Une couleur claire ; blanc ou gris pâle, je crois. Une intermédiaire, sans aucun doute. Angèle, as-tu noté plus de détails concernant l'auto ?

Recevant un signe négatif de la femme, Clark reprit :

— C'est tout ce qu'on a, Ron. Faudra faire avec. De toute façon, un nombre infime de véhicules sortiront par cette petite route. Si tu le repères, assure-toi qu'il ne te voit pas. On a juste besoin de son numéro de plaque.

— D'accord, je te rappelle.

Après avoir raccroché, l'enquêteur pria Angèle de le suivre. Son véhicule attendait dans le stationnement sur le chemin Remembrance, à vingt minutes de marche. Ils arrivaient en vue de son auto lorsque son portable vibra.

— J'ai vu une auto grise et j'ai pu saisir son numéro d'immatriculation. J'ai suivi le type sur environ quatre kilomètres, puis il a pris la 15 vers le nord... Laval ? Au fait, le chemin Serpentin est réservé aux véhicules d'entretien. Il a du culot d'emprunter cette route.

— Peut-être, mais c'est peu surveillé, alors... Bon, tu viens me retrouver au coin des rues Hill Park et Côte-des-Neiges. On passera en revue ce qu'on a dégotté jusqu'ici.

Durant la rencontre, Ron transmet le numéro de plaque à son supérieur, ainsi que le modèle de voiture : une Honda Civic avec quatre portes, 2015 ou 2016, et précisa que le numéro ne se terminait pas par soixante-quatorze. ZUT !

Jeremy mentionna qu'il irait au poste le lendemain pour trouver à qui appartenait la voiture.

— Mais, demain, c'est dimanche ! s'indigna Ron.

— Oui, je sais. Mais ce type a bénéficié de suffisamment de bon temps. Et lundi, j'espère obtenir l'aval du patron pour commencer une surveillance. Ensuite, on verra.

— Tu fais comme tu veux. Pour ma part, comme je viens de gâcher l'après-midi de ma femme, je ne vais sûrement pas la laisser seule un dimanche. On se revoit lundi.

Ron tourna les talons et rejoignit Angèle, qui gardait un œil sur Scott et Roucky.

— Tu crois qu’il va s’en remettre, un jour ? questionna cette dernière.

Ron regarda longuement sa femme avant de réagir.

— Je l’espère, répondit-il simplement.

Il savait parfaitement ce à quoi elle venait de faire allusion. Angèle connaissait bien l’ami de son mari et en sa présence, elle ressentait sa douleur. Elle ne discernait plus, chez lui, ce plaisir de vivre qu’elle avait si souvent ressenti depuis qu’il était devenu parrain.

Après avoir récupéré Scott, Roucky et la boîte mystère, Clark prit le chemin du retour. Il déposa ses passagers à leur domicile, puis se rendit à son bureau. En fin de compte, il ne souhaitait plus attendre au lendemain pour commencer les recherches sur la plaque d’immatriculation.

Chapitre 19

Bernard venait de garer sa voiture en la reculant dans son entrée de façon à ce que l'arrière soit soustrait aux regards en provenance de la rue. L'après-midi tirait à sa fin et sa femme l'attendait pour le repas familial. Ils avaient prévu un léger festin ; pas d'occasion spéciale, juste un souper avec leurs deux filles. Il entra et fut accueilli par la plus vieille qui lui bondit carrément dessus. Toute petite, elle ne parvenait à l'atteindre qu'à la hauteur de la ceinture. Elle le serra très fort.

— Tu es arrivé ! s'exclama-t-elle.

— Oui, ma fille, je suis arrivé. Ne te l'avais-je pas promis ?

— Oui, oui ! Tu l'avais promis ! s'écria-t-elle de sa petite voix en sautillant. On va manger ! On va manger ! On va manger !

Sa jeune sœur, qui se tenait près d'elle, entra dans le bal en répétant la chansonnette, encouragée par leur mère qui en remettait.

— On va manger ! On va manger ! On va manger !

Il en résulta un boucan du diable. Tous riaient et les filles bondissaient partout. L'excitation dura une bonne minute, jusqu'à ce que le père demande :

— Et qu'avez-vous préparé ?

— Une surprise ! cria fièrement l'aînée. Une raclette suisse ! Maman a dit que tu aimais ça ! Et c'est nous qui l'avons cuisinée !

— Une raclette suisse ! C'est vrai ? C'est un de mes repas préférés ! jubila Bernard. Et c'est toi et ta sœur qui l'avez préparée ? Vous êtes devenues de grandes cuisinières ! Je suis certain que ce sera délicieux !

Sa femme, qui les regardait avec un grand sourire, envoya un clin d'œil complice à son époux. Le choix de ce plat était davantage pour exciter les enfants que pour satisfaire le palais du père. Ce repas permettrait aux gamines de faire cuire elles-mêmes les morceaux de nourriture qu'elles choisiraient et de prolonger le plaisir de discuter autour de la table. La petite famille s'installa donc pour deux heures de parfait bonheur durant lesquelles les

parents enseignèrent aux filles la façon prudente de déposer leur nourriture sur la pierrade. Pour l'occasion, elles avaient également obtenu la permission de glisser leur petit poêlon sous la plaque chauffante et de regarder le fromage fondre, le tout sous étroite surveillance. En fait, chaque parent assumait la responsabilité d'une fillette. Les quatre discutèrent allègrement et, bien sûr, les enfants ne manquèrent pas de raconter leurs aventures de la journée.

Le dessert savouré, les filles baignées et couchées et le lave-vaisselle rempli, le couple se délassa au salon pour savourer un instant de tranquillité avant de se mettre au lit. Profitant du moment, Bernard se permit, chose rarissime, de déguster un cognac Henessy *very special* qu'il s'était acheté pour souligner les fêtes de l'année précédente. De son côté, sa femme préférait boire une tisane bio Rooibos d'Earl Grey, produite sur les terres du centre sud-africain. Tandis qu'ils se racontaient leur journée, elle y alla de plusieurs anecdotes bien détaillées au sujet des filles. Ce moment intime tirant à sa fin, Bernard annonça qu'avant de se mettre au lit, il désirait vérifier s'il n'avait rien oublié dans la voiture et s'il l'avait bien fermée à clé.

Il sortit, ouvrit le coffre et y prit une plaque d'immatriculation qu'il installa à la place de celle qui se trouvait en ce moment sur le véhicule. Lorsqu'il remit dans le coffre celle qu'il venait de retirer, celle-ci buta contre plusieurs autres. On en comptait six.

Lorsque le chien lui avait mordu le pied, voilà maintenant deux ans et demi, Bernard avait décidé de prendre une pause et de profiter de ce répit pour revoir sa façon de faire. En repensant à son dernier enlèvement, il s'était dit que si le type qui l'avait poursuivi avait été en position de lire son numéro de plaque d'immatriculation, il aurait été appréhendé, et probablement condamné. C'est pourquoi il avait décidé de pallier ce risque en se procurant de fausses plaques. Pour ce faire, il s'était rendu dans un endroit où l'on recycle les autos pour en subtiliser quelques-unes. Depuis, il permutait les plaques chaque fois qu'il se livrait à du repérage. Chacune était équipée d'aimants assez puissants pour qu'elle ne bouge pas lorsqu'il heurtait un nid de poule. Il avait procédé à plu-

sieurs tests avant de décider de s'en servir pour de bon. Les aimants lui permettraient de réagir rapidement si jamais une urgence se présentait. Par contre, il ne devait pas oublier de remettre la plaque authentique à son retour à la maison.

Pendant que Bernard échangeait les plaques de sa voiture, Clark se trouvait au poste et attendait les résultats de sa recherche. Il avait demandé à l'analyste Maxime de venir le rejoindre pour une petite heure. Celui-ci avait d'abord rechigné, mais comme sa copine l'avait abandonné pour une soirée entre filles, il avait fini par accepter. Il en était à démarrer son ordinateur et à se connecter au fichier central.

Il était presque 21 heures, en ce samedi soir, et Clark commençait à avoir faim. Il décida donc de marcher jusqu'à la pizzeria du coin pour commander de quoi se rassasier. Pendant ce laps de temps, l'analyste terminerait la vérification demandée, sans être stressé par un collègue n'ayant rien de mieux à faire que de regarder par-dessus son épaule. L'enquêteur saisit donc sa veste et sortit. Une fois au comptoir de la pizzeria, il commanda un thé glacé en canette pour accompagner son repas et en prit un deuxième pour Maxime. Il savait que le liquide qu'il s'apprêtait à boire contenait beaucoup trop de sucre, mais qui s'en souciait ? Toutefois, la façon dont la serveuse déposa les canettes sur le comptoir renvoya une image au détective qui lui rappela quelque chose... mais qu'était-ce ? Clark se figea un moment en les fixant. Après avoir payé, il ramassa sa commande et repartit vers le poste, déconcerté. Lorsqu'il s'assit pour avaler son repas, l'analyste vint le trouver pour lui annoncer que le numéro de plaque qu'il lui avait demandé de rechercher avait été annulé depuis belle lurette.

— Comment ça, annulé ? s'exclama Clark dont le sang ne fit qu'un tour, alors qu'il tendait la boisson à son interlocuteur.

— Ça nous ramène à un véhicule de marque Volkswagen : une Jetta verte, pour être plus précis. L'année du véhicule : 1998. Elle a été envoyée à la casse en 2014.

— Quoi ?

Complètement sonné, le détective n'en croyait pas ses oreilles. « Le salaud ! Il utilise une plaque volée ! Là, on ne se frotte plus à un criminel quelconque. Il sait comment s'y prendre pour brouiller les pistes », songea-t-il.

— Merde ! Et pour l'auto que Ron a suivie ? On dénombre combien de Honda Civic enregistrées dans le système ? demanda-t-il en espérant ne pas s'être planté en n'ordonnant pas à Ron de suivre le suspect jusque chez lui.

— La Civic détient le record de la voiture la plus vendue au Canada depuis bien des années. Je vois sur mon écran qu'en 2018, plus de vingt-deux mille véhicules ont été ajoutés au registre du Québec seulement. Vous connaissez l'année de votre véhicule suspect ?

— Pas avec certitude. Ron m'a dit qu'elle ne paraissait pas très vieille... 2015 ou 16... pas le dernier modèle.

— Donc, si nous éliminons les années 2017 et 2018, tout en risquant de nous tromper, et que nous considérons les années 2013 à 2016, nous compterions près de soixante-dix-huit mille Civic enregistrées au Québec, conclut Maxime, alors qu'il frappait les touches de son clavier.

— Diable ! On n'y arrivera jamais de cette façon. Réfléchissons... Si je te demande de séparer cette recherche par région, c'est possible ?

— Bien sûr. Par région, par année, par couleur... Tout ce que tu veux. Où regarde-t-on ?

— Le Grand Montréal. On va débiter avec ça.

— Comme je te l'ai dit, tout ce que tu veux ! Mais pour ton information, le Grand Montréal dénombre quatre-vingt-deux municipalités.

— Ouf ! C'est vrai ! Ça va en faire des véhicules, mais bon, nous devons bien commencer quelque part.

— Écoute, j'ai besoin d'un peu de temps pour y arriver. Je dois entrer certaines données. Je te fournirai une liste des quatre-

vingt-deux municipalités avec le nombre de Honda Civic qu'on trouve dans chacune d'elles. Est-ce que je m'en tiens aux années 2013 à 2016 seulement ? Il serait facile d'y ajouter les années 2017 et 2018. Je les indiquerais sur une colonne séparée.

— Au point où on en est. Et puisque ça n'exige pas plus de temps, c'est aussi bien. Mais limite-toi à la couleur grise.

— Assurément.

— Combien de temps ? s'enquit Clark.

— Une ou deux journées, je dirais, si personne ne me dérange avec d'autres priorités.

— Seulement ? Alors, allons-y gaiement ! C'est déjà mieux que de ne rien avoir. Et merci pour ton aide.

Pendant que Maxime refermait tout en remettant le début de la recherche au lundi, Jeremy se dirigea vers la porte. Il en profita pour balancer son thé glacé et sa pizza presque entière à la poubelle, les dernières nouvelles lui ayant coupé l'appétit. Toutefois, avant de jeter le tout, il prit une gorgée de sa boisson. En abaissant la main pour lancer la canette vers sa destination finale, il ressentit la même impression que lorsque la serveuse l'avait déposée devant lui. Il la fixa encore quelques secondes, en se demandant pourquoi ce détail l'agaçait autant. Il détestait ce genre de sensation qui lui rappelait qu'il passait à côté de quelque chose. Indécis, il jeta la canette dans le bac de recyclage et partit en direction de son domicile. Il avait échoué, et cet échec pourrait se conclure par l'enlèvement d'un enfant. Et ça, il le prenait très mal.

Chapitre 20

— Bonjour, toi. Ça fait un bail, lança d'emblée une voix féminine.

— Peut-être, mais nous n'avons pas eu d'ennuis.

— C'est vrai. C'était la bonne décision. Tu te portes bien ?

— Oui. Je voulais te dire que je suis prêt.

— J'en suis heureuse. Il arrive justement que j'ai besoin de ton aide. Une livraison de revues, je crois, mais je vais devoir confirmer cela. Il m'en faudrait quatre. J'aimerais recevoir une livraison dans... deux jours. Ce serait possible ?

— Oui, je pense que oui. J'ai déjà vérifié les dates de publication et j'ai quelques options. Mais avant d'aller plus loin, je dois te dire que le prix a augmenté. En fait, il a doublé.

— Ce ne sera pas un problème. Je te recontacterai lorsque je connaîtrai les détails de la commande, ce qui ne devrait pas être très long. Je ne voudrais pas paraître trop pointilleuse, mais comme il y a un petit bout de temps qu'on ne communiquait plus ensemble, n'oublie pas le protocole à respecter à la fin de cette conversation.

— N'aie crainte, ce sera fait dans les secondes suivant cet appel, comme à l'habitude. Au revoir.

— Heureuse que tu sois de retour.

L'entretien prit fin. À la suite de cet échange, Bernard, comme toujours, ouvrit son portable pour en retirer la carte SIM et la batterie, puis les détruisit, ainsi que l'appareil.

Deux ans s'étaient écoulés depuis la mésaventure qu'il avait vécue à cause de ce chien. La prudence constituant un élément primordial à cette activité parallèle, il s'était dit que ce délai représentait un minimum à respecter avant de reprendre du service. Il ne devait pas lésiner avec la sécurité, point à la ligne. Il avait bien continué de surveiller les petites annonces chaque vendredi, mais sa complice avait respecté son choix et aucun message à son intention n'avait été publié. À une reprise, elle l'avait appelé sans passer par le réseau habituel pour s'enquérir de son état de santé psychologique, mais elle n'avait exercé aucune pression sur lui, à son plus grand contentement. En fait, c'était l'un des éléments qui

l'avait incité à s'y remettre.

Quelque temps après cet appel, il avait repris ses grandes promenades dans les parcs. Il y passait deux ou trois demi-journées par semaine, entre 9 heures et 15 heures, et s'y rendait régulièrement les week-ends avec sa femme et ses filles. Il changeait d'endroit presque à chaque expédition. Au cours de celles-ci, il repérait les parents avec un bébé. Lorsqu'il en apercevait, il inscrivait dans un petit carnet le jour, la date et le nom du parc, ainsi que l'heure à laquelle il les avait vus. Il prenait soin d'ajouter une description de la mère, pour la reconnaître au besoin. Par la suite, il retournait assidûment dans ce lieu, pour s'enquérir des habitudes de sa potentielle proie, histoire de savoir si elle était toujours seule ou s'il lui arrivait, à l'occasion, d'être accompagnée. Emmenait-elle un autre enfant ? À quel endroit garait-elle sa voiture ? Choisisait-elle toujours exactement le même espace de stationnement ? Était-ce près ou loin de l'entrée du parc ? Près d'un bâtiment ? Dans une rue ? Comment se plaçait-elle pour prendre ou déposer son enfant dans l'auto ? Lorsqu'elle se promenait, lui arrivait-il de détourner son regard du landau pour acheter de la nourriture pour animaux ou lire un bouquin ? Toutes ces informations étaient méticuleusement inscrites dans son carnet.

Mais aujourd'hui, il détenait une commande et savait exactement comment la combler. Sa cible étant identifiée, il passerait à l'action bientôt.

De son côté, Cynthia Thomson était ravie que Bernard ait doublé ses frais de service. Cela signifiait qu'il commençait à penser que ce trafic pourrait rapporter gros et qu'il n'envisageait pas de cesser de sitôt. L'avenir s'annonçait prospère.

Chapitre 21

Jeremy ne cessait de se retourner, encore et encore, sans parvenir à arrêter ce petit manège. Il s'était couché à 23 heures et bien que le cadran indiquât maintenant 2 heures de la nuit, il n'arrivait pas à s'endormir. Il se leva donc et se dirigea à la cuisine pour boire un grand verre d'eau. Quelque chose le préoccupait, mais il ne parvenait pas à mettre le doigt dessus. Il s'assit dans son fauteuil et reprit la lecture d'un livre qu'il avait laissé sur la table du salon depuis... combien de temps déjà ? Il ne s'en souvenait plus. Il se plongea dans le bouquin dans l'espoir de se changer les idées. Après une petite demi-heure monotone à essayer de retrouver la cadence de l'histoire, il déposa le livre et retourna au lit. Cette fois, il n'eut besoin que de dix minutes avant de commencer à somnoler. Il s'assoupit enfin.

Il ignorait combien de temps s'était écoulé depuis qu'il était retourné se coucher, quand tout à coup, il se redressa d'un bon, les yeux grands ouverts. « La canette ! C'est la canette ! » Le type du parc tenait une canette d'une boisson quelconque et il l'avait vu la jeter dans une poubelle en bordure du stationnement où la dame qu'il suivait avait laissé sa voiture !

Clark n'avait pas encore fini de réfléchir qu'il enfilait déjà son pantalon. Voulant à tout prix récupérer cette canette, il refusait d'attendre au matin, de peur qu'elle eût disparu. Dans les parcs, les rebuts étaient ramassés soit en soirée, ce qui serait une catastrophe, soit au lever du jour, afin de ne pas perturber le calme du parc en présence des visiteurs. Il décida d'y aller tout de suite, non sans espérer qu'au parc du Mont-Royal le nettoyage s'effectuait le matin. Il était tellement excité qu'il tenta de marcher alors même qu'il n'avait pas terminé de relever son pantalon. Du coup, il bascula vers l'avant et dut se retenir à une commode pour ne pas s'affaler. Le pantalon finalement mis en place, il attrapa sa chemise et sortit de la chambre en courant. L'horloge indiquait 3 h 38. Si le ramassage était planifié le matin, cela signifiait qu'il débiterait bientôt. Jeremy ne pouvait se permettre de perdre la moindre minute. Finissant de boutonner sa chemise, il saisit ses clés, se rendit à sa

voiture, déverrouilla la portière, monta et décolla sur les chapeaux de roue. Il activa le gyrophare et accéléra.

Arrivé sur les lieux, il se rendit à toute vitesse à la poubelle où il croyait avoir aperçu le suspect jeter le précieux indice. Il faisait nuit noire. Il se munit de sa lampe-torche récupérée dans le coffre à gants, sortit de son véhicule et se précipita vers la corbeille à déchets. Il éclaira l'intérieur et... elle y était ! En fait, il en voyait plusieurs. Il leva alors les yeux et vit une autre poubelle non loin. Il commença à douter. Et s'il se trompait de bac à déchets ? Il regarda l'allée qui s'enfonçait dans le boisé et douta encore. « Merde ! » Il réfléchit quelques secondes et se dit : « Tant pis ! Je vais vider tous les conteneurs qui se trouvent sur le trajet qu'on a emprunté. » Il retourna à son véhicule et saisit un paquet de sacs en papier qu'il conservait dans l'éventualité où il aurait à ramasser des pièces à conviction, comme en ce moment.

Les techniciens de la scientifique lui avaient expliqué depuis longtemps que l'utilisation de sacs en plastique était à prohiber en raison de l'humidité qu'ils génèrent. Celle-ci risquait de contaminer l'ADN et de rendre l'échantillon inutilisable. De plus, la façon de récupérer l'élément était primordiale. Même si la personne qui manipulait l'objet portait des gants, il arrivait que ses empreintes se transfèrent sur la pièce à conviction à travers la paroi de latex, ce qui contaminait la preuve. Clark devait donc se montrer rigoureux dans la façon de saisir l'objet. Pour plus de minutie, il décida d'utiliser un crayon qu'il introduisit dans l'ouverture des contenants pour les soulever et les insérer dans un sac. Il répéta l'opération pour chaque canette, veillant à n'en disposer qu'une seule par sac. Il en récupéra sept dans le premier bac. Il s'assurerait que le technicien analyse celles-ci en premier. Après avoir bien identifié chacun des sacs, il les déposa dans le coffre de sa voiture et se rendit à la prochaine poubelle pour répéter l'opération.

Il en était à vider la troisième lorsqu'il entendit un bruit de moteur. Un petit véhicule circulant sur le sentier piétonnier approchait lentement, phares allumés. Jeremy pouvait aussi distinguer des murmures. « Des gens se rapprochent. Ils ont commencé »,

s'inquiéta-t-il. Il avait presque atteint son objectif. Il ne lui restait qu'une ou deux poubelles à inspecter. Il alla donc à la rencontre des éboueurs pour leur barrer la route. Arrivé à leur hauteur, il sortit sa plaque et leur expliqua la raison de sa présence tout en leur intimant l'ordre de ne pas toucher aux sacs qu'il avait déposés sur le sol et qu'il escomptait ramasser sur le chemin du retour.

La récupération terminée, il prit la direction du Centre médico-légal Wilfrid Derome, situé au quartier général de la Sûreté du Québec, sur la rue Parthenais à Montréal. Il y déposa trente et un sacs de papier numérotés et contenant chacun une canette, puis précisa au technicien de garde qu'il fallait prélever l'ADN sur chacune d'elles, en commençant par les sacs numérotés de 1 à 7. Cette tâche accomplie, Clark s'estima satisfait. Comme il était maintenant 6 h 30, il décida de s'offrir un petit-déjeuner avant de retourner dormir. « On est dimanche, après tout ! »

Chapitre 22

—Viens, Judy ! Je vais marcher sur la rue. Tu veux venir avec moi ? Il fait beau, aujourd'hui.

—Ouiiiii !

—Avant, nous allons appliquer de la crème sur nos bras et sur notre visage pour nous protéger du soleil. Ensuite, nous emporterons la poussette et si tu es fatiguée, je te pousserai.

—Oui, papa. Je veux bien !

Même si elle n'avait qu'un peu plus de trois ans, Judy se montrait précoce pour son âge et avait rapidement développé la faculté de la parole. Il y avait maintenant un peu plus de deux ans et demi que Margaret Taylor et Doug Hoare avaient accueilli cette fillette dans leur foyer. Alors qu'elle grandissait, le couple avait eu la bonne surprise de découvrir une enfant calme et intelligente. La petite, en raison de ses progrès, ne cessait de les étonner. Bien qu'elle fit ses premiers pas à dix mois et demi, c'est son habileté à s'exprimer qui se démarquait le plus. Avant même de marcher, elle arrivait déjà à prononcer plusieurs mots.

C'est la maladie de Margaret qui avait conduit le couple à adopter. Son infertilité avait pesé sur le moral du couple. Comme son mari et elle frôlaient les quarante ans au moment d'apprendre cette terrible nouvelle et qu'ils savaient qu'adopter un enfant exigeait plusieurs années de procédures, ils avaient accepté l'offre de leur psychologue, ce qui leur avait permis de contourner le système et d'éviter une attente interminable qui n'offrait aucune garantie de succès. Même s'il leur en avait coûté plus de vingt-cinq mille dollars pour obtenir les documents visant à certifier que la petite fille était bien la leur, ils ne l'avaient jamais regretté. Bien sûr, ils avaient posé beaucoup de questions au moment où on leur avait présenté cette opportunité, mais ils espéraient tellement réaliser leur rêve qu'ils avaient délibérément évité d'aborder certains points délicats, préférant ne pas trop s'intéresser aux détails légaux. Tout ce qu'ils voulaient, c'était la bambine, et comme le leur avait expliqué Cynthia, ils rendaient service autant à la mère qu'à l'enfant.

Margaret et Doug s'efforçaient d'être de bons parents et s'occupaient de Judy au mieux de leurs capacités. En cas de doute, ils n'hésitaient pas à chercher conseil auprès des pédiatres et autres professionnels dans le domaine de l'enfance. À la recommandation de l'un d'eux, ils avaient inscrit Judy à une garderie pour lui permettre de fréquenter d'autres enfants, histoire de lui faire découvrir la vie en société. Cette initiative avait pour but de la préparer à ses débuts scolaires. Après deux ou trois jours d'adaptation, la petite avait pris goût à cette nouvelle aventure. Le hasard faisant bien les choses, l'employeur de Margaret qui avait dû pallier son remplacement lors de son congé de maternité, l'avait contactée quelque temps avant l'entrée de Judy en garderie pour l'informer que sa remplaçante avait remis sa démission. Avant d'afficher le poste, il avait songé à le lui offrir, sachant que son congé parental durait depuis plus d'un an et demi. Margaret avait répondu par l'affirmative.

Puisque Doug, qui assurait l'entretien du terrain de golf de Bond Head situé juste à côté, commençait son quart de travail à 5 heures du matin, c'est Margaret qui, en se rendant au bureau, déposait chaque matin Judy à la garderie. Son père la récupérait à 15 heures, à la fin de sa journée. Cet horaire permettait à l'enfant de passer six heures en compagnie de deux éducatrices et d'une ribambelle de bambins. La vie n'offrait à la petite famille que du bonheur.

Chapitre 23

Le lundi matin, Clark arriva au bureau à 5 h 15. Hormis la canette, il détenait peut-être une autre piste qu'il était impatient d'approfondir. C'est cette fameuse canette qui l'y avait conduit. Comme cet objet, et surtout les informations qu'il en tirerait s'il jouait de chance, n'avait cessé de s'imposer à son cerveau durant toute la journée du dimanche et même, jusqu'en début de nuit, il n'était pas parvenu à trouver le sommeil. Il s'était donc levé pour s'occuper l'esprit avec autre chose. Il avait alors ressorti de ses dossiers la liste de tous les enlèvements d'enfants de moins de deux ans, répertoriés sur le territoire du Grand Montréal au cours des cinq dernières années ; mal lui en prit, car dès lors, il fut assailli par un percutant sentiment de désespoir.

La fameuse liste dénombrait trente-six cas ; chiffre plutôt accablant. De ce nombre, on en avait retrouvé dix-sept, tous vivants. Ainsi, des trente-six enlèvements, dix-neuf enfants manquaient encore à l'appel. Jeremy avait senti s'intensifier ce vide qui l'accompagnait depuis ce terrible moment où sa vie et celle de cette famille qu'il aimait tant avaient chaviré. Puis, il avait repensé à ce chiffre : dix-neuf. Il imaginait dix-neuf familles pleurant encore un être adoré, un petit enfant qui aurait été, qui était l'amour de leur vie. Trente-huit mères et pères, et combien de grands-parents, de tantes et d'oncles, de frères et de sœurs qui partageaient le même sentiment que lui ; ce cancer qui l'accompagnait et qui le rongait, même dans ses rêves. Un abîme dont il lui était impossible de se soustraire. Aucun repos possible. C'était maintenant ancré dans son ADN.

Clark s'était mis à la tâche et avait fixé sur le mur de sa cuisine un grand tableau sur lequel il avait inscrit la date de chaque enlèvement, le lieu du méfait, l'adresse des victimes, les noms des parents et divers autres détails utiles. Il y avait également indiqué si une alerte AMBER avait été déclenchée ; si oui, combien de temps après l'événement, et enfin, si l'opération s'était avérée fructueuse.

AMBER (Alerte MédiaTique But Enfant Recherché) est un appel lancé à la population lorsqu'un enfant vient tout juste d'être

enlevé. Cet outil, créé au Texas en 1996, a été instauré au Québec le 26 mai 2003. La décision de lancer cette alerte revient à un officier autorisé après qu'il se soit assuré qu'un enfant a effectivement disparu et qu'il court un danger. Une fois l'alerte lancée, des messages répétitifs sont immédiatement diffusés à la radio, à la télévision, sur les panneaux autoroutiers, dans des boîtes courriel et sur des sites web. Bien sûr, l'information est également transmise aux services frontaliers et autres organismes de surveillance. De plus, des messages texte sont envoyés à tous ceux qui ont installé l'application AMBER. On envoie entre autres une description de l'enfant et de son habillement, sa photo, son nom, son âge et tous les détails connus en lien avec l'événement. Depuis 2011, la province de Québec utilise également Facebook et Twitter pour publier ces informations, histoire de solliciter l'aide de la population.

Parmi les dix-sept cas des enfants retrouvés, Clark fut surpris de constater que onze l'avaient été grâce au déclenchement de l'alerte AMBER : onze ! Impressionnant ! Malheureusement, Alexandra ne figurait pas sur cette liste.

Sentant une baisse de moral, Clark s'était dit que ce n'était manifestement pas en s'apitoyant qu'il retrouverait sa filleule. Il s'était donc ressaisi avant de se demander de quelle façon il pourrait mettre cette liste à profit. Il détenait une tonne d'informations ; à lui d'en faire bon usage. « Voyons... Comment tirer avantage de tous ces éléments ? » Puis, cette idée avait germé : la grande majorité de ces éléments représentaient des faits établis et les comparer à autre chose ne servirait à rien. À titre d'exemple : la date de naissance ne s'avérait d'aucune utilité pour retrouver le lieu où avait été conduit l'enfant. Idem pour l'adresse de résidence ou le lieu de l'enlèvement. Pourquoi comparer ces informations les unes avec les autres ? « Les dates, que me divulguent-elles ? Avec quoi les compa... » En s'interrogeant de la sorte, une forte sensation avait émergé dans les entrailles du détective, comme si ses intestins voulaient lui envoyer un signe. Surpris, il avait relevé la tête et ouvert grand les yeux. « Pourquoi le fait de penser aux dates éveille-t-il cette sensation ? » Se connaissant très bien, Clark savait que lorsque

son estomac lui envoyait ce signal, c'est qu'il y avait un élément quelconque qui se trouvait à sa portée, mais qu'il ne voyait pas. « Les dates ? Voyons, réfléchis un peu. Que retirer d'une série de dates ? » C'est alors que lui était venue cette idée saugrenue. Aussi loufoque que cela pût sembler, son estomac lui avait intimé de tenter le coup. Il fallait comparer ces dates avec cette habitude inutile, et à la limite farfelue, qu'il avait développée pour se changer les idées : ses fameuses *bizarries* !

Au fil des ans, Clark avait pris l'habitude de lire les petites annonces des journaux pour y repérer celles qui n'avaient aucun sens. Il appelait ça *les bizarries*. Il pouvait y trouver des messages du genre : « Contacte Satan, l'hôte veut te voir », ou encore : « Le bateau est arrivé à bon port. » Ces messages ne voulaient rien dire en soi, mais Clark s'était toujours demandé à quoi ils servaient. Pourquoi publier une annonce sans laisser l'information qui permettait au lecteur de contacter l'émetteur ? Il n'y avait qu'une explication : il s'agissait de messages préétablis et leur parution lançait une action quelconque. Le limier consultait ces annonces tous les matins, car cet exercice lui allégeait l'esprit du poids de ses enquêtes. Il n'avait jamais réussi à établir un lien entre ces parutions bizarres et un événement quelconque, mais pourquoi ne pas tenter l'exercice inverse ? Au lieu d'essayer de rattacher une annonce à un événement, pourquoi ne pas inverser le processus et prendre un événement pour le rattacher à une annonce ? Il s'était donc branché sur le site des archives du *Journal de Montréal*, pour ensuite se rendre dans la section des petites annonces, dans le but de vérifier les publications émises le jour de chaque enlèvement, histoire de, peut-être, détecter un modèle. Il ne perdait rien à tenter le coup. Avec une grande fébrilité, il avait commencé avec la date relative à l'enlèvement de sa filleule.

C'est ainsi que lorsqu'il se présenta au bureau, en ce lundi matin, il détenait une nouvelle piste. Mais, comme il était trop tôt et qu'il lui fallait attendre l'arrivée du personnel de jour, il dut prendre son mal en patience. La personne à qui il désirait parler en premier était l'analyste, Maxime. Il n'avait pas son pareil pour compiler des

données et en obtenir quelque chose d'utile.

L'homme se présenta à 7h45, un café dans une main et un bagel dans l'autre. L'ayant vu arriver de loin, Clark s'empressa d'aller lui ouvrir la porte et de le saluer.

— Que me vaut une telle déférence, ce matin ? Un urgent travail à vous rendre sur-le-champ m'attendrait-il ?

— Comment pourrait-il en être autrement ? Même si le vendredi soir on retourne chez soi pour se reposer, la grande roue de la vie ne cesse de tourner et de nous apporter de nouvelles perspectives !

— Oui, bien sûr. Et sur quoi dois-je me concentrer ? s'enquit Maxime en déposant son petit-déjeuner sur son bureau.

— La nuit dernière, j'ai pensé à quelque chose d'un peu tordu. Je me suis mis à éplucher les petites annonces correspondant aux dates où des enfants de moins de deux ans ont été enlevés. J'ai commencé par vérifier les annonces publiées quelques jours avant et après l'enlèvement d'Alexandra. Et là, je suis tombé sur un message paru onze jours avant l'événement : un vendredi. C'était une annonce trop curieuse pour que je ne la remarque pas, mais qui au final ne veut rien dire, sauf... qu'elle datait de quelques jours avant l'incident. J'ai décidé de la conserver et de vérifier les annonces publiées avant d'autres enlèvements similaires. Et tu sais quoi ? Ça m'a donné ceci ! termina Clark d'un air triomphant, alors qu'il déposait une feuille de papier sur le bureau de Maxime.

Sur la feuille figuraient huit noms d'enfants, suivis de la date de leur enlèvement, elle-même suivie d'une date antérieure de quelques jours, puis de deux séries de chiffres.

— Que représente la deuxième date ? questionna Maxime.

— La date de parution d'une de mes bizarreries, que j'ai fait suivre du texte complexe et complet de l'annonce publiée. Comme tu le constateras, le libellé n'est constitué que de deux nombres, et ça, dans tous les cas !

Clark n'eut pas à expliquer ce qu'il entendait par *mes bizarreries*, cela étant connu de tous depuis longtemps.

Au moment où Maxime ouvrait grand les yeux en lâchant un « merde » bien sonné, Ron enjambait la porte. Apercevant ses deux collègues concentrés sur une feuille, il se dirigea diligemment vers eux.

— Qu'est-ce que ce « merde » si matinal signifie ?

L'analyste était sans voix, trop choqué par ce que Clark venait de lui montrer. Il leva de grands yeux vers Ron, mais sans parvenir à émettre le moindre son. Ce dernier fixa alors Jeremy, qui expliqua :

— Je crois avoir mis le doigt sur quelque chose. J'ai découvert une corrélation entre des enlèvements de très jeunes enfants et la publication de petites annonces dans la section « divers » du *Journal de Montréal*. Toutes les annonces sont parues quelques jours avant un enlèvement et toutes contiennent deux numéros présentés de la même façon. Je ne sais pas quoi en penser, mais ce qui représente une certitude, c'est qu'après seulement trois heures de boulot, j'en ai trouvé huit et comme je ne me considère pas un virtuose de la recherche sur ordinateur... Maxime, on doit fouiller ça. Il faut examiner tous les enlèvements d'enfants âgés de deux ans ou moins. Tu dois également vérifier si des annonces semblables sont parues à des dates éloignées d'un enlèvement. Si c'est le cas, ça foutrait ma théorie en l'air. Il faut nous assurer que nous ne partons pas sur une mauvaise piste. Recule de cinq ou même, dix ans. Il faut également trouver un super mathématicien pour découvrir ce que cachent tous ces chiffres.

— Tu crois que c'est réaliste ? intervint Ron. Les chiffres que je vois là, ça ne me dit rien du tout.

— Je sais. Ça ne dit rien... pour le moment. Je me rends à la Faculté des sciences de l'UQAM, au coin de Kennedy et de Jeanne Mance. Ils doivent sûrement disposer d'un docteur ès numéros. Il me faut un expert en chiffres pour voir ce qu'il en tirera. Maxime, fais-moi une photocopie de cette feuille, s'il te plaît.

Pendant que Ron partait s'occuper des autres dossiers en cours, Clark se rendit à l'université. Comme il ne savait pas à qui

s'adresser, il demanda où se trouvait le département des mathématiques. Rendu sur place, il expliqua sa démarche. Pour bien appuyer ses dires, il exhiba son bout de papier où figuraient les numéros. Cette formalité terminée, la dame qui lui avait répondu décrocha son téléphone et pressa un bouton.

—Docteur McCord, il y a ici un inspecteur de police qui aurait besoin de discuter avec vous. Acceptez-vous de le recevoir ?

La secrétaire attendit la réponse, puis reprit : « Je vous l'envoie tout de suite, professeure. Merci. »

Puis elle releva la tête pour s'adresser à Clark.

—Elle vous accorde un moment, mais elle m'a précisé qu'elle doit bientôt retourner en cours.

L'inspecteur partit d'un pas pressé vers le local qu'on venait de lui indiquer avec l'espoir que sa démarche lui rapporterait quelque chose de concret. Après avoir facilement repéré l'endroit, il frappa et entra.

—Bonjour, vous êtes la professeure McCord ?

—Oui, Céline McCord, répondit une femme dans la quarantaine en faisant signe à son visiteur d'avancer tout en s'ajustant dans son fauteuil. Que puis-je pour vous ?

—Voilà. Je suis le lieutenant-détective Jeremy Clark du service de police de la ville de Longueuil, se présenta l'enquêteur en exhibant sa plaque. Je travaille actuellement sur le cas d'un enlèvement d'enfant et j'ai dégotté quelque chose qui me pose un problème. Il s'agit de séries de numéros qui, je crois, renferment des messages, et il me faut trouver un moyen de les décoder.

Tout en parlant, Clark posa la feuille devant la femme. Celle-ci s'en saisit, puis regarda le détective.

—Quel genre de message croyez-vous que cela peut contenir ?

—Si au moins je le savais, désespéra Jeremy. Quel genre de message peut contenir une séquence de chiffres de ce genre ? Je n'en ai pas la moindre idée.

—Nous partons de loin. Il y a tellement de possibilités. On peut y dissimuler des coordonnées GPS, des latitudes longitudes,

des dates, des statistiques, des références de dossiers ou une multitude d'autres informations dont nous n'avons pas la moindre idée. Chaque chiffre signifie peut-être un mot, une phrase ou un emplacement.

— Mais, est-il possible de trouver un indice, ou y a-t-il un moyen de savoir par où commencer ? J'avoue que je ne sais pas du tout quoi en penser.

— Comme vous le savez sans doute, il y a plusieurs branches en mathématiques. Lorsqu'on utilise des chiffres pour coder un message, on appelle cela de la cryptographie. D'après ce que je vois ici, vous devez trouver un expert dans ce domaine et lui demander de décrypter ces codes. Vous croyez vraiment que ces séquences de chiffres cachent des messages ?

— Quoi d'autre ?

— Difficile à dire, mais pourrait-il simplement s'agir de numéros de référence : des numéros de pièces, par exemple ?

Le détective hésitait. Il n'en avait vraiment aucune idée. Et de toute façon, s'agissait-il vraiment de messages ? Il commença à se sentir ridicule et las. Il tournait en rond. Mais bon, la dame avait parlé d'un crypto... quoi déjà ?

— Vous m'avez dit un cryptographe ?

— Non, le reprit la professeure en souriant. Ici, il vous faut marquer la différence entre la cryptographie et la cryptologie. L'expert en cryptographie, la science de codage des messages par l'utilisation d'un code secret, est un cryptographe, alors que l'expert en cryptologie, l'étude des messages secrets ou des cryptogrammes, est un cryptologue. La spécialité d'un cryptographe se résume à la cryptographie, tandis qu'un cryptologue se spécialise en cryptographie et en cryptanalyse. Il couvre un plus grand spectre. La cryptanalyse englobe les écrits secrets et leur étude. Elle permet de décoder des informations cachées dans des textes codés. Dans le cas présent, je crois qu'un cryptographe pourrait élucider votre puzzle... sinon, vous devrez contacter un cryptologue.

— Bon... tout ce qu'il faut que je retienne est cryptolo... cryptographe, c'est ça ! s'exclama Clark. Vous savez quoi ? Je crois

que je vais l'écrire, poursuivit-il en sortant son calepin.

Puis, il reprit en disant : « Vous savez où je peux trouver ça, un... cryptographe ? »

— Je m'informerai auprès de mes collègues et vous en référerai un. Vous me donnez quelques heures ? Je crois que demain j'aurai un nom à vous proposer.

Clark lui laissa sa carte et prit ses coordonnées. Ils se séparèrent et pendant qu'il rebroussait chemin vers son véhicule, le détective décida d'appeler le Centre médico-légal pour connaître le délai auquel il devait s'attendre avant de recevoir les premières analyses des canettes. On lui répondit qu'il avait laissé trente et un sacs et puisque cette enquête n'avait pas été classée prioritaire, les tests seraient effectués en parallèle avec d'autres demandes, après les urgences et à temps perdu. Il devait prévoir entre dix et douze semaines avant de recevoir les résultats. Wow ! Clark était sonné. Trois mois ! Il ne le croyait pas. Il décida de passer au labo pour discuter avec le directeur, qu'il connaissait plutôt bien, et de lui mettre la pression.

— Yves, qu'est-ce que c'est que ce délai ? Trois mois ! lança-t-il en ouvrant la porte du bureau de son collègue.

— Bonjour, Jeremy. Tu sais très bien qu'il nous faut quelques jours pour relever tous ces échantillons sur les canettes. Ensuite, comme il y a peu de salive, il nous faut la cultiver avant de procéder aux tests. Tout cela ne se fait pas en criant ciseau. De plus, il en coûte de six cents à huit cents dollars par test. Ça te donne une bonne idée du budget que tu me demandes d'attribuer à une enquête qui est classée depuis longtemps.

Alors qu'il prononçait ces mots, Yves Bergeron, directeur des laboratoires de la police scientifique de Montréal, vit le visage de son ami tourner au rouge. Il venait de commettre un impair de taille, mais n'en prit conscience que trop tard. Il venait tout bonnement de dire que l'enquête visant à retrouver sa filleule n'était plus d'actualité. Autant dire : « elle est partie. Oublie-la. » Il se leva, s'approcha de Jeremy, lui posa une main sur l'épaule et se reprit en disant :

—Excuse-moi, Jeremy. Je ne voulais pas te blesser, mais comprends ma position. Je veux bien procéder à toutes les analyses que tu voudras, mais je ne peux pas y consacrer tout mon budget d'un seul coup.

Jeremy, qui avait absorbé le coup, se ressaisit.

—Mais l'autre jour, tu m'as expliqué que vous aviez développé une nouvelle méthode. Le grossissement des cellules, je crois. Ce procédé ne donne-t-il pas des résultats plus rapidement et à moindre coût ?

—Oui, tu as raison. On appelle cette méthode l'amplification génétique. Il s'agit d'une technique de reproduction en trois étapes : une phase de dénaturation de l'ADN, une phase d'hybridation et une autre de transcription. Pour le moment, nous ne sommes pas encore suffisamment bien équipés pour la pratiquer ici et je risquerais de contaminer tes échantillons.

—De quelles autres solutions disposons-nous, alors ? Écoute, j'ai repéré un type qui suivait une femme et son bébé. Ça n'a rien à voir avec Alexandra, même si je pense que c'est le même kidnappeur. C'est un cas d'actualité et moi, le con, je l'ai perdu en raison de ma bêtise et de mon excès de prudence ! Je ne sais pas qui il est ni où il crèche. Rien ! Je dois le retrouver ! J'espérais que, peut-être, avec de la chance, un de ces ADN correspondrait avec le contenu d'une des bases de données du CIPC. Je ne permettrai pas que cet homme enlève un bébé à cause de ma négligence.

Légèrement ému et se sentant concerné, le scientifique offrit une option à son ami.

—Écoute, si j'ai bien compris mon technicien, il y a sept canettes que tu veux que nous traitions en priorité. À l'occasion, je travaille avec un laboratoire indépendant situé sur le boulevard René-Lévesque, à Montréal. Non seulement il est accrédité par la Sûreté du Québec, mais les techniciens, là-bas, utilisent ces nouveaux tests dont nous venons de parler. Ce n'est pas donné, mais si tu penses qu'une de ces canettes est empreinte de l'ADN du type que tu recherches, on tente le coup. Nous obtiendrons des résultats dans deux ou trois jours et mon budget n'en souffrira pas

trop. Toutefois, il faut que tu comprennes que la chaîne de possession sera compromise.

— Bonne idée, consentit Clark qui venait de retrouver son teint naturel. Et si tu veux, je vais leur porter les sacs tout de suite. Tu n'as qu'à appeler pour les prévenir de mon arrivée et leur expliquer ce que tu attends d'eux. Tu connais mieux les termes scientifiques que moi. En ce qui concerne la chaîne de possession, dans ce cas-ci, ce n'est pas important. De toute façon, ces tests ne serviront jamais devant un tribunal. Où avez-vous déposé mes sacs ?

La chaîne de possession à laquelle le scientifique venait de faire référence est une méthode permettant de contrôler tout exhibit (preuve à conviction) trouvé ou saisi, de façon à ce que, advenant un procès, la défense ne puisse prétendre que ledit exhibit a peut-être été contaminé, altéré, inventé ou obtenu à la suite d'une procédure inappropriée. Ainsi, chaque pièce à conviction doit être numérotée et protégée. De même, elle doit rester en tout temps sous la garde d'une personne ou d'une agence agréée. Un document appelé *feuille de route* doit être tenu et conservé en lieu sûr pour chaque exhibit. L'accusation devra démontrer, sans l'ombre d'un doute, que cet exhibit est bien celui qui a été récupéré à l'endroit indiqué et qu'il a été conservé de façon à ce que personne n'ait eu la possibilité d'y toucher pour le modifier, l'altérer, le remplacer ou le faire disparaître. Si l'on est contraint de le déplacer, un bon de déplacement est requis et la surveillance doit être sans faille.

Chapitre 24

Cynthia rencontrait un couple à qui l'on venait d'annoncer qu'il leur serait impossible de concevoir un enfant, parce que la femme ne pourrait jamais porter d'embryon. Ils étaient démolis. La dame souffrait d'endométriose, une maladie invalidante caractérisée par la présence anormale de l'endomètre dans l'ovaire, dans les trompes de Fallope ou à l'extérieur de la cavité utérine. Selon les statistiques, l'endométriose serait responsable de 30 à 40 % des cas d'infertilité chez les femmes. Dans le cas présent, la maladie avait été diagnostiquée dès le début des tests. Les spécialistes savaient dès lors que toute procréation médicalement assistée (PMA) s'avérerait inutile.

—Je suis désolée, madame Brown, murmura Cynthia, mais il vous sera impossible de porter un enfant.

—Mais pourquoi ? L'endométriose ne représente-t-elle pas une morbidité des trompes ? Vous pourriez implanter un ovule fécondé directement dans mon utérus, non ?

—Je suis désolée, mais dans votre cas, ce ne sera pas possible. Voyez-vous, comme le docteur Petrovski l'a mentionné tout à l'heure, vous souffrez de ce qu'on appelle l'adénomyose, une forme particulière d'endométriose qui touche le muscle utérin. Cette pathologie perturbe l'implantation de l'ovule fécondé dans la cavité utérine et les chances de rejet sont beaucoup trop élevées. Les chances de réussite sont en deçà de 1 %.

—Mais... quel moyen me reste-t-il, maintenant, pour porter un enfant ? C'est notre rêve ! insista la femme malgré le diagnostic que venait d'émettre le spécialiste.

—Chérie, il y a l'adoption. On adoptera un, deux, ou même trois enfants. Je sais qu'ils n'auront pas notre sang, mais on formera une famille.

—Mais... je ne sentirai jamais un enfant bouger dans mon ventre ! Je ne connaîtrai jamais la joie de le porter, de sentir la vie grandir en moi ! se lamenta désespérément la femme.

—Je sais ce que tu veux dire, même si je suis un homme et que je ne vis pas ces sensations. Mais je t'assure qu'avoir un petit

être, ce n'est pas que de le porter. Il y a bien d'autres joies... tous les grands moments que l'on vivrait : le voir réussir son premier pas, l'entendre dire maman, lui apprendre à écrire, partager des fous rires et des peines avec lui. L'amour pour un enfant, c'est aussi s'inquiéter pour lui. C'est avoir peur qu'il tourne mal et le diriger vers les bons choix. C'est lui inculquer des mœurs et des valeurs justes, c'est lui apprendre à vivre pleinement. C'est aussi devenir grands-parents.

Devant un tel plaidoyer, Emma fixa son conjoint, les larmes aux yeux. Elle constatait que son homme était prêt à accueillir un enfant et ce n'était pas parce qu'elle ne deviendrait jamais enceinte qu'elle devait tout gâcher, même si la douleur engendrée par cette terrible nouvelle l'accablait au plus haut point. Elle devait accepter son état. Elle porta son regard sur la psychologue.

— Dites-moi, pour l'adoption, vous savez comment procéder ? Est-ce compliqué ? s'informa-t-elle en essuyant ses larmes.

Cynthia leur expliqua donc tous les rouages de l'adoption : où se présenter pour remplir une demande ; la différence entre l'adoption d'un enfant canadien ou étranger ; les délais ; les coûts ; les tests de santé physique et psychologique qu'ils subiraient. Elle ne cherchait pas à dénigrer une façon de faire plus qu'une autre ni n'en favorisait une aux dépens de l'autre. Mais elle insistait sur les échéances, les coûts et les possibilités d'échec. Était-ce bien ce qu'ils voulaient ? Elle disposait peut-être d'une autre avenue. Pour les avoir rencontrés plusieurs fois depuis quelques semaines, elle savait que s'ils avaient le choix, ils donneraient priorité à un petit garçon. Par chance, il y avait sa belle-sœur qui venait d'accoucher et qui ne souhaitait pas garder l'enfant puisqu'il était le fruit d'un viol...

Dans la majorité des cas, cette offre exceptionnelle que présentait la psychologue aux clients qu'elle sélectionnait recevait une réponse affirmative. Tous les couples désireux d'adopter affirmaient avoir dû subir une panoplie de tests et vivre une période d'attente aussi longue qu'incertaine. Ils voulaient que ça cesse. Ex-ténués, ils ne désiraient plus que la facilité, la méthode d'adoption

la plus rapide et la plus sûre. L'entretien n'était pas terminé que la psychologue comptait deux nouveaux clients. Avant qu'ils ne se séparent, Cynthia suggéra à ces derniers d'éviter d'ébruiter ce projet, car si la DPJ en avait vent et décidait de procéder à des vérifications d'usage, cela créerait un délai supplémentaire de plusieurs mois. Bien que ce mode d'adoption fût tout à fait légal, la DPJ avait ce droit. Pour terminer, elle avait précisé qu'elle leur offrait cette opportunité parce qu'elle jugeait qu'ils seraient de bons parents et que c'était tout ce qu'elle pouvait offrir à ce pauvre petit qu'elle n'aurait jamais la joie de chérir. De son côté, le couple évitait délais et incertitudes.

Il ne restait plus qu'à placer une petite annonce pour confirmer le sexe.

Chapitre 25

Ce matin-là, Bernard annonça à sa femme que son patron l'avait prévenu qu'il devrait bientôt retourner à Kingston. Bien sûr, il s'agissait d'un mensonge, mais il se devait de préparer sa prochaine livraison. Jusque-là, il avait repéré deux ou trois cibles potentielles, mais il ne les avait pas encore suffisamment observées pour passer à l'action. Il voulait d'abord s'assurer d'être au fait de tous les détails. Un enlèvement ne s'exécutait pas à la va-vite. Lorsque Cynthia lui avait parlé d'une commande imminente, il s'était diligemment lancé à la recherche d'un enfant, mais il n'était pas encore satisfait. Il voulait revisiter trois ou, si le temps le lui permettait, quatre parcs où il avait aperçu des cibles possibles.

Les parcs propices et à moindres risques étaient peu nombreux. L'endroit devait offrir de bonnes voies d'évacuation et attirer un maximum de gens afin que lui-même passe inaperçu ; un petit parc ne convenait donc pas. Bernard privilégiait les endroits avec beaucoup d'arbres, ce qui lui permettait d'être moins remarqué et de pouvoir s'enfuir plus rapidement en cas de pépin. La présence d'une clôture autour de l'espace nature l'éliminait d'emblée, à moins que son stationnement permette un accès rapide à une artère importante. Le ravisseur vérifiait tous les points de sortie et, au moment d'agir, s'assurait de se trouver à proximité de son véhicule.

Ce matin-là, il commença son repérage en se rendant au parc Jarry. Il était 9 h 30 et par expérience, il savait que les mères dont l'enfant n'avait que quelques mois aimaient se promener tôt. Bien que le parc Jarry fût moins grand que celui du Mont-Royal, il offrait une bonne voie d'évacuation, puisqu'il était ceinturé par deux grandes artères : le boulevard Saint-Laurent du côté est et la rue Jarry O du côté nord. Ces mêmes artères lui offraient deux excellents choix pour garer son automobile. Aussi, l'une et l'autre lui permettaient d'accéder directement au boulevard Métropolitain.

Parmi ses observations, il avait noté qu'une maman venait se balader ici tous les lundis, mardis et jeudis, en matinée. Elle arrivait du côté nord, garait sa voiture sur la rue Guizot O et descen-

dait l'avenue de l'Esplanade tout en poussant le landau dans lequel reposait sa fille. Elle traversait ensuite la rue Jarry O et tournait à gauche pour rejoindre l'accès au parc situé juste à l'arrière du terrain de baseball. Il arrivait toutefois qu'elle descende par le boulevard Saint-Laurent, mais c'était plutôt rare. Elle choisissait cette option seulement si elle ne trouvait pas d'endroit pour garer sa voiture près de l'avenue de l'Esplanade. Bernard ignorait pourquoi elle privilégiait un côté plutôt que l'autre, mais allez donc savoir... Elle n'utilisait jamais le stationnement du parc situé sur le côté de la rue Jarry. En fait, cela représentait un avantage, car l'endroit était entouré d'une clôture et Bernard abhorrait les clôtures. Il craignait de se retrouver piégé s'il devait être forcé de déguerpir rapidement.

Il repéra la femme avec sa poussette au moment où elle traversait la rue Jarry. Connaissant son habitude, il s'éloigna et décida de l'attendre entre la pataugeoire et l'étang, situés un peu plus loin dans le parc. Il s'assit sur un banc et feignit de lire un journal. Sa cible en avait pour une vingtaine de minutes. Fidèle à son rituel, elle déambulerait à travers les arbres entre l'étang et le boulevard Saint-Laurent en observant les oiseaux. Si jamais Bernard choisissait de ravir ce bébé, son plan se déroulerait comme suit : il se dissimulerait derrière un arbre, juste à cet endroit, puis resterait aux aguets. Lorsque la femme approcherait, il s'assurerait qu'il n'y ait personne à proximité, puis l'assommerait avec sa matraque. Il prendrait ensuite la fuite avec l'enfant en empruntant la sortie débouchant sur le boulevard Saint-Laurent, à moins de vingt mètres de sa position initiale. Une fois sur le trottoir, juste en face de la rue Villeray, il regagnerait son véhicule, qu'il aurait pris soin de garer tout près. Il ne lui resterait plus qu'à traverser les trois voies du boulevard Saint-Laurent avant d'exécuter un demi-tour à la hauteur de Villeray ; à cet endroit, il existait un passage pour les autos. Il se dirigerait alors vers le nord et, en moins de deux minutes, déboucherait sur la 40.

Cette stratégie lui paraissait acceptable. Le seul problème résidait dans le fait que bien qu'il y ait plusieurs arbres à l'emplacement où il entendait agir, ce n'était pas la forêt et il y avait donc un

risque que la femme le voie s'approcher ou qu'un passant le repère au moment où il entrerait en action. Bernard portait toujours énormément d'attention à ces détails.

Comme prévu, la dame arriva à l'endroit et à l'heure escomptés. Comme à son habitude, elle avait dû observer les enfants jouer dans le parc situé à côté de la pataugeoire. Tournerait-elle maintenant dans l'allée de gauche ? « Oui ! Elle ne déroge pas de son itinéraire. Bonne nouvelle ! » La suite était assurée. Elle admira les arbres entre l'étang et le boulevard, puis se dirigea vers le coin du parc. Elle fit de même entre les arbres qui se trouvaient près de la rue Gary-Carter pour ensuite repartir dans la direction opposée et marcher nonchalamment vers la sortie donnant sur la rue Jarry.

Satisfait, Bernard sortit son carnet et nota l'heure d'arrivée et de départ de la future victime. Il était maintenant temps de se rendre au parc La Fontaine.

Chapitre 26

— Jeremy, c'est Yves. J'ai reçu les analyses du centre technique situé sur le boulevard René-Lévesque.

— Vous les avez passées dans vos fichiers ?

— On n'a pas encore vérifié avec les bases de données, non. Les analystes ont dit que sur les sept canettes, deux n'ont rien donné au niveau de l'ADN. Par contre, ils ont récupéré des empreintes digitales exploitables sur chacune d'elles. Nous détenons cinq résultats d'ADN et beaucoup d'empreintes. Pour le moment, les ordinateurs sont tous occupés. Je les comparerai avec nos fichiers dès qu'il y en aura un de libre.

Clark raccrocha. Nerveux, il se posait des questions : « Est-ce que nous obtiendrons une correspondance ? Est-ce que la canette de mon suspect est l'une de celles qui n'ont pas fourni d'échantillons ? Que révéleront les empreintes ? » Il leva la tête et fixa Ron, qui attendait à côté de son bureau.

— Ce matin, Maxime m'a remis un document, informa ce dernier. Tu lui avais demandé la liste de tous les véhicules Honda Civic du Grand Montréal, classés par municipalités. Eh ben ! mon gars, si tu veux que nous visitons tous les propriétaires, on en a pour...

— Est-ce qu'il a sélectionné seulement les voitures grises ? Il m'avait parlé de quatre-vingt-dix mille possibilités, je crois, hésita Clark avant de se passer une main dans les cheveux. Ah ! Je ne sais plus. C'était plutôt toutes couleurs confondues, mais excluant les modèles des années 2017 et 2018.

— Oui, il n'a trié que les autos grises et malgré cela, nous obtenons le chiffre rocambolesque de trente-trois mille et quelques centaines de voitures ! Tout un parc de véhicules ! Faudra s'y mettre à plusieurs, si nous voulons rencontrer tous les propriétaires.

— Est-ce que cela inclut les véhicules de 2017 et 2018 ?

— Absolument. C'est pourquoi nous en avons autant. En excluant ces deux années, nous descendons à vingt et un mille quatre cents.

—Attends! Réfléchissons un peu. Ce nombre englobe quatre-vingt-deux municipalités. Mais notre type a roulé vers le nord. Si on élimine la Rive-Sud, Montréal et ses arrondissements, l'Est et l'Ouest, que nous reste-t-il? Il nous faudrait une carte, fit Clark en se retournant. Wanda, a-t-on une carte des municipalités de la communauté métropolitaine?

—Jeremy! J'ai ça sur mon ordinateur. Amène-toi! intervint Ron qui avait eu le même raisonnement avant d'afficher une carte sur son écran.

Clark le suivit et se pencha pour examiner le plan. Il saisit la liste et un crayon, pendant que Ron pointait sur l'écran chacune des villes sélectionnées par Maxime. Au fur et à mesure qu'ils repéraient une localité s'inscrivant dans le périmètre déterminé, Clark cochait le nom de cette dernière. Ils ne choisirent que les municipalités accessibles par l'autoroute 15. Au bout de cet exercice qui n'exigea que trois ou quatre minutes de leur temps, il ne restait plus que dix-sept municipalités.

—Pas trop mal, finalement. Seulement dix-sept villes au lieu de quatre-vingt-deux!

—Ouais, mais t'as vu ça? Laval, Terrebonne, Repentigny, Sainte-Thérèse, Blainville, L'Assomption... Les villes les plus peuplées de la région, fit remarquer Ron. Et en plus, nous ne listons même pas les municipalités plus au nord comme Saint-Jérôme et compagnie. Ton type, il vient peut-être de Sainte-Agathe.

—Ne nous énervons pas! l'arrêta Clark. Contentons-nous de ce que nous avons pour le moment. On élargira le périmètre plus tard, si besoin est. Nous allons maintenant aligner le nombre de voitures que Maxime a inventorié dans les municipalités que nous avons retenues. On verra ce que ça donnera.

Aussitôt dit aussitôt fait: neuf mille deux cent quarante-six.

—C'est tout de même une sacrée quantité. Même si nous enlevons les modèles 2017 et 2018, il en resterait encore beaucoup trop.

—Ouais, c'est vrai, convint Clark sur un ton accablé. Et par où commencer? On ne possède aucun indice qui nous permettrait

de diminuer ce nombre. Merde ! J'aurais dû te laisser le suivre jusqu'à ce qu'il quitte l'autoroute. Il y aurait eu peu de chances qu'il te repère. Cette fois-là, j'ai péché par excès de prudence et je me suis planté.

— Faut pas trop t'en soucier. Au moins, il ne s'est pas rendu compte que tu l'as repéré et il reviendra. Nous surveillerons le parc les samedis...

— Si tu veux, consentit Clark. Mais tu imagines... S'il fallait qu'il enlève un enfant, alors qu'il se trouvait à notre portée. Je connais le sentiment que ça produit. Ça te vide l'intérieur et...

Il ne termina pas sa phrase, sachant que son ami avait parfaitement compris. Mais que répondre à cela ?

— Écoute, il sera bientôt temps de manger, alors si on se tirait d'ici. On se paie un petit repas, puis on se rend au centre Derome, histoire de voir comment avancent les analyses des canettes et pour leur rappeler l'importance de ce cas, suggéra Ron.

Une fois leur repas avalé, les deux détectives prirent le chemin du centre médico-légal de la Sûreté du Québec. Bien qu'il n'y crût plus vraiment, Clark espérait mettre la main sur une nouvelle piste.

— Il paraît que Claude songe à la retraite ! laissa entendre Jeremy. Je ne sais pas qui le remplacera.

— Je pense qu'il devrait attendre. Il est encore jeune et il risque de trouver le temps long à traîner, répondit Ron.

— Je ne crois pas vraiment qu'il restera passif. Il a de beaux projets en tête. Le chef est venu me voir pour me demander si tu étais prêt pour diriger une équipe... je lui ai dit que j'avais un doute...

En prononçant ces mots, Jeremy Clark dut faire tous les efforts du monde pour ne pas éclater de rire. Il regardait droit devant, pour éviter que son collègue ne devine sa plaisanterie. Sidéré, Ron pivotait constamment la tête de gauche à droite pour le regarder, mais il devait également surveiller la route. Du coin de l'œil, Jeremy le voyait exécuter cette mimique loufoque, la bouche grande ouverte et l'air de ne pas savoir quoi répondre. Finalement, Clark

lui jeta un coup d'œil furtif, puis incapable de retenir son sérieux plus longtemps, il se mit à rire tout son soûl.

—Salaud ! lui lança Ron. Tu m'as bien eu mon... mon...

—Tu aurais dû voir ta tête ! Je crois que si tu n'avais pas conduit, tu m'aurais frappé. J'ai bien ri, là ! Heureusement que nous roulions !

—Mais, si je prends les commandes d'une équipe, ça signifie que...

—Que tu montes en grade, oui, coupa Clark. En fait, tu es déjà monté en grade. La demande a déjà été déposée. C'est juste que tu n'en as pas encore été informé. Le patron m'a demandé une lettre de recommandation, que j'ai rédigée avec plaisir. Ça m'a rendu vraiment fier, tu sais. Bien sûr, tu devras passer un examen, mais ça ne m'inquiète pas.

—C'est fantastique, ça ! Je mènerai mes propres enquêtes !

Puis, prenant conscience que d'autres candidats avaient certainement dû se retrouver en lice pour occuper ce même poste, il reprit en disant :

—Mais Benoit ?

—Benoit n'est pas prêt. Le patron ne veut rien entendre. Je me demande ce qu'il lui réserve, mais ce qui m'apparaît certain, c'est qu'il ne sera pas nommé lieutenant tout de suite.

—Si lui et moi faisons équipe, ça risque de le frustrer... il a plus d'ancienneté.

—Je ne sais pas. Par contre, le plus triste, c'est que nous ne travaillerons plus ensemble, toi et moi. Tu es un bon équipier, Ron. Je sais que je peux toujours compter sur toi et tu as une excellente perception des cas que nous traitons. C'est juste dommage que ça s'arrête. Mais que veux-tu ? Tu as trimé fort pour acquérir ton expérience. Maintenant, il faut que ça paie.

—Oui, j'ai toujours aimé travailler avec toi. Tu me laisses beaucoup de latitude. Tu ajustes un peu mon tir, mais tu te fies à moi et je t'en suis reconnaissant. Ça m'a également permis de développer ma confiance en mon instinct et d'apprendre à regarder à côté des sentiers battus.

— Je te souhaite bonne chance dans tes nouvelles fonctions. Je crois que le patron attend que le départ de Claude soit confirmé avant de t'annoncer la nouvelle. Ce sera officialisé ce mois-ci. Bonne chance dans ton nouveau poste, mon ami, conclut Clark en tendant la main à son confrère.

Comme ils arrivaient à destination, la discussion se termina. Ron gara la voiture près de l'entrée et les deux hommes pénétrèrent dans l'édifice pour se rendre au bureau du directeur du département des analyses scientifiques. Ils le trouvèrent en train de lire un rapport qu'il venait de recevoir d'un de ses assistants.

— Bonjour, Yves. En forme ?

— Pas trop mal. Je pensais commencer à vérifier les fichiers cet après-midi, mais on est plutôt limité en appareils et pour le moment, il n'y a aucune disponibilité. Pas de place pour les demandes des *outsiders* ! clama le directeur en souriant.

— Ben, je te remercie quand même, rétorqua Jeremy, sans faire preuve de la moindre frustration et acceptant de bonne grâce la plaisanterie de son collègue. Comment ça avance, avec les prélèvements sur les autres canettes ?

— On n'y a pas encore touché... trop d'urgences. Mais je crois que nous nous y mettrons au début de la semaine prochaine. Je ne sais pas encore combien de temps ça prendra, mais au moins, nous aurons commencé.

— Nous repartons vers le poste, alors. Préviens-nous lorsque les recherches dans les fichiers seront amorcées. J'ai hâte de savoir.

La recherche d'une correspondance d'ADN dans les bases de données des services de police se révèle une opération simple à exécuter. Il suffit d'entrer dans l'ordinateur les codes attribués à l'échantillon analysé et de laisser celui-ci travailler. Toutefois, comme il y a un grand nombre de dossiers, cela exige plusieurs heures pour chaque échantillon. On a beau utiliser un programme qui compare un nombre impressionnant de fiches à la seconde, il faut près de six heures avant que l'appareil ne vérifie toutes les entrées. De plus, au Québec, comme dans chaque autre province et territoire du pays, il existe deux bases de données : celle du

Centre de renseignements policiers du Québec, le CRPQ, et celle du Centre d'information de la police canadienne, le CIPC.

Le CRPQ s'occupe de tout ce qui touche la réglementation de la sécurité routière gérée par la Société de l'assurance automobile du Québec; la SAAQ. Tous les contrevenants à cette législation se retrouvent fichés chez eux. Cette réglementation englobe, entre autres, la législation sur les permis de conduire, l'immatriculation des véhicules et leur état, ainsi que le poids et la largeur des poids lourds et des convois hors normes.

Les champs touchés par le CIPC relèvent entièrement du Code criminel canadien: vols, vols à main armée, vols avec effraction, fraude, enlèvements, violence (conjugale ou voie de fait comme une bagarre dans un bar, etc.), meurtres et autres méfaits. Leurs fichiers, disponibles à l'échelon national, compilent une si grande quantité de données, qu'Yves doutait que Clark obtienne un résultat dans la journée.

L'heure de rentrer au bercail approchait lorsque Clark reçut l'appel d'un type de l'UQAM.

— Bonsoir, inspecteur Clark, ici Luc Boyer. Vous êtes passé à l'UQAM et avez rencontré la docteure McCord.

— Oui, en effet. J'imagine qu'elle vous a parlé de mon petit problème.

— Effectivement. Pour tout vous dire, elle a commencé par rechercher un cryptographe, mais ce n'est pas ce dont vous avez besoin. Un cryptographe travaille avec des programmes qui exécutent de l'encodage avec des chiffres, alors que ce que vous avez n'a pas été élaboré par un ordinateur. Il semblerait plutôt que ce soit un code conçu manuellement qui n'a une signification que pour celui qui connaît son utilité. Mais là, je m'emballe. Est-ce que vous pourriez vous déplacer jusqu'à mon bureau? Nous étudierons votre cas et déciderons de la tactique à adopter.

— Bien sûr. Je peux m'y rendre ce soir, si ça vous convient.

— Non, pas ce soir. Mais demain, quand vous voudrez, sauf entre 10 heures et 11 heures et entre 14 h 30 et 15 h 30, car à ces heures, je dois enseigner.

—Alors, je viendrai à 16 heures. Comment vous trouverai-je ?

—Présentez-vous à l'entrée principale et demandez-moi au kiosque d'information. Ils seront prévenus et vous dirigeront vers mon bureau.

—Je vous remercie, monsieur Boyer. Je vous vois donc demain.

Après avoir raccroché, Clark se mit à jongler avec tous ces chiffres qu'il avait découverts dans les petites annonces et qu'il avait copiés sur plusieurs pages de son carnet. Chaque annonce n'affichait que deux numéros et le premier était toujours le plus long. Alors que ce dernier comportait entre vingt et un et vingt-neuf caractères, le second n'en affichait qu'entre neuf et dix-sept.

Où se trouvait la relation entre ces numéros ? Comment repérer la clé ? Un peu grisé par tant de chiffres, Clark se leva et sortit. Même s'il était un peu tard, il décida de se rendre au parc Michel Chartrand. « On ne sait jamais. »

Chapitre 27

Clark savourait son deuxième café. Bien qu'il se fût couché tard, il s'était éveillé juste après 5 heures, son cerveau ayant pris le dessus sur son besoin de sommeil. La veille, il s'était éternisé au parc, à imaginer des scénarios. Les parents et leurs enfants avaient délaissé la place depuis longtemps, mais à force de fréquenter ces endroits calmes et paisibles, l'enquêteur en était venu à y trouver la paix... dans la mesure où ça lui était possible. Ce bien-être ne se comparait en rien avec son habitude de survoler les petites annonces. C'était plutôt... ressourçant, alors que lorsqu'il finissait de lire le journal, il sentait son esprit plus léger, plus vif.

Après s'être douché, il s'était rendu à son resto habituel où il éplucha les nouveaux quotidiens. Il était maintenant 7 heures et il devrait bientôt se rendre au poste. Mais avant, il voulait lire les dernières annonces. Il en cherchait une bien précise, avec deux chiffres. Un simple survol des colonnes suffirait pour la repérer. Il tourna la page et... il se figea... elle était là ! Discrète, minuscule et presque invisible... juste deux numéros dans un petit espace, insérés entre deux encadrés qui les dissimulaient presque entièrement. En hauteur, elle ne faisait pas plus d'un centimètre et demi.

Clark était immobilisé, le regard rivé sur ces chiffres. Incapable d'en détourner les yeux, il était hypnotisé, envoûté. Soudain, il sentit un léger vertige ; il étouffait... trop subjugué par ces chiffres, il en avait oublié de respirer. Il prit une grande inspiration, engouffra l'air avec avidité, puis se remit à cogiter. Sans crier gare, il bondit en lâchant une exclamation, non sans attirer l'attention de plusieurs de ses voisins de table. Il venait de comprendre la signification de cette annonce ; un décompte ! Un décompte visant à annoncer le prochain enlèvement ! Il ramassa le journal et se dirigea vers la porte en oubliant son couvre-chef. Il courait presque.

— Hé ! Jeremy ! T'as pas payé !

En entendant son nom, Clark se retourna et revint vers le serveur. Il refit demi-tour dans l'intention de repartir, exécuta deux pas, puis lança :

— Pas le temps !

Il sortit d'un pas pressé et sauta dans sa voiture.

Arrivé au poste, il gara son véhicule tellement de travers, que celui-ci occupait trois espaces de stationnement. Il ouvrit sa portière et sortit en trompe. Il était si agité qu'il ne pensa même pas à la refermer. Il courut vers l'entrée.

— Regardez ce que j'ai trouvé ! s'exclama-t-il en brandissant le journal avant même d'être rendu à son bureau. Il va y avoir de l'action !

Interloqués, Ron et Maxime, seuls autres personnages au poste à cette heure si matinale, se tenaient devant la machine à café. Ils revinrent vers l'espace bureaux pour s'enquérir de ce que Clark avait débusqué. Sachant que son coéquipier ne s'énervait jamais inutilement, Ron posa sa tasse et dit simplement :

— Raconte-nous ça.

Clark déposa le journal, pointa l'annonce et dit :

— Je viens de trouver ceci.

Les deux autres regardèrent les petits caractères. Maxime se rapprocha davantage pour mieux voir. Il compta les chiffres et, connaissant la théorie de Jeremy, dit :

— Le premier nombre contient 26 chiffres et le second seulement 14. Mais à quoi cela se réfère-t-il ? Qu'est-ce que ça cache ?

— Je ne sais pas encore, avoua Clark, mais je compte le découvrir bientôt. Cet après-midi, je rencontre un certain monsieur Boyer, docteur en logistique des mathématiques et en *cryptomachin*. Il jettera un oeil à tous ces numéros et évaluera ce qu'il est concevable d'en tirer. En attendant, on doit sonner l'alarme. Maxime, sur la liste que je t'ai remise hier, nous avons établi qu'il existait un délai plus ou moins long entre chaque annonce et un enlèvement.

— Oui, c'est vrai... mais on n'a pas encore la certitude que l'annonce sert de prélude à un enlèvement. Nous n'avons pas fait suffisamment de recherches, pas mis assez d'éléments en relation avec les deux faits pour valider ton hypothèse. Il y a encore du travail pour en arriver à appuyer... ou plutôt confirmer celle-ci.

— Peut-être, mais, si j'ai raison, un enlèvement aura bientôt

lieu. Il faut établir un plan d'action. Voilà la façon dont nous procéderons : Ron, tu prends les huit cas que j'ai dégottés dimanche dernier et tu essaies d'établir un schéma. Pense à différentes options, pas de limite au niveau de l'imagination. Maxime, comment avancent les recherches dans les archives du *Journal de Montréal* ? Je t'avais demandé de reculer sur dix ans. Vérifie s'il existe des cas plus anciens que ceux que j'ai trouvés et qui présentent le même modèle. On va comparer le tout et on avisera ensuite. Pour ma part, je vais discuter avec le patron et nous déciderons comment gérer tout ça.

— Je n'ai pas encore eu le temps de faire tout le travail ; trop de dossiers à traiter en même temps... J'en ai encore pour quelques heures. Est-ce que ça vaut le coup d'y mettre tant de ressources ? Pour le moment, ce n'est qu'une théorie, laissa entendre Maxime.

— Je sais, mais que diras-tu aux parents de l'enfant qui disparaîtra dans quelques jours ? argumenta Clark en le fixant droit dans les yeux.

Ceci arrêta net les objections de ses amis. Tous se mirent au travail. Parallèlement aux recherches qu'il menait dans les archives du journal, Maxime avait pris sur lui d'effectuer quelques tentatives pour déchiffrer le code de ces fameux numéros, mais sans résultat pour le moment. Malgré tout, il persistait.

Son poste d'ordinateur étant occupé, il s'installa sur celui de Clark. Une fois sur le site du journal, il sélectionna une recherche devant lui permettre de reculer de dix ans, comme demandé. Il se retrouva avec un tas de données, trop de données.

Lorsque Clark sortit du bureau du patron, Maxime l'interpella.

— Dis, Jeremy, est-ce que tu as fait des recherches pour tenter de savoir qui avait placé ces annonces ? Si nous pouvions accéder au registre des clients du journal et trouver un nom précis, ce serait tellement plus rapide.

— Oui, j'ai tenté le coup. Mais la direction n'accepte pas de divulguer ce genre d'infos. J'ai eu beau leur expliquer le cas, ils n'ont pas voulu m'aider. Selon eux, je ne détiens pas assez de

preuves pour passer outre leur politique de confidentialité.

— Et si on avait un mandat ?

— J'en demanderai un tout à l'heure. Je dois juste remplir la paperasse pour présenter ma demande, mais pour être réaliste, je doute qu'un juge accepte de le signer à partir de ce que nous avons.

Déçu, Maxime se tourna vers l'ordinateur de Clark et recommença à marteler les touches. De son côté, Ron se mit à la tâche. La première chose qu'il vérifia fut le nombre de jours écoulés entre les parutions et les enlèvements. Il obtint une plage variant entre quatre jours et plus de trois semaines, soit jusqu'à vingt-six jours, plus exactement. Il refila cette information à Clark en lui mentionnant que, si sa théorie se confirmait, un enlèvement pourrait avoir lieu aussi tôt que le mardi suivant, soit dans quatre jours. Ils devaient donc s'activer et établir une stratégie très rapidement. Laissant à Jeremy le soin d'y réfléchir, Ron retourna à la liste pour tenter de déceler d'autres pistes.

Clark se creusait effectivement le cerveau. Encore une fois, une foule de questions se bousculaient dans sa tête. Comment savoir si sa théorie tenait la route et comment établir un protocole de surveillance ? Placer des agents dans tous les parcs relèverait-il de l'incompétence ou de l'utopie ? De plus, les enlèvements ne survenaient pas que dans les parcs. Ce n'était pas parce que son Alexandra avait été enlevée dans un espace vert que c'était forcément le cas de tous les enfants. Il se tourna vers Ron pour lui demander :

— Dis-moi, les lieux des enlèvements, qu'est-ce que ça donne ? Je n'ai pas pensé à les ajouter à la liste. Tu peux voir ça ?

— Je m'en occupe tout de suite. Donne-moi une petite demi-heure.

Au goût de Clark, la matinée avançait trop vite et... pas assez rapidement en même temps ; il avait hâte de rencontrer ce mathématicien. « Ces intellectuels : la plupart sont si maniérés, mais tellement posés et réfléchis dans leurs analyses. Et cette façon qu'ils ont d'aborder un problème. Peut-être que ce monsieur Boyer apportera un regard nouveau sur notre affaire... peut-être. »

Du côté du Centre médico-légal de la Sûreté du Québec, les recherches de correspondance avec les prélèvements récupérés sur les sept premières canettes avaient débuté au cours de la nuit. Jusqu'à maintenant, deux échantillons avaient pu être vérifiés, mais sans succès. Trois heures s'étaient écoulées depuis que les données du troisième échantillon avaient été introduites dans l'ordinateur lorsque...

BING!!! L'appareil émit un son bien connu de tous les techniciens de l'endroit. Étonné, le scientifique de quart releva la tête d'un geste sec. «Quoi? C'est pas vrai!» jubila-t-il. Après être resté figé quelques instants, il se leva si précipitamment, que ses collègues ne purent que le remarquer. Ils partirent tous dans un mouvement précipité pour le rejoindre. Tout en s'asseyant à sa table de travail, le technicien vit que son moniteur était figé et qu'il affichait : CORRESPONDANCE POSITIVE.

—On tient quelque chose! lança-t-il beaucoup trop fort, alors que ses acolytes étaient déjà penchés par-dessus son épaule.

—Fais voir, demanda Yves. Montre-nous les détails.

L'employé appuya sur une touche et l'écran changea. Tous lurent les informations suivantes :

Nom : Inconnu ;

Prénom : Inconnu ;

Sexe : Masculin ;

Date de naissance : Inconnue ;

Adresse : Inconnue ;

Lieu de travail : Inconnu.

À droite de l'écran, à l'endroit réservé à la photo de l'individu fiché, on voyait un blanc éblouissant. Ce décevant carré vide agressa la vue du directeur à un tel point qu'il en cligna des yeux. Lorsque le technicien appuya sur une autre touche, l'écran changea pour laisser apparaître une page sur laquelle ils pouvaient lire :

Liste des accusations : néant ;

Liste des méfaits : l'ADN de cet individu a été récupéré sur

un soulier retrouvé sur les lieux de l'enlèvement d'une petite fille du nom d'Alexandra Campbell-Sigouin. Les parents de l'enfant sont Paige Campbell et Ted Sigouin. L'enfant était âgée de quatre mois au moment des faits. Elle a été enlevée au parc de la Cité de Longueuil le 17 octobre 2016. Il a été établi que ce soulier appartenait au kidnappeur.

Suivaient, les numéros de référence de l'affaire et de la pièce à conviction.

Yves se redressa tout en continuant de fixer l'écran. « Il avait raison. Ce foutu lévrier avait raison. Il a localisé le kidnappeur ! » lâcha-t-il.

Le temps de composer un numéro était maintenant venu.

Jeremy Clark sentit son cœur frapper contre sa poitrine et sa pression artérielle lui marteler les tempes. Il regardait son bureau sans le voir. Il tenait toujours le combiné téléphonique à l'oreille et peinait à assimiler ce que venait de lui annoncer le directeur du Centre médico-légal. Après plus de deux ans et demi, après toutes ces recherches, ces heures passées dans les parcs à surveiller, à pourchasser, à... espérer... il avait enfin un indice, un point de départ, un élément pour orienter ses recherches. C'était si énorme, qu'il dut s'asseoir.

— Jeremy, prononça près de lui une voix qu'il ne reconnut pas tout de suite. Jeremy, répéta Ron tout en lui arrachant de force le combiné qu'il serrait trop fort.

Il prit une seconde pour s'assurer qu'il n'y avait plus personne au bout du fil, puis le remit sur son socle.

Au fil des mois, Ron avait vu son ami se recroqueviller sur lui-même, doucement, tout doucement, pendant qu'il recherchait une piste... cette piste qui lui apporterait une bouffée d'air... une brise d'espoir. Mais de le voir plonger dans cet état lui faisait peur. Que se passait-il ?

Puis soudain, Jeremy se ressaisit, comme s'il revenait à la vie.

— Maintenant, nous savons, annonça-t-il, il est toujours actif et il surveille le parc du Mont-Royal.

—Yves a obtenu une correspondance? s'enquit Ron. Il l'a trouvé?

—Oui. Leur fichier contient bien un ADN correspondant à un échantillon récupéré sur une des canettes, mais ils n'ont aucune idée de l'identité du gars. Tout ce qu'ils savent, c'est que l'ADN prélevé sur cette canette correspond à celui qui a été récupéré sur le soulier que Roucky a arraché au kidnappeur d'Alexandra.

—Nom de Dieu, souffla Ron.

—Rien ne dit qu'il surveille un seul parc, réfléchit tout haut Maxime.

—En fait, reprit Ron, puisque nous en parlons et que tu me l'as demandé tout à l'heure, j'ai vérifié et sur les huit cas qui nous concernent en ce moment, six ont été perpétrés dans un parc. J'ai établi une liste. Si ces annonces sont reliées à ces enlèvements, il ne surveille pas qu'un seul parc, c'est évident.

Les trois acolytes se dirigèrent vers le bureau de Ron et commencèrent à analyser la liste qu'il venait d'éditer. Il y avait :

Le parc de la Cité : 1 ;

Le parc du Mont-Royal : 1 ;

Le parc Jarry : 1 ;

Le parc La Fontaine : 3 ;

Le Biodôme : 1 ;

La Ronde : 1.

Clark s'assit sur le coin du bureau et s'alloua un moment de réflexion : « Même s'il a procédé une ou deux fois dans des lieux différents, il semble privilégier les espaces verts. Normal, les gens qui fréquentent un parc développent des habitudes, alors qu'ils ne visitent les autres sites qu'à l'occasion. Notre meilleure hypothèse reste les parcs. Si j'étais le ravisseur, je me promènerais et je noterais toutes les possibilités. S'il veut varier son mode opératoire ou changer de parc, il n'a pas d'autre choix. »

—On est confronté à un récidiviste, résuma-t-il à voix haute. On sait qu'il opère dans au moins quatre parcs et, à l'occasion,

dans des parcs d'attractions ou des endroits fréquentés par les familles. Ron, tu refais une analyse de chaque cas... c'est-à-dire des huit enlèvements qui figurent sur cette liste... non, sept, en fait... on connaît parfaitement le huitième.

En prononçant ces dernières paroles, Jeremy marqua une pause. Une autre pensée s'imposait à son esprit : «A-t-il récidivé depuis l'enlèvement d'Alexandra ?» Puis il reprit à l'intention de son collègue.

— Ron, je reprends... Tu révises toutes les infos à notre disposition. Je veux que tu compares les heures des enlèvements, les journées. Je veux aussi savoir si la personne qui accompagnait le bébé était seule ou s'il y avait un autre enfant avec elle. Il faut tout revoir.

Puis il ajouta :

— Toi, Maxime, en plus de me sortir tous les cas survenus depuis dix ans, tu me trouves combien il y a eu d'enlèvements *après* celui d'Alexandra. Y a-t-il eu d'autres annonces et d'autres événements du même genre après cette date ? Ce type... il semble on ne peut plus prudent, mais on commence à mieux connaître son *modus operandi*. Ce n'est pas le moment de se relâcher. Au boulot !

Chapitre 28

La rencontre qu'avait proposée Cynthia à ses clients se déroulait dans un Tim Hortons en banlieue de Toronto ; plus précisément à Brampton. Elle avait choisi la succursale située au coin de Steeles Avenue W et Mc Laughlin South Rd. Facile d'accès, le restaurant possédait un stationnement et disposait d'une salle à manger ; un endroit idéal pour discuter tranquillement.

Lorsque la psychologue arriva, les futurs parents se trouvaient déjà sur place, une tasse de café vide devant eux. Emma Brown portait un long manteau brun clair par-dessus une blouse rosacée. Enroulé autour de son cou, un foulard assorti était desserré. De son côté, son mari, qui avait enlevé son manteau, portait un jean délavé et un chandail molletonné gris. L'un et l'autre semblaient anxieux.

— Bonjour, les salua Cynthia en déposant son porte-documents sur la table. Je commande un café et je vous rejoins.

Elle se retourna et se rendit au comptoir, d'où elle en revint quelques instants plus tard avec une tasse fumante et un beignet. Elle n'avait pu résister.

— Vous n'avez pas eu trop de mal à trouver l'endroit ? s'enquit-elle pour entamer la discussion.

— Non, pas du tout. Je ne sais pas pourquoi, mais aujourd'hui la circulation coulait facilement et le GPS nous a bien dirigés. Nous sommes arrivés un peu en avance, répondit James Davies.

— Tant mieux. Maintenant, pour en venir à la raison de notre rencontre de ce matin, je voulais vous informer que j'ai discuté avec ma belle-sœur et qu'elle accepte de vous céder l'enfant. Même si elle ne désire pas du tout le revoir, elle ne lui souhaite que du bonheur. Ainsi, elle a tenu à s'assurer que vous serez de bons parents. Je lui ai parlé de vous, mais sans fournir de détails qui lui permettraient de vous retrouver. On ne sait jamais. Elle dit qu'elle ne demandera jamais à le revoir, mais nous ne prendrons pas de risques. Alors, voici ce qu'elle propose : elle vous laisse l'enfant et signe tous les papiers officiels nécessaires. Elle signera aussi un document qui lui interdira à tout jamais de tenter de retrouver le petit.

En fait, la seule et unique situation légale qui pourrait provoquer une rencontre entre lui et sa mère biologique émanerait du souhait de l'enfant d'entreprendre des recherches pour la retrouver... et que, bien entendu, ses recherches aboutissent. Comme vous le savez probablement, l'enfant aura toujours ce droit. Ce sera à vous de lui offrir suffisamment d'amour pour qu'advenant cette éventualité, il vous considère toujours comme ses vrais parents.

À travers ce petit discours, Cynthia voulait démontrer qu'elle se préoccupait avant tout du bien-être et des droits du petit. Elle espérait ainsi annihiler toute suspicion chez ses interlocuteurs.

— Je comprends, répliqua Emma. Et je me réjouirai pour lui si jamais un jour il en décidait ainsi et qu'il la retrouvait. Si cela devenait important pour lui, ce le serait pour nous.

— J'abonde dans le même sens, enchaîna son mari. Nous ne l'adoptons pas pour le léser, mais pour l'aimer.

En entendant ces paroles, Cynthia eut un léger frisson. S'ils savaient comment elle se procurerait l'enfant...

— Bien, voilà comment ça se passera. J'ai contacté un avocat spécialisé en adoption pour qu'il nous prépare les documents légaux. Il demandera à ma belle-sœur de les signer, puis me les remettra pour que je vous les présente et que vous les paraphiez à votre tour. Ensuite, il enregistrera tous ces formulaires aux différents ministères pour officialiser l'adoption. Il faut compter entre quatre et cinq semaines pour tout régler. Lorsque ces procédures seront satisfaites, j'irai chercher mon neveu dans la famille où il a été placé et vous n'aurez plus qu'à venir le chercher. En attendant, il faudrait que vous me remettiez un premier versement pour payer une partie des honoraires de l'avocat. Il me faut également « l'aide » que vous avez consenti à offrir à ma belle-sœur. Comme convenu, le tout doit être versé en liquide. Vous m'apporterez le dernier paiement pour l'avocat lorsque vous signerez les documents, soit dans environ une semaine.

— En attendant, nous donneriez-vous une photo du petit ? réclama la femme, alors que son mari sortait une enveloppe.

Prise au dépourvu, la psychologue réagit promptement :

—Je n'en ai malheureusement pas. Je ne voulais pas trop m'attacher, mentit-elle en feignant d'être triste. Si je réussis à en obtenir une, je vous la ferai parvenir.

—Comment va-t-il ? Il ne souffre d'aucune malformation ou maladie héréditaire quelconque ?

—Non, pas du tout. Ce que j'ai appris, c'est qu'il prend du poids et dort comme un loir. Pas de problème avec le lait qu'on lui donne. Il ne souffre pas de coliques et n'est pas du genre pleurnichard. On me dit qu'il sourit toujours.

—Voici les montants que vous avez demandés, annonça James en tendant l'enveloppe. Vous pouvez vérifier. Il y a aussi les copies de nos pièces d'identité, certifiées par un notaire.

—Je me fie à vous pour la somme. Je vais de ce pas remettre ses honoraires à l'avocat. Je lui demanderai de remplir les papiers dès lundi matin, conclut Cynthia pendant qu'elle ramassait le tout pour le ranger dans son sac.

—Dites, reprit Emma, pourquoi nous favorisez-vous ? Ça ne vous rapporte rien.

—C'est ma belle-sœur... et il aurait été mon neveu. Bien qu'il n'ait pas été planifié ni désiré, il est arrivé et je me réjouissais d'avoir un petit être à aimer. Maintenant, tout ce que je peux lui offrir, ce sont de bons parents pour qu'il ait une chance dans la vie, car on ne peut pas dire que la sienne ait commencé de manière très honorable.

Ce petit dialogue concocté au fil du temps attendrissait toujours les gens. Cette femme qui allait perdre son neveu sacrifiait l'amour qu'elle lui aurait porté dans l'espoir de lui offrir une vie meilleure. Ne manquait plus que la petite larme qu'elle n'avait jamais réussi à verser.

Après avoir demandé à ses nouveaux clients le prénom qu'ils voulaient donner au petit, elle les laissa en leur mentionnant qu'elle les contacterait dans quelques jours pour leur faire signer les documents. Quant au certificat de naissance, il leur serait expédié quelques semaines plus tard.

Les documents prétendument préparés par un avocat seraient faux... évidemment. Par contre, le certificat de naissance serait légal, mais étalerait de faux renseignements devenus véridiques. Comment ce tour de force était-il possible ? Pour la simple raison que le gouvernement de l'Ontario avait mis en place un service permettant l'inscription en ligne d'un nouveau-né. Il s'agissait d'indiquer la date de naissance, le poids du bébé, le lieu de la naissance, le nom du médecin ayant pratiqué l'accouchement ainsi que les renseignements personnels des parents. Pour des personnes peu scrupuleuses, les renseignements au sujet de l'enfant et de l'accouchement étaient faciles à inventer. Ensuite, ne restait plus qu'à connaître le nom de quelques médecins et leur lieu de travail. Du côté du gouvernement ontarien, presque aucune vérification n'était effectuée et les chances pour qu'un contrôle de routine tombe sur l'un des candidats de Cynthia s'avéraient, pour ainsi dire, inexistantes. Ainsi, il était facile d'obtenir de faux papiers officiels et c'est ce que la psychologue fournissait à ses clients, à leur insu. Elle leur expliquait que la mère naturelle n'avait pas enregistré le petit, ce qui lui permettait de l'inscrire comme étant leur enfant légitime. Ils devaient simplement lui fournir les renseignements personnels qu'elle leur demandait et choisir un nom pour l'enfant. Au bureau des enregistrements, le petit serait officiellement reconnu comme étant le fils naturel de Emma Brown et James Davies.

Mais pour que tout soit enregistré conformément à la loi, la psychologue devait recourir aux services d'un type qu'elle avait eu la chance de croiser voilà quelques années : Aissa Ali Nasab Hafez ; Ali Hafez, pour abrégé. Algérien de naissance, cet homme avait immigré au Canada en 1994, avant d'être naturalisé canadien en 2001. S'étant parfaitement intégré à la culture de son pays d'adoption, il avait décroché un emploi au sein du gouvernement de sa province de résidence. Depuis, il avait occupé différentes fonctions lui permettant d'établir des contacts dans plusieurs départements. Il savait maintenant comment naviguer dans tous les registres du département de la famille. Aujourd'hui, il travaillait au bureau du recensement de la province de l'Ontario. Lorsque Cynthia l'avait

rencontré, sa femme et lui essayaient de concevoir un enfant. Après plusieurs examens, c'est Cynthia qui leur avait appris que la femme ne pourrait jamais enfanter. Au cours des discussions suivantes, Ali avait mentionné que dans leur pays d'origine, il leur aurait été facile d'adopter un enfant. Il aurait suffi qu'ils se rendent dans un orphelinat pour en revenir avec un enfant, le soir même.

À l'époque, Cynthia n'avait pas encore commencé à aider les gens incapables de procréer, mais ces informations l'avaient amenée à réfléchir. Connaissant bien le cheminement personnel d'Ali, elle avait décidé de le contacter pour discuter avec lui. Devant la proposition qui lui était offerte, Ali Hafez avait accepté de s'investir dans l'aide à l'adoption pour les personnes qui vivaient ce que sa femme et lui venaient de traverser. C'est ainsi que depuis ce temps, il enregistrait illégalement tous les enfants que Cynthia lui présentait sur papier, sans la moindre question. Moyennant ses services, il n'avait posé qu'une seule condition : il voulait le troisième enfant pour sa femme et lui.

Emma Brown et James Davies quittèrent Cynthia Thomson, leur bienfaitrice, le cœur rempli d'espoir.

Chapitre 29

Après avoir trouvé le bureau de Luc Boyer, Clark frappa et entra. La femme d'âge mûr qui l'accueillit se présenta comme la secrétaire du département des mathématiques, section actuariat et logistique. Comme le professeur Boyer attendait l'inspecteur, elle l'introduisit sur-le-champ.

— Bonjour, monsieur Clark, se présenta un homme de grande taille en tendant la main à son visiteur. Luc Boyer. Vous n'avez pas eu de difficulté à trouver mon antre ?

— Non, pas vraiment. Je me suis bien trompé de corridors une ou deux fois, mais il y avait toujours une âme charitable pour me ramener sur le bon sentier. Vous êtes occupé ?

— Nous empilons en permanence du travail qui nous attend, mais je me suis trouvé un peu de temps pour vous recevoir. Alors, expliquez-moi votre démarche en détail.

Après lui avoir résumé le cas qui le préoccupait, Clark termina en lui exprimant ce qu'il souhaitait obtenir.

— Il faut que je découvre ce que ces deux numéros dissimulent. Pourquoi deux séries ? Pourquoi l'un est-il plus long que l'autre ? Pourquoi est-ce toujours le premier qui est le plus long ? Y a-t-il un code pour changer les chiffres en lettres afin de parvenir à formuler un message ? Pourquoi n'ont-ils pas toujours la même longueur ?

— Oui, je vois. Mais de votre côté, vous n'avez aucune idée vers où nous diriger ? Cela nous aiderait à orienter nos recherches.

— Pas vraiment. Je pense que ce sont des gens qui communiquent entre eux et que ces messages servent de signal pour déclencher une opération d'enlèvement. Aussi, je ne crois pas que le positionnement des numéros soit aléatoire, sinon le plus long ne se retrouverait pas toujours en première position.

Le docteur en logique mathématique réfléchit quelques secondes. Ce que le détective avançait présentait un minimum de sens. Docteur en actuariat et cryptologue par passion, Boyer savait bien que, statistiquement, l'inspecteur avait raison. Ainsi, les numéros, ou plutôt l'ordre des numéros avait sa raison d'être. Les

auteurs de ces codes cachaient forcément quelque chose. De plus, le détective lui assurait que quelques jours après la parution de l'annonce, il y avait toujours un enlèvement.

— Bon, j'examine tout ça. J'utilise deux ou trois logiciels très utiles pour résoudre ce genre de problème. Je m'y attaquerai dès ce soir et on verra comment ça se présente. Je vous informerai des résultats. Vous me donnez votre carte ?

— Ah, oui ! bien sûr. J'oubliais, fit Clark en s'empressant de la lui tendre. Pour vos honoraires, vous n'aurez qu'à envoyer votre facture à l'adresse courriel indiquée sur ma carte. Le bureau s'en occupera.

— Nous verrons cela en temps voulu.

Les deux hommes se laissèrent sur cet échange. Puisqu'il se trouvait dans le quartier, Clark se rendit au parc du Mont-Royal. Il n'était pas trop tard pour que des mamans se promènent paisiblement avec leur bébé. De toute façon, si Maxime et Ron venaient à découvrir quelque chose, ils l'appelleraient pour le prévenir. Alors même qu'il avait cette pensée, son téléphone sonna.

— Clark.

— C'est Ron. Je viens d'avoir une idée. Que dirais-tu si je visionnais les vidéos des caméras de surveillance de la circulation de samedi dernier ? Peut-être y verrais-je l'auto que j'ai perdue lorsque le suspect s'est dirigé vers la 15 ?

— Ça vaut le coup d'essayer. On aurait dû y penser avant. J'espère que les bandes n'ont pas été effacées. À ton avis, combien de temps les conservent-ils ?

— Aucune idée. Comme les images sont enregistrées sur des disques durs et que ce n'est qu'une question d'espace mémoire, je dirais plusieurs semaines, ou même plusieurs mois.

— Ce serait bien. Mais est-ce que tu as le temps ? Comment ça va, tes recherches ?

— Ça avance. Ah, oui ! Tu me fais penser à un indice que je juge essentiel. Les dates de parution des neuf annonces que tu as trouvées tombent toujours un vendredi, incluant celle de ce matin. Et je crois que Maxime en a repéré d'autres. Je ne sais pas com-

bien, mais je dirais... quelques-unes. Nous établissons un bilan de tout ça et on se parle.

— Bien. Je repasserai au bureau tout à l'heure, indiqua Jeremy avant de raccrocher.

Alors qu'il se débattait pour éviter les cônes orange et que la circulation était au ralenti, ce qui était maintenant devenu une normalité dans la belle ville de Montréal, l'inspecteur ressentit un besoin primitif. Il avait faim. Il prit l'avenue Milton et se gara au coin de l'avenue du Parc. De là, il repéra un petit resto appelé Presse Café Milton, où il dégusta un cappuccino et un sandwich au thon. Il n'eut besoin que d'une petite demi-heure pour tout avaler. Ensuite, il repartit pour faire sa ronde au parc du Mont-Royal. Il y assura une surveillance assidue pendant trois heures.

À la suite de cette visite, il retourna au poste. Ron était parti, mais Maxime l'attendait. Ensemble, ils examinèrent les résultats des dernières recherches qui se résumaient ainsi :

— J'ai trouvé huit annonces additionnelles qui ont été publiées un peu avant un enlèvement. La plus vieille que j'ai relevée date de 2009. Comme c'était tout près de ma limite chronologique de recherche, j'ai décidé de reculer un peu plus, pour m'assurer de ne rien manquer et je n'en ai repéré aucune autre.

— Huit de plus. Tu as noté les endroits où ont eu lieu ces événements ?

— Bien sûr ! Il en est survenu un de plus au parc Jarry et au parc La Fontaine, et deux au parc de la Cité et au parc du Mont-Royal. L'autre a eu lieu dans le parc national du Mont-Saint-Bruno.

— Mais, ça ne fait que sept, pas huit.

— Oui, tu as raison. Mais si on examine les dates des parutions, il y en a eu deux de suite, en juillet 2011. Je veux dire qu'une annonce est parue deux vendredis de suite, mais il n'y a eu qu'un enlèvement qui a suivi, ce qui représente une anomalie dans leur façon de procéder.

— Est-ce que les annonces affichaient les mêmes numéros ? s'enquit Clark.

— Non : deux annonces ; deux séries de numéros différentes !

—Oui, je vois. Deux annonces différentes pour un enlèvement. Il y a une raison à cela. On va devoir y réfléchir.

—Si nous faisons abstraction de ce cas particulier, on totalise maintenant quinze enlèvements précédés d'une annonce, dont douze se sont produits dans un parc. De plus, le schéma reste à peu près le même... je veux dire que les enlèvements ont lieu entre quatre et vingt-sept jours, au lieu de vingt-six, après la parution de l'annonce. Toutes sont parues un vendredi. Les nombres publiés contiennent tous entre vingt et un et vingt-neuf caractères pour le numéro le plus long, et entre neuf et dix-sept pour le court. Cela n'a donc pas changé. Autre point : avec l'aide de Ron, nous avons noté, à une exception près, qu'il n'y avait qu'une seule personne qui accompagnait le bébé : la mère dans dix des cas, la gardienne dans deux cas et le père lors des deux autres enlèvements. En ce qui concerne le dernier, celui commis à La Ronde, la famille au complet se trouvait sur place. Le plus vieux a eu un accident et les parents se sont empressés de venir à son secours. C'est à ce moment que le ravisseur a agi. Pour les journées où sont survenus des enlèvements, il n'y a pas de régularité. Notre homme opère à peu près tous les jours, sauf le dimanche. On dirait que c'est le jour saint et qu'il ne travaille pas.

—Et pour l'heure. Tu as vérifié ?

—Oui. Sur les quinze, neuf enlèvements se sont produits entre 9 heures et 11 heures, quatre entre 11 heures et midi et les deux autres vers 15 heures.

—Et moi qui passe des heures à surveiller les parcs en soirée. J'étais loin du compte !

—Je ne dirais pas ça. Je me souviens qu'on a coincé deux types grâce à tes surveillances. Alors, en soirée ou en matinée, tu as abattu du bon boulot, rétorqua Maxime pour encourager son ami.

—Oui, c'est vrai. Mais j'y vais aussi le matin, sauf que c'est plus difficile à cause du travail. Maintenant, nous savons que le type agit entre quatre et vingt-sept jours après le signal, si bien sûr l'annonce donne le signal. Mais pourquoi les numéros de l'annonce changent-ils continuellement ? Toujours deux numéros, mais

jamais les mêmes.

— Je ne dirais pas que les annonces ne sont pas les mêmes. Les numéros diffèrent, on s'accorde là-dessus, mais le reste ne change pas : un vendredi, deux numéros, un long et un court. Ces constantes donnent des indications en soi, ne crois-tu pas ? J'ai établi un autre point qui va t'intéresser. Je voulais garder cela pour la fin. Il n'y a pas eu d'autre annonce depuis celle parue avant l'enlèvement d'Alexandra. J'ai vérifié deux fois et je n'ai rien trouvé. Absolument rien.

Déconcerté, Clark se redressa. Tout en fixant son analyste, il se mit à réfléchir. L'intuition qu'il avait eue au matin tendait à se montrer juste. Il finit par demander :

— Qu'est-ce que tu en conclus ?

— Je me suis dit que finalement, nous avons peut-être fait fausse route. Puis, j'ai eu l'idée de vérifier s'il s'était produit d'autres enlèvements depuis ces deux dernières années. Je veux dire... je sais bien qu'il y en a eu, mais quels genres, dans quels contextes, à quels endroits... et voici ce que j'ai rassemblé. Tout d'abord, il y a eu neuf enlèvements de bébés dans le Grand Montréal. Six ont été réalisés par le père ou la mère à la suite de problèmes familiaux. Un enfant a été récupéré chez un pédophile avant qu'il n'abuse de lui et les deux dernières victimes n'ont jamais été retrouvées. Elles avaient cinq et neuf ans. Il y a des enlèvements qui sont survenus dans les hôpitaux, dans les centres d'achats... il y en a même un qui a eu lieu au domicile de l'enfant. De tous, un seul s'est déroulé dans un parc et c'est celui qui a été perpétré par le pédophile. Mais l'enfant avait six ans, pas six mois. De plus, on les a presque tous retrouvés, alors que pour les quinze qui figurent sur notre liste, aucun, et je dis bien aucun, ne l'a été. Ce n'est pas le même mode opératoire.

Maxime marqua une pause, puis reprit.

— Alors, si le type que tu as repéré la semaine dernière est notre homme, et l'ADN semble le confirmer, pourquoi se serait-il arrêté deux ans ? C'est bien ce que nous en concluons, n'est-ce pas ? Depuis l'enlèvement d'Alexandra, il n'y a eu aucune annonce

dans les journaux et aucun enlèvement correspondant au modèle opératoire sur lequel nous enquêtons. Selon nos relevés, de 2009 jusqu'à l'enlèvement d'Alexandra en 2016, il ne s'est jamais accordé de temps d'arrêt. Bon, d'accord, il n'opère pas en hiver, mais c'est compréhensible, car il agit dans les parcs et l'hiver le froid éloigne les gens. Mais pourquoi être demeuré oisif durant deux ans ? J'ai posé la même question à Ron et il m'a sorti cette théorie : lors de l'enlèvement d'Alex, Roucky a mordu le kidnappeur. Selon les rapports des autres événements, jamais le type n'avait été gêné ni aperçu, même de loin. Aurait-il eu assez peur pour mettre fin à son manège ? Et maintenant qu'il s'est calmé et reposé, il recommence ?

Suite à cette discussion, les deux amis se laissèrent pour retourner à leur domicile respectif. Le cerveau de Clark disposait de suffisamment d'hypothèses à analyser pour passer une autre belle nuit... sans sommeil.

Chapitre 30

Samedi ; jour 1

Le lendemain, après une nuit durant laquelle il avait au final assez bien dormi, Clark prit son petit-déjeuner à son restaurant favori. Lorsque le serveur lui présenta sa note, il constata que le montant représentait le double de ce qu'il payait habituellement. Surpris, il leva le regard et le garçon lui rappela qu'il n'avait pas réglé sa note du matin précédent. Tout en riant de bon cœur, le détective paya diligemment la somme demandée et augmenta le pourboire de quelques dollars. C'est alors que le serveur lui remit le chapeau qu'il avait aussi oublié. Jeremy le remercia, puis quitta le restaurant.

Le limier disposait maintenant de quelques éléments de plus grâce aux huit nouvelles annonces déterrées par Maxime. Le modèle se confirmait. Il ne manquait plus qu'à décoder les numéros, mais comment y parvenir ? N'ayant plus d'idée, il se dirigea vers le parc de la Cité. Les informations qu'il possédait démontraient que le type agissait sur une période de quatre à vingt-sept jours après la parution de l'annonce. Or, la dernière annonce datait déjà d'une journée et le jour J pouvait survenir aussi tôt que mardi. Si le kidnappeur prévoyait agir bientôt, il devait sans l'ombre d'un doute faire du repérage en ce moment même. Clark se rendit donc à l'espace nature. Il déambulait, à l'affût d'hommes seuls semblant davantage épier que profiter du moment. Tout en marchant, il réfléchissait. Il s'arrêta, s'assit sur un banc près de l'allée, prit son carnet et, de mémoire, rajouta à sa liste les sept enlèvements reliés aux annonces que Maxime avait découvertes ;

Parc de la Cité : $1 + 2 = 3$;

Parc Mont-Royal : $1 + 2 = 3$;

Parc Jarry : $1 + 1 = 2$;

Parc La Fontaine : $3 + 1 = 4$;

Parc National du Mont-Saint-Bruno : 1 ;

La Ronde : 1 ;

Biodôme : 1 ;

Total : 15.

«Alors, si je me mets dans la peau du kidnappeur, j'irais dans un parc où je n'ai pas beaucoup agi jusqu'à aujourd'hui. Je me dirigerai donc soit au parc Jarry, soit à Saint-Bruno, ou encore, à La Ronde ou au Biodôme. Toutefois, les parcs de la Cité et du Mont-Royal restent des options valables. Si la théorie de Ron s'avère juste et que le ravisseur a eu peur au moment de son dernier crime, il se montrera extrêmement prudent lors de son prochain coup. Mais je n'ai pas davantage d'indices quant au lieu qu'il choisira. Non, non, ça ne va pas. Il y a trop d'impondérables pour que je puisse choisir le bon endroit sans risquer de me tromper.»

Sans autre indice que les annonces qui ne leur avaient presque rien apporté de concret jusqu'ici, il était difficile de prévoir. Toutefois, Jeremy savait que s'il se rendait au parc du Mont-Royal, il ne perdrait pas vraiment son temps puisqu'il y avait repéré le kidnappeur de sa filleule pas plus tard que la semaine précédente. Il n'irait pas tout à fait à la pêche. «Mais... si j'étais lui, je n'envisagerais pas qu'une seule option. Je vais avoir besoin de renfort si je veux couvrir plus d'un endroit à la fois.» Mais on était samedi et selon les conclusions de Ron, ce n'était pas le samedi que le ravisseur s'activait le plus. Clark décida donc que dès lundi, il réclamerait du personnel pour assurer une surveillance plus adéquate et de manière constante, ce qui représentait un objectif irréalisable pour un homme seul. Une autre pensée lui vint : «Pourquoi ne pas renouveler l'expérience avec Roucky ? Ce chien a un flair du tonnerre et si je joue de chance et que je croise notre homme... je ne risque rien à tenter le coup ! »

Il appela Ted sur son portable et lui demanda s'il se trouvait à la maison. Lorsque son ami lui répondit par l'affirmative, Clark lui dit qu'il aimerait passer prendre Roucky et l'emmener se dégourdir les pattes dans un parc. Voilà qui leur ferait du bien, à lui et au chien.

Arrivé chez ses amis, il discuta de choses et d'autres et s'informa de la santé de tout le monde. De son côté, Paige lui avoua que son idée de prendre Roucky pour la journée venait à point, car

Ted et elle espéraient emmener Scott au Jardin botanique, où les chiens n'étaient pas admis.

De retour au parc de la Cité, accompagné de son pisteur, Clark décida de laisser son véhicule au même endroit où deux ans plus tôt le kidnappeur avait garé le sien, soit sur l'avenue Sidney. Bien qu'il fût interdit de ranger son véhicule sur l'un des deux côtés de cette rue, la ville se montrait tolérante les samedis, les dimanches et les jours fériés. Clark descendit et mit la laisse à son compagnon du moment. Même s'il doutait que le soulier ait conservé l'odeur de son ancien propriétaire, il l'emporta avec eux, puis ils partirent vers le lac. Il y avait plusieurs sentiers tout autour et les gens flânaient en jetant des graines aux animaux. Soudain, le détective eut une idée. Il retourna vers les véhicules garés sur l'avenue Sidney, tendit le soulier et demanda à Roucky de le sentir. Ensuite, en longeant les voitures du côté conducteur, il commandait au chien de chercher, tandis que de son côté, il vérifiait les numéros de plaque. Il savait que le type en utilisait une fausse, mais si ce dernier effectuait de la surveillance dans les environs, il y avait de fortes chances qu'il l'ait remise et ce numéro était inscrit dans son carnet. Sachant qu'il recherchait une Honda Civic, Jeremy évitait de perdre trop de temps à examiner les autres modèles, sans pour autant les omettre ; qui sait... le gars possédait peut-être deux voitures.

Ils parcoururent toute l'avenue en examinant les autos garées de chaque côté, mais n'obtinrent aucun résultat. Décus, ils traversèrent un petit boisé menant au lac, tout en jetant un œil attentif aux hommes seuls. C'est ainsi que l'inspecteur conduisit son animal jusqu'à l'autre bout de l'étendue d'eau, non sans constamment lui rappeler de chercher. Arrivé près de la crèmerie, il promena Roucky entre les personnes qui attendaient pour déguster une glace. Son coéquipier ne repérant rien de suspect, ils se rendirent dans le stationnement situé juste à côté et répétèrent la même manœuvre que sur l'avenue Sidney, mais sans plus de succès. Ils gagnèrent ensuite l'extrémité du lac, le contournèrent et repartirent en sens inverse pour tangenter le côté opposé.

Soudain, Roucky se mit à inspecter un point précis avec plus de diligence, l'air de s'intéresser à quelque chose. Il renifla le sol, tourna sur place quelques secondes et émit un grognement en cherchant toujours. Il leva la tête et regarda vers l'extrémité du lac. Clark suivit cette direction du regard et scruta les individus un à un. Il ne voyait rien, même si son chien grognait toujours. « Cherche Roucky ! l'encouragea-t-il. Allez, cherche ! » Roucky partit droit devant en reniflant le sol de gauche à droite, puis de droite à gauche. Tirant fortement sur sa laisse, il avançait d'un pas rapide et sûr. « Se pourrait-il que... ? » osa à peine penser le détective dont le cœur s'emballait. L'animal suivit le sentier qui longeait le côté ouest de l'étang et se dirigea vers le stationnement situé au sud du plan d'eau, du côté du boulevard Julien-Bouthillier. Une fois arrivé à cet endroit, le chien fila en ligne droite vers un espace vide. Là, il se mit à tourner en rond et à chercher. Il venait de perdre la piste.

— Merde ! Ce n'est pas vrai ! se lamenta Clark en gesticulant. Nous l'aurions manqué de seulement quelques minutes ?

Le stationnement affichait presque complet. On y notait que deux espaces libres pour le moment, ce qui signifiait qu'une auto avait quitté cette place depuis peu. Clark n'en revenait tout simplement pas. C'était presque impossible. Voilà moins d'une semaine, il repérait le type au parc du Mont-Royal... et aujourd'hui, il serait venu ici ? À peine croyable ! Est-ce que le flair d'un chien pouvait faire preuve d'autant de fiabilité ? Et surtout, est-ce qu'un soulier emballé dans un sac de papier depuis plus de deux ans conservait son odeur d'origine ? Toutes ces questions créaient des doutes dans l'esprit du détective. Deux fois en moins d'une semaine ? Cette seule probabilité relevait presque d'un canular, à moins qu'elle n'indiquât que son hypothèse voulant que le criminel ait repris du service s'avérait exacte ? Et si c'était vraiment l'homme qu'il recherchait, cela signifiait que l'odeur sur le soulier était toujours présente et que Roucky avait la capacité de la repérer. Il détenait là un véritable atout !

« Caméras ! Est-ce que ce stationnement est équipé de caméras de surveillance ? » Rempli d'espoir, Clark regarda tout autour de

lui dans l'expectative de trouver ces petites boîtes grises ou beiges situées la plupart du temps au faîte des poteaux et exposant un œil noir. Il repéra deux pylônes au fond du stationnement qui supportaient une lumière à leur sommet... pas de caméra. Puis, apercevant un autre poteau près de l'entrée, il s'approcha pour mieux voir... « Zut ! Chou blanc là aussi ! Reste à vérifier sur la rue. » Il retourna à son véhicule, ce qui lui demanda quelques minutes de marche rapide, installa son animal à l'arrière et se plaça derrière le volant. Il s'approcha du coin des rues Sidney et Julien-Bouthillier, puis examina l'extrémité des poteaux les plus près, sans apercevoir ce qu'il cherchait. Tournant à gauche, il suivit le boulevard, dépassa le stationnement qu'il venait de quitter et se rendit jusqu'à la première rue qui croisait sa route : Ovila-Hamel. Pas plus de succès. Il était décontenancé. Il gara sa voiture le long du trottoir et prit un instant pour se calmer. Maintenant, comment procéder ? Si le type arpentait ce parc voilà quelques minutes, cela voulait dire qu'il effectuait de la recherche ou de la surveillance. Il se montrait actif. Son départ signifiait qu'il avait trouvé sa proie et que celle-ci venait de quitter les lieux ou qu'il était reparti sans rien repérer. Se rendait-il vers un autre parc ? Oui, mais... lequel ? « Voyons, réfléchit Clark. Allez, pense un peu plus loin que le bout de ton nez ! Que déciderais-tu ? » Mais les possibilités étaient si nombreuses. Sans compter que chacune d'elles suscitait encore plus de questions. Jeremy ne disposait d'aucun moyen pour le retracer... À moins que... Il agrippa son cellulaire et appela Maxime qu'il savait chez lui. Il avait besoin de son aide.

— Maxime ! Je viens d'obtenir une touche ! Je me promenais au parc de la Cité et Roucky a senti le gars. On a suivi la piste jusqu'au stationnement, mais il venait de partir. Est-ce que tu connais quelqu'un à la surveillance routière qui pourrait vérifier les caméras de circulation du coin ?

— Je répondrais oui, mais que recherche-t-on ? s'enquit Maxime dont l'intérêt s'éveillait.

— Une Honda Civic grise. Elle aurait quitté le stationnement du parc de la Cité en empruntant la sortie qui donne sur le bou-

levard Julien-Bouthillier entre 11 heures et 11 h 20. Si le gars retourne chez lui, il se dirige peut-être vers la 15 à la hauteur de la 40... enfin, j'espère.

— Tu crois qu'il utilisera la 15 ? Mais pour aller où ? S'il va vers le nord, il aurait tout aussi bien pu prendre le tunnel, suivre la 25 et rejoindre la 15 par la 440. Et on ne parle pas des innombrables autres possibilités.

— Alors, on regarde tout ça. Maxime, nous n'avons qu'une petite fenêtre de temps à surveiller. On ne visionnera pas huit ou dix heures d'images. À peine une petite demi-heure, argumenta Clark, bien qu'il comprît la réticence de son collègue à rentrer au boulot le week-end.

— Oui, tu as raison. Je me rends au poste et je me connecte. On verra si nous jouons de chance.

— Tu me rappelles, tu veux bien ?

— Évidemment.

Après avoir raccroché, Clark sortit sa liste des parcs où le kidnappeur opérait et choisit le parc Jarry. Le parc de la Cité était devenu hors propos pour aujourd'hui.

Chapitre 31

Lundi ; jour 3

Comme le visionnement des caméras de surveillance routière n'avait rien donné, Maxime en avait déduit que leur suspect utilisait une autre voiture que sa Civic ou qu'il avait emprunté un itinéraire plus discret. Il y avait aussi la possibilité que l'individu se soit arrêté quelque part, ce qui aurait décalé l'heure de son passage devant les caméras. L'analyste n'aurait tout simplement pas surveillé la bonne plage horaire.

Clark venait de s'entretenir avec Luc Boyer, le mathématicien de l'UQAM. Celui-ci l'avait informé qu'il avait travaillé deux journées entières sur son problème et qu'il aimerait le rencontrer.

Une fois rendu au bureau de l'universitaire, Jeremy fut tout de suite introduit dans les locaux de celui-ci. Là, on le pria d'attendre, car le docteur Boyer donnait un cours. Toutefois, la secrétaire avait reçu pour consigne d'informer son supérieur dès l'arrivée du détective, qui n'eut donc qu'une dizaine de minutes à attendre.

— Bonjour, détective.

— Bonjour, professeur. Vous avez abandonné vos étudiants ?

— Oui. J'avais prévu de leur imposer un travail. Ils en ont pris note et lorsqu'on m'a avisé que vous étiez arrivé, j'ai suspendu le cours. Ils ont amplement de travaux à compléter, et nous aussi, d'ailleurs. Pour en revenir à votre enquête, j'y ai travaillé presque tout le week-end, de même que ce matin. Je crois avoir trouvé quelque chose. Le premier nombre dissimulerait un numéro de téléphone. Mais pour le second, je patauge encore.

— Un numéro de téléphone ? Mais il y a beaucoup trop de chiffres ! Et en plus, les numéros n'ont jamais la même longueur.

— C'est là que se trouve l'astuce ! Voyez-vous, si vous publiez un numéro de téléphone tel qu'il est, il est accessible pour tout le monde. Si j'écrivais, par exemple, 514 555-0152, vous découvririez tout de suite qui je suis, où je vis et qui j'appelle ; ce ne serait qu'une question de secondes. Pour demeurer discret, je n'ai d'autre choix que de coder l'information.

—Mais pourquoi n'y a-t-il jamais le même nombre de chiffres ? demanda encore une fois Clark.

—Pour brouiller les pistes, indiqua Luc Boyer, et c'est exactement le résultat qu'ils obtiennent. J'ai découvert un numéro de téléphone dans un nombre composé de 24 chiffres, mais je n'ai rien trouvé dans les autres. Je reconnais que l'idée de base relève du bon sens. Voyez-vous, dénicher des numéros de téléphone dissimulés à travers une série de chiffres n'est en aucun cas compliqué. Il y a des programmes qui réalisent cet exploit en quelques minutes lorsqu'on les aiguille sur la bonne voie. On entre les chiffres dans le logiciel et on lui demande de rechercher des correspondances. Mais utiliser des numéros à schémas multiples, là c'est brillant ! Le programme ne sait plus à quoi se référer pour exécuter sa recherche. Si finalement il trouve une séquence quelconque, il ne peut pas répéter le même protocole avec un autre numéro, puisque les éléments de recherche changent. Ensuite, il doit comparer sa découverte avec une base de données spécifique. Pour cette dernière opération, il lui faut un temps fou, car il y a des millions de possibilités. En résumé, si en plus de devoir faire toutes ces vérifications les éléments de recherches varient, il est perdu.

—Spécifique ?

—Oui, exactement. Comparer une date de naissance à un numéro de série de moteur Perkins résulterait en une perte de temps, ne croyez-vous pas ?

—Mais comment avez-vous fait, alors ? enchaîna l'inspecteur en faisant fi de la question.

—Dans un site universitaire comme le nôtre, le département des mathématiques dispose de puissants ordinateurs dotés de programmes hautement sophistiqués. J'ai mis quelques terminaux au boulot et je les ai connectés avec des bases de données auxquelles nous avons accès. L'une de ces bases contient les numéros de téléphone de tous les fournisseurs de service téléphonique du pays, soit celle du Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes ; le CRTC.

—Et c'est légal? Ils vous permettent de fouiller dans leur base de données?

—Absolument. En fait, elle a été créée pour cela.

—Bon! Nous avons notre accès... ensuite?

—Il ne reste plus à nos ordinateurs qu'à vérifier toutes les combinaisons possibles. Comme je viens de le mentionner, pour chaque numéro que vous avez relevé dans le journal, il y a des millions de possibilités. Ce processus exige un ordinateur d'une grande puissance et beaucoup de temps. J'ai utilisé trois appareils: les deux premiers triaient les numéros courts et le dernier tentait de décoder le plus long. J'ai obtenu un premier résultat après cinquante-sept heures de travail: un numéro de téléphone enregistré dans la région de Toronto était caché dans le long numéro.

—Toronto? Merde! Oh, pardon, se reprit tout de suite Clark.

—Pas de problème. Suite à cette découverte, je me suis demandé pourquoi nous n'avions rien trouvé avec les petits nombres, qui offrent pourtant beaucoup moins de possibilités. Des millions en moins. Mais pour l'instant, ce n'est pas urgent de le comprendre. J'ai préparé une synthèse de ce que l'ordinateur a décodé, et voici ce que j'en ai tiré:

La séquence de départ est composée de vingt-quatre chiffres;

Le code est 492 360 427 958 525 300 140 347;

Le numéro de téléphone trouvé est le 647 555-0104.

«Maintenant, je superpose les positions du numéro trouvé à celle de la séquence de départ:»

4 9 2 3 6 0 4 2 7 9 5 8 5 2 5 3 0 0 1 4 0 3 4 7 Code du journal;

6 4 7 5 5 5 0 1 0 4 No de téléphone.

«Cette superposition m'offre quelques indices, même s'il reste encore beaucoup de points d'interrogation. Voici les indices:

Le 647 représente un indicatif régional pour des téléphones portables de la région de Toronto;

Le premier chiffre du numéro de téléphone se trouve à la 5^e position du nombre original;

Les chiffres du numéro de téléphone sont tous espacés par un

chiffre médian dans la séquence originale.»

Après avoir vérifié les autres codes, j'ai constaté que ce schéma ne s'applique qu'au seul autre nombre de vingt-quatre chiffres que vous m'avez fourni. J'ai essayé de trouver des numéros de téléphone en partant de la 5^e position des autres numéros, mais ça n'a rien donné. Ainsi, en appliquant les mêmes règles à cet autre nombre original de vingt-quatre chiffres, on obtient :

4 2 0 8 4 0 3 6 7 5 5 2 5 2 5 8 0 2 1 2 4 9 4 0 ;

4 3 7 5 5 5 0 1 4 4.

... les trois premiers chiffres, soit le 437, forment aussi un indicatif pour les téléphones portables utilisés dans la région de Toronto. J'ai vérifié», assura le professeur.

— Encore Toronto, marmonna le détective d'un air songeur.

— Ma liste ne contient que deux nombres de vingt-quatre chiffres, reprit le docteur. Je vais devoir travailler encore un peu pour casser les six autres. Or, nous amorçons une période d'examens et je devrai reporter ces recherches de quelques semaines.

— Mais nous ne disposons pas de quelques semaines ! Vendredi dernier, j'ai repéré une nouvelle annonce et selon notre analyse le kidnappeur agit entre quatre et vingt-sept jours après la parution de l'annonce et il s'est déjà écoulé trois jours depuis la dernière. En théorie, il pourrait passer à l'action dès demain. Connaîtriez-vous un moyen d'accélérer la recherche ?

— Écoutez, je vais demander à la direction du département de me réserver les ordinateurs pour encore quelques jours. Puisqu'ils travaillent sans qu'on ait à les surveiller, ils trouveront peut-être d'autres correspondances. Je programmerai les trois de façon à ce qu'ils se concentrent sur les nombres les plus longs.

— Avez-vous la certitude que tous ces chiffres, les petits comme les grands, ne cachent pas autre chose ?

— Ah, non ! Je peux programmer un ordinateur pour rechercher d'autres types de séquences si vous voulez, mais cela demande du temps et des ressources. Est-ce que ça en vaut la peine ?

—On fait comme ça. Qui n’essaie rien n’a rien. Ah, oui ! J’oubliais ! On m’a remis une liste de huit autres séries de numéros. Je ne l’ai pas avec moi, mais je vous l’envoie par courriel. Vous me donnez votre adresse électronique ?

Une fois celle-ci notée, Clark salua son interlocuteur et tourna les talons. Il se rapprochait, mais le temps lui manquerait-il... ? Il y allait de la vie d’un enfant.

Chapitre 32

LUNDI; jour 3

De retour au poste, Jeremy avait encore une fois besoin de l'aide de l'analyste pour approfondir les recherches sur les numéros de téléphones portables décryptés par Luc Boyer. Comme lesdits numéros possédaient des indicatifs distribués en Ontario, Clark n'avait aucune idée de la méthode à suivre pour obtenir des renseignements sur ceux-ci, les lois ontariennes différant des lois québécoises. De son côté, Maxime était occupé à terminer des dossiers confiés par d'autres inspecteurs.

— Bonjour, Maxime, l'aborda Clark, rien de nouveau ?

— Pas pour l'instant. J'espère qu'Yves obtiendra d'autres informations à partir des empreintes prélevées sur la canette.

— Non, il n'a rien obtenu, il vient de me l'annoncer. Je lui ai d'ailleurs conseillé de ne pas perdre son temps à analyser les autres canettes. Nous avons trouvé ce que nous cherchions, enfin, je crois.

— Ça fera toujours ça de moins à fouiller. En ce qui me concerne, je n'ai rien à te donner pour l'instant.

— Eh bien moi, j'ai quelque chose à te demander. Est-ce que tu peux trouver qui a utilisé un numéro de téléphone répertorié en Ontario ? Il faudrait savoir qui est le fournisseur de ce numéro et obtenir la liste des appels entrants et sortants.

— Il est facile de savoir quelle compagnie offre ce numéro, t'as juste à me le donner. Mais pour ce qui est d'obtenir les registres d'appels et le nom du propriétaire, c'est une autre histoire.

Clark, médusé, regarda Maxime d'un air surpris.

— C'est si facile que ça ? C'est dans une autre province.

— Mais oui. Il existe une base de données nationale dans laquelle tous les fournisseurs de services mobiles inscrivent les numéros attribués à un appareil. Ils disposent d'une liste bien précise de numéros qui leur ont été octroyés par le CRTC et ils ne peuvent utiliser que ces numéros. Par exemple, la compagnie X détient tous les numéros qui commencent par le même indicatif et cet indicatif est rattaché à cette même et seule compagnie X. De là, on peut la contacter et lui demander les informations dont nous avons besoin.

Bon, je l'avoue, certaines boîtes n'accepteront de nous aider que sous la contrainte d'un ordre de la cour. De plus, si le numéro figure sur la liste des numéros protégés, il te faudra une très bonne raison pour obtenir un mandat, mais sinon, c'est relativement simple.

« Encore le CRTC », se dit Clark.

Fébrile, il sortit un bout de papier sur lequel il avait noté les deux numéros découverts par Luc Boyer. Il les remit à son analyste et lui demanda s'il pouvait y travailler dès à présent. Ce dernier lui répondit qu'il lui restait encore quelques heures de travail avant de terminer une recherche pour leur collègue Claude.

Heureux d'apprendre que si le fournisseur voulait bien coopérer, il pourrait connaître l'identité du propriétaire de ces numéros dans un délai assez court, l'inspecteur repartit vers son bureau et pria Ron de venir l'y rejoindre.

— Ça avance tes recherches ?

— J'ai terminé. J'ai repassé toutes les annonces pour essayer de trouver quelque chose de nouveau comme tu me l'as demandé, mais je n'ai rien repéré de mieux que ce que nous savions déjà.

— Il faut donc regarder ailleurs. Tu te souviens du numéro de plaque de l'auto que tu as suivie ? J'aimerais que tu vérifies à qui appartenait cette voiture lorsqu'elle a été envoyée à la casse. On ne sait jamais... Si l'ancien propriétaire demeure sur la Rive-Nord, ça pourrait devenir intéressant. De toute manière, il faut le contacter pour savoir à qui il l'a vendue. L'a-t-il envoyée lui-même à la casse ou est-elle passée par un concessionnaire automobile ? Nous verrons où cela nous conduira. Peut-être que nous aurons la surprise de découvrir qu'il s'agit d'une plaque qui a appartenu au kidnappeur lui-même, suggéra Clark.

Après sa discussion avec Ron, il s'installa devant son ordinateur pour envoyer au professeur Boyer la liste des huit groupes de numéros que Maxime avait décelés. Il en profita pour ajouter celui qu'il avait lui-même découvert le vendredi précédent. Le professeur avait maintenant quinze séries de numéros en main, puisqu'il en avait déjà traité deux.

Une fois cette tâche accomplie, l'inspecteur se renfonça dans sa chaise et réfléchit aux résultats soumis par le mathématicien. Ainsi, dans le nombre le plus long, ce dernier avait repéré un numéro de téléphone, mais rien n'était sorti des petits chiffres... pourquoi ? Pourquoi un numéro de téléphone serait-il suivi par un autre... non ! Ça ne pouvait pas être aussi simple ! Mais en fait... pourquoi pas ! Pourquoi un type t'enverrait-il un numéro de téléphone, si ce n'est pour que tu le contacte ? Et pour s'assurer que tu sois en mesure de le joindre, il doit te faire savoir à quel moment appeler ! Ça faisait plein de sens ! Le numéro provenait de la région de Toronto ! Si les complices communiquaient uniquement par téléphone et seulement lorsqu'ils plaçaient un message dans le journal, comment échangeaient-ils l'information relative à l'heure et au jour du rendez-vous téléphonique, si ce n'est en le spécifiant à travers l'annonce elle-même ? Le deuxième numéro cacherait-il... l'heure et le jour ?

Clark s'empara de sa liste et examina les deux séries de numéros que le professeur avait résolus. Puis, réfléchissant quelques secondes, il décida de préparer un tableau pour comparer tous ces chiffres. Il aligna les grands codes sur une colonne, puis inséra en vis-à-vis les petits dans une deuxième colonne. Ensuite, il analysa ce qu'avait découvert le mathématicien.

Boyer avait utilisé les deux nombres contenant vingt-quatre caractères. Que tirer de cette information ? L'enquêteur regarda de plus près les numéros de téléphone. Dans les deux cas, le code commençait par le chiffre 4, mais le numéro de téléphone débutait à la 5^e position et un chiffre sur deux était ensuite radié. Il choisit une annonce de vingt-sept chiffres et commença à la 5^e position pour composer son probable numéro de téléphone. Il obtint le 529 260-4893 et il lui restait encore quatre chiffres. Il avait peu d'espoir, mais demanda tout de même à Maxime de vérifier dans les fichiers du CRTC. À sa grande déception, l'indicatif 529 n'existait pas.

En reconsidérant les chiffres de Boyer, Jeremy tenta une autre approche. « Si le premier chiffre du numéro de téléphone se

trouve à la 5^e position, alors que le premier chiffre du code est un 4, est-ce que le premier chiffre du numéro de téléphone serait à la 8^e position si le premier chiffre du code est un 7 ? » Il appliqua aussitôt la même technique. Démarrant à la 8^e position de la séquence et sélectionnant un chiffre sur deux, il obtint :

7 3 4 6 5 7 2 4 9 3 2 7 6 5 0 5 4 5 8 0 9 1 3 0 9 2 5. Ce qui donnait :
437 555-0102 !

— Wow ! s'exclama Clark pour lui-même. Ça commence par 437, le même indicatif que le deuxième numéro trouvé par Boyer ! Ça semble fonctionner ! Cet essai confirmait sa théorie. Il ne restait qu'à vérifier si ce numéro existait. « La liste du CRTC ! » Il se leva et se rendit au poste de travail de Maxime.

— Tu peux vérifier celui-ci ?

— Oui, pourquoi pas ! Que te faut-il ?

— Je veux savoir si le numéro 437 555-0102 est un numéro valide.

Deux minutes plus tard, Clark avait sa réponse. Ce numéro existait.

« Super ! On a trouvé ! » Retournant à son poste après avoir remercié son collègue, Jeremy sentait tout son intérieur vibrer.

« Maintenant, explorons le petit numéro ! Est-ce la même méthode qui s'applique ? Voyons voir... » Reprenant le numéro court, il tenta le coup :

« Donc, si c'est ce que je pense, le chiffre 2 du début signifie qu'il faut commencer à la 3^e position. »

2 8 1 6 4 0 3 10 9.

1 4 3 0.

— 14h30 ! Ça marche ! ne put s'empêcher de crier Clark. J'ai trouvé ! Le premier chiffre du nombre indique le point de départ de la solution. J'ai trouvé ! répéta-t-il.

Ron et Maxime levèrent la tête, ainsi que les autres témoins de la scène. Tous semblaient anxieux de savoir ce que leur collègue venait de découvrir de si important pour se permettre de déranger tout le personnel avec ce cri de triomphe. Instantanément, Clark se retrouva avec un attroupement autour de son bureau. Énervé,

celui-ci expliqua qu'il croyait avoir découvert la façon d'extirper l'information contenue dans les messages. En revanche, il devait encore vérifier les autres numéros et, bien sûr, voir auprès des compagnies de téléphonie cellulaire s'ils existaient. Il divulgua donc le code qu'il venait de percer à jour et expliqua que les nombres les plus longs renfermaient des numéros de téléphone, alors que les courts contenaient des heures. Selon lui, il indiquait l'heure à laquelle le coup de fil devait être passé. Est-ce que cette théorie saurait se montrer pertinente ? Une fois les registres d'appels obtenus, ceux-ci pourraient confirmer s'il avait vu juste.

— J'ai vérifié combien de compagnies fournissent le service de connexion pour la téléphonie cellulaire en Ontario, expliqua Maxime. Jusqu'à maintenant, j'en ai trouvé dix-huit, compagnies ou sous-compagnies. Lorsque j'aurai déchiffré tous les messages, je commencerai à contacter les entreprises les plus importantes. Il y a Bell, Rogers, Vidéotron, Koodo, Primus, Allstream, Beanfield Technologies, SasKtel, Vérizion et bien d'autres. J'en aurai pour plusieurs jours.

— Alors, voilà comment nous procéderons. Je prends la liste de tous les codes parus dans le journal et j'en extirpe les numéros de téléphone et les heures auxquelles les appels ont été émis. Avec ce que je viens de trouver, il ne me faudra qu'une heure ou deux et ça t'épargnera un peu de temps. Ensuite, après avoir vérifié auprès du CRTC si ces numéros existent, tu contacteras les compagnies pour obtenir les informations qu'il nous faut, à savoir les noms des propriétaires et l'historique de leurs appels. Je compte sur toi. On arrive au jour J+4 du décompte, tu te souviens ?

— Oui, je sais. Mais je suis seul et nous enquêtons sur d'autres cas aussi urgents que le tien. Je ne perds pas mon temps, je t'assure.

— Je n'en doute pas, Maxime. Mais fais vite, le temps presse.

Chapitre 33

Mercredi et Jeudi ; jours 5 et 6

Maxime, qui essayait d'obtenir l'information sur les numéros de téléphone depuis maintenant deux jours, avait rencontré plus de résistance que prévu et ce fait, avait peu progressé. Comme il n'avait aucun mandat, les compagnies de téléphonie ontariennes se montraient très réticentes à lui répondre, sous prétexte qu'il s'agissait d'informations confidentielles. Des ordres de la cour s'avéraient indispensables, et comme les tribunaux québécois n'avaient aucune autorité en Ontario, l'analyste n'aurait d'autre choix que de s'adresser à un tribunal fédéral. Des imprévus s'ajoutaient.

De son côté, Clark avait demandé au professeur universitaire de suspendre ses recherches, du fait qu'il avait trouvé la clé. Il en était à vérifier leur théorie et si celle-ci se révélait concluante, il n'aurait plus besoin de son aide. Évidemment, il n'avait pas manqué de le remercier de l'avoir mis sur la bonne piste.

Ron n'avait pas eu la main plus heureuse. Ses recherches pour découvrir l'identité de l'ancien propriétaire de la VW Jetta l'avaient mené chez un octogénaire, qui avait envoyé son auto à la casse après avoir perdu son permis de conduire. L'homme en avait profité pour se plaindre, expliquant que ces entreprises profitaient de la misère des gens en ne leur octroyant que la valeur du remorquage jusqu'à leurs installations, alors que sa voiture valait quatre fois plus. Après avoir démontré de l'empathie, Ron avait pris le temps de se rendre chez le ferrailleur, dans l'espoir d'y trouver des indices. Or, là-bas, on avait vite fait de lui apprendre qu'une voiture reçue voilà plus de quatre ans était oubliée depuis quatre ans. Ils en recyclaient un si grand nombre ! De plus, le propriétaire des lieux lui avait expliqué qu'il ne se préoccupait pas du tout des plaques. Si celles-ci se trouvaient sur les véhicules lorsqu'il les broyait, elles y passaient elles aussi. Quant à être au courant si des personnes en dérobaient, allez donc savoir !

Finalement, Maxime obtint de la Cour fédérale un ordre sommant les opérateurs de services téléphoniques : « ... de divulguer toutes les informations relatives aux numéros apparaissant sur

la liste annexée au mandat.» On saurait enfin ! Mis au fait de la situation, Clark rentra au bureau et vint rejoindre le recherchiste qui discutait alors avec Claude.

— Voilà ce que j'ai obtenu, lança Maxime à l'endroit du li-mier. Je t'assure que ce n'est pas banal. Nous retrouvons plusieurs cas de figure en relation avec ces numéros. Pour commencer, tous, sans exception, sont attribués à des comptes à cartes prépayées. Au moment où nous nous parlons, plusieurs sont inactifs, alors que d'autres sont toujours en service. Dans le cas de ces derniers, il semblerait qu'ils aient été réattribués. En fait, ils ont tous été réat-tribués à un moment où à un autre. Je m'explique : un numéro qui a été annulé parce que le compte n'a pas été rechargé peut être réat-tribué à un nouvel utilisateur quelques mois après son annulation. Résultat : les utilisateurs actuels n'étaient pas en possession de ces numéros au moment où ceux-ci ont été publiés dans les petites an- nonces. Comme nous supposons que nos suspects n'utilisent leur téléphone que pour un seul appel et qu'ils en disposent ensuite, tous les numéros qui ont servi ont été annulés, puis réattribués.

Maxime marqua une pause, puis reprit :

— J'ai donc refait une demande pour connaître les noms des détenteurs de ces numéros au moment où les événements qui nous intéressent sont survenus et j'attends les réponses. En ce qui a trait au numéro découvert il y a quatre jours, selon Primus, il est tou- jours fonctionnel et nous recevrons sous peu des informations de leur part. Enfin, comme il se peut que ce numéro soit toujours actif, Claude et moi nous préparions à essayer de le repérer au moment de ton arrivée. Nous avons peut-être une chance de géolocaliser le kidnappeur ! Dès la fin de cette réunion, je m'y mets.

Cette affirmation fut reçue comme une bouffée d'air frais par Clark. Se pourrait-il que...

— Un numéro toujours fonctionnel... enfin un peu de concret, souffla-t-il. Maxime, si tous ces portables n'ont servi qu'une seule fois, crois-tu qu'il serait quand même possible d'obtenir les enre- gistrements des conversations ?

—Je crois que oui. Les compagnies tiennent sans l'ombre d'un doute un registre contenant tous les appels, les dates auxquelles ils ont été effectués et la durée des conversations ; ne serait-ce que pour facturer les communications à leurs clients. Je suis persuadé que toutes les conversations sont enregistrées. Le seul élément qui peut poser problème, c'est l'âge de l'enregistrement. Tu sais que nous parlons d'appels qui ont eu lieu il y a plus de deux ans. Certains datent même de plus de neuf ans, ce qui demande une capacité de stockage faramineuse. On parle, ici, de millions de pages de données. J'espère que les archivistes se montreront compréhensifs.

—Le mandat nous permet-il de mettre la main sur ces informations ?

—Tout à fait, et je pense obtenir assez vite la conversation qui se rapporte à l'annonce de vendredi dernier... si l'appel a bien été effectué. Par contre, les conversations qui datent de sept, huit ou neuf ans se sont tenues alors que la technologie différait beaucoup de celle d'aujourd'hui. Je me demande si ces enregistrements seront encore utilisables.

Toutes ces observations amenèrent Clark à réfléchir.

—Pour ce qui est du dernier numéro, est-ce que nous pourrions être avertis en temps réel s'il est utilisé ?

—Oui, mais je dois obtenir une permission pour procéder à cette surveillance, car ce n'est pas couvert par l'ordre de la cour. Il nous faudrait un autre mandat.

—Pour ce qui est de l'écoute, tu as raison, mais pour ce qui est de localiser l'appel, on peut le faire sans mandat. Mais de toute façon, tu t'y mets. Prépare-toi à te connecter sur ce numéro. J'ignore comment ça fonctionne, mais j'imagine qu'il te faut programmer un truc. Pour ma part, je vais de ce pas te chercher ce mandat et tu l'auras dans l'heure. Il faut localiser cet appareil et écouter cette conversation.

Clark se leva et se dirigea vers la sortie, voulant obtenir au plus tôt ce bout de papier qui ralentissait trop souvent leur travail. Il monta dans son véhicule et prit le chemin du palais de justice de la ville ; un petit trajet d'à peine neuf minutes, le tribunal ayant

pignon sur rue sur le boulevard Jacques-Cartier Est. Dès qu'il y fut, l'inspecteur pénétra dans l'édifice et se présenta au comptoir pour remplir le formulaire requis. Ensuite, il demanda à rencontrer le magistrat sur-le-champ. Une petite heure d'attente suffit avant que sa requête ne soit entendue et accordée. De retour au poste, il remit le document à Maxime en lui disant :

— Voilà, tu peux te brancher.

Maxime terminait une discussion avec l'une des entreprises ontariennes ; il recontactait chacune d'elle dans le but d'obtenir le registre des propriétaires des quinze numéros au moment des enlèvements, ainsi que l'historique des appels effectués à cette période. De plus, il voulait savoir quand les enregistrements des conversations lui seraient livrés. Après avoir raccroché, il leva la tête pour répondre au détective.

— Je m'occupe de ça tout de suite, mais pendant que tu requérais le mandat, j'ai essayé de repérer l'endroit où se trouvait ce cellulaire et ça n'a rien donné. Aucun signal. Alors, soit le portable est éteint, soit on l'a déjà détruit. Comme je disposais encore d'un peu de temps, j'ai appelé le fournisseur du numéro et même si je ne détenais pas encore l'ordre du tribunal, on a accepté de m'aider. Le téléphone a été utilisé samedi dernier. Un seul et unique appel. Un appel entrant, m'a-t-on dit. Il semble qu'il soit trop tard pour le localiser, mais je vais réessayer malgré tout. On ne sait jamais. Toutefois, pour ce qui est de l'écoute, je crois que nous avons demandé ce bout de papier pour rien.

— Quand as-tu dit que l'appel a été passé ? voulut vérifier Clark.

— Samedi, il y a quatre jours.

Pendant que Maxime entrait des données dans son ordinateur, Clark réfléchissait : « L'appel a déjà été passé... Wow, c'est rapide ! Bon, qu'est-ce que ça nous dit ? L'annonce paraît le vendredi. Il y a un numéro de téléphone et une heure... mais c'est vrai ! Il n'y a pas de date ! Alors, comment celui qui reçoit le message peut-il savoir quelle journée il doit appeler ? Il n'y a que deux options : il appelle la journée même à l'heure précisée dans le code, ce qui implique

que le type doit lire le journal tôt le matin. Si c'est le cas, il a peu de temps pour réagir. Ou... il appelle un jour désigné à l'avance, jour qui serait toujours le même. Ah ! C'est ça ! Il passe l'appel le lendemain ! C'est logique. » Les yeux de Jeremy s'agrandirent. Venait-il de découvrir un autre indice ?

—Maxime ! As-tu pu obtenir les dates des appels effectués à partir des autres numéros ? Les Registres ?

—J'en ai obtenu six jusqu'à maintenant, mais je ne les ai pas encore ajoutées au tableau.

—Inscris-les maintenant, s'il te plaît. Si je ne me trompe pas, toutes les dates des appels correspondront à un samedi ; le lendemain de l'annonce.

Maxime s'empressa de s'exécuter, pour constater que son collègue avait vu juste. Tous les appels avaient été passés le lendemain de la parution des annonces. De plus, cet exercice lui rappela qu'un des numéros figurant dans l'une des premières annonces semblait ne jamais avoir été utilisé.

—Quoi ? interrogea Clark. Que veux-tu dire par « jamais utilisé » ?

—Je l'avais oublié, celui-là. Au premier abord, j'ai trouvé cela étrange et je voulais vérifier avec la compagnie de téléphone. Mais par la suite, je me suis essoufflé en travaillant sur un tas de dossiers et j'ai oublié.

—Donc, aucune trace de ce numéro ?

—Exact. Il n'a jamais servi, mais ça nous donne un indice additionnel. Tu te souviens qu'on a trouvé deux parutions dont les dates étaient rapprochées, avec seulement une semaine d'écart entre les deux. Comme on sait maintenant que le retour d'appel s'effectue le lendemain, la raison de la proximité de ces deux annonces découle peut-être du fait qu'un des deux collaborateurs s'est retrouvé dans l'impossibilité de se libérer pour le rendez-vous téléphonique. Ils auraient alors reprogrammé un autre appel en prenant soin de changer de numéro de téléphone. Probablement par prudence. Vois-tu, le numéro qui n'a pas servi a été publié avant l'autre.

—Oui, moi aussi je l'avais oublié et ton raisonnement a du sens. Ils n'utiliseraient jamais deux fois le même numéro. Une fois qu'un numéro a été publié et que l'heure de l'appel est dépassée, ils se départissent du téléphone, même s'il n'a pas servi. Ils sont paranos, ces types... ou ce sont des professionnels. Donc, si c'est le cas, chaque téléphone n'aura servi qu'une seule fois, comme nous le pensions.

—Nos recherches ne s'en trouveront pas facilitées pour autant. Ce n'est pas gagné.

—Ce n'est pas parce qu'ils ont raté un rendez-vous que cela va les sauver. Je les coincerai, les fumiers. Ils kidnappent des enfants, merde ! Bon, maintenant qu'on sait qu'ils s'appellent le lendemain de la parution de l'annonce, plus de temps à perdre avec les autres dates et toutes ces demandes auprès des fournisseurs. Il suffit de leur demander la liste des appels effectués aux dates que nous avons déterminées. Ensuite, il faut se concentrer sur les messages. On aura besoin des enregistrements de ces conversations.

Après réflexion, et pour ne rien laisser au hasard, Clark se ravisa et ajouta :

—Vérifie tout de même si certains téléphones ont fait ou reçu plus d'un appel.

Retournant vers son poste de travail, il aperçut Ron qui entraînait. Ce dernier lui fit un signe pour indiquer qu'il voulait lui parler. Dès qu'ils furent assis, Ron prit la parole.

—Tu m'avais demandé de chercher qui plaçait ces petites annonces dans le *Journal de Montréal*. Après avoir reçu le mandat, je me suis rendu là-bas et je ne suis pas encore revenu de ce que j'ai appris.

—Explique-toi.

—Tout fonctionne par courriels et mandats-poste. Le journal reçoit une demande de l'annonceur. Ils reçoivent le texte, accompagné d'une demande de devis. Lorsqu'ils retournent celui-ci, une réponse les informe qu'ils recevront un mandat-poste dans les deux ou trois prochains jours. Jusque-là, tout va bien. J'ai obtenu les adresses courriel et les noms qui apparaissent sur les mandats.

—*Les?* répéta Clark. Ce n'est donc pas toujours la même personne et le même courriel?

—Voilà. Tu as tout pigé. À chaque annonce, l'adresse courriel et le nom de l'expéditeur changent et les adresses ont ceci de particulier qu'elles sont émises par un domaine qui fournit des adresses jetables tout en assurant l'anonymat de l'expéditeur. Tu n'as qu'à te brancher sur leur site et créer une adresse courriel temporaire, qui sera détruite selon ton bon vouloir. De plus, lorsque tu vas sur un site qui offre ce genre de services, tu utilises un RPV, un Réseau Privé Virtuel. En prenant cette précaution, personne ne peut récupérer ton adresse IP. Il est donc impossible de t'identifier. Dans le cas qui nous intéresse, une fois que notre suspect a reçu la réponse du journal, il détruit l'adresse courriel. Ni vu ni connu. J'ai vérifié, et toutes les adresses que m'a fournies le journal sont aujourd'hui inexistantes.

—Brillant, nota Clark.

—Pour les mandats-poste, c'est le même principe, mais en version papier. Pour établir un mandat-poste, tu te présentes à un bureau de Postes Canada, tu demandes un mandat-poste libellé au nom du *Journal de Montréal*, que tu paies comptant. Une fois que tu as le mandat en main, tu y inscris les informations qui permettront au journal de savoir à quelle annonce s'applique le paiement. Comme je l'ai déjà mentionné, le nom et l'adresse de l'expéditeur relèvent de la fiction. Tout ce dont l'expéditeur doit s'assurer, c'est d'indiquer le bon numéro de référence attribué à son devis. Lorsque l'employé du journal reçoit le mandat, il l'associe à la bonne annonce grâce à ce numéro et indique qu'elle a été payée. Ne reste plus qu'à publier.

—Il n'y a donc rien à espérer de ce côté-là. Ils sont vraiment rusés.

—Plus que je m'y attendais, je l'avoue. C'est frustrant. Une autre piste qui se termine en queue de poisson.

Les deux détectives discutèrent encore quelques instants avant de passer à autre chose. Il ne leur restait plus qu'à se lancer à la recherche d'un autre indice.

Chapitre 34

Jeudi ; jour 6

Espérant forcer le destin, Maxime signala le numéro que ses collègues et lui croyaient encore chaud. Tout ce qu'il obtint fut un message de la compagnie de téléphone disant : « Le numéro que vous tentez de joindre n'est pas disponible pour le moment. Veuillez réessayer un peu plus tard. » Clark, qui s'était approché pour observer, pria l'analyste d'essayer de nouveau. Ils refirent deux autres tentatives et obtinrent chaque fois le même résultat.

— Ça ne veut pas dire que le numéro n'est plus attribué, indiqua Maxime. L'appareil est peut-être hors zone ou fermé. S'il n'était plus fonctionnel, le message dirait que ce numéro n'est plus en service.

— Tu en es certain ?

— Presque. Je vais appeler la compagnie et vérifier avec eux. Mais c'est du presque certain. Si tu veux, on peut faire un test avec un autre numéro qui se trouve sur la liste. Nous verrons bien.

— Non, ce n'est pas nécessaire. Tout ce que tu risques, c'est qu'un type qui n'est pas lié à notre enquête te réponde : un gars « réattribué ».

Jeremy pointa le mur sur lequel apparaissaient tous les renseignements collectés jusque-là et ajouta :

— De plus, à regarder le schéma sur ce tableau, nul doute qu'ils l'ont déjà détruit. Pour ma part, ce numéro est brûlé. C'est comme on disait tout à l'heure : une utilisation et hop ! dans la rivière ! Souviens-toi de ce numéro qu'ils n'ont pas utilisé. La semaine suivante, ils l'avaient remplacé. Non... notre homme a passé son appel samedi dernier et il a ensuite détruit son portable. Pour la compagnie de téléphone, ce numéro est toujours en service, car elle ne sait pas que le téléphone a été balancé. Aussi, comme le forfait que le ravisseur a payé n'est pas épuisé, le numéro restera valide encore quelques mois. C'est pourquoi ils disent qu'il n'est pas disponible pour le moment. Ils ne le déclareront non valide qu'une fois le délai de recharge expiré. Ne perdons plus de temps

avec ça, le décompte continue. Nous avons une petite chance que ça fonctionne et nous avons essayé. Il y a déjà plus de six jours que l'annonce a été placée. Maintenant, tu m'obtiens ces enregistrements... Attends une petite minute... Celui de samedi dernier... il est encore chaud ?

— Je crois que oui, répondit Maxime qui se tournait déjà vers son poste en saisissant une liste. Je peux essayer d'obtenir cet enregistrement-là en premier, si tu veux.

— Bien sûr que je veux ! C'est important ! C'est même prioritaire ! Trouve-moi ça ! Nous entendrons peut-être quelque chose qui nous aidera à orienter nos recherches !

Maxime se pressa de composer un numéro pendant que Clark se rapprochait de Ron pour entamer un remue-ménages. Ils repassèrent les infos qu'ils avaient en leur possession et conclurent que l'indice le plus important résidait dans les numéros de téléphone. Mais que pouvaient-ils en tirer de plus ?

— Nous connaissons la façon dont ils se transmettent les numéros de téléphone et l'heure à laquelle ils se parlent, commença Jeremy. Nous présumons aussi de la façon dont ils gèrent les numéros et les portables. Ce que nous ignorons, ce sont les endroits où ils se les procurent ? Comment le savoir ?

— Les fournisseurs pourraient-ils nous en informer ? Ils savent où les ventes ont été effectuées et ce que le client a acheté : cartes SIM ou appareils. Ces informations nous donneraient un indice sur la région où demeure l'acheteur et nous aurions peut-être la bonne fortune de lui voir la binette grâce à la caméra d'une boutique.

— Merde ! lança Clark. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? D'autant plus qu'avec la quantité que ces mécréants achètent, il apparaît évident qu'ils changent de magasin pour ne pas attirer l'attention. Plus il y a de magasins, plus nos chances de trouver une vidéo de surveillance encore utilisable augmentent. Nous allons creuser ça. Demande à Maxime une copie de la liste des compagnies qui ont vendu ces téléphones et contacte chacune d'elles. On bâche là-dessus tout de suite et on commence par le téléphone de

vendredi dernier !

Pendant que ses coéquipiers effectuaient les recherches, Clark ressassa quelques idées : « Tous les numéros décodés ont été émis en Ontario. Donc, ce que nous obtiendrons, c'est un ou des noms de boutiques ontariennes. Il nous faudra obtenir l'aide de la police locale pour la collecte de données. Ensuite, quand on nous enverra l'historique des appels, nous connaîtrons les numéros entrants, qui eux, risquent fort de provenir du Québec puisque les enlèvements se produisent ici et que les annonces sont publiées dans un journal d'ici. Nous détiendrons ainsi des numéros à pister sur notre territoire, ce qui sera plus facile. »

Lorsque les deux comparses eurent terminé de récupérer les registres et que Ron eut ajouté au tableau les numéros apparaissant dans les historiques d'appels, Clark put constater avec joie que ses déductions s'avéraient justes : aucun appel n'avait été émis à partir des appareils de l'Ontario et chacun de ces derniers n'avait servi qu'à recevoir un seul et unique coup de téléphone. Tous les appels reçus provenaient d'appareils québécois et chacun de ces derniers avait été effectué un samedi. Toutefois, même si la plupart des appareils affichaient un indicatif de la région métropolitaine, d'autres provenaient de la région de Lanaudière, des Laurentides, de la Mauricie ou encore, de Maskoutaine. Y avait-il plus d'un complice ou est-ce que le type changeait d'endroit pour effectuer ses achats ? Voilà qui demandait un peu de recherche. Clark devait retourner au tribunal afin d'obtenir un autre mandat, mais cette fois, il viserait les compagnies québécoises. Il regarda l'heure pour constater qu'il était trop tard. Ses hommes et lui ayant sué toute la journée sur ce dossier, ils en avaient oublié l'heure... ainsi que de s'alimenter. Épuisé, l'inspecteur décida que la journée avait assez duré.

— Ron ! Maxime ! On s'arrête pour une pause. Je vous emmène au resto. Il est déjà 19 heures !

À ces mots, ses deux acolytes consultèrent leur montre. Ni l'un ni l'autre n'avait vu passer le temps et tous leurs collègues de travail étaient rentrés. Clark tint sa promesse et les invita au Bâton Rouge pour savourer un bon repas. Ils essayèrent tant bien que mal

de discuter de sujets divers, mais il y eut plusieurs pauses pendant lesquelles les pensées de chacun erraient vers ces enfants disparus ; de longs moments sans grands échanges. Le repas terminé et étant donné l'heure avancée, tous rentrèrent. Obnubilé, Jeremy n'avait qu'une chose en tête : le jour 7 se présentait à leur porte et il n'avait toujours pas obtenu l'enregistrement de la conversation téléphonique du samedi précédent.

Chapitre 35

Vendredi ; jour 7

Vendredi matin, 7h30. Le septième jour depuis que Clark avait découvert la dernière annonce était déjà entamé. Pour commencer la journée, il voulait confier à Ron la tâche de récupérer l'enregistrement de l'appel du samedi précédent afin d'alléger la quantité de travail de Maxime. Ce dernier se chargerait de contacter les compagnies de téléphonie québécoises et de rassembler les infos sur les numéros recueillis. De son côté, Clark se procurerait le mandat dont ils avaient besoin avant de se rendre au parc où il comptait se livrer à quelques heures de surveillance... quelqu'un devait bien le faire.

Ce qu'il n'avait pas mentionné à ses amis, c'est qu'il irait chercher Roucky. Encore frustré de ne pas avoir vu l'homme que le chien avait flairé lors de leur dernière patrouille, il voulait tenter le coup de nouveau. C'était dans un parc qu'il avait vu ce type une fois, et c'est là qu'il essaierait de le repérer une nouvelle fois.

Rendus à destination, Roucky renifla la fameuse chaussure et les deux amis commencèrent leur ronde. Il était un peu plus de 9 heures et les gens commençaient à affluer. Ayant décidé de changer sa méthode de travail, Clark n'hésitait plus à circuler tout près des hommes seuls, de façon à ce que Roucky puisse les renifler. La fin justifiait les moyens. L'horloge tictaquait, impassible.

Ils écouèrent une partie de la matinée ainsi : observant, espionnant, s'approchant, reniflant et recommençant. Vers 10h30, un type intrigua l'inspecteur. Portant des vêtements sombres, l'homme, qui se tenait à l'écart, semblait suivre une mère et ses deux enfants. Jeremy décida de s'en approcher. Il l'aborderait, lui montrerait sa plaque et lui demanderait ses papiers. Inspection de routine, prétexterait-il. Mais alors qu'ils se trouvaient à environ soixante-dix mètres, l'homme se retourna et tendit la main. Une petite fille sortit de derrière un arbre et vint saisir cette main paternelle tout en demandant :

— Où va-t-on, papa ?

Le papa se pencha pour prendre la fillette et en profita pour lui déposer un baiser sur la joue en lui chuchotant un mot à l'oreille. Surpris, l'inspecteur s'arrêta pour prendre une pause et permettre à son cœur de se calmer. Il se pencha et caressa son animal. Il n'allait tout de même pas intercepter un homme qui se promenait avec son enfant. Il repartit donc dans la direction opposée.

De son côté, l'homme retourna à son auto, satisfait de son début de journée. Bien que celle-ci ait mal commencé, il avait tout de même su en tirer profit. Lorsqu'elle s'était levée, sa cadette se sentait mal. Comme sa femme devait se rendre au boulot et que lui restait à la maison, car il travaillait de nuit, ils décidèrent qu'il garderait l'enfant et qu'il la conduirait à l'école un peu plus tard, si elle se sentait mieux. De prime abord, cela ne lui plut pas trop, car il avait prévu de se rendre au parc pour repérer une prochaine victime. En fait, il l'avait déjà choisie. Il ne lui restait qu'à épier ses habitudes. Or, sachant qu'elle fréquentait le parc du Mont-Royal tous les vendredis matin, il se trouvait coïncé. C'est là qu'il eut l'idée d'emmener sa fille. Après tout, quel enfant n'échangerait pas une journée d'école contre une balade dans un parc ! De plus, sa présence lui servirait de couverture, en plus de diminuer les risques que quelqu'un lui trouve un air suspect. Ils prirent donc le chemin de l'espace vert en emportant les livres de la petite. Au retour, si elle se sentait mieux, il la laisserait comme convenu, à l'école. C'est par ce hasard de circonstances que Clark ne sut jamais qu'il venait de jouer d'une double malchance : il venait de laisser partir l'homme qui lui avait enlevé Alexandra et une brise défavorable avait empêché Roucky de repérer l'odeur du suspect.

Le détective reprit sa quête en déambulant le long de l'étang avec Roucky. Il en était à contourner le lac aux Castors et pensait se diriger vers le terrain de jeu Salamandre lorsque son regard fut attiré par la physionomie d'une femme qui lui rappelait vaguement quelqu'un. La dame venait en sens inverse et tenait la main d'un petit *bout'chou* qui n'avait pas plus de cinq ans. Lorsque celle-ci aperçut Jeremy, elle leva la main en signe de reconnaissance et se dirigea vers lui sans hésitation. C'est au moment où elle se baissa

pour chuchoter quelque chose au garçonnet que la mémoire revint à Clark : « Nadine, la professeure. »

— Bonjour, monsieur l'inspecteur. Comment allez-vous ?

— Bonjour... euh... madame Savard ? C'est bien ça, n'est-ce pas ? Vous êtes bien l'institutrice qui nous a aidés à retrouver le petit Simon ?

— Oui, c'est exact. Vous avez une bonne mémoire. Vous promenez votre chien ?

— Je promène Roucky, oui, mais ce n'est pas mon chien. Il appartient à une amie et il arrive que je le sorte.

— Vous n'êtes pas au travail à pourchasser les méchants criminels ? plaisanta l'institutrice.

— En fait, oui. Je suis ici pour repérer un méchant, lui confia le détective en baissant la voix, comme s'il parlait sur le ton de la confidence, ce qui sema le doute dans l'esprit de la femme.

— Vous n'êtes pourtant pas dans votre secteur de juridiction, est-ce que je me trompe ?

— En effet, je suis loin de chez moi. Vous avez l'esprit alerte, mais bon, c'est une longue histoire. Et vous, vous n'êtes pas à enseigner les bonnes manières à nos futurs dirigeants ?

— Pas aujourd'hui. Je ne travaille plus que quatre jours semaine et je dois dire que j'adore ça.

— J'avoue que je vous envie. Le travail accapare tant d'énergie qu'une troisième journée pour décrocher n'est pas de trop. Mais pour ce qui est de mon boulot, lorsqu'un cas se présente, il faut suivre la piste. Il n'y a pas à tergiverser. Vous venez souvent dans ce parc ?

— J'adore l'endroit, oui. De plus, mon fils aime bien s'amuser dans les jeux du Salamandre. Nous ne jouissons pas de ce genre d'installations au parc de la Cité. Alors, nous venons ici trois ou quatre fois par saison.

— Et comment s'appelle ce petit homme ? s'enquit Clark en se penchant pour s'adresser à l'enfant.

— Olivier ! Et j'ai quatre ans ! répondit le garçonnet en levant la main et en essayant de tenir quatre doigts écarquillés.

—Quatre ans ! Tu seras bientôt un grand garçon, alors ! Quel jeu aimes-tu le plus dans la Salamandre ?

—J'aime mieux *la* trampoline et les échelles ! répondit l'enfant. C'est coooool !

— *Le* trampoline, Olivier, on dit *le* trampoline, le corrigea sa mère.

—Les échelles ? reprit Clark. Et elles montent haut, les échelles ?

—Super haut ! Mais il ne faut pas tomber. Je dois faire attention.

—Je vois que tu as bien appris ta leçon. Je te souhaite de venir ici souvent et de bien t'amuser.

—Je peux toucher à votre chien ?

—Roucky ? Bien... demande-le-lui. Mais je crois qu'il dira oui.

Incrédule, Olivier regarda le chien, puis leva la tête pour voir ce qu'en pensait sa mère, qui lui envoya un petit oui de la tête tout en affichant un grand sourire. Il s'approcha alors et dit :

—Roucky... je peux te caresser ?

L'animal le regarda, puis lui lécha la main.

—C'est un oui, Olivier, traduisit Jeremy. Il veut bien.

Le garçon ne se le fit pas répéter et commença à caresser l'énorme bête. Pendant ce temps, Clark se releva et demanda à Nadine :

—Comment s'est terminée l'histoire du petit Simon suite à son escapade ? Est-ce que les parents ont compris que le problème ne venait pas de lui ?

Surprise de la perspicacité de son interlocuteur un peu bourru, la femme le dévisagea quelques secondes avant de répondre :

—Je crois que la mère a été plus affectée que le père. Après l'avoir ramené, Anick... c'est l'intervenante qui est venue au parc avec nous... a rencontré les parents. Elle a aussi discuté avec Simon à quelques reprises. Elle m'a dit que la mère du petit était venue la consulter plusieurs fois afin de demander conseil et pour acquiescer des trucs pour développer plus de connivence avec son fils.

Le père, lui, a mis plus de temps à réagir. Je ne veux pas le dénigrer, car je crois que c'est un homme bien, mais durant son enfance, on lui a appris que la fonction d'un homme se limitait à pourvoir aux besoins des siens et à faire figure d'autorité. Alors pour lui, la partie affective était plus difficile à intégrer. Il a fini par apprendre que passer du temps avec son fils représentait la meilleure façon de l'aimer. Je crois que Simon a réussi à sensibiliser ses parents.

— Ça sonne agréablement bien à l'oreille, laissa entendre Jeremy, alors qu'il tournait la tête pour jeter un regard au loin.

« Visiblement, autre chose le préoccupe », songea Nadine.

— Je suis enchantée de vous rencontrer, monsieur Clark. Je n'ai jamais eu la chance de vous dire ce que j'ai pensé de l'intervention que vous avez réalisée dans ma classe, voilà quelques années. Je suis d'avis que vous avez agi de façon très humaine. J'ai été surprise par les efforts que vous avez déployés pour que Simon ne soit pas effrayé par votre présence. Vous aviez peur que ça ne le perturbe. J'ai bien aimé cette délicatesse et je profite de l'occasion pour vous en remercier.

— Vous savez, nous ne sommes pas tous de grosses brutes dans la police, s'efforça de plaisanter, Clark, touché par les mots de l'institutrice. J'admets que j'ai été heureux que les choses se déroulent de cette façon. Vous et votre amie avez su gérer la situation et je crois que vous avez été l'élément déterminant. On formait une bonne équipe !

Cette dernière phrase prononcée, Jeremy regarda Nadine droit dans les yeux et fut surpris de constater qu'elle soutenait son regard. Les deux discutèrent encore un moment tout en marchant vers les jeux pour enfants. Dès qu'ils y furent, Olivier s'élança sur *la* trampoline. Ayant noté l'absence du père, Jeremy demanda ce qu'il faisait dans la vie. Nadine lui confia qu'elle ne l'avait pas revu depuis le jour de leur séparation, qui datait maintenant de trois ans. Ils n'avaient jamais été mariés et elle s'en félicitait. Une fois qu'ils se furent installés ensemble, le type s'était avéré un vrai fainéant. Il ne travaillait qu'à l'occasion et se désintéressait totalement de son fils. La goutte qui avait fait déborder le vase fut lorsque Nadine

avait découvert qu'il la trompait. Elle l'avait laissé.

Suite à ces confidences, Jeremy se sentit plus à l'aise de lui parler de sa propre vie. Après avoir confié pourquoi il vivait maintenant en célibataire, il admit avoir conservé un réel respect pour son ex. Comprenant les raisons de son départ, il se refusait à la discréditer. Il précisa simplement qu'elle était d'une nature trop inquiète pour supporter les risques inhérents à son travail et comme lui ne se voyait pas pratiquer un autre métier, il vivait maintenant seul depuis plusieurs années.

Alors qu'il échangeait avec elle sur leurs valeurs respectives, Jeremy sentit que cette femme, qui vouait son existence à de petits enfants, projetait un regard sur la vie qui le rejoignait. La discussion avec cette personne aux convictions profondes se poursuivit, jusqu'à ce qu'il se surprenne à se demander si elle l'estimait autant que lui l'estimait.

Néanmoins, tout au long de leur conversation, Clark, flic jusqu'au bout des ongles, n'avait pas oublié la raison de sa présence au parc. Il avait gardé un œil attentif à ce qui se passait autour d'eux, sans rien remarquer de suspect. Lorsque 13 heures sonnèrent, il se leva presque à regret et salua Nadine et son fils avant de les laisser. Il devait retourner au poste.

Chemin faisant, il décida d'emmener Roucky voir ses collègues. Comme le chien avait un tempérament calme, il ne dérangerait pas et cela le changerait de sa routine. Ils s'arrêtèrent en chemin pour un repas vite fait, constitué d'un hamburger et d'un peu d'eau fraîche pour le canin et d'un sandwich pour le détective. Une fois cette bonne nourriture goulûment avalée, ils reprirent la route du bureau.

—Salut, Maxime, a-t-on avancé? s'enquit Clark.

—Tu nous as amené de la visite! Salut, Roucky!

L'analyste se pencha pour caresser la bête quelques secondes, puis dit:

—J'ai pu mettre la main sur toutes les adresses où ont été achetés les portables en Ontario. J'ai par la même occasion obtenu les dates de mise en service de chacun des numéros. Nous allons

pouvoir établir un lien avec les messages. J'ai ensuite contacté le service de police provinciale de l'Ontario, l'OPP, pour leur demander s'ils pouvaient visiter toutes ces boutiques et vérifier si les bandes de surveillance étaient encore disponibles. Je leur ai aussi demandé d'essayer de trouver de quelle façon les achats avaient été réglés. Je leur ai transmis les dates qui nous intéressent pour chacun des cas. Si la chance nous sourit, nous récolterons peut-être un numéro de carte de crédit ou de débit.

— On peut toujours rêver. Ça prendra combien de temps ?

— Je l'ignore. Mais je sais que si eux nous demandaient d'effectuer le même travail, il faudrait compter une bonne semaine.

— Une semaine ? Merde ! Nous ne disposons pas d'une semaine. Tu ne pourrais pas essayer de...

— J'ai bien expliqué l'urgence de la situation, Jeremy, mais le type n'avait pas l'air trop impressionné par ma tirade. De plus, mon anglais est loin d'être optimum.

— Combien d'endroits doivent-ils visiter ?

— Six. Ce qui semble bizarre, c'est que ce sont des lieux éloignés de Toronto. Il y a Niagara Falls, Kitchener, Guelph, London, Kingston, et même Chatham-Kent qui se situe plus à l'ouest. En fait, c'est à l'autre bout de la province, presque à Détroit. Et remarque ceci : à plusieurs reprises, le client a acheté six téléphones en même temps. Ensuite, tous les achats ont été réalisés durant l'été. Comme si la personne profitait de ses vacances pour faire ses emplettes.

— Six ? Donc, si on extrapole, au moins trente-six ont été achetés, mais nous ne détenons que seize annonces et seize numéros. Où se cachent les autres ?

— Pas seize Jeremy, dix-sept, si on inclut celui de samedi dernier. Et pour ce qui est de savoir où sont les autres... ils ont peut-être d'autres projets, termina Maxime, comme pour laisser sous-entendre que les kidnappeurs pourraient frapper encore.

— Attends un peu... Tu rappelles toutes les compagnies de téléphonie et tu demandes quels autres numéros parmi ces trente-six ont été utilisés. Je veux aussi savoir quand ils l'ont été et qui on

a appelé. Ce réseau d'enlèvements est peut-être plus étendu qu'on le croit. De plus, nous pourrions placer sous écoute tous ceux qui n'ont pas encore été utilisés et les localiser dès l'instant où les ravisseurs communiqueront entre eux, soit *avant* l'enlèvement !

Ébranlé par la possibilité qu'il y pouvait y avoir plus d'enfants disparus qu'ils ne le pensaient, Maxime se retourna pour saisir son téléphone tout en cherchant la feuille sur laquelle les numéros des entreprises étaient inscrits. De son côté, Clark se rendit dans le bureau de son patron, Paul Bourgeonnet, pour lui exposer son problème : le manque de temps et le risque que l'OPP fasse montre de laxisme. Même si, au début de cette aventure, le commandant ne voyait pas d'un bon œil que son lieutenant se lance dans cette enquête sur un possible réseau d'enlèvements d'enfants, avec pour tout indice une intuition, il ne s'y était pas opposé. Il connaissait trop bien Clark pour imaginer qu'il perdrait son temps. Cet enquêteur avait trop d'instinct et de discernement pour amorcer une enquête sans être tout à fait convaincu de la pertinence de celle-ci. Au tout début, craignant que son limier soit aveuglé par l'enlèvement de sa propre filleule, il l'avait restreint à un maximum de trois jours de recherches sur cette affaire. Mais par la suite, voyant que la collecte d'indices se révélait pour le moins intrigante, il avait laissé Clark et son équipe investiguer plus avant. Alors, quand ce dernier vint le trouver pour réclamer son aide, il n'hésita pas à appeler le commandant en chef du Service de police de Longueuil, qu'il connaissait bien. Il précisa qu'il devait lui parler de toute urgence, qu'il y allait de la sécurité d'un enfant. À l'autre bout du fil, la secrétaire le pria de patienter, le temps qu'elle avise son patron qui rentrait à l'instant. Bourgeonnet attendit quelques secondes, puis on lui répondit.

— Pierre-Antoine Prud'homme, que puis-je pour toi, Paul ?

— Bonjour, Pierre-Antoine, j'ai besoin de ton aide. Nous travaillons sur des cas d'enlèvements d'enfants en bas âge et une piste nous mène en Ontario. Nous avons découvert que des numéros de téléphone émis dans cette province ont servi pour organiser ces enlèvements et nous cherchons à identifier les utilisateurs de ces

appareils. Ce sont des téléphones avec une carte prépayée et nous savons dans quels magasins ils ont été acquis. Nous voudrions récupérer un duplicata des vidéos de surveillance de ces boutiques et quelques autres informations, mais nous craignons que l'OPP ne se montre pas trop pressé de réagir. Comme nous pensons qu'un enlèvement aura lieu très prochainement, nous manquons de temps et ne pouvons pas nous permettre le luxe d'attendre leur bon plaisir.

Connaissant avec quel sérieux Bourgeonnet traitait ses dossiers, Prud'homme était toujours enclin à lui venir en aide. Mais, c'est lorsqu'il apprit que cette enquête était menée par le limier lui-même qu'il s'empressa d'acquiescer à sa demande. Après avoir réclamé quelques précisions, il demanda où la requête avait été dirigée. Mettant fin à la conversation, il assura à son commandant qu'il s'occupait de l'affaire dans la foulée.

Au moment où Paul raccrochait, Ron entra tout excité, une clé USB dans la main. Suite au mandat que Clark était allé chercher le matin, il s'était immédiatement rendu chez Koodo pour obtenir un duplicata de la conversation du samedi précédent. Paul et Clark le rejoignirent à son poste, d'où ils interpellèrent Maxime pour qu'il les rejoigne. Ron introduisit la clé USB dans son ordinateur, puis le mit en marche. L'attente leur sembla interminable et on aurait pu entendre une mouche voler. Aussitôt que l'écran s'illumina, Ron exécuta quelques manipulations et des voix sortant des haut-parleurs emplirent la pièce.

— Bonjour, toi. Ça fait un bail.

— Peut-être, mais nous n'avons pas eu d'ennuis.

— C'est vrai. C'était la bonne décision. Tu te portes bien ?

— Oui. Je voulais te dire que je suis prêt.

— J'en suis heureuse. Il arrive justement que j'ai besoin de ton aide. Une livraison de revues, je crois, mais je vais devoir confirmer cela. Il m'en faudrait quatre. J'aimerais recevoir une livraison dans... deux jours. Ce serait possible ?

— Oui, je pense que oui. J'ai déjà vérifié les dates de publication et j'ai quelques options. Mais avant d'aller plus loin, je dois te dire que le prix a augmenté. En fait, il a doublé.

—Ce ne sera pas un problème. Je te recontacterai lorsque je connaîtrai les détails de la commande, ce qui ne devrait pas être très long. Je ne voudrais pas paraître trop pointilleuse, mais comme il y a un petit bout de temps qu'on ne communiquait plus ensemble, n'oublie pas le protocole à respecter à la fin de cette conversation.

—N'aie crainte, ce sera fait dans les secondes suivant cet appel, comme à l'habitude. Au revoir.

—Heureuse que tu sois de retour.

Chapitre 36

Vendredi, jour 7

— Qu'est-ce que c'est que ce... cette... conversation ? s'exclama Maxime. Ça n'a pas de sens ! Des revues ?

— Oui, des revues... mais ne nous énervons pas, intervint stoïquement Clark qui sentait ses tempes battre la cadence, tellement il était interloqué. Analysons tout cela avec un peu de recul. Tout d'abord, les voix sont celles d'une femme et d'un homme qui semblent bien se connaître. Elle lui demande des revues. Quoi d'autre ?

— Elle lui suggère une date approximative pour la livraison, ajouta Maxime.

— Il y a autre chose : elle lui demande de ne pas oublier le protocole. Pourquoi un protocole pour une commande de revues ? questionna Ron. Et ce protocole doit être exécuté juste après la communication. C'est... étrange.

— Repasse l'enregistrement, tu veux bien ?

Alors qu'ils écoutaient de nouveau, encore et encore, Maxime et ses collègues écrivaient sur leur bloc-notes les points qu'ils jugeaient importants. Après une dizaine de fois, l'analyste inscrivit au tableau une liste réunissant ce que chacun avait relevé.

— Bon, voilà ce que nous avons, commença Clark.

- Ils se connaissent ;
- Une voix féminine et une voix masculine ;
- Ils ne se sont pas parlé depuis longtemps ;
- Elle commande des revues ;
- Elle fait allusion à une date de livraison ;
- Elle rappelle à l'homme qu'il y a un protocole à exécuter après l'appel ;
- Il double le prix, ce qui ne semble pas la déranger ;
- Elle lui souhaite bon retour et dit qu'elle est heureuse qu'il soit revenu.

— Vous notez autre chose ? poursuivit l'inspecteur.

— Rien de mon côté, dit Ron.

— Moi non plus, répondit Maxime.

Suite à cela, les trois hommes échangèrent encore quelques idées sans qu'aucun élément ne s'ajoute à la liste qu'ils avaient déjà établie.

— Serait-ce un appel quelconque qui n'aurait rien à voir avec notre enquête ? soumit Clark. À première vue, ça semble être le cas ; une commande de revues ! Mais pourquoi le fameux protocole ? Un protocole à appliquer après une banale commande de revues ? Et pourquoi publier une annonce codée dans un journal pour commander des magazines ? De plus, ils changent d'appareil après chaque commande ! Bizarre, ne trouvez-vous pas ? Non, ça ne colle pas. Il y a autre chose...

— Autre chose... comme une commande d'enfant ? laissa planer Ron.

— Peut-être... peut-être pas. Si nous pouvions trouver d'autres indices. Et le délai ? Elle parle de deux jours, mais il y a plus de deux jours que la conversation a eu lieu. La date de l'appel confirme bien qu'ils se sont parlé le lendemain de la parution de l'annonce. Il aurait donc déjà livré les revues, soit lundi. Si c'est d'un enlèvement qu'il s'agit, ça coïncide avec notre scénario. Il n'y a pas eu d'enlèvement d'enfant rapporté dernièrement. Nous allons devoir réfléchir à tout ça avec un peu plus de minutie. S'ils se montrent assez prudents pour n'utiliser chaque appareil qu'une seule fois, ils peuvent se montrer assez fûtés pour établir un code que personne ne pourra déchiffrer, ne croyez-vous pas ? Et tu ne parles pas en langage codé pour commander des revues, de même que tu ne publies pas une annonce dans un journal pour qu'un fournisseur t'appelle en utilisant un numéro secret.

— Ce n'est pas un peu tiré par les cheveux, tout ça ? On se croirait en pleine théorie de complot, ou presque, répliqua Maxime.

— Mais regarde les éléments qu'on a dans ce message et aligne-les avec ce que nous avons découvert. La femme mentionne que ça fait longtemps et l'homme répond, « Peut-être, mais nous

n'avons pas eu d'ennuis», ce qu'elle approuve. Mais, quels ennuis peut-on avoir en livrant des revues ? A-t-il eu un accident qui l'aurait mis hors service pour... quel est le terme qu'elle a utilisé, déjà... *un bail* ? Vous pouvez me le dire ? Ensuite, il dit qu'il est prêt. Mais prêt pour quoi ? Pour livrer des journaux ? Quel genre de préparation faut-il pour livrer quatre revues ? Elle dit qu'elle pourrait avoir besoin d'aide pour une livraison de quatre revues... qui aurait besoin d'aide pour ça ? Si tu ne peux pas t'en occuper toi-même, pour une question de distance ou de temps, tu n'as qu'à utiliser Fedex ! De plus, tu n'attends pas un bail qu'un type te rappelle si tu as besoin de revues ! Non, je pense qu'il s'agit de notre gars. Il nous faut juste creuser un peu plus.

Clark mit fin à son plaidoyer, puis ses collègues et lui réfléchirent chacun de leur côté. Installés à leur bureau respectif, ils crayonnèrent des idées et des scénarios possibles. En plus de chercher une explication à cette conversation, Maxime relança les compagnies de téléphonie pour savoir où avaient été achetés les portables vendus au Québec. Toutes ces recherches durèrent le reste de la journée. Il se faisait tard et leurs confrères commençaient à quitter le poste.

À cet instant, Ginette, la réceptionniste de soir, s'approcha pour prévenir Maxime qu'il y avait un monsieur de la police de l'Ontario qui voulait lui parler. Surpris qu'on le rappelle si vite et si tard, l'analyste prit la communication.

—Maxime Leblanc à l'appareil.

—Monsieur Leblanc, Walter Stuart de l'OPP. Nos agents ont visité les six boutiques que vous aviez identifiées. Nous avons tenté d'obtenir les duplicatas des vidéosurveillances selon les dates et les endroits souhaités, mais comme il s'agit d'événements datant de plusieurs années, aucun de ces magasins n'a été en mesure de nous les produire. Les bandes sont effacées au bout d'un certain temps, car ils les réutilisent. En ce qui a trait au numéro qui serait peut-être encore actif, il a été vendu par un petit magasin de Niagara-on-the-Lake qui ne dispose pas de caméra de surveillance. Désolé.

—Avez-vous pu obtenir une trace des paiements... numéro de carte de crédit ou autres ? s'enquit Maxime.

—Pour obtenir cette information, nous avons besoin d'un peu plus de temps, car les commerçants doivent fouiller dans leurs archives pour retrouver les factures. Nous commencerons à recevoir des réponses dans deux ou trois jours.

Déçu, mais sans plus car il s'y attendait, Maxime remercia son interlocuteur de l'avoir rappelé avec autant d'empressement. Celui-ci lui mentionna qu'il ne savait pas ce qui s'était passé, mais que quelqu'un disposait certainement d'un bon contact puisque leur service avait été sommé par le sous-ministre de la justice ontarienne lui-même de traiter cette affaire sur-le-champ. Et on leur avait bien spécifié que l'expression «sur-le-champ», dans ce cas-ci, signifiait, «avant la fin de la journée». Ils se laissèrent et Maxime rejoignit ses collègues pour les mettre au courant des dernières informations.

Chapitre 37

Samedi ; jour 8

La journée précédente, alors qu'elle se trouvait au restaurant, fidèle à ses habitudes, Cynthia avait consulté les petites annonces du *Toronto Star* du vendredi, section *At Home Services*. Une parution avait attiré son attention. Elle avait déposé le périodique, demandé la note et réglé cette dernière, pour ensuite sortir. Juste avant, elle avait pris soin de noter deux numéros dans un carnet. Elle aurait à passer un appel sous peu.

Ce matin, elle composa les dix chiffres notés la veille, en les précédant du 1.

— Bonjour, Bernard. Comment ça va ?

— Bien. Juste pour t'avertir que je serai en mesure d'effectuer ta livraison dans cinq heures, s'il n'y a pas de contretemps. Ont-ils arrêté leur choix ?

— Ce sera des journaux. Quatre journaux. Jeudi ? Je vais donc prévoir ta venue comme d'habitude.

— À jeudi, alors.

Sans attendre la réponse, Cynthia raccrocha, démontra son portable en s'assurant d'enlever la batterie et la carte SIM, tortilla celle-ci jusqu'à la rendre inutilisable, vérifia que personne ne la surveillait, écrasa l'appareil du mieux qu'elle put avec son talon et jeta le tout dans une bouche d'égout. Les mêmes gestes venaient d'être posés quelque part sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent.

Chapitre 38

Samedi ; jour 8

Clark s'inquiétait de plus en plus. Non seulement il avait mal dormi, mais de plus, il perdait l'appétit. Il ne parvenait pas à déterminer où les mèneraient ces numéros de téléphone ; aucune boutique n'avait fourni de vidéosurveillance et il était persuadé qu'on leur dirait que tous les achats avaient été payés comptant et effectués par des inconnus. Ils n'allaient nulle part. Hélas, c'était tout ce qu'ils avaient. Même la conversation qu'ils avaient en main n'apportait rien. Il avait mis beaucoup d'espoir dans cet enregistrement que ses collègues et lui avaient réussi à obtenir la veille. Si le message avait été clair, si les kidnappeurs n'avaient pas parlé à mots couverts ou en utilisant un code, il aurait pu jouir d'un argument en béton pour obtenir les effectifs adéquats pour assurer la surveillance des parcs. Mais les scélérats s'étaient montrés plus futés qu'il ne l'aurait cru. Il devait maintenant trouver autre chose. Et aujourd'hui, samedi, les compagnies de téléphonie étaient fermées. Comment réussirait-il à récupérer les informations dont il avait besoin ? Et les jours qui n'arrêtaient pas de défiler !

Il se rendit à son resto de tous les jours et demanda le journal de la veille ; en restait-il un quelque part ?

— Bien sûr que oui, Jeremy, répondit la serveuse. Je sais très bien que tu lis toujours les petites annonces. Comme tu n'es pas venu hier, je t'en ai mis un de côté. Qu'est-ce que tu cherches, au fait ?

— Rien de particulier. Ça m'amuse de voir tout ce que les gens peuvent offrir pour essayer d'empocher un peu de thunes.

— De la thune ? Tu parles d'une expression !

— Ce mot vient de très loin, tu sais. À l'origine, dans le jargon pratiqué par les démunis et les brigands, ça voulait dire *au-mône*. Puis, au XIX^e siècle, en France c'est devenu le surnom de la pièce de cinq francs du fait que c'était celle qu'on donnait aux mendiants. Lorsque la monnaie française est passée aux nouveaux francs, la thune est devenue la pièce de cinq centimes. Au début

des années 1900, ce mot désignait aussi le salaire minimum de cinq francs que les syndicats et les ouvriers exigeaient pour une journée de travail. Puis avec le temps, c'est devenu une expression pour désigner de façon plus générale de l'argent.

— Wow ! Vous en savez des choses, monsieur Jeremy. Vous êtes un homme cultivé, à ce que je vois, lança à la blague la serveuse.

— En fait, c'est que le soir je suis seul et j'aime bien lire. Alors, j'apprends des trucs, forcément. Merci de m'avoir réservé ce journal, termina Clark pour signifier qu'il voulait maintenant se mettre à la lecture.

La serveuse partit vers la cuisine pour passer la commande qu'elle connaissait par cœur. De son côté, Jeremy ouvrit le journal et alla à la rubrique des petites annonces. « Bon, c'est bien beau, tout ça, mais ça ne fait pas progresser mon enquête. Bouge-toi ! » Il survola les annonces, engouffra son petit-déjeuner et sortit après avoir payé l'addition. Il savait comment il écoulait la journée. Avec son fidèle ami, il flânerait toute la matinée au parc du Mont-Royal.

Lorsqu'il arriva chez Paige, une petite surprise l'attendait. La famille Campbell-Sigouin avait décidé d'aller au parc avec lui. Comme Jeremy avait appelé la veille pour annoncer qu'il viendrait prendre Roucky, Paige connaissait l'heure de sa venue et s'était organisée pour que tout le monde soit prêt. Scott, assis sur le peron de l'entrée, l'attendait. Dès qu'il l'aperçut, il sauta au bas des marches pour le rejoindre avec Roucky à sa suite.

— Bonjour, tonton Jeremy ! Nous aussi on va au parc !

— Ah oui ! Et à quel parc allez-vous ?

— Ben, je sais pas. Maman a dit que c'est toi qui décides. Est-ce qu'on peut aller au grand parc avec les jeux ? Celui à Montréal ?

— Celui à Montréal ? Bien sûr qu'on peut aller à celui à Montréal. Il s'appelle le parc du Mont-Royal. Tu l'aimes bien, celui-là ?

— Ben oui ! Il y a des jeux.

N'attendant pas la réplique de son oncle, le garçonnet se retourna tout joyeux en criant à sa mère :

— Maman ! Maman ! Il a dit oui ! On va à celui à Montréal !

Jeremy franchit la porte laissée ouverte par le bambin et pénétra dans la cuisine, un large sourire aux lèvres. Il y trouva Ted qui terminait de ramasser les couverts du déjeuner, pendant que Roucky se pressait contre le détective pour réclamer une caresse.

— Paige s'habille, dit Ted. Elle arrive dans une petite minute. Elle nous a préparé une collation. Il ne me reste qu'à ajouter les boissons. Tu as pris ton petit-déjeuner ?

— Oui, oui. Ce matin, je me suis réveillé assez tôt, alors je suis allé lire le journal au resto. J'ai absorbé ma dose de caféine pour la journée. Scott semble heureux de venir au parc, observa Jeremy. Et comment va Paige ?

Ted s'immobilisa et regarda son ami, le temps de trouver les mots pour exprimer sa pensée.

— Il y a des jours où tout va bien, mais il y en a où c'est plus difficile. Elle est devenue taciturne. Dès que Scott est couché ou qu'il part pour l'école, elle perd tout enthousiasme. Il arrive que je l'entende pleurer lorsqu'elle est seule. Je ne sais plus trop comment je peux l'aider. La douleur a diminué, mais sa joie de vivre n'est plus ce qu'elle était. Elle fréquenterait une garderie, maintenant...

Clark ne savait quoi répondre. Il souffrait, lui aussi. Depuis le terrible événement, une impression de vide s'était creusé un nid dans son bas-ventre et n'en bougeait plus. On aurait dit l'entrée d'un gouffre et il devait faire preuve d'une grande prudence pour ne pas s'y laisser entraîner. Or, les dernières paroles de Ted venaient d'accentuer la sensation de proximité de cet abîme.

Quand Paige entra dans la pièce, Ted détourna le regard et reprit là où il s'était arrêté. Pour sa part, Jeremy se tourna face à elle. Il affichait bien un sourire, mais un sourire meurtri.

— Ah ! Bonjour, Paige ! Je suis content de te voir. Ça fait un moment.

— Ben, t'as qu'à venir plus souvent ! Nous, on ne bouge pas. On ne te voit pas beaucoup depuis quelques semaines.

Clark hésita. Il faillit s'échapper et l'informer de son enquête, mais se retint. « Attention ! Il ne faut pas lui donner de faux espoirs. »

— Je bosse sur un cas difficile. Nous traitons avec les services de police de l'Ontario et ce n'est pas toujours facile. Ils n'utilisent pas les mêmes méthodes de travail que nous et pour les mandats... j'te dis pas.

— Tu trouveras ce que tu cherches, détective. Alors, est-ce que tout est prêt ? Nous pouvons partir ?

Tout le monde se dirigea vers la porte. Scott avait la responsabilité de mettre la laisse à Roucky et de l'amener dans le véhicule. Le groupe effectuerait le trajet avec l'auto de Paige, car il était équipé d'un siège pour enfant. Avant de monter avec eux, Jeremy récupéra un paquet dans le coffre de son véhicule et le dissimula dans un sac à dos pour éviter les questions. Ensuite, il en profita pour garer sa voiture plus convenablement dans l'aire de stationnement de Paige. Tout le petit groupe était prêt.

Ils arrivèrent au parc alors qu'il n'était que 9 h 15. Ne sachant pas que ses amis avaient décidé de l'accompagner, Clark s'était annoncé tôt pour venir récupérer Roucky. À part les joggeurs, il n'y avait donc pas beaucoup de monde et le stationnement disposait de beaucoup de places libres. Paige choisit un endroit où l'auto resterait à l'ombre le plus longtemps possible, puis tous descendirent. La journée se déroula bien, trop bien. Puisque Roucky, à qui Clark avait présenté discrètement le soulier fétiche pour qu'il le sente, ne repéra rien de suspect, le détective profita au maximum de la compagnie de ses amis et du petit Scott. Il se sentait heureux, même si leur présence limitait sa liberté d'action. Au cours de la promenade, Jeremy avait beaucoup discuté avec Paige, mais n'avait pas réussi à lui arracher un sourire radieux comme dans le temps. Il était consterné de ne découvrir que de la tristesse dans les grands yeux de son amie. Lorsqu'elle le fixait, il ne parvenait plus à soutenir son regard.

Vers 14 heures, il décida de contourner le lac et demanda à Ted de l'accompagner. Les deux partirent en laissant à Paige le soin

de surveiller Scott qui s'exhibait dans les jeux pour enfants. Après de longues et douloureuses hésitations, il avait décidé de confier son secret à Ted et de lui révéler ce sur quoi il travaillait. Il lui parla des suspicions qu'il entretenait au sujet de certaines annonces, des numéros de téléphone qu'il avait obtenus et de la conversation qu'il avait écoutée la veille. Il hésita par contre à le mettre au courant de la correspondance de l'ADN qu'il avait trouvée ici même dans ce parc, histoire de ne pas lui donner trop d'espoir, mais...

— Écoute Ted, dit-il finalement, il faut que tu prennes ce que je vais te dire avec beaucoup de circonspection. Je ne veux pas, tu m'entends, je ne veux surtout pas que tu t'emballes. Il y a deux semaines, nous avons vérifié l'échantillon d'ADN d'un type que je trouvais louche. Le gars en question a jeté une canette de jus que j'ai récupérée. Après analyse de son ADN, nous avons découvert qu'il correspond à celle du présumé ravisseur d'Alexandra. On essaie de lui mettre la main dessus, mais nous ne détenons aucune piste pour le localiser. Rien du tout. On ne sait même pas par où commencer nos recherches.

Ted n'écoutait plus. À l'instant où son interlocuteur lui avait dit qu'il y avait correspondance avec l'ADN du kidnappeur de sa fille, son cerveau était resté rivé sur cette information et il n'arrivait plus à se concentrer. Il lui fallut plusieurs secondes avant de réaligner ses idées.

— Tu es certain ? finit-il par articuler. Il n'y a pas d'erreur ? Mais il faut l'arrêter ! Il doit nous dire où elle est ! s'emballa-t-il.

— Tu ne m'écoutes pas. Nous ne savons pas qui il est ni où il se trouve. Nous le recherchons nuit et jour, je t'assure, mais nous ne possédons aucun indice quant à son identité.

— Alors, pourquoi l'as-tu laissé partir ? Pourquoi ne l'as-tu pas arrêté lorsque tu en avais la chance ? lui jeta agressivement Ted à la figure.

Blessé par cette soudaine irruption de colère, Clark recula d'un pas afin de se donner une seconde pour jauger son ami. Puis, il comprit son emportement : il avait mal, toujours et encore. Sa femme et lui souffraient.

— Je ne le pouvais pas, Ted. Il n'a posé aucun geste répréhensible durant tout le temps que je l'ai observé et je ne savais pas qui il était. Je t'assure que si j'avais eu le moindre doute, il serait derrière les barreaux à l'heure qu'il est. Mais je ne disposais d'aucun motif pour l'accoster et je n'aurais fait que lui fournir une raison pour disparaître. Pour le moment, il ignore totalement que nous l'avons repéré. Nous savons qu'il se promène dans les parcs et nous avons toutes les chances de lui mettre la main au collet d'ici quelque temps. Je te demande pardon, mon ami. Je n'aurais pas dû t'accabler avec ça.

S'étant ressaisi, Ted se fit implorant.

— Jeremy ! Il faut le retrouver ! Paige se meurt à petit feu. Elle surnage, elle s'enfonce. Je crois que si Scott n'avait pas été là, elle aurait... elle se serait... Clark, il n'y a pas d'autre solution, plaïda-t-il d'un air abattu.

Les mots se coincèrent dans sa gorge. Il déglutit avec difficulté, avant d'exprimer son affliction. « Tu dois nous ramener notre petite fille. Nous ne vivons plus », termina-t-il dans un soupir empreint de désespoir, alors que les larmes commencèrent à couler.

Clark regretta. À quoi avait-il pensé ? Voulant se soulager d'un poids, il n'avait réussi qu'à rouvrir une blessure qui ne cicatriserait jamais. Il avait fait montre du plus grand égoïsme qui soit en ne pensant qu'à sa propre souffrance.

Ils s'assirent sur un banc pour donner le temps à Ted de reprendre son calme et de se sécher les yeux. Ni l'un ni l'autre ne voulait que Paige s'inquiète. Jeremy mentionna à son ami qu'il lui laissait le choix d'en discuter, ou non, avec sa femme. Lorsqu'ils rejoignirent les autres, par crainte qu'elle devine sa peine, Ted évita autant que possible le regard de sa femme... mais celle-ci décela sa douleur. Elle ne s'autorisa toutefois pas à le presser, habituée qu'elle était de le voir avec les yeux ainsi rougis et presque sans vie. Elle pensa qu'il venait de se confier à Jeremy et qu'il s'était laissé déborder. Elle le comprenait si bien. Elle était soulagée qu'il eût trouvé la force de parler à un ami.

De retour à la maison, Clark reprit son véhicule et, survolté par ce moment passé en compagnie de Ted et sa famille, il décida de se rendre au poste, histoire de réfléchir dans ce lieu qui constituait son antre. Comme prévu, il trouva l'endroit désert. Il s'assit à son pupitre et réécouta l'enregistrement de la conversation téléphonique que ses collègues et lui avaient obtenu la veille. Il activa l'appareil et écrivit à nouveau tout ce qu'il entendait au fur et à mesure que les suspects parlaient, n'arrêtant la bande que lorsqu'il était dépassé par le débit trop rapide de la conversation. Il réfléchissait et espérait mettre le doigt sur une nouvelle piste.

— Bonjour, toi. Ça fait un bail.

— Peut-être, mais nous n'avons pas eu d'ennuis.

— C'est vrai. C'était la bonne décision. Tu te portes bien ?

— Oui. Je voulais te dire que je suis prêt.

— J'en suis heureuse. Il arrive justement que j'ai besoin de ton aide. Une livraison de revues, je crois, mais je vais devoir confirmer cela. Il m'en faudrait quatre. J'aimerais recevoir une livraison dans... deux jours. Ce serait possible ?

— Oui, je pense que oui. J'ai déjà vérifié les dates de publication et j'ai quelques options. Mais avant d'aller plus loin, je dois te dire que le prix a augmenté. En fait, il a doublé.

— Ce ne sera pas un problème. Je te recontacterai lorsque je connaîtrai les détails de la commande, ce qui ne devrait pas être très long. Je ne voudrais pas paraître trop pointilleuse, mais comme il y a un petit bout de temps qu'on ne communiquait plus ensemble, n'oublie pas le protocole à respecter à la fin de cette conversation.

— N'aie crainte, ce sera fait dans les secondes suivant cet appel, comme à l'habitude. Au revoir.

— Heureuse que tu sois de retour.

Clark se redressa dans sa chaise et fixa ses gribouillis. Cette conversation cachait sans l'ombre d'un doute beaucoup plus d'indices qu'elle en avait relevé lors de la première séance d'écoute. Se concentrer et écouter au-delà des mots. Voilà ce qu'il devait réussir. Il repassa la bande en suivant un à un les mots qu'il avait retranscrits. Chaque fois qu'il lui venait une impression provoquée

par un mot ou une intonation, il l'encerclait et notait l'impression ressentie. Cet exercice terminé, il regarda ce qui attirait son attention et se dit que les mots prononcés ne signifiaient pas ce qu'ils représentaient. Les kidnappeurs utilisaient un argot.

À cette pensée, il se remémora un article qu'il avait lu sur le sujet. À l'origine, le terme argot était synonyme de jargon et désignait un langage inventé par les mécréants et les malfaiteurs du Moyen Âge et qui vivaient dans les faubourgs de Paris. Employé par différentes catégories de locuteurs, il était inaccessible aux gens extérieurs à leur groupe. Ils pouvaient donc parler de leurs projets macabres en public, et ce, en toute impunité. Le milieu où vivaient ces groupuscules s'appelait argot. On parlait donc du jargon de l'argot. À compter du XVII^e siècle, le terme jargon se voit peu à peu supplanté par argot, tout en conservant la même signification.

Revint également à la mémoire de Clark un passage du roman *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, publié en 1831. Hugo établit une extension de l'usage de l'argot à son époque en assumant que, même si l'argot est la langue de la misère, on pourrait généraliser le fait que tous les métiers, toutes les professions, utilisent leur argot. Il alla même plus loin en ajoutant que *tous les accidents de la hiérarchie sociale et toutes les formes de l'intelligence possèdent le leur*¹.

Reprenant son analyse, Clark émit l'hypothèse que si c'était bien une commande d'enfant, les kidnappeurs utilisaient dans leur argot le mot revue pour enfant. « Mais pourquoi alors dit-elle qu'il lui en faudra quatre ? Il n'en enlèvera tout de même pas quatre en une seule opération ! » songea le limier. Puis, continuant sa réflexion, il se dit :

« Je dois prendre un peu de recul et recommencer depuis le début. Tout d'abord, d'entrée de jeu, la femme dit : *« Ça fait un bail. »* Donc, si je présume que ce type est celui que je recherche, et que *« ça fait un bail »* qu'ils n'ont pas communiqué ensemble, alors il est concevable de penser que... mais oui ! Maxime m'a précisé qu'il n'y a pas eu d'autre annonce depuis l'enlèvement

1. Hugo, *Les Misérables*, t.2, 1862, page 189.

d'Alexandra. Si c'est le cas, et si c'est bien mon type, ça veut dire que lorsque Roucky lui a rongé le pied, Ron avait raison, il a eu peur. Une sacrée peur, je dirais. Il a donc décidé de s'accorder un temps de repos ! Ça pourrait être envisageable ! Il s'est arrêté deux ans et maintenant, il revient. »

Jeremy décida de considérer ce message avec cette approche : le gars revenait. Ça rendrait également logique le fait qu'elle lui rappelle le protocole et que le kidnappeur réclame une augmentation sans que celle-ci rechigne. « Il a eu peur, alors il exige plus. »

« Maintenant, comment aborder la suite ; elle veut des revues. Si je continue avec cette idée et que le mot « revue » signifie « enfant », alors que voudrait dire le nombre « quatre » ? De toute évidence, pas le nombre d'enfants ; ce serait tout de même incroyable ! Reprenons : tous les enlèvements survenus après la publication d'une annonce ont été perpétrés aux dépens d'enfants en bas âge ; entre trois et dix-huit mois. Le nombre de revues désignerait-il « l'âge » du petit ? Mais quatre ans, c'est plus vieux qu'à l'habitude. Ça ne correspond pas, sauf s'ils ont décidé de changer leurs habitudes, d'élargir l'offre. »

L'inspecteur alignait les idées les unes après les autres, dans le but de repérer une cohérence. Le délai de livraison le tracassait également. Le type ne s'allouait que deux jours pour agir, mais Clark pensait que c'était trop court, surtout que ce coup ne semblait pas planifié depuis longtemps. Les deux complices ne s'étaient pas parlé depuis des lunes et l'homme venait tout juste d'annoncer à la femme qu'il revenait. Lorsque tu prépares un truc du genre, tu le planifies longtemps avant de passer à l'acte. Est-ce que le chiffre pour le nombre de jours doit être doublé, triplé ou multiplié par lui-même ? Est-ce que le mot « jour » voudrait dire autre chose ? Il fallait qu'il y ait un sens caché, car ce message datait de plus de deux jours. Donc, si « jour » voulait dire « jour », l'enlèvement aurait déjà eu lieu. Alors, peut-être que jour signifiait semaine ? Ou mois ? Non, pas mois. Les enlèvements étaient toujours perpétrés peu de temps après l'annonce... alors, semaine ? Voilà qui semblait crédible, car ça respectait le délai de quatre à vingt-sept jours.

Clark reprit la feuille sur laquelle il avait transcrit la conversation et pointa une phrase qu'il avait omis d'analyser: «j'ai regardé les dates de publication et j'ai quelques choix»: À n'en pas douter, cela signifiait quelques choix d'enfants.

Le détective nota cette hypothèse sur sa feuille. Si «jour» signifiait «semaine» et qu'il avait repéré une cible, l'urgence était plus concrète qu'il ne l'avait estimé. Une semaine était déjà passée depuis que les kidnappeurs avaient eu cette conversation. Il y aurait donc un enlèvement dans quelques jours. Il fallait sans conteste qu'il trouve un moyen de surveiller les parcs, et ce, le plus tôt possible. Mais comment convaincre son patron? Il aurait besoin de beaucoup trop de personnel sur une période trop longue. Il ne voyait pas comment obtenir l'autorisation de surveiller six ou huit parcs pendant une semaine... voire deux. C'était hors de question. Il fallait trouver autre chose, mais il existait une quantité innombrable d'inconnus, de possibilités. Clark ajouta à sa liste quelques points de la conversation qu'il voulait étudier de plus près.

«Le terme «les dates de publication» dont il est question dans le message; serait-ce la date de l'enlèvement? Non, ça ne colle pas. Il dit avoir plusieurs choix... est-ce que publication voudrait dire enfants, ou cibles? Il aurait plusieurs choix d'enfants?

Livraison: est-ce la date de l'enlèvement ou une cible?

Le nombre de revues: est-ce l'âge? En mois ou en années?

La question: tu es en forme? cache-t-elle autre chose? Le type a-t-il été malade? Accidenté? Blessé? Serait-ce de la morsure de Roucky dont ils parlent?

Quand la femme dit: «ça fait un bail», ça signifie combien de temps? Lorsque tu utilises cette expression, cela veut dire très longtemps... Combien de temps... deux ans?

Comment le prix peut-il doubler subitement sans que cette augmentation n'embête celui qui paie? Et ce protocole... »

Jeremy déposa son stylo et fixa la feuille. «Quelle divagation! Je ne fais que me répéter. Un gribouillis, voilà ce que c'est.»

Trop fatigué et l'esprit trop embrouillé pour pouvoir tirer quelque chose de sa réflexion, l'inspecteur plia le papier et le glissa

dans sa poche. Il dormirait là-dessus... Il sortit manger, mais savait pertinemment qu'il aurait de la difficulté à avaler la moindre bouchée, tant il s'inquiétait du fameux délai...

Chapitre 39

Lundi matin ; jour 10

En ce lundi matin, tout le monde était présent au bureau. Durant toute la journée du dimanche, Clark avait déambulé au parc Jarry. Tout en effectuant de la surveillance, il n'avait cessé de remettre son analyse en doute. Mais après avoir tourné et retourné les indices et les mots à demi voilés dans tous les sens, il était maintenant convaincu que ses collègues et lui suivaient la bonne piste, et cela n'avait rien à voir avec le fait qu'Alexandra lui manquait.

Dès le début de la journée, Clark avait demandé à tous ceux qui étaient impliqués dans son enquête de se joindre à lui pour une petite réunion. Il désirait revoir les indices avec ses collaborateurs et leur divulguer ses conclusions. Il leur apprit que durant le week-end, il avait écouté et réécouté la conversation que Ron avait obtenue

—Analysons les mots. Je pense que revue signifie fille. La femme demande à l'homme de lui apporter une fille. Si elle avait voulu un garçon, elle aurait dit quelque chose comme livre ou magazine. Ensuite, il faut se rappeler que tous les enfants enlevés après une annonce avaient entre trois et dix-huit mois. Comment les ravisseurs déterminent-ils l'âge ? Je crois que la réponse est dans le nombre de revues commandées : quatre, dans ce cas-ci. La femme veut une enfant de plus ou moins quatre mois. Alors, nous surveillerons prioritairement les mamans qui promènent un poupon de sexe féminin, tout en jetant quand même un coup d'œil à celles qui triment un petit garçon. On ne sait jamais.

—Ton hypothèse implique beaucoup de « peut-être », tu ne trouves pas ? lança le patron qui s'était discrètement invité à la réunion.

Même s'il était surpris de le voir là, Clark ne se laissa pas déstabiliser. Il répliqua du tac au tac :

—Pas des « peut-être », mais des faits. Quand j'ai commencé à lire la transcription du message, je me suis moi-même posé ces questions : est-ce que je fabule ? Est-ce que je souhaite tellement at-

traper le kidnappeur d'Alexandra que je m'en crée un ? Finalement, c'est l'enchaînement de toutes ces occurrences qui m'a convaincu. Depuis l'enlèvement d'Alexandra, il n'y a pas eu de petites annonces à deux numéros ni d'enlèvement suivant le *modus operandi* que nous connaissons. Puis, une annonce est publiée, suivie d'un appel téléphonique au cours duquel un type annonce son retour au moment même où je repère un individu dont l'ADN correspond à celui du ravisseur de ma filleule. Et pour combler le tout, les interlocuteurs font allusion à une absence prolongée. Non, vraiment pas possible. Je ne crois pas aux coïncidences et là, c'en serait une énorme ! Il est évident que nous épions le bon suspect.

Le patron regarda fièrement son subalterne en se disant que malgré sa souffrance, cet homme ne craignait pas d'aborder le sujet qui le consumait. Il n'hésitait pas à avouer que la perte de sa filleule représentait un fardeau lourd à porter. Il se tut et laissa la rencontre suivre son cours.

— Et pour le délai, intervint Ron. Ces deux jours, ça ne colle pas.

— Je dirais que deux jours veulent dire deux semaines... pourquoi pas ? Si on regarde la chronologie des autres enlèvements, c'était entre quatre et vingt-sept jours après la parution de l'annonce. Alors, je ne vois pas autre chose. L'enfant sera enlevé cette semaine, car dans le message, l'homme dit deux jours, donc deux semaines. Nous entamons la deuxième semaine, termina Clark sur un ton qui transpirait l'inquiétude.

Les détectives discutèrent ferme pendant une bonne heure durant laquelle Jeremy ne cessait de regarder sa montre en se disant qu'il devrait se trouver dans un parc pour surveiller. Il s'énervait. À la fin de la rencontre, il expliqua à ses deux acolytes ce qu'il voulait qu'ils finalisent en priorité, puis il sortit et passa prendre Roucky. Il entendait passer les deux ou trois prochaines heures dans deux parcs avoisinants.

Son patron, qui n'était pas entièrement convaincu qu'il visait juste, le laissa tout de même agir à sa guise sachant que dans de nombreux cas, son flair s'était montré très perspicace. De plus, il

n'y avait aucun cas urgent et la seconde équipe, Claude et Benoit, suffisait à la tâche... pour l'instant. Il était à espérer que Clark n'ait pas à laisser tomber son travail en cours.

Ron avait reçu la consigne de se rendre au parc du Mont-Royal et d'y passer le reste de la matinée. Il leur fallait surveiller le plus de territoire possible. Et cette fois-ci, s'il repérait le suspect, il ne le laisserait pas filer. Il l'emmènerait au poste et vérifierait son identité. Et si jamais l'individu possédait une Honda Civic, il réclamerait un mandat pour vérifier son ADN et fouiller la voiture de fond en comble. Pour l'ADN, si on lui refusait le mandat, il agirait de manière discrète, même si c'était à la limite de la légalité; une tasse de café ou un ustensile utilisé pendant la détention de l'homme suffirait. Il serait tenu de le relâcher sur le moment, mais si son ADN correspondait à celui trouvé sur le soulier que Clark trimballait, il le tiendrait !

Maxime, de son côté, était chargé de recontacter les compagnies de téléphonie québécoises pour obtenir les informations qui ne leur avaient pas encore été communiquées. Il n'exigerait pas de copie des conversations, car il s'agissait forcément des mêmes que celles transmises par les compagnies ontariennes.

Sa tâche suivante consistait à écouter et transcrire les enregistrements qu'il avait déjà en main. Il savait que certains se révéleraient peu utiles, du fait qu'ils dataient de plus de neuf ans, mais il espérait tout de même réussir à récupérer des indices qui conduiraient vers une solution. Lorsque midi sonna, il avait terminé de transcrire le premier enregistrement et avait à peine commencé le second. Le travail s'annonçait plus long que prévu, mais il voulait éviter d'aller trop vite et de manquer quelque chose. Heureusement, sa dernière tournée auprès des compagnies ontariennes avait porté ses fruits et il détenait maintenant tous les enregistrements.

Il prit une petite pause et s'installa à la cafétéria pour avaler son repas en vitesse. Il voulait avancer le plus possible afin de pouvoir confirmer ou infirmer la théorie de son collègue. De retour à son poste, il décida de demander l'aide du département du Centre technique de la Sûreté du Québec, à qui il indiqua qu'il détenait

quinze conversations d'environ deux minutes chacune et qu'il tenait à déterminer combien de voix différentes prenaient part à ces dialogues, non sans ajouter qu'il y avait urgence. On lui assura que puisque c'était si pressé, il obtiendrait la réponse en fin de soirée.

Maxime envoya donc une copie des conversations à son homologue du département technique, puis reprit son travail. Il se réjouissait que les autorités leur permettent de recourir à ce service. «On avance, comme dirait Clark», pensa-t-il en cliquant sur la touche «lecture» qui apparaissait sur son écran d'ordinateur. Les dialogues reprirent.

Pour sa part, Ron arriva au parc du Mont-Royal à 10h20. Il aurait aimé arriver un peu plus tôt, mais le trafic et les cônes orange l'avaient retardé. Il laissa son véhicule dans le stationnement public et entreprit de se diriger vers les jeux pour enfants dans la section Salamandre. Même s'il n'avait jamais vu le suspect, Clark lui avait donné une bonne description du gars à la canette. Pour ne pas trop attirer l'attention, Ron avait pensé à emporter un journal. Il s'assit sur un banc et commença à simuler. Il resta là une vingtaine de minutes, puis se déplaça pour répéter son manège un peu plus loin. Tout ne tenait qu'à la chance. Il fallait qu'il se trouve au bon endroit au bon moment et qu'il y ait une maman avec son poupon dans les alentours. Au début, il avait pensé ne pas trop s'attarder près des jeux... pourquoi une maman demeurerait-elle près des jeux, alors que son bébé n'avait que six mois? Ne serait-elle pas plus encline à le promener plutôt qu'à rester immobile? Puis, il se remémora ce qui était arrivé à Paige. L'enlèvement avait pu être perpétré seulement parce que Scott était tombé à l'eau. Déduction : si la mère s'occupait de plus d'un enfant, cela facilitait le travail du kidnappeur. Ron se ravisa donc et convint de passer plus de temps près de l'aire de jeux, à la condition qu'il s'y trouvât des mamans avec leur bébé.

Clark utilisait une tactique assez différente de celle de son collègue. Accompagné de Roucky, il déambulait dans le parc en suivant les petits sentiers. La bête reniflait le soulier et se promenait à proximité des gens. Essayant de demeurer discret, Jeremy ne lui

permettait pas d'approcher une personne pour la sentir. En lieu et place, il restait à deux ou trois mètres des hommes et surveillait la réaction du chien. Ainsi, il n'y avait aucun risque pour que le suspect remarque son manège. De plus, Roucky n'avait pas besoin de coller son nez sur une personne pour sentir son odeur. Ne l'avait-il pas prouvé lorsqu'il avait repéré ce type dans une ruelle voilà trois ans, alors qu'il se trouvait à plus de cinquante mètres de lui ?

L'odorat d'un chien fonctionne d'une façon bien particulière, et pour cause. Il s'agit d'un sens chimique, comme le goût. Ce que l'on appelle le nez, chez le chien, est en fait un dispositif olfactif naturel et est constitué d'éléments qui lui permettent de percevoir les odeurs de cent à cent mille fois plus efficacement que les humains. Ce système olfactif possède près de trois cents millions de récepteurs, contre environ cinq millions chez l'homme. La truffe et les deux narines représentent les premiers éléments de l'appareil du chien. Grâce à tous ces attributs, celui-ci peut détecter sans peine la présence de 5 mg de sucre dilué dans un million de gallons d'eau, alors qu'un humain peut difficilement détecter cette substance dans une simple tasse de café.

C'est pourquoi Clark avait choisi cette façon de procéder qui n'était peut-être pas la meilleure, mais qui lui permettait d'assurer un minimum de surveillance. Du moins, l'espérait-il. Le seul bémol qu'il redoutait était que l'odeur du soulier se soit dissipée avec les années et que le chien ne la détecte plus. Mais était-ce important ? Le détective était persuadé que si Roucky reniflait le kidnappeur d'Alexandra, il le reconnaîtrait sur-le-champ. Ne l'avait-il pas démontré quelques jours plus tôt ?

Sa patrouille dura près de cinq heures. Il y avait des moments où, subjugué par la beauté environnante, Jeremy s'asseyait pour admirer les environs. La tranquillité qui l'entourait le rendait serein et l'apaisait. Au cours d'un de ces arrêts, assis sur un banc et ressentant une paix intérieure, il s'assoupit quelques secondes. Oh ! Cela ne dura que l'instant d'un songe, mais ce fut plus que suffisant pour qu'une pensée fugace se libère de son subconscient et trouve son chemin à travers les méandres que forment les cellules

du cerveau humain jusqu'à sa destination, la conscience. Il rêva deux ou trois secondes : « les appels... ça fonctionne dans les deux directions. »

Du coup, le limier sursauta comme si une abeille venait de le piquer. Surpris par ce geste, Roucky leva la tête, les oreilles dressées. Clark, qui s'était levé, posa une main sur son front, mais ne parvint pas à se souvenir... « Qu'est-ce qui m'est arrivé... qu'est-ce que c'était ? » Il eut le réflexe de ne pas regarder tout autour de lui et... d'oublier. Il s'efforça de ne pas perdre le fil de sa pensée. Il resta immobile à fixer le sol sans le voir, puis ferma les yeux pour mieux se reconnecter à son songe et se remémorer cette pensée si furtive, pour finir par se rappeler : « ... dans les deux directions ! » S'éclaircissant l'esprit, il réfléchit un instant et comprit. « Si la dame laisse des messages au moyen des petites annonces dans le *Journal de Montréal*, comment notre type transmet-il son message lorsqu'il veut que ce soit elle qui l'appelle ? » Sans plus attendre, il entraîna Roucky vers son véhicule. Il tenait peut-être là une piste... une autre. Il ne restait qu'à bien la suivre.

Chapitre 40

Lundi après-midi ; jour 10

— Ron, Maxime, jusqu'ici nous avons trouvé dix-sept annonces qui ont résulté en seize conversations, qui vont toutes dans un seul sens ; c'est Toronto qui demande à Montréal d'appeler... Mais si Montréal voulait que Toronto appelle, quelle procédure appliquerait-il ?

— Puisque la personne de Toronto place des annonces dans un journal montréalais, je présume que la personne de Montréal agit à l'inverse et qu'elle publie une annonce dans un quotidien de la région de Toronto, suggéra Ron.

— Tout à fait ! C'est précisément ce que je me suis dit, enchaîna Clark. Alors, cherchons des annonces à deux chiffres dans les parutions torontoises. Maxime, établis-nous une liste des journaux de Toronto, s'il te plaît.

— Ouf ! Bien sûr ! Mais il y en a un tas.

— Attends... Comme ils traitent avec le quotidien le plus vendu au Québec, ils doivent faire de même là-bas, supposa Clark.

— Tu as raison. Je vais y aller avec les plus populaires. Je regarde ça tout de suite.

Il ne fallut à Maxime que quelques minutes pour dresser la liste des trois journaux les plus importants de la région Toronto : Le *Toronto Star*, le *Toronto Sun* et le *Globe and Mail*. Jeremy demanda à Ron de commencer à chercher dans le *Globe and Mail*, tandis que lui ferait de même avec le *Toronto Sun*. Quant à Maxime, il devait continuer de transcrire les conversations téléphoniques. Les petites annonces du *Star* seraient examinées un peu plus tard.

Après deux heures passées à s'arracher les yeux pour effectuer ces recherches, Ron n'en pouvait plus :

— Il doit y avoir un moyen plus rapide, nom de Dieu ! Tu as vu le nombre d'annonces que ce journal publie chaque jour ! Ça n'a aucun sens. Il faut trouver un autre moyen, Jeremy. Vu le nombre de pages qu'il y a à fouiller, on n'en finira jamais. Et ma plus grande inquiétude... c'est de passer par-dessus... de ne pas

voir ce que je cherche.

Clark, qui s'était redressé pour écouter son homologue, prit quelques secondes pour réfléchir. Il regarda son écran et fit défiler plusieurs pages de petites annonces, jusqu'à ce qu'une expression de découragement s'affiche sur son visage. Il y en avait tellement !

—Tu as sans doute raison. Mais comment procéder autrement ? On ne peut quand même pas appeler au journal et demander : « Hé ! On a besoin que vous nous disiez si vous publiez des annonces à deux chiffres ! » Ils nous enverront promener en nous disant de les lire, leurs journaux !

—Attends ! Tu as raison ! Nous allons les appeler. Il faut juste trouver les bons mots, la bonne approche.

Ron repéra le numéro de téléphone du département des petites annonces en haut d'une page du *Globe and Mail* et le composa.

—Les petites annonces du *Globe and Mail*, bonjour, répondit une voix féminine. Comment puis-je vous aider ?

—Bonjour. Je m'appelle Ron Masset et je suis enquêteur au service de police de la Ville de Longueuil au Québec. J'aurais besoin de votre aide pour une enquête sur des enlèvements d'enfants qui ont eu lieu ici. Mes recherches me dirigent vers des petites annonces parues dans votre journal. De plus, nous croyons que des enlèvements auraient également été commis sur votre territoire. Est-ce que vous accepteriez de me donner un coup de pouce pour mettre la main sur ces annonces et le nom des acheteurs ?

Clark fixa Ron et comprit que cette allusion aux « possibles » enlèvements commis en Ontario visait à sensibiliser la personne à l'autre bout du fil ; « Rusé. »

—Monsieur Masset, notre journal ne dévoile pas ce genre de...

—Je sais tout ça, madame, et je ne peux pas vous contraindre à me fournir cette information. Mais je vous parle d'enlèvements d'enfants, vous saisissez ? Écoutez, si votre enfant disparaissait... vous accepteriez qu'une institution refuse de vous dévoiler un renseignement qui vous aiderait à le retrouver ?

— Je comprends, mais je ne suis pas en mesure de répondre à votre requête.

— Alors, passez-moi une personne d'autorité qui le peut, exigea Ron.

Il attendit près de cinq minutes, puis entendit :

— Bonjour, comment puis-je vous aider ? demanda une autre voix féminine.

— Bonjour, je suis Ron Masset de la police de Longueuil, au Québec. Comme je l'ai expliqué à votre subalterne, j'aurais besoin de quelques informations.

— Oui, elle m'a mise au courant. Toutefois, notre politique ne nous...

— Je n'en ai rien à foutre, de votre politique, madame ! la coupa Ron tout en élevant le ton d'un cran. L'information que je vous demande n'est pas du tout confidentielle puisque les annonces ont été publiées. Il ne s'agit que de bonne volonté de votre part... demandez à une de vos subalternes d'effectuer une petite recherche et nous pourrons peut-être progresser et coincer les personnes qui kidnappent ces enfants. Avez-vous bien entendu ces deux mots ? « Kidnappent » et « enfants ». Ça ne vous interpelle pas ?

La dame ne réagit pas tout de suite, puis finit par répondre :

— Je ne crois pas que nous puissions vous révéler ces informations, monsieur. Notre pol...

— Vous pouvez vous la mettre où je pense, votre politique ! ragea Ron. Vous savez quoi ? Au prochain enlèvement soupçonné d'être lié à une petite annonce, nous laisserons couler qu'il a été possible grâce à une annonce publiée dans « votre » journal. Nous contacterons le *Sun* et le *Star* et nous leur expliquerons que les ravisseurs d'enfants se servent de « votre » journal pour coordonner leurs actions et que vous avez refusé de nous transmettre l'information qui aurait pu empêcher ces criminels de passer à l'acte. Je vais vous en organiser une, politique, moi, madame ! vociféra-t-il, hors de lui, avant de marquer une pause.

Le visage écarlate, il avait l'impression que sa tête était sur le point d'exploser. Son interlocutrice reprit en disant :

—Monsieur Masset, vous avez raison. Ces informations sont effectivement d'ordre public puisqu'elles ont été publiées. De ce fait, j'accepte de vous assister dans vos recherches. Je vais demander à l'une de nos recherchistes de répondre à votre demande. Veuillez patienter quelques instants, je lui transmets des directives.

La menace avait fonctionné. Alors qu'il s'assoyait, Ron fut de nouveau mis en attente. Il s'était levé pendant qu'il accablait la dame d'injures, ce qui lui avait donné l'impression de donner plus de poids à ses propos. Une fois assis, il leva la tête et aperçut les regards déconcertés de ses collègues. «Ron qui élève le ton ? Incroyable ! » Gêné, il mimait un signe qui voulait dire, *désolé* les gars. Clark, qui s'était rapproché alors que son assistant se prenait la tête, se mit à rire à gorge déployée.

—Il faut juste trouver les bons mots, la bonne approche, le nargua-t-il. Je n'aurais pas aimé me retrouver à la place du type !

—C'était une femme, mentionna inopinément Ron.

Les rires de Jeremy redoublèrent, alors qu'il se tenait le ventre à deux mains.

—Une femme ! Tu as engueulé une femme de cette façon-là ! Eh bien ! Là, tu m'épates !

—Elle ne voulait rien entendre ! se défendit Ron. On est confronté à des ravisseurs d'enfants et elle, elle suit la politique de la maison ! La conne !

Tous les autres affichaient un grand sourire. Ils comprenaient tout à fait la situation et à vrai dire eux-mêmes ressentaient la frustration qui avait poussé leur collègue à réagir de la sorte. Ils se sentaient soulagés, comme si c'étaient eux qui venaient de se vider le cœur. Ceci démontrait avec quelle passion et quelles convictions les membres de l'équipe se dévouaient pour leur travail. Tous appuyaient Ron et n'en eurent que plus de respect pour lui. En tant qu'équipiers, ils se félicitaient de sa réaction.

—Oui ! Monsieur Masset ? Je suis Christine. Comment puis-je vous aider ?

Après qu'il lui eut expliqué ce qu'il attendait d'elle et indiqué la date jusqu'à laquelle il espérait qu'elle recule, Christine du

Globe and Mail l'assura qu'elle s'occuperait des recherches tout de suite et qu'elle le rappellerait le lendemain. Voyant que le stratagème avait fonctionné, de connivence, les deux complices recommencèrent de plus belle, mais cette fois, avec le *Toronto Star* et le *Toronto Sun*. Le *Star* se montra très coopératif, du fait que la personne qui avait pris l'appel connaissait des gens dont l'enfant avait été kidnappé. Il ne fallut donc pas beaucoup d'arguments pour la convaincre de s'exécuter. Même qu'elle leur promit des résultats avant le lendemain midi. En revanche, le *Toronto Sun* se montra moins ouvert. Clark dut remonter jusqu'au gérant pour obtenir ce qu'il voulait, mais ce ne fut tout de même pas aussi turbulent qu'avec le *Globe and Mail*. Là encore, le quotidien demanda un délai pour réunir les informations.

N'ayant d'autre choix que d'attendre, Jeremy décida de rappeler le Centre d'analyse technique de la Sûreté pour s'informer de leur progrès quant à la comparaison des voix. Plus de six heures s'étaient écoulées depuis que Maxime leur avait envoyé les enregistrements et il voulait savoir où ils en étaient rendus. Pour lui répondre, on lui passa Joël Blanchet, technicien.

— J'en ai vérifié neuf jusqu'ici et il s'agit toujours des deux mêmes voix.

— Vous en êtes persuadé ? interrogea maladroitement Clark en sachant très bien que lorsqu'un analyste de la voix affirmait ceci, c'est qu'il en était sûr.

Il rattrapa son lapsus et reformula sa demande. « Je veux dire, ce sont toujours les deux mêmes personnes ? Il n'y a aucune intervention d'un troisième personnage dans aucun des enregistrements ? »

— Pas du tout. Dans tout ce que j'ai écouté jusqu'à présent, il n'y a que deux voix distinctes. Pas de doute.

— Merci, ça nous aide à avancer. Quand aurez-vous terminé ?

— Ce soir, vers vingt-deux heures, si c'est urgent.

Après y avoir pensé quelques secondes, Clark lui indiqua que s'il pouvait lui transmettre la réponse le lendemain aux environs de midi, ce serait bien. En attendant, il considérerait le résultat à

venir comme positif. Nul besoin d'obliger le pauvre bougre à y passer la soirée. Il ne restait que les conversations elles-mêmes à analyser. Il fallait voir si ces deux zigotos lâcheraient un indice ; un mot susceptible de dévoiler leur petit commerce. « On avance... » Jeremy retourna vers ses deux collègues et constata que Ron, plutôt que de se tourner les pouces, avait décidé d'aider Maxime avec les transcriptions.

— Vous en êtes à combien ? leur demanda-t-il.

— Neuf transcriptions complétées et deux en préparation ! répondit Maxime. Nous prenons de la vitesse. Facile ! Ils utilisent presque toujours les mêmes mots. En fait, ce sont toujours les mêmes phrases. Il n'y a qu'un mot ici et là qui change.

— Bon, donne-moi ce que tu as jusqu'à maintenant. Je vais commencer à les analyser. Donc, après les deux que tu traites maintenant, il ne t'en restera que quatre ?

— Oui, et si Ron continue de m'aider, nous terminerons ce soir.

— Parfait, on fait comme ça.

Clark saisit les feuilles de papier que lui tendait Maxime et s'installa à son bureau pour commencer la lecture :

Samedi 11 juillet 2009 ;

— Bonjour, ça va bien ?

— Oui, et toi ?

— Ça va. Nous sommes prêts ?

— Je crois que oui.

— Alors, il me faudrait une revue... Oh ! Pardon ! Je veux dire qu'il me faudrait cinq copies d'une revue. Tu vois ce que je veux dire ?

— Tout à fait, ne sois pas inquiète. C'est plutôt moi qui le suis en ce moment.

— J'ai confiance que ça ira. Alors, pour la livraison, c'est comme nous avons dit... pour l'adresse... Quand penses-tu procéder ?

— Le quinze ou le seize, selon l'occasion.

—Je t'attendrai. Au revoir... Et n'oublie pas le protocole après cet appel.

—Certainement pas. Bonne journée.

Clark déposa la page sur laquelle était écrit ce texte et alla trouver Maxime.

—J'aimerais écouter les enregistrements en même temps que je lis les transcriptions. Tu peux me les installer sur mon ordinateur ?

—Oui, pas de problème. Je te les envoie par courriel puis je viendrai les récupérer sur ton ordinateur. Pour les écouter, tu n'auras qu'à ouvrir le dossier. Donne-moi trois minutes.

Maxime s'exécuta et, en moins de cinq minutes, Clark était de retour à son poste et écoutait la première conversation. Il écrivait ses impressions au fur et à mesure que celles-ci défilaient. Il remarqua que les gens semblaient gênés, ou plutôt incertains dans leur choix de mots. De toute évidence, ils mettaient en place leur système.

«Elle demande s'ils sont prêts... Ensuite, elle reprend pour lui dire ce qu'elle veut et elle s'assure qu'il a bien compris. Lui se dit nerveux, et pour terminer... le protocole, bien sûr. Toutes ces mises en garde donnent l'impression qu'ils en sont à leurs débuts.»

Puis, Clark passa à la suivante ;

Samedi, 5 septembre 2009 ;

—Bonjour, comment vas-tu ? demanda la femme.

—La tension a duré quelques jours, mais maintenant ça va.

—La première livraison s'est très bien passée. Je suis contente et mes clients étaient ravis. Maintenant, il me faudrait un journal... trois à six copies.

—Je vais voir ce que je peux faire. Je te tiendrai au courant. Pourrais-je te rappeler ?

—Tu sais comment me joindre. J'attends ton signal.

«Cette fois, la conversation sonne plus ferme. Ils prennent de l'assurance. Ensuite, ils parlent de la «première» livraison. Comme je le pensais, c'était de toute évidence le début de leur trafic et ils remettent ça.»

Le détective continua son écoute. La lecture et l'analyse qu'il effectua en cette fin d'après-midi le plongèrent dans une concentration si extrême que c'est à peine s'il se rendit compte que les gens quittaient le bureau en le saluant. Il répondait par automatisme, sans trop en prendre conscience, levant la main ou saluant de la tête tout en restant dans sa bulle. Lorsque Ron vint le voir pour lui remettre les dernières transcriptions, il leva la tête et fut surpris de se retrouver seul avec ses deux comparses et Ginette, la réceptionniste de soir.

— Diantre, est-il si tard ?

— Un peu plus de 23 heures. Tu veux t'arrêter ? Maxime rentre dormir. Il est exténué.

— Je comprends ça. Si tu veux rester encore un peu, on pourrait regarder ce que j'ai relevé. Une chose me paraît sans équivoque, ce ne sont pas des revues que la p'tite dame commande.

— Explique-moi ton idée.

— Ils sont trop prudents dans leurs échanges ; ils cherchent leurs mots. Aussi, lors de la deuxième conversation, la femme parle de la première livraison et s'inquiète du niveau de stress de son livreur. Pourquoi un commissionnaire afficherait-il de la nervosité à la perspective d'effectuer une livraison de cinq magazines ? Même s'il les avait volés, cela ne justifierait pas une telle anxiété. Je suis persuadé qu'on a trouvé le début de leur saleté de commerce.

— Écoute, Jeremy. Je crois que je vais m'arrêter là pour aujourd'hui. Si je veux être fonctionnel demain, je dois dormir un peu. Et y'a ma femme qui commence à trouver que je m'investis un peu trop dans le boulot ces temps-ci.

— Ouais... tu as sans doute raison. On rentre.

Clark déposa les transcriptions et les notes dans un dossier qu'il prit avec lui et les deux amis quittèrent le poste ensemble. « Une journée de moins pour le trouver, une journée de plus qui nous rapproche de l'échéance... et nous ne savons pas encore quand cela arrivera, mais c'est imminent. C'est ça qui me ronge le plus », pensa lugubrement le détective.

Rentré à son domicile, il s'installa dans un fauteuil après s'être versé un scotch, en espérant que ceci l'aiderait à relâcher un peu de pression. Il privilégiait le Bunnahabhain 12 ans, ce whisky écossais au goût corsé avec une légère saveur de fumée. Jeremy s'en délectait. Tout en sirotant son verre, il commença à relire ses notes en repassant dans sa tête les conversations qu'il venait d'écouter. Son verre terminé, il se leva et se rendit à la salle de bain pour prendre une douche. Il laissa couler l'eau froide sur son corps pendant qu'il ressassait encore ses notes. Une idée commençait à germer dans son esprit. Il devait comparer les détails des enlèvements avec certains mots qu'il considérait comme importants dans les conversations.

Il sortit de la douche, s'essuya à peine et, nu comme un ver, alla récupérer ses documents de travail qu'il avait laissés au salon. Il les apporta dans la cuisine et les étala côte à côte : à gauche, les dates de parution des annonces ; au centre, les retranscriptions des conversations et à droite, la liste des enlèvements. Il s'assura de placer le tout par ordre chronologique, puis se mit à établir des comparaisons ;

Parution 1^{ère} annonce : Vendredi 10 juillet 2009

Première conversation : Samedi 11 juillet 2009 Commande revue

Premier enlèvement : Jeudi 16 juillet 2009 Enlèvement fille

« J'ai une concordance ! Dans le premier message, le type dit qu'il livrera le quinze ou le seize, et le seize un enlèvement s'est produit ! » observa Clark en s'agitant. Il venait enfin de trouver l'élément devant lui permettre d'obtenir l'aval de son patron pour faire surveiller les parcs ! Le ravisseur avait commis une erreur en mentionnant la date ! Une erreur de débutant, sans doute. Soudain, un autre élément attira l'attention de Jeremy. Le bébé enlevé était une fille et dans la conversation, la femme réclamait une revue ! De plus, elle avait demandé cinq copies et l'enfant avait tout près

de cinq mois. Il avait donc vu juste ! Revue signifiait bien fille et la quantité déterminait l'âge approximatif ! Il passa au suivant :

Parution 2^e annonce : Vendredi 4 sept 2009

Deuxième conversation : Samedi 5 sept 2009 Commande journal

Deuxième enlèvement : Lundi 28 sept 2009 Enlèvement garçon

Tout s'imbriquait. La séquence, ou plutôt, la chronologie fonctionnait et le sexe du bébé correspondait : elle commande un journal et un petit garçon disparaît.

Il vérifia tous les enlèvements et, exception faite de l'annonce dont le numéro ne semblait pas avoir été utilisé, tout coïncidait. Lorsque la femme demandait une revue, une fille disparaissait. Lorsqu'elle demandait un journal, un garçon était kidnappé. Il n'y avait eu qu'une seule divergence : une erreur ? Comment savoir ? Cette première vérification s'avérant positive, Jeremy relut chaque conversation en pointant les mots qui selon lui revêtaient une certaine signification. Dans la première discussion, il y avait bien sûr la date : le quinze ou le seize. Puis, il y avait cette question qui le tenaillait : *Quand vas-tu pouvoir LE faire ?* Pourquoi utiliser le masculin ? Ils parlent « d'une » livraison. La femme aurait dû dire « la » faire... la livraison, mais elle a dit « le » faire... faire l'enlèvement ? Clark mit une nouvelle note : elle a fait un lapsus.

Dans le deuxième message, elle mentionnait que la première livraison s'était très bien passée. Donc, comme Jeremy le pensait, cela confirmait qu'ils en étaient au début de leur trafic. Il nota également que, dans cette même conversation, le type demandait à son interlocutrice s'il pouvait la rappeler et elle avait répondu : « Tu sais comment me joindre. » Les journaux torontois, bien sûr ! S'il dénichait des annonces dans un des journaux de Toronto, il devrait examiner la chronologie et vérifier si un message était paru entre le 5 et le 28 septembre 2009. Une autre concordance à portée de mains !

Clark repassa ainsi les autres conversations qu'il avait écoutées jusque-là. Il trouva quelques autres points intéressants, mais les découvertes les plus essentielles résidaient dans la relation entre les mots revue et journal, pour fille et garçon et bien sûr, la concordance des dates.

Épuisé, Jeremy se mit au lit, alors que l'horloge indiquait 3 heures.

Chapitre 41

Mardi ; jour 11

Clark n'avait dormi que trois heures. Lorsqu'il se présenta au poste, Ginette lui remit un message lui indiquant que Jeff Patterson, recherchiste au *Toronto Star*, avait appelé quelque trois minutes plus tôt pour lui dire qu'il détenait des informations à lui transmettre. Il sauta sur son téléphone et composa le numéro inscrit sur la note. Dès que le répondeur automatique commença à diffuser son message, Jeremy pianota les six chiffres du poste de ce Jeff.

— Bonjour, ici Jeff Patterson.

— Bonjour, monsieur Patterson. Jeremy Clark du service de police de l'agglomération de Longueuil.

— Monsieur Clark. J'ai réalisé les recherches que vous avez demandées et j'ai préparé un petit fichier électronique que je voudrais vous expédier.

— Vous avez donc trouvé des annonces ? s'enquit un Clark fébrile.

— Plusieurs, oui. Je vous envoie tout ça par courriel ?

— Excellent ! Je vous donne mon adresse. Ce sera plus direct. C'est... fit Jeremy en regardant sa carte pour vérifier son adresse courriel qu'il n'avait jamais mémorisée... jemery.clark@spal.mu.lo. Vous me la répétez ?

Jeff Patterson répéta l'adresse et avisa son interlocuteur qu'il lui envoyait le dossier à l'instant même. Lorsqu'il l'ouvrit, Clark découvrit une liste d'annonces, ainsi que leur date de parution. Chaque annonce était composée de deux séries de chiffres similaires à ceux parus dans le *Journal de Montréal*. Il tenait un autre indice ! Il détenait maintenant la preuve qu'il y avait correspondance dans les deux sens. Il ne lui restait plus qu'à récupérer les lieux et les dates d'achat des appareils et par la même occasion, l'espérait-il, une vidéosurveillance qu'avait peut-être en sa possession l'une des boutiques.

C'est là qu'il nota que le fichier envoyé par monsieur Patterson contenait une deuxième page. Lorsqu'il l'ouvrit, il constata

qu'il s'agissait des adresses courriel et des noms des personnes qui avaient placé les annonces. Comme il savait que la procédure utilisée serait la même que celle qui avait servi avec le *JdM*, il n'y prêta pas attention.

Il n'était que 6h35 et ni Maxime ni Ron n'étaient arrivés. Clark se lança donc dans le déchiffrement des numéros. Maintenant qu'il connaissait le code, ce n'était plus qu'une simple formalité. La liste qu'il avait reçue contenait treize annonces. Il prit la première de la liste, la plus vieille; date: 18 septembre 2009; le numéro: 450 555-0115; l'heure: 14 heures. Le limier inscrivit ces informations sur son tableau, puis... à la suite d'une pensée qui venait de se former dans son esprit, il vérifia la date sur un calendrier de 2009. C'était bien un vendredi. Après avoir relu ses notes de la nuit précédente, il comprit: le 5 septembre 2009, dans l'enregistrement de la deuxième conversation, la voix de l'homme avait mentionné qu'il rappellerait. Or, la liste transmise par le *Toronto Star* confirmait qu'une annonce était parue le vendredi 18 septembre 2009... «encore un vendredi.» Et le deuxième enlèvement de survenir le 28. Tout concordait. Absolument tout. Par mesure de prudence, il ne resterait qu'à vérifier si le samedi 19 septembre, il y avait eu un appel vers le 450 555-0115.

Clark se remit au décodage et termina le tout en moins d'une demi-heure. C'est à ce moment qu'il constata que tous les numéros qu'il venait d'inscrire sur sa page affichaient un indicatif du Québec. Exactement ce à quoi il s'attendait.

Il se renfonça dans son siège et réfléchit. Il obtiendrait les enregistrements de ces communications, bien sûr, mais le malheur résidait dans leur ancienneté; ce serait le cas de chacune d'elles sauf, peut-être, pour l'appel effectué à partir du dernier numéro et qui ne datait que de deux semaines! Nerveux, Jeremy se redressa en se demandant ...serait-il possible que... Il fit défiler la liste jusqu'au bas de la page pour vérifier la date de la dernière annonce, puis, le cœur battant, il lut: vendredi 23 août 2019! BINGO! Elle était là! Il déchiffra rapidement les numéros dissimulés: 514 555-0198, 12 heures. Enfin! Un numéro et une conversation encore tout chauds!

Comme il finissait d'inscrire ces chiffres sur sa feuille, Maxime passa la porte.

—Maxime ! l'assaillit carrément Clark en donnant l'impression d'être en feu. Tu arrives juste à temps ! J'ai besoin de toi.

—Bonjour, Jeremy. Je me prends un café et on regarde ça, répliqua son collègue, habitué de voir son ami tout énervé.

Ne désenchantant pas pour autant et trop anxieux pour patienter, Clark le talonna jusqu'à la cafétéria.

—Le *Star* nous a envoyé une liste de treize annonces. J'ai trouvé le numéro de téléphone d'une annonce publiée vendredi dernier ! Il y a une chance qu'on trouve une conversation qui a eu lieu samedi. Ça fait juste trois jours, bordel ! Nous avons donc une toute petite chance de voir la tête du type qui a acheté ce portable. Mais, il faut se bouger !

—J'arrive, Jeremy. Je me mets sur le coup dans trois petites minutes. Tu permets que je passe aux toilettes, avant ?

Dès l'instant où Maxime fut installé, Clark lui remit le numéro de téléphone en lui demandant de trouver quelle compagnie l'avait émis. La recherche ne nécessiterait pas plus de deux ou trois minutes, mais refusant d'attendre et sachant qu'il avait besoin d'un mandat pour chaque nouveau numéro, Clark contacta Ron et le pria de se rendre tout de suite au tribunal pour lui en obtenir un. Il lui communiquerait le nom de la compagnie et le numéro de téléphone concerné pendant qu'il attendrait l'ouverture des bureaux. Ils n'avaient plus de temps à perdre. Le décompte arrivait à échéance.

Lorsque, deux heures plus tard, le mandat arriva, Clark passa tout de suite à l'attaque. Il appela Virgin Mobile et demanda à parler à la personne responsable de ce genre de cas. Lorsque le responsable répondit, Jeremy lui expliqua la raison de son appel et lui demanda son adresse courriel afin qu'il puisse lui expédier le mandat sur-le-champ. Il lui indiqua qu'il s'agissait d'une priorité et qu'il ne pouvait se permettre d'attendre, ne serait-ce qu'une minute. La vie d'un enfant et l'équilibre psychologique de toute une famille dépendaient de la rapidité de leur action. L'homme accepta d'attendre l'arrivée du courriel et dès qu'il le reçut, donna son as-

sentiment pour divulguer les informations.

Une heure avait passé lorsque Clark obtint l'enregistrement et les autres informations relatives au numéro, il demanda à Maxime de leur passer la conversation. Ils entendirent :

— Bonjour, comment ça va ?

— Bien. Je veux juste t'avertir que je serai en mesure de procéder à ta livraison dans cinq heures, s'il n'y a pas de contretemps. Ont-ils arrêté leur choix ?

— Ce sera des journaux. Quatre journaux. Jeudi ? Je vais donc prévoir ta venue comme d'habitude.

— À jeudi, alors.

Incrédules, les gars se regardaient. Jeudi ! « Ce » jeudi ? Clark prit la parole :

— De quel jeudi parle-t-il ? Maxime ! De quand date cet appel ? s'enquit Clark trop choqué pour se rappeler qu'il avait lui-même décodé cette information.

— Samedi dernier, il y a trois jours. S'il parle de jeudi, cela signifie qu'il agira dans... merde !

— Dans deux jours ! Il ne nous reste que deux jours ! En fait, même pas ! Nom de Dieu ! Il faut trouver ce... cette... merde !

Clark était tellement sonné qu'il ne parvenait plus à réfléchir. Ses collègues le dévisageaient, consternés par cette nouvelle. Il fallait agir. Sans s'en rendre compte, Jeremy se leva et fonça vers le bureau de son patron, suivi de Ron et de Maxime. Ils entrèrent sans penser à frapper et se plantèrent devant leur supérieur. À voir leur air grave, ce dernier ne posa qu'une question :

— Que se passe-t-il ?

— Un enlèvement d'enfant est prévu pour jeudi, dans deux jours. Il faut qu'on se prépare et pour y arriver, il nous faut des effectifs ! Beaucoup d'effectifs ! Ça se produira dans un parc, mais nous ne savons pas lequel. Ça peut se passer ici à Longueuil, ou peut-être à Montréal, Laval, Brossard ou Saint-Bruno. Nous ne savons pas. Mais on doit contacter tous les services de police des villes avoisinantes et nous préparer, prévint Clark d'un ton si alarmiste que Paul eut du mal à tout saisir.

Devant l'air hautement déterminé de ses trois subalternes, le commandant décida de ne pas leur poser les questions de base typiques comme : en avez-vous la certitude ? Comment avez-vous obtenu ces infos ? Qu'est-ce qui vous dit que vous ne vous êtes pas trompés ? Il avait mieux à faire que de perdre son temps à argumenter avec le limier, sachant pertinemment que lorsque son détective chevronné affichait cet état, c'était du sérieux. Il fallait se préparer et il savait comment s'y prendre. Il décrocha le téléphone et appela son propre supérieur, avec qui il ne parla que quelques secondes, le temps de réclamer une rencontre immédiate. Pour appuyer sa demande, il utilisa un seul mot : PRIORITAS, mot latin signifiant : priorités absolues. Ce code avait été mis en place quelques années plus tôt par un comité de coordination des services de police du Grand Montréal et ne devait être utilisé qu'en cas d'extrême urgence. Et qui nierait le fait que l'enlèvement d'un enfant ne représentait pas une extrême urgence ? Le commandant exigea une rencontre au centre du Service de police de la Ville de Montréal (SPVM). Le simple fait de mentionner le code assurait une réponse positive et immédiate. La réunion aurait lieu dans l'heure. Bourgeonnet déposa son appareil, se leva et intima à Clark de récupérer ses documents. Ils utiliseraient le véhicule de fonction du lieutenant pour se déplacer jusqu'au lieu de rendez-vous. Le commandant allait certes devoir expliquer pourquoi il avait lancé l'alerte et répondre de son geste, mais il ne s'en inquiétait pas : le limier flairait une piste.

Tout en ramassant ses documents, Clark demanda à Maxime de réunir toutes les infos disponibles sur les douze autres numéros de la liste du *Toronto Star*. De son côté, Ron reçut comme consigne de récupérer la bande vidéo à l'endroit où avait été acheté l'appareil dont ils venaient d'obtenir l'enregistrement, ainsi que l'identité de la personne qui se l'était procuré. C'était devenu une course contre la montre et il était hors de question qu'ils se fassent supplanter à la ligne d'arrivée. Ils devaient se bouger.

Cinquante-trois minutes plus tard, Paul Bourgeonnet et son détective chevronné se présentaient au centre de crise du SPVM,

où les attendaient les autres intervenants affectés aux urgences. Ils étaient neuf délégués, sans compter les derniers arrivants. Tous affichaient un air des plus sérieux en se demandant bien ce qui se passait. Sans perdre de temps en flâfa, le président de l'assemblée signifia d'emblée que cette demande émanait du bureau du SPAL et pria son commandant en poste, Paul Bourgeonnet, de dévoiler la raison de cette requête. Y allant d'une brève introduction, celui-ci expliqua que son lieutenant-détective avait mis le doigt sur ce qui semblait constituer un réseau de rapt d'enfants et que, selon les derniers indices recueillis, le prochain enlèvement serait perpétré jeudi, soit dans moins de deux jours. Il céda ensuite la parole à Clark, pour qu'il révèle ce qui l'avait mené à cette conclusion.

Pas le moins du monde intimidé par la présence de tous ces hauts gradés, le sergent-détective se leva et énuméra en détail les messages déchiffrés dans les petites annonces en précisant qu'à la suite de la parution de chacune s'ensuivait un appel téléphonique passé dès le lendemain, puis un enlèvement quelques jours plus tard. Il étala toutes ses preuves et conclusions, et appuya ses dires en expliquant que durant deux ans, ces annonces avaient cessé d'être publiées et que durant cette même période, aucun enlèvement n'était survenu selon ce mode opératoire. Malheureusement, une annonce publiée voilà onze jours et un appel détecté le matin même annonçaient une livraison pour jeudi : ce jeudi.

Les membres de l'auditoire, tous des décideurs ayant la responsabilité d'assurer la sécurité de leurs concitoyens, n'entendaient pas à rire. Connaissant très bien la réputation de ce lieutenant de Longueuil, il lui fut demandé ce qu'il préconisait.

— Jusqu'à aujourd'hui, nous avons identifié sept endroits qui ont déjà été ciblés par ce réseau. J'ignore s'il y en a d'autres. De plus, je présume que lorsque les conditions ne sont pas parfaites, ils reportent. Nous surveillerons ces sept endroits en priorité et déploierons des patrouilleurs prêts à intervenir dans chacun de ces parcs, qui eux seront investis d'agents en civil. Si nous disposons de suffisamment de personnel, il serait opportun d'ajouter des parcs secondaires à la liste que je vous ai remise, car il se pourrait qu'ils

agissent ailleurs. Chaque municipalité décidera de ses propres interventions.

Terminant sur ces mots et espérant avoir transmis assez d'informations pour dresser un portrait clair de la situation, le limier du SPAL se rassit, alors que l'adrénaline s'estompait. À la suite de quelques discussions et de plusieurs questions, les intervenants convinrent de mettre en place une surveillance aux endroits déjà connus. Cette vigilance commencerait le lendemain, mercredi, pour se poursuivre durant quatre jours. Chaque municipalité concernée déterminerait les effectifs qu'elle attribuerait à cette opération et pourrait compter, en cas de besoin, sur le soutien du personnel d'urgence du Grand Montréal. Du côté de la municipalité de Longueuil, Jeremy Clark fut désigné responsable des opérations. De même, on lui attribua la responsabilité des parcs de Saint-Hubert. Pour la ville de Longueuil, l'enquêteur décida de placer sous surveillance le parc Michel Chartrand et celui de la Cité. Comme il avait mentionné que les enlèvements étaient survenus entre 9 h 30 et 15 heures, l'horaire de patrouille s'étalerait entre 8 h 30 et 16 h 30. Il ne restait plus qu'à se montrer vigilant et à espérer.

À leur retour au poste, Ron annonça à Clark qu'il avait mis la main sur une cassette de vidéosurveillance sur laquelle apparaissait la personne qui avait acheté les téléphones portables à carte prépayée au Québec. L'appareil ayant servi à établir la communication dans laquelle il était question de l'enlèvement à venir était du lot.

— Tu as bien dit « les » téléphones ?

— Oui, elle en a acheté trois.

— Juste trois ? Normalement, c'est six... en fait, la personne en Ontario s'en procure six à la fois. Celle du Québec fait comme elle veut, j'imagine que... tu as dit *elle* ? C'est une fille ? Mais c'est la voix d'un homme qu'on entend sur les enregistrements.

— Je sais. J'ai demandé au gérant de la boutique s'il disposait de l'identité de la personne et il m'a donné un nom, annonça Ron en ouvrant son calepin. Elle se nomme Charlotte Levasseur. J'ai également son adresse. J'ai dépêché un agent pour la ramener ici. Les téléphones ont été achetés à Acton Vale.

— Il envoie quelqu'un acheter les téléphones, déduisit Clark. Il se montre malin. Bon, au moins, nous pourrions demander à cette personne qui utilise ces appareils.

— Elle a payé en argent comptant. Alors, j'ai demandé au gérant comment il avait obtenu son nom et il m'a répondu qu'elle le lui avait donné au moment de remplir la facture pour la garantie. Même qu'elle n'a pas hésité à lui montrer une pièce d'identité. J'ai aussi reçu du nouveau du côté du *Globe and Mail*. Ils m'ont appelé pour me dire qu'ils avaient trouvé des petites annonces à deux chiffres. Tiens-toi bien. Ils en ont relevé soixante-sept... déclara Ron en fixant Jeremy.

Stupéfait, Clark dévisagea son collègue, alors qu'il déglutissait péniblement.

— Quoi? Mais... c'est... comment est-ce possible? Je ne pensais pas qu'on en trouverait d'autres... Comment ça, le *Globe and Mail*? Je croyais qu'avec celles du *Star* on avait complété la boucle! Ça se complique encore. Merde! On n'est pas sorti de l'auberge! Elles datent de quand, ces annonces? Et pourquoi autant? Soixante-sept? C'est énorme! Et en plus, avec la vigilance qu'on doit mettre en place, nous n'avons pas le temps de les décortiquer. Merde!

Clark s'accorda un instant pour se ressaisir. Que décider? Il était déjà 14 h 20 et mettre en place des équipes de vigie n'était pas si simple. Ils devaient s'assurer de couvrir chaque issue et tous les points sensibles de façon efficace et informer les agents de ce qu'ils attendaient d'eux. Bon... les nouvelles annonces attendraient, à moins que...

— Le *Globe and Mail* t'a-t-il envoyé la liste des annonces?

— Oui, j'ai tout ça ici, avec les dates.

— D'accord. Remets tout ça à Maxime. Ensuite, occupe-toi de planifier la surveillance au parc Michel Chartrand. Prévois autant d'hommes que tu veux et assure-toi que chaque entrée, chaque sortie et chaque point sensible soient couverts de 8 h 30 à 16 h 30. De plus, fais en sorte qu'il y ait continuellement deux auto-patrouilles dans le coin tout au long de la journée. Et je ne veux pas que les

agents garent leurs véhicules l'un près de l'autre pour jaser entre eux. Nous commençons demain et terminerons samedi. Moi, je m'occupe du parc de la Cité et je vais attribuer à un collègue la responsabilité du parc national du Mont-Saint-Bruno.

Puis Clark se tourna vers l'analyste pour lui dire :

—Maxime, tu vas dresser un tableau : date des annonces, numéros de téléphone, etc. Tu devras certainement contacter l'OPP pour leur demander la liste des enlèvements d'enfants correspondant aux dates des annonces. Ensuite, tu t'occupes des mandats et de l'obtention des informations auprès des opérateurs de téléphonie. On verra où ça nous mène.

Une fois ces directives données, tout le monde se mit au travail. Hors de question de manquer son coup et de permettre au kidnappeur de se tirer avec un gosse. Alors que Jeremy était sur le point d'examiner le plan du parc de la Cité, un agent de la Sûreté du Québec arriva avec Charlotte Levasseur. Se fiant à sa première impression, Clark se dit qu'il avait devant lui une adolescente à l'air intègre, pas du genre à s'exhiber ou à réaliser les quatre cents coups. Il signifia à Ron qu'il s'occupait lui-même du témoin. Il la conduisit dans une salle d'interrogation et s'installa devant elle.

—Bonjour, mademoiselle. Vous êtes bien Charlotte Levasseur?

—Oui, c'est moi. Pourquoi m'avez-vous fait venir? demanda la jeune femme, mal à l'aise.

—Tout d'abord, je veux que vous sachiez que vous n'êtes pas en état d'arrestation et que vous n'êtes accusée de rien. Nous avons besoin de votre aide pour une affaire sur laquelle nous croyons que vous détenez certaines informations. À tout moment, vous êtes libre de partir. De plus, vous n'êtes pas obligée de répondre à mes questions. Est-ce clair?

—Oui... oui, mais je ne sais pas encore pour quelle raison vous m'avez amenée ici, répéta-t-elle, inquiète.

—Voilà. Il y a trois semaines, vous avez acheté trois cellulaires à carte prépayée dans un magasin d'Acton Vale. Vous vous en souvenez?

—Oui, bien sûr.

—Alors, pour commencer, pourquoi avez-vous acheté ces téléphones ?

Sans hésitation, Charlotte répondit :

—C'est un type que je ne connais pas qui est venu me voir. J'étudie au Cégep de Saint-Hyacinthe et il m'a accostée dans la cafétéria. Il m'a demandé de l'aide.

—Juste comme ça ? Il s'est assis près de vous et vous a dit : pourriez-vous m'acheter trois téléphones ? Et vous avez dit oui.

—Pas tout à fait. Il m'a expliqué que sa sœur avait quitté son mari, mais que celui-ci ne la lâchait pas. Il venait sans prévenir, s'imposait et lui proférait des menaces à l'aide de sous-entendus. Elle a déménagé, mais comme son ex travaille dans la police, il n'a aucun mal à la retrouver. Le type qui m'a demandé de l'aide et sa sœur essaient d'élaborer un moyen de lui échapper. Pour s'assurer qu'il ne la retrouve pas via son téléphone, elle doit changer d'appareil régulièrement. Ils espéraient qu'après un an, l'ex cesserait son harcèlement. La femme a même redirigé sa correspondance chez son frère et tous ses papiers d'identification indiquent maintenant l'adresse de ce dernier.

—Et il vous a refilé de l'argent tout simplement ? Vous ne vous êtes pas posé plus de questions que ça ?

—Il m'a offert cinquante dollars par téléphone. Vous savez, quand on est étudiante, on ne roule pas sur l'or. J'ai dit oui et je les ai achetés. Voilà tout, expliqua l'étudiante.

C'était donc pour cette raison qu'elle avait donné son nom au commerçant. Le type n'avait pas osé lui demander de cacher son identité, de peur d'éveiller les soupçons. La jeune femme dégageait une bonne assurance et avait un ton tout à fait crédible. Elle était bien mise et semblait apte à se défendre. Du moins, verbalement. Elle démontrait également une attitude qui en disait long sur ses opinions féministes. Alors, comme le type lui avait déclaré qu'il voulait aider sa sœur, il n'était pas étonnant qu'elle fût tombée dans le panneau. Il n'y aurait pas grand-chose de plus à en tirer. La piste s'arrêtait là.

— Vous pourriez me décrire cet homme ?

— Vous savez, ça fait plus de trois semaines, hésita Charlotte.

Puis, voyant que le détective attendait qu'elle se décide, elle précisa :

— Il était grand et costaud. Il avait les cheveux un peu longs, presque sur les épaules.

— Quelle couleur ?

— Je ne me souviens pas vraiment. Ils étaient foncés, pas blonds ou châains.

— Pas de cicatrice au visage ? Pas d'alliance ?

— Il portait une alliance, mais je ne me souviens pas avoir remarqué de cicatrice.

Après avoir noté ces informations, Clark reprit :

— Pour votre gouverne, le type qui vous a abordée a utilisé les téléphones pour poser des gestes répréhensibles. Je ne vous en révélerai pas la nature, mais je pense que vous n'approuveriez pas. Si jamais cette personne vous recontactait pour une autre commande, il serait primordial que vous m'avertissiez. Vous lui direz que vous acceptez et lui donnerez rendez-vous pour qu'il revienne prendre les téléphones de la même façon que vous avez procédé la première fois. À ce moment-là, nous nous présenterons pour le ramasser.

— Vous voulez que je le flique ? Pourquoi accepterais-je.

— Parce que ce qu'il fait avec ces appareils s'avère plus que méprisable.

— Et que fait-il ?

— Je ne peux pas vous le dire pour deux raisons : tout d'abord, cela fait partie d'une enquête en cours et deuxièmement, si je vous le disais, vous risqueriez de réagir d'une façon peu naturelle s'il devait vous approcher à nouveau et il aurait des soupçons. Mais soyez assurée que vous ne risquez absolument rien.

— C'est si moche que ça ? s'enquit Charlotte en affichant un air peiné.

— Absolument. Il faut que nous le coincions, je vous assure.

— Bon, si vous voulez. Mais vous me paierez ce qu'il m'aura

promis, d'accord ?

« Elle ne perd pas le nord », pensa Clark.

— Pour ça, je crois que nous parviendrons à nous arranger, confirma-t-il en se levant, mettant ainsi fin à l'entretien. L'agent vous raccompagnera. Voici ma carte. Je compte sur vous. C'est primordial.

La seule chose qui dérangeait le détective dans cette histoire, c'est que le type avait obtenu trois appareils portables et qu'un seul avait servi jusque-là. Commettrait-il trois enlèvements avant de se réapprovisionner ?

Une fois la jeune femme partie, Clark se prépara pour ce qu'il estimait être les trois ou quatre jours les plus importants de sa carrière d'enquêteur.

Chapitre 42

Mercredi ; jour J-1

Bernard venait de vérifier la météo prévue pour le lendemain. Il savait que la personne qu'il visait fréquentait le parc les mardis, les jeudis, quelques fois les vendredis et la plupart des samedis. Elle s'y présentait toujours en début d'après-midi. Par contre, lorsque le temps se rafraîchissait, ou quand il pleuvait, elle s'abstenait. Ces après-midi-là, il était corollairement inutile d'aller y perdre son temps et risquer d'éveiller des soupçons. De toute façon, aujourd'hui mercredi, il avait planifié se tenir loin des espaces verts, pratique qu'il appliquait les deux jours précédant un enlèvement. Ainsi, en ce jour d'avant-opération, il s'occuperait des platebandes qui entouraient la demeure familiale pendant que sa femme serait au travail et les filles à la garderie.

Le lendemain, étant donné qu'on avait annoncé une pluie abondante, il était évident qu'il ne rencontrerait pas sa cible au parc. Il décida donc qu'il ne bougerait pas. Mieux valait attendre à vendredi ou à samedi. Aussi, pour pallier toute éventualité, il avait déjà averti sa femme que son voyage à Kingston était imminent.

Chapitre 43

Mercredi ; jour J-1

Depuis 5 h 40, Clark était au boulot. Il s'était levé à 4 h 20, incapable de dormir davantage. Il avait avalé un petit-déjeuner à son restaurant habituel, puis s'était présenté au poste afin de fignoler les derniers détails du plan de surveillance. Il voulait s'assurer de n'avoir rien oublié. L'horloge marquait 6 heures lorsque Ron entra, devenu lui aussi insomniaque.

— Bonjour, Jeremy. Tu n'as pas bien dormi ?

— Pas très bien, non. Mais ce n'est pas grave si cela nous permet d'attraper notre homme. Tout est prêt de ton côté ?

— Oui. J'ai tout révisé environ vingt fois, expliqua Ron pour signifier qu'il avait vu et revu sa tactique plus que nécessaire. J'ai étudié le plan du parc et des alentours dans les moindres détails. Je me suis figuré où il garerait sa voiture. Comme il devra bouger rapidement après avoir agi, le stationnement au coin de la rue Adoncour et du boulevard Curé Leblanc me paraît le plus probable. Il se trouve à moins de deux cents mètres des trois petits lacs du site. C'est un endroit que la plupart des gens aiment visiter : calme et joli. J'y affecte trois de mes gars qui échangeront leur tour de garde toutes les quinze ou vingt minutes. Il y a un autre étang un peu plus loin, mais si j'étais lui, je ne m'y risquerais pas, car il se retrouverait trop loin de son véhicule. Pour ce qui est de l'autre stationnement, il est situé en plein milieu de l'espace vert. S'il le choisissait, cela lui donnerait plus de huit cents mètres à parcourir à partir des petits lacs, ce qui représente une sacrée distance quand on s'enfuit avec un bambin qu'on vient d'enlever, mais pour plus de prudence, un de nos hommes surveillera également ce coin. Il y a beaucoup d'arbres et il est facile de s'y cacher. Aussi, comme le ravisseur pourrait agir ailleurs qu'à proximité des lacs, je vais placer des autos non banalisées à chaque coin du parc. Puis, pour couvrir tous les autres endroits où il est possible de stationner, j'ai prévu trois agents à pied qui arpenteront les rues et les boulevards qui bornent l'emplacement. Ils prendront des photos de toutes les

voitures qui y seront garées en s'assurant de capter les numéros de plaque. Évidemment, ils porteront une attention particulière aux Honda Civic. Pour terminer, une auto-patrouille non banalisée circulera continuellement pour vérifier s'il y a des véhicules garés dans les petites rues adjacentes au parc. Celles-ci forment un quartier fermé et il n'y a qu'une seule artère pour tout accès. Une auto garée à cet endroit attirerait immédiatement l'attention. Je crois qu'avec ces mesures, je suis bien couvert. Si un type s'y aventure avec l'idée d'enlever un bambin, il aurait avantage à connaître des tours à la Houdini.

Ron se tut. Maintenant qu'il avait terminé d'expliquer son plan, il ne lui restait plus qu'à faire en sorte que tous ses hommes le connaissent aussi bien que lui. À cet effet, une réunion était prévue à 7 heures. On avait prévenu tous les agents d'emporter ce dont ils auraient besoin côté boisson et nourriture, car ils ne pourraient s'absenter sur l'heure du repas. Une longue journée les attendait et il était hors de question de baisser la garde.

—Tu sembles avoir couvert tous les points importants. Tu disposes de suffisamment de personnel ?

—Oui, j'ai obtenu tout ce qu'il me faut. Le département de la répartition doit avoir reçu des ordres parce que je n'ai pas eu à argumenter ou à expliquer les raisons de mes demandes. Tout a été accepté dès la présentation de mon formulaire. On m'a même offert des effectifs supplémentaires.

—Même chose pour moi. Je crois que le code PRIORITAS a ce pouvoir. Maintenant, il nous reste à informer nos équipes des détails et à répondre à leurs questions.

Une vingtaine de minutes avant le début de la réunion, les agents affectés à cette surveillance commencèrent à arriver. À l'heure prévue, tout le monde attendait. Ils étaient trente-neuf, sans compter Ron et Clark. Ce dernier prit la parole et expliqua à tous les motifs de cette assignation spéciale. Il décrivit les points généraux des opérations de surveillance, puis transmit les détails plus particuliers qui prévaudraient au parc de la Cité. Il lui fallut une quinzaine de minutes. Ron parla ensuite des mesures mises

en œuvre dans le parc qu'on lui avait assigné. À 7h40, la réunion était terminée et les hommes se préparaient à gagner leur poste. En apprenant la raison de cette affectation spéciale, tous avaient accueilli la mise sur pied de l'opération avec le plus grand sérieux et personne ne s'était permis la moindre plaisanterie. Les enfants, on ne touche pas !

Le parc que Clark devait sécuriser présentait beaucoup plus de difficultés que celui de Ron. L'endroit comptait tellement de points de sortie qu'il lui fallait trois fois plus d'effectifs. Il devait couvrir les accès sur le boulevard Julien-Bouthillier et sur la rue des Orchidées qui à eux seuls regroupaient au moins cinq points sensibles. Il y avait également la rue des Coquelicots qui débouchait sur la rue Pierre-Thomas-Hurteau, qui elle, permettait d'accéder à la route 112 et au boulevard Cousineau, voies directes pour rejoindre l'autoroute. Le ravisseur pourrait aussi laisser sa voiture dans le stationnement de la BMO, au coin de la route 112. Toutefois, pour choisir cet emplacement, il faudrait qu'il ait des couilles en béton, puisque l'endroit était situé juste à côté d'un poste de police, mais on ne sait jamais. De l'avis de Clark, cela représenterait un choix judicieux puisque la police ne le penserait pas assez fou pour prendre un tel risque. Ensuite, il fallait prendre en compte l'autre côté du parc ; le stationnement au bout du boulevard Davis et, bien sûr, cette fameuse avenue Sidney par laquelle l'homme s'était enfui lorsqu'il avait emporté Alexandra.

Clark se sentait très inquiet. Si jamais il mettait la main sur ce voyou, il aurait une chance de revoir sa filleule... et il ne voulait pas la laisser passer. Les dés étaient maintenant jetés et il ne pouvait rien prévoir de plus, sauf, peut-être, demander une aide supplémentaire. C'est pourquoi il passa chez Paige pour réquisitionner Roucky. Habitée à ce que Jeremy lui emprunte son chien, la maîtresse ne posa pas de questions, mais ne put retenir une plaisanterie d'occasion : « Tu vas en faire un chien policier, si tu continues. »

C'est ainsi que débuta l'opération surveillance. Pour tout dire, Clark ne se montrait pas trop optimiste en cette première journée, puisque dans le message téléphonique, le kidnappeur mentionnait

la journée de jeudi. Mais comme ce dernier prévoyait agir bientôt, il serait normal qu'il vienne étudier les lieux une dernière fois pour s'assurer d'avoir pensé à tout. Bien sûr, puisqu'il avait déjà opéré dans ce parc, il savait comment agir, mais valait mieux effectuer trop de surveillance que pas assez. De plus, cette première journée de garde permettrait aux agents de se familiariser avec les lieux et de faire preuve de plus d'efficacité les jours suivants. Et qui sait, le type déciderait peut-être d'agir aujourd'hui puisque le lendemain s'annonçait pluvieux.

La journée se déroula sans véritables alertes. Les agents se promenaient comme convenu en changeant régulièrement de position. Aucun ne restait jamais plus de quinze minutes sans bouger. Il y eut bien deux ou trois signalements, mais aucun d'importance.

Comme toujours, Jeremy avait pris soin d'emporter le fameux soulier. Roucky le renifla à quelques reprises, mais cela ne donna rien de concret. Vers 16 h 20, l'enquêteur commanda à ses hommes d'abandonner leur poste, la période cruciale étant passée depuis un bon moment. Il ramena Roucky chez lui, puis prit la direction du poste où l'attendait Ron.

Pendant que ses collègues surveillaient les parcs, Maxime avait contacté Clark pour lui dire qu'il avait terminé de dresser la liste des annonces du *Globe and Mail* et que tous les numéros qu'il avait relevés ne comportaient que des indicatifs de l'Ontario. Il devait forcément se passer quelque chose, là-bas. Clark avait demandé à son analyste de l'attendre avant de commencer à joindre les compagnies de téléphonie.

Une fois les deux inspecteurs rentrés au poste, ils examinèrent la liste. Comme Maxime l'avait précisé, tous les numéros émanaient de l'Ontario, mais avec cette particularité qu'il y avait plusieurs indicatifs. De plus, il était impossible de savoir dans quelle direction les appels étaient émis. En revanche, il existait une correspondance : à l'instar de celles parues dans le *Journal de Montréal*, les annonces affichaient toujours deux numéros. Ron et Jeremy notèrent cependant qu'elles étaient publiées sur une base plus régulière. En moyenne, on en relevait une par mois et, contrai-

rement aux annonces trouvées dans le *JdM* et le *Star*, elles apparaissaient les mardis. Dernière note importante : la première parution dans le *Globe and Mail* datait de mai 2013.

— On devra prévenir le Service de police de Toronto, soumit Maxime. Il semble qu'il y ait une autre filiale dans leur ville.

— Assurément. Je passe l'information au patron. Il saura comment la leur transmettre.

— Tu ne crois pas qu'ils risquent de saccager notre enquête s'ils vont trop vite ? redouta Ron. Si jamais, pour une raison quelconque, ils trouvaient une piste et qu'ils intervenaient avant que nous ayons capturé notre gars, notre propre enquête pourrait s'en trouver perturbée. Si la femme de Toronto est la même personne que celle qui place ces annonces dans le *Globe*, ce qui semble probable considérant leur façon de procéder, nous risquons de perdre l'occasion de procéder à une arrestation de notre côté.

— Je veux bien, mais cela est vrai pour eux également. Si nous chopons notre gars, la femme sera alertée et préviendra ses complices ontariens. Alors, que décidons-nous ? S'ils sont sur le point d'enlever un enfant et que nous ne les avertissons pas... Non, ce qu'il faudrait, c'est que tout soit coordonné intelligemment. J'en parle avec Bourgeonnet. Tu imagines ça, soixante-sept messages en un peu plus de cinq ans. Combien de bambins cela représente-t-il ?

— Je dirai au moins une quinzaine, mais pas plus de trente.

— Trente enfants... trente familles en deuil qui ne s'en remettent jamais. Quelle misère !

Sur ce, Jeremy se rendit dans le bureau de son supérieur avec la liste de Maxime. Il ferma la porte derrière lui, car ils devaient discuter sérieusement.

Une demi-heure plus tard, il revint à son poste de travail où il s'assit pour réfléchir. Il ne pouvait pas se permettre de laisser un enfant de plus disparaître. Il révisa l'ensemble des notes qu'il avait accumulées depuis l'enlèvement de sa filleule, à la recherche de ce petit détail qui lui échappait peut-être. Vers 19 heures, il leva les yeux pour constater qu'encore une fois, il était seul avec Ron et Ginette. Démoralisé, il ne savait plus quoi chercher. Il saisit son

portable et composa un numéro par inadvertance. Une femme lui répondit :

— Bonsoir, Jeremy, comment allez-vous ?

Surpris, Jeremy hésita. Il n'avait pas pris conscience du geste qu'il posait et maintenant il se demandait pourquoi il avait appelé ce numéro. Il avait parfaitement reconnu la voix qui avait répondu. Il se ressaisit et dit :

— Bonsoir, Nadine, je vais bien. Et vous ?

— Bien, je vous remercie. Vous, par contre, vous semblez préoccupé, ne put s'empêcher de noter l'institutrice qui avait remarqué l'hésitation de son interlocuteur. Vous avez envie de discuter ?

— Non... et oui. En fait, si je veux me montrer honnête, plutôt oui que non. Mais je ne suis pas convaincu que ça vous emballera.

— Permettez-moi d'en être juge.

Nadine venait d'entrouvrir une porte à l'inspecteur.

— Bien. Alors, que diriez-vous d'un petit repas dans un resto tranquille ? proposa ce dernier sans même réfléchir.

Il s'enlisait. Tout naturellement, il venait d'inviter Nadine à souper, sans chercher à savoir si elle avait déjà consommé son repas du soir. Il sentit ses oreilles rougir. Il l'avait rencontrée par hasard quelques jours plus tôt et comme elle avait su lui montrer de l'empathie, il y avait trouvé du réconfort.

— J'en serais ravie, accepta-t-elle d'un ton enjoué. Vous avez déjà choisi le resto ? demanda-t-elle d'un ton taquin.

— Non, pas vraiment. Que diriez-vous du Copain Gourmand sur Saint-Charles Ouest ? Si je me souviens bien, la table est bonne et l'ambiance plutôt calme.

— Cela me va très bien.

— Alors, je passe vous prendre. Je frapperai à votre porte dans... disons... une quinzaine de minutes.

— Holà ! pas si vite, jeune homme ! Vous devez laisser à la dame le temps de se faire belle lorsque vous l'appellez à la dernière minute, et je n'héberge pas ma gardienne, vous savez. Donnez-lui

une demi-heure, tout de même ! rigola Nadine.

Un peu gêné, Clark consentit à attendre les trente minutes exigées. Il la prévint tout de même qu'il arriverait directement du boulot. L'institutrice précisa son adresse et ils raccrochèrent.

Arrivés au restaurant, Jeremy se pressa de passer devant pour tenir la porte à son invitée. C'est à ce moment qu'il remarqua à quel point elle resplendissait. Il s'en trouva tout intimidé, du fait que de son côté, il ne portait que ses vêtements de tous les jours. Il revêtait un complet, bien sûr, mais un complet à l'allure défraîchie qu'il avait tout de même porté toute la journée. Lorsqu'ils s'assirent, il s'autorisa un compliment.

— J'espère que vous me pardonnerez ma grossièreté. Je vous regarde et vous projetez une telle sublimité, alors que moi...

— Ne vous en préoccupez pas. Vous avez eu la décence de me prévenir. Il n'y a rien de mal à cela. Mais si vous voulez obtenir mon pardon, vous allez devoir accepter que nous nous tutoyions. Je me sentirais plus à l'aise.

— Si c'est à ce prix que j'obtiendrai votre... ton indulgence, alors marché conclu ! répondit d'emblée un Jeremy Clark tout ragaillard.

Le serveur choisit ce moment pour apporter les menus et leur offrir quelque chose à boire. Ils mangèrent avec appétit et burent de bon allant. Tout au long du repas, ils discutèrent de choses et d'autres, jusqu'à ce que Nadine crut le moment opportun pour aborder un sujet plus sérieux :

— Alors, Jeremy, tu me révéles ton secret ? Qu'est-ce qui t'a incité à m'appeler ?

Après une courte hésitation, Clark s'ouvrit à elle.

— Puisque tu me le demandes, je vais me montrer franc. Je trime sur une affaire qui est très exigeante au niveau de l'implication personnelle. Nous essayons d'arrêter un kidnappeur d'enfants. C'est un cas qui m'interpelle plus que la normale pour deux raisons : premièrement, nous parlons d'enlèvements d'enfants. Ensuite... eh bien, je ne sais pas si tu as entendu parler de cette affaire, mais il y a près de trois ans, ma filleule a été enlevée... et on

ne l'a jamais retrouvée. Depuis ce jour, je n'ai jamais cessé de la chercher, termina-t-il avec des trémolos dans la voix et des larmes dans les yeux.

En entendant les mots kidnappeur d'enfants, déjà Nadine avait eu de la difficulté à encaisser le coup. Elle qui travaillait avec des enfants ne pouvait accepter que l'on malmène ces petits anges. Mais après que Clark eut raconté que sa propre filleule avait disparu, là, elle ne put retenir une larme qui s'aventura sur sa joue, alors qu'un sentiment de grande tristesse l'envahissait. Partageant la douleur de son interlocuteur, elle le fixa tout en s'épongeant les yeux. Comment réagir ? Quoi lui dire ? Elle lui saisit la main qui reposait sur la table tout en marmonnant :

— Je suis vraiment désolée, Jeremy.

— J'avoue que j'ai connu plusieurs moments de découragement, mais il y a quelque temps, j'ai repéré un suspect et j'ai récupéré une canette d'une boisson quelconque qu'il venait de jeter aux ordures. Les gens du laboratoire ont analysé l'ADN prélevé sur celle-ci et ont constaté qu'il s'agissait de l'individu qui aurait enlevé Alexandra... ma filleule. Je sais donc que ce type se trouve encore dans le coin et je connais maintenant son terrain de chasse. Aujourd'hui, nous espérons le coincer, mais il ne s'est pas présenté. C'est pour cette raison que ce soir, je me sens morose. Il me tarde de retrouver ma filleule... je l'ai promis à ses parents voilà bien longt...

Les mots mourant dans sa gorge, Jeremy, qui ne put terminer sa phrase, détourna la tête.

— Je comprends, Jeremy. Je me réjouis que tu m'aies appelée. C'est bien de parler à quelqu'un en dehors du travail. C'est excellent pour alléger le poids de ce fardeau qui doit te sembler très lourd.

— J'avoue que j'ai signalé ton numéro sans même m'en rendre compte. J'ai pris mon téléphone et tu répondais.

— Et par quel heureux hasard mon numéro est-il enregistré dans ton appareil ? s'enquit une Nadine taquine.

— Parce que tu me l'as donné, répondit Clark. Puis, devant le regard réprobateur de l'institutrice, il confessa : « Parce que je l'ai cherché dans nos dossiers après notre rencontre. J'avais bien aimé notre discussion et je m'étais imaginé que je pourrais te téléphoner un de ces quatre, mais je ne pensais pas que ce serait dans un moment de découragement, bien au contraire. Maintenant, je suis heureux d'avoir osé. »

— Et moi, je m'enorgueillis de ton audace. J'aime bien ta compagnie, Jeremy, avoua Nadine en appuyant sur son nom et en ajoutant une légère pression sur sa main.

— Au fait, la relança le détective, comment as-tu su que c'était moi qui appelais ? Tu as répondu : « Bonsoir, Jeremy. » Ton afficheur t'a donc indiqué que c'était moi qui appelais. Comment l'a-t-il deviné ?

— Parce qu'il y a trois ans, j'ai inscrit ton numéro dans mes contacts lorsque tu es venu à l'école pour retrouver le petit Simon et je l'ai conservé, avoua candidement Nadine.

La soirée s'étira encore un peu, puis Jeremy raccompagna Nadine jusqu'à sa porte et lui souhaita bonne nuit. Lorsqu'il reprit le volant, il jubilait. Il avait maintenant une personne à qui se confier.

Chapitre 44

Jeudi ; jour J

À l'aube du jour J, Clark se posait encore une fois toutes les questions du monde. Sachant que la veille, son patron avait informé le département de police de l'Ontario au sujet des annonces trouvées dans le *Globe*, il craignait que ceux-ci appréhendent le ou les kidnappeurs ontariens avant qu'il n'ait lui-même réussi à mettre la main sur son suspect. Si cela arrivait, ses collègues ontariens risquaient d'alerter sa propre cible. Qu'arriverait-il, alors ? Est-ce que les malfaiteurs ontariens dénonceraient le Québécois ? Savaient-ils seulement qu'il existait ? Est-ce qu'ils sauraient où trouver les enfants enlevés au Québec ? Ne vaudrait-il pas mieux que lui, Clark, agisse le premier ? Toutes ces questions et une multitude d'autres avaient occupé ses rêves et ne lui avaient apporté aucune certitude. En fait, elles n'avaient contribué qu'à l'inquiéter davantage et il ne s'autorisait pas le droit de choisir. S'il retrouvait son suspect, devrait-il l'arrêter ou le suivre ?

Il pénétra dans le bureau de son patron, Paul Bourgeonnet, pour en discuter. Suite à cet échange, Paul demanda à Wanda de joindre Bob Taverner de l'OPP, en Ontario. Il fallait coordonner leurs actions.

—Clark, avise Ron et Maxime. Nous nous installerons dans la salle de conférence pour établir une stratégie commune. Nous ne devons pas intervenir avec précipitation ou en solitaire.

—Bien monsieur. Mais avant, je revois les tactiques à employer ce matin avec mes hommes pour qu'ils commencent la surveillance des parcs à l'heure prévue et je préviens Ron d'avertir son équipe.

—Vous allez surveiller les parcs avec cette météo ? Il va pleuvoir toute la journée !

—Je sais bien et je ne crois pas que les mamans sortiront leurs poupons aujourd'hui, mais courrons-nous ce risque ? Toutefois, nous ne surveillerons que les accès et les stationnements.

—Comme vous voulez, Clark. C'est vous qui voyez.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Clark dirigea une courte réunion avec ses hommes. Il les prévint qu'ils devraient agir avec beaucoup de subtilité. Des gens en imperméable qui demeuraient près des entrées devenaient facilement identifiables. Serait-il plus adéquat, pour eux, de surveiller en se dissimulant à l'intérieur des véhicules ?

La discussion avec les responsables ontariens eut lieu quelque dix minutes plus tard. Ces derniers se montrèrent parfaitement sensibles aux préoccupations de leurs homologues québécois. Tous les participants envisagèrent différents scénarios devant permettre une arrestation simultanée, mais en aucun cas il ne serait permis de laisser un enlèvement d'enfant survenir sans une intervention directe et immédiate. Ils ne risqueraient pas de perdre un bambin pour suivre son ravisseur. Toute proposition en ce sens aurait été inconcevable. Cette décision ne laissait place à aucune ambiguïté. Si l'une des forces policières appréhendait un kidnappeur, elle devrait éviter de publiciser l'événement et discuter de la suite avec les autorités de l'autre province.

Après la réunion, Ron et Clark s'empressèrent de rejoindre leurs hommes. Comme ces derniers ignoraient tout au sujet des petites annonces découvertes dans un quotidien ontarien, il était inutile de leur résumer la discussion qui venait d'avoir lieu. Chacun avait pour consigne de suivre discrètement tout individu suspect et de l'interpeller lorsqu'il arriverait près de sa voiture. Il suffirait alors d'examiner ses papiers et de se brancher au CIPC, le Centre d'information de la police canadienne, pour vérifier si le type était fiché. Pendant l'intervention, il faudrait également veiller à contrôler la plaque du véhicule auprès de la SAAQ par l'intermédiaire du CRPQ et procéder à l'arrestation de l'individu si ladite plaque ne correspondait pas à la voiture. Dans un tel cas, ils demanderaient au suspect une collaboration volontaire pour leur permettre de prélever son ADN, qui serait ensuite comparé à celui du kidnappeur d'Alexandra.

Chemin faisant vers le parc Michel-Chartrand, Ron demanda un rapport de surveillance à son subordonné. « Rien à signaler », lui répondit ce dernier. De plus, comme il pleuvait toujours, le nombre

de visiteurs se comptait sur les doigts d'une main et aucune maman ne s'était montrée avec son petit. De son côté, Clark fut informé qu'on avait repéré un homme un peu louche. La procédure avait été déclenchée et le type intercepté. Après vérification, on avait découvert qu'il s'agissait d'un pédophile notoire. Toutefois, selon son dossier, l'homme ne s'intéressait pas aux bébés, mais plutôt aux jeunes de huit à douze ans. Même s'il ne s'agissait pas de l'individu recherché, le gars fut conduit au poste pour interrogation, car selon une ordonnance de la cour, il était interdit aux pédophiles de fréquenter les endroits comme les parcs.

Vers 14 heures, alors que la pluie s'intensifiait et que le service météo n'anticipait aucun changement pour les cinq ou six prochaines heures, l'opération fut annulée. Du coup, Clark se retrouva avec un sentiment d'extrême appréhension. « S'il fallait que... »

Lorsqu'il revint au poste, Maxime l'informa qu'il pourrait surveiller les portables achetés par Charlotte Levasseur :

— Comme tu sais, un seul de ces portables a servi. Puisque nous connaissons les deux numéros inutilisés, il serait possible de les mettre sur écoute. De plus, si une annonce est publiée, nous saurons à quel moment l'appel surviendra.

— Excellente idée, Maxime. Nous allons mettre ce stratagème en place avec une légère variante. En plus de vérifier les annonces dans les journaux, tu vas contacter le *JdM* et leur demander de nous avertir lorsqu'ils recevront une demande de publication. Moi, je vais appeler au *Star*. De cette façon, nous disposerons d'un coup d'avance sur eux.

Clark remercia l'analyste de son aide. Il se dit rassuré de pouvoir compter sur son jugement. Le reste de la journée se passa sans que rien de nouveau ne survienne. Pour une fois, tout le monde rentra à une heure raisonnable, y compris Clark. Valait mieux se reposer pour se sentir en forme le lendemain. Aujourd'hui, le type n'avait pas agi, mais qu'en serait-il le lendemain ? Il avait précisé qu'il livrerait la marchandise le jeudi, mais à défaut, cela n'annulait manifestement pas la commande. Il ne fallait lui laisser aucune possibilité de leur glisser entre les doigts. Aussi, avant de quitter le

poste de police, Clark décrocha le téléphone et signala un numéro qu'on lui avait remis en cas d'urgence. C'était le moment de s'en servir.

Lorsqu'il obtint un certain inspecteur Lam de l'OPP, il lui fit part de ses soupçons. Comme le suspect n'avait pu opérer en raison de la mauvaise température, il était presque certain qu'une nouvelle annonce paraîtrait dès le lendemain dans le Toronto Star. L'homme à l'autre bout du fil l'assura qu'il se lèverait dès 4 heures pour vérifier et qu'il l'appellerait, s'il repérait le moindre indice.

Rassuré, Clark quitta le bureau pour retourner chez lui. Une fois rentré, il ressentit un grand vide, alors qu'une vision s'imposa à son esprit : Nadine, assise devant lui, souriante. Il avait envie de lui prendre la main, de lui toucher le visage, de sentir la douceur de sa peau. Ne pouvant résister, il saisit son téléphone et l'appela.

— Bonsoir, Jeremy. J'espérais ton appel.

— Vraiment ? Ça me fait plaisir... je pensais à toi et je voulais te remercier pour l'agréable moment que tu m'as permis de vivre hier. Il y avait une éternité que je ne m'étais pas senti aussi bien.

— Pour moi aussi, ce fut très agréable. Comment s'est passée ta journée ? s'enquit Nadine, qui ne démontrait pas l'envie de couper court à la conversation.

— Nous n'avons pas remporté le succès espéré. Mes hommes ont appréhendé un individu suspect, mais ce n'était pas celui que nous espérions.

— Ce sera pour demain, alors. Et tu as tout de même obtenu un petit résultat, ce qui n'est pas si mal.

— Oui... Vu sous cet angle, tu as raison. De plus, le type était un pédophile connu, alors ça ralentira ses ardeurs. Enfin, je l'espère.

Puis, Clark tenta sa chance en proposant :

— Dis, un petit souper rapide, ça te tenterait ? Je n'ai encore rien avalé. As-tu mangé ?

— Non, pas encore. J'ai l'habitude de manger un peu tard, je l'avoue. Cela nous a bien servi la dernière fois, n'est-ce pas ? J'accepte ton invitation, répondit Nadine avec enthousiasme. Tu passes

me prendre ? Par contre, donne-moi une petite heure, cette fois-ci. C'est plus respectueux envers ma gardienne.

— Il n'y a pas de problème. J'avais prévu de prendre une douche.

Pour l'occasion, Clark choisit la Pizzeria du Vieux-Longueuil, située sur la rue Saint-Charles Ouest. Ce n'était pas loin et ce restaurant jouissait d'une très bonne réputation. Encore une fois, les deux nouveaux amis passèrent un moment impérissable. La joie de vivre que dégageait Nadine aidait le détective à chasser ses soucis journaliers et à retrouver le sourire. De plus, la beauté naturelle de l'institutrice ajoutait au ravissement du détective. À la fin de la soirée, il la raccompagna à nouveau jusqu'à sa porte. Mais cette fois, il se rapprocha et déposa un léger baiser sur ses lèvres. Nadine ne recula pas. Même qu'elle en exigea un second... puis un de plus, durant lequel ils s'enlacèrent avec plus d'intensité. Quelques instants passèrent et quelques autres baisers furent échangés. Se laissant entraîner par ce doux moment, Nadine recula légèrement la tête et murmura :

— Tu veux entrer ?

— Avec joie, accepta le détective, surpris de la tournure que prenait la soirée.

Une fois à l'intérieur, Nadine alla vérifier que son fils dormait bien, puis régla la gardienne. Elle la remercia et lui rappela qu'elle aurait encore besoin de ses services le lendemain, car c'était sa soirée exposition. Se retrouvant seuls, les deux joveaux se sentirent légèrement embarrassés.

— Ça fait bien longtemps que je ne me suis pas retrouvé dans une pièce, seul avec une femme, confessa Jeremy.

— Je crois bien que nous avons perdu l'habitude. À te regarder, figé près de la porte, je dirais que tu as plus envie de te sauver que de t'asseoir.

Jeremy sentit son visage devenir pourpre. Il sourit timidement, avant de s'approcher du fauteuil.

— Si je m'assois ici, ça ira ? demanda-t-il en pointant un fauteuil pour deux.

— Je pense que oui. Est-ce que je te sers quelque chose ? Un scotch, un cognac...

— Un scotch m'ira très bien, merci. Tu m'accompagnes ?

Nadine se dirigea vers la cuisine pour verser l'alcool dans les verres appropriés, puis, après en avoir remis un à Jeremy, ils trinquèrent. Après une première gorgée, Nadine déposa son verre et se rapprocha pour offrir un langoureux baiser à son invité, qui en profita pour l'enlacer. Se retirant des bras de Jeremy, elle lui dit qu'elle allait se rafraîchir et se mettre un peu plus à l'aise. Clark en profita pour se détendre et desserrer son nœud Windsor qu'il avait beaucoup peiné à boucler. La dernière fois qu'une occasion d'en porter un s'était présentée remontait à tellement d'années.

Lorsque Nadine revint, il était debout et admirait les photos accrochées au mur du salon. Entendant un bruit de glissement derrière lui, il se retourna. Il eut à peine le temps de voir une sublime apparition que la dame de la maison l'enlaçait et le gratifiait d'un langoureux baiser. Puis, elle lui caressa les lèvres et les serra légèrement entre les siennes pour mieux les déguster. Voyant qu'il répondait à ses caresses avec délicatesse, elle avança la langue et humecta, du bout de celle-ci, les lèvres de son partenaire. Ce dernier, qui n'avait pas goûté un tel délice depuis des années, sentit tout son être envahi d'un désir si brutal qu'il éprouva du mal à se retenir pour ne pas la soulever et l'étendre sur le fauteuil. Son membre était devenu si rigide qu'il en avait mal au bas-ventre.

Nadine se recula de quelques centimètres pour le regarder droit dans les yeux. Jeremy en profita pour l'admirer. Ses yeux d'un vert émeraude brillaient avec une telle intensité qu'on aurait dit deux planètes suspendues dans le firmament. Ses longs cheveux, qu'elle avait défaits pour les laisser tomber en cascades de chaque côté, encadraient son radieux visage ovale d'une douce couleur châtain et descendaient jusqu'à ses seins, à peine dissimulés. Jeremy en avait le souffle coupé. Il n'avait pas de mots pour décrire la beauté qui se tenait devant lui. Il se rapprocha et l'embrassa de nouveau, mais cette fois-ci, il n'hésita pas et la souleva pour la déposer sur le canapé. Ensuite, il continua à l'enlacer tout

en la caressant doucement et en touchant du bout de ses gros doigts sa peau si douce, si chaude. Il faufila sa main sous la nuisette de sa compagne, la glissant lentement jusqu'aux seins déjà bien pointus de sa belle. Il sentait le désir de celle-ci à travers ce souffle chaud et humide qu'elle laissait échapper sur son cou. Lentement, il commença à lui enlever sa robe de nuit tout en effleurant de sa main la chair de poule qui s'était formée sur sa peau, manifestation d'un désir ardent sous-jacent. Il ne cessait de la caresser, de l'embrasser. Au fur et à mesure qu'il relevait son déshabillé, il déposait de doux baisers en l'effleurant tout juste du bout des lèvres. Lorsqu'il lui eut retiré son vêtement, Nadine s'approcha de lui pour dénouer sa cravate, ouvrir sa chemise et, de tendres baisers, caresser sa poitrine. D'un mouvement lent et raffiné, elle passa son bras derrière lui pour l'attirer contre son corps et sentir sa peau contre la sienne, poitrine contre poitrine. Tout en l'embrassant, elle défit sa ceinture, ouvrit son pantalon et le fit glisser jusqu'à ce qu'il tombe sur le sol. Ils s'allongèrent sur le canapé, elle en dessous, lui la surplombant. Ils n'avaient de cesse de se découvrir.

— Dieu que je te désire, Nadine. Tu es tellement belle et sensuelle.

— Je te veux aussi, Jeremy Clark. Fais-moi l'amour. Prends-moi.

Elle ouvrit les jambes pour l'inciter à venir en elle et il la posséda sous les doux gémissements de plaisir qu'elle laissa échapper.

Chapitre 45

Vendredi ; jour J+1

Jeremy se réveilla plus tard qu'à son habitude. Pour une fois depuis une éternité, il avait dormi du sommeil du juste. Après sa longue soirée de tendresse et d'intempérance, il était retourné chez lui, Nadine ne désirant pas que son fils le voie en se levant. C'est Ron qui le sortit du lit lorsqu'il le joignit sur son portable.

— Où es-tu ? Ton équipe t'attend !

— Je suis chez moi... passé tout droit. Tu t'occupes de mon *briefing*. On se replace comme mercredi. Je me douche vite fait et je me rends directement au parc. Je ramasserai quelque chose à bouffer au service à l'auto du McDo. Là-bas, le café est meilleur qu'au Tim.

Clark se pressa vers la douche en sifflotant. Il ne cessait de repenser à sa soirée. Décidément, sa petite aventure lui avait vraiment fait du bien. À présent, son enquête ne lui congestionnait plus le cerveau. Il avait les idées ailleurs. Sa toilette matinale terminée, il se dirigea vers son véhicule tout en signalant le numéro de Nadine.

— Bonjour, jeune homme, répondit une voix à l'autre bout du fil.

— Bonjour, Nadine. Je voulais te dire que j'ai rêvé que je vivais un fantasme délirant et que tu y occupais une place de choix.

— Tiens donc... et à quoi se cantonnait mon rôle ?

— Ça, je te le raconterai en personne. Ça ne se dit pas vraiment au téléphone.

— J'ai bien hâte de connaître ce scénario, répliqua l'institutrice à la blague.

— Je t'appelais juste pour te souhaiter une belle journée et te redire que j'ai adoré ces moments passés avec toi, hier soir... et avant-hier aussi, se reprit Clark.

— J'espère bien ! s'exclama Nadine en riant. J'ai bien aimé, moi aussi... et j'espère te revoir bientôt.

Jeremy sentit une puissante chaleur l'envahir, alors que son

membre durcissait. Une telle femme voulait le revoir ! Il resta sans mot.

— Je vais... je... balbutia-t-il, gêné. Je le souhaite aussi. Il faut maintenant que je te laisse. Je me dirige vers le parc et je dois me préparer. Par ta faute, je me suis levé en retard. Je veux passer prendre Roucky et je dois appeler Paige pour savoir s'il est à la maison. Au revoir.

Après être allé chercher son compagnon de patrouille, Clark décida de garer son véhicule au bout du boulevard Davis, tout près de l'entrée du Parc. Il fit descendre Roucky, prit le sac contenant la chaussure et se rendit à la crèmerie, là où l'un de ses adjoints l'attendait pour lui remettre une oreillette devant lui permettre de communiquer avec ses hommes sur le terrain. L'instrument avait une portée d'environ neuf cents mètres.

Commençant leur tournée, Clark répétait à Roucky de chercher. De son côté, il jetait un œil sur tout le monde, en s'arrêtant plus particulièrement sur les hommes immobiles. Il flânait, se plantait à l'occasion près de l'étang ou dans un lieu qui lui permettait de couvrir de grands espaces du regard, puis changeait d'emplacement et recommençait. À certains moments, il choisissait un banc et s'y installait. Tout en exécutant sa ronde, il communiquait avec les membres de son équipe pour s'assurer qu'il ne se passait rien d'anormal.

Lorsqu'un de ses acolytes mentionnait qu'il y avait une personne un peu suspecte, Clark coordonnait le déplacement d'un autre agent pour intervenir en cas de besoin. Par précaution, il aurait bien voulu vérifier les papiers de tous ces gens, mais cela aurait alarmé un éventuel kidnappeur. Il fallait donc s'abstenir. En revanche, les agents n'hésitaient pas à prendre discrètement des photos. Le détective fut surpris par la masse de visiteurs et le nombre de mamans qui promenaient leur bébé. Il est vrai que le temps était radieux et qu'après la journée monotone de la veille, les gens avaient soif de grand air.

— J'ai repéré un homme qui s'intéresse d'un peu trop près à une maman et à son fils, communiqua un des agents.

— À quel endroit ?

— Au bout du lac, côté boulevard Julien-Bouthillier.

— Ce n'est pas loin de l'avenue Sidney, ça ! lança une autre voix.

— Absolument ! Qui se trouve assez près pour atteindre rapidement l'avenue Sidney et couper la route de notre ami ? s'enquit Clark.

— J'y vais, répondit un autre agent.

— Parfait, Denis. Est-ce que l'auto-patrouille qui attend au coin de Gaétan-Boucher et Davis m'entend ? questionna Clark.

— Tout à fait, nous écoutons !

— Positionnez-vous au coin de Sidney, sur Gaétan Boucher. Si le type part dans cette direction, vous l'arrêtez et lui demandez ses papiers. J'ai bien hâte de voir quel genre de véhicule il possède.

— Entendu, répondit le patrouilleur.

— André, qu'arrive-t-il avec ton type ?

— Pour le moment, il observe une femme avec son petit de trois ou quatre ans. Il est appuyé sur un arbre et grignote des cacahuètes. Le petit donne nourrit les canards.

— Trois ans ? C'est plus vieux que d'habitude, mais ne prenons pas de risque. Lorsqu'il y aura du mouvement, tu nous en informes. Montre-toi très prudent. Il ne doit pas te remarquer. La patrouille qui surveille au coin Sidney, identifiez-vous !

— Agent Georges, monsieur.

— Alors, Georges, il faudrait peut-être vous dissimuler derrière la maison du coin, quitte à reculer au moment d'intervenir. Si notre gars se dirige vers Sidney, il prendra sans doute le sentier qui longe Julien-Bouthillier et de là, il verra votre voiture. Vous devez être invisible.

— Bien compris.

L'attente ne dura qu'un moment. Quelque dix minutes plus tard, André avertit les autres qu'il y avait du mouvement. La mère et son petit marchaient lentement vers l'avenue Sidney en longeant le sentier, comme l'avait prévu Clark. Il leur fallut cinq minutes pour parcourir la distance. Tout en s'efforçant de passer inaperçu,

l'homme suivait à une soixantaine de mètres derrière. Denis, qui se trouvait déjà près de l'avenue, se plaça à côté d'un bosquet et attendit. La mère se rendit à son véhicule garé tout près du coin du boulevard Julien-Bouthillier. Elle monta après avoir installé son fils sur le siège arrière. Pendant tout ce temps, le suspect était demeuré immobile à la sortie du sentier. Il se dissimulait et les observait attentivement. Lorsque la femme démarra, le type sortit du bois et marcha en direction de la rue. C'est à ce moment que Clark donna le signal.

— On intervient. Allez me le cueillir, celui-là. Je veux admirer la fraise de ce voyeur.

L'auto-patrouille se précipita et vint s'arrêter à deux mètres du suspect, alors qu'il venait de mettre la main sur la poignée de la portière de sa voiture : une Mazda CX-5 bleue. L'agent sortit de son véhicule et se rua vers lui. Pendant ce temps, Denis, qui s'était approché rapidement, arrivait tout près en longeant les autos, côté gazon. Surpris, l'individu recula d'un pas.

— Monsieur, montrez-nous vos mains ! ordonna haut et fort Denis, la main posée sur son arme encore dans son fourreau. Vos mains, s'il vous plaît !

— Qu'est-ce qui se passe ? Que me voulez-vous ? questionna le type en levant les bras.

— Mettez vos mains sur la voiture, commanda l'agent.

Après que l'homme eut obtempéré, Georges le fouilla. Ne trouvant rien, il lui permit de baisser les bras et de se retourner.

— Que me voulez-vous ? Qu'ai-je fait ? On ne peut plus se promener tranquillement dans un parc sans être arrêté ?

Arrivant à ce même moment, Clark prit le relais.

— Que faisiez-vous dans ce parc ?

— Je me promenais, tout simplement. Il y a un problème ?

— Alors, vous allez m'expliquer ce que signifie pour vous le mot « promener », car voyez-vous, nous avons plutôt observé un homme qui espionnait d'un peu trop près une maman et son enfant. Pourquoi les surveilliez-vous ? Vous avez des intentions à leur égard ?

Une fois l'accusation lancée, l'homme regarda intensément le détective, la bouche entrouverte. Il semblait consterné.

— Vous m'avez... je... je regardais mon fils, finit-il par admettre. Mon ex, sa mère, a obtenu une injonction du tribunal qui m'interdit de m'approcher de lui aussi longtemps que notre cause ne sera pas entendue. Ça fait maintenant plus de trois mois que je ne l'ai pas serré dans mes bras et que je ne lui ai pas parlé. Alors, comme je sais qu'ils viennent régulièrement ici, je me poste à un endroit d'où ils ne peuvent me voir pour l'observer. Puis il reprit, les yeux humides : « Vous savez, je ne brise pas vraiment l'ordre de la cour. Je me tiens loin et je ne les importune pas. Que puis-je faire d'autre ? Je n'ai même pas le droit de porter le regard sur lui ? Est-ce normal qu'un petit garçon ne puisse pas jouer avec son père parce que sa mère lui en veut ? Il doit penser que je l'ai abandonné. »

Pendant qu'il écoutait l'homme, Clark avait demandé à Roucky de le sentir. Après l'avoir humé, le chien s'en désintéressa. « Ça ne semble pas être notre type », songea le détective. D'entendre cette confession qui semblait tout à fait sincère, il fut désolé pour lui. Il hésita quelques instants, puis, voyant que le type ne constituait pas un danger pour les enfants, il pria ses acolytes de retourner à leur poste. Il se rapprocha du suspect et lui dit :

— Écoutez, je ne connais pas votre cas et je ne sais pas si vous violez ou non l'ordre de la cour. Toutefois, je vous suggère de vous montrer prudent. Si la mère du petit vous voit et porte plainte, vous vous retrouverez vraiment dans la merde. S'il y a une chose que les juges abhorrent, c'est bien qu'on viole une ordonnance du tribunal. Assurez-vous de ne pas contrevenir à la décision du juge et demandez une révision du jugement. Ne faites rien qui pourrait pousser un juge à vous prendre en grippe, car ça jouerait contre vous lorsque votre cause sera entendue. Pour le moment, montrez-moi vos papiers ; je vais tout de même vérifier votre histoire.

Après avoir noté les informations sur l'identité du personnage, Jeremy le salua et retourna au parc, laissant derrière lui un homme totalement déconcerté par ce qui venait de se passer.

Il était déjà 15h20 et la période de surveillance tirait doucement vers sa fin. Le kidnappeur n'avait donné aucun signe de vie. Tout en se dirigeant vers son poste d'observation, Clark assura sa prise sur la laisse de Roucky et lui redemanda de chercher. En même temps, il sortit son portable et appela Ron pour lui demander s'il avait obtenu plus de succès. Suite à une réponse négative, il contacta le bureau du SPVM et parla au responsable de la surveillance des parcs de la Ville de Montréal. Celui-ci l'informa que ses hommes avaient appréhendé deux individus suspects, mais sans rien obtenir de concret.

À 16h30, la période critique étant écoulée, Clark décida de renvoyer son équipe. Il ne restait qu'une journée de surveillance à réaliser et jusqu'à maintenant, ils avaient fait chou blanc. Personne n'avait déclenché d'alerte AMBER, ce qui signifiait qu'aucun enlèvement d'enfant n'avait été rapporté sur le territoire du Grand Montréal. L'enlèvement qui devait avoir lieu la veille ne s'était pas produit. Le kidnappeur avait-il remis son méfait? Pourquoi? Il y avait une multitude de possibilités. Peut-être que l'individu avait repéré un agent et pris la fuite. Et si la cible ne sortait que les jeudis, il devrait attendre une semaine complète. Pire encore, si jamais la cible visitait le parc une autre journée, comme le mardi par exemple, ils ne seraient plus là pour surveiller. Devait-il demander une prolongation de l'opération? Est-ce que tout cela impliquait qu'il y aurait de nouvelles communications entre les kidnappeurs? Il n'avait pas vérifié les annonces, ce matin, car il s'était levé en retard. «Il faut que je demande à Maxime s'il a parcouru les annonces de ce matin.» De même, le détective de Toronto ne l'avait pas appelé. Une autre option lui trottait dans la tête; il suivait peut-être une fausse piste. Est-ce qu'il avait tout faux depuis le début? Ses acolytes et lui auraient-ils suivi une mauvaise piste pendant près de quatre semaines? Quel gâchis! Quelle perte de temps ce serait!

Tout en réfléchissant, le détective continuait à déambuler dans le parc sans vraiment s'en rendre compte. Après avoir ordonné à ses hommes de décrocher, il s'était mis à marcher vers

le nord. Alors qu'il se trouvait du côté ouest de l'étang et qu'il se dirigeait vers un petit pont qui enjambait le lac, il entendit un cri semblable à celui qu'il avait entendu trois ans auparavant et qu'il aurait préféré ne jamais réentendre. Une femme en détresse hurlait à s'en exploser les poumons ! Son bébé avait disparu ! Jeremy, imité par Roucky, leva la tête et évalua la situation. Les hurlements venaient du côté opposé de l'étendue d'eau. Il se mit à courir vers le pont tout en sortant son portable. Lorsqu'il arriva à la passerelle, il tourna le coin pour s'y engager, mais dans l'énervement du moment, il fit un faux pas et trébucha sur Roucky qui se trouvait juste à côté de lui. Il lui rentra carrément dedans et s'affala de tout son long, laissant du même coup tomber son téléphone qu'il vit glisser, pendant un moment interminable, sur les planches du pont et franchir, centimètre par centimètre, la distance qui le séparait du rebord, avant de finalement être projeté dans les abîmes du lac. « Merde ! Foutue saleté de merde ! »

L'espoir étant ce qu'il est, il se releva et, bien que la scène se fût déroulée sous ses yeux et que de toute évidence le sort en était jeté, il s'approcha du bord de l'eau pour vérifier où avait atterri son appareil. « Il est dans le lac, merde ! » Soudain, il entendit un autre cri, ce qui lui fit prendre conscience que Roucky tirait sur sa laisse pour secourir la personne en détresse. Même si le détective s'efforçait d'apercevoir la femme qui hurlait, il était trop énervé et ne parvenait à l'entrevoir que vaguement. Il se trouvait à cent cinquante mètres d'elle. Il remarqua qu'il y avait des personnes qui s'étaient portées à son secours. Mettant fin à son hésitation, il reprit sa course tout en laissant son portable aux bons soins des habitants de l'étang. Il parcourut les derniers mètres qui le séparaient de la malheureuse. Se tenant près d'un landau à deux places, elle pressait contre sa poitrine un petit d'environ cinq mois, « Des jumeaux ! se dit Clark. Quel salaud ! » Du coup, il prit les choses en main.

— Laissez-moi passer ! Police ! Madame, qu'y a-t-il ?

— On a volé mon bébé. Je ne sais pas comment il a fait, mais mon petit est parti ! Il a pris un de mes enfants ! cria la pauvre femme d'une voix suppliante.

— Quelqu'un a un téléphone ? Il faut appeler le 911 !

Deux ou trois personnes sortirent leur appareil et composèrent le numéro d'urgence. Puis Clark se tourna vers la femme pour lui demander :

— Vers où est-il parti ? Vous l'avez vu ?

— Non, non ! Je n'ai rien vu ! Je changeais la couche de Félix et lorsque je me suis retournée, Antoine avait disparu ! Je n'ai rien vu ! Je n'ai rien vu ! cria la mère, devenue totalement hystérique.

Au même moment, Clark se rendit compte que Roucky tirait fortement sur sa laisse tout en laissant échapper des aboiements. Il essayait de s'éloigner du groupe, mais Jeremy ne saisissait pas pourquoi. Puis... il comprit. Le landau. Il se retourna et s'élança vers celui-ci, le chien devant. L'animal se mit à sentir frénétiquement l'objet, sous les encouragements du détective.

— Cherche, Roucky. Il faut que tu trouves ce type. Cherche !

Le chien réagit instantanément. Après avoir bien senti l'odeur du bébé et du prétendu kidnappeur, il commença à tourner autour du landau pour chercher une piste, puis partit comme une flèche vers l'est. Clark ne comprenait pas. « L'est... Mais il n'y a pas de stationnements par-là ! » Roucky avançait d'un bon pas en traînant littéralement Clark, qui avait du mal à maintenir le tempo. Le détective agrippait fermement la laisse, histoire d'éviter que l'animal s'élançe seul et alerte le ravisseur avant que lui-même n'ait le temps de le rejoindre. Leur course les conduisait vers l'est... toujours l'est. Soudain, se remémorant le plan du site, Clark comprit. « Il va vers la rue des Orchidées. Il a garé son véhicule de ce côté ! Plutôt culotté, mais brillant en même temps. Qui aurait pensé qu'il s'enfuirait de ce côté ? » Comme le type avait une ou deux minutes d'avance sur eux, il craignait qu'il n'ait le temps de s'éclipser avant qu'il ne le rattrape. Même s'il était à bout de souffle, il lui fallait se dépêcher. C'est pourquoi il accéléra le pas.

Lorsqu'il arriva enfin au tournant du boisé, il l'aperçut : un homme portant des vêtements de couleurs sombres et un chapeau renfoncé. C'était lui ! Il refermait la portière arrière d'un véhicule et s'apprêtait à monter à l'avant. Une Honda Civic grise, garée entre

la rue du Muguet et la rue des Iris, pointant vers le sud. Jeremy comprit qu'il n'aurait pas le temps de le rejoindre. Il le perdait ! Il ne lui restait qu'un espoir : apercevoir son numéro de plaque. Même s'il savait que c'était inévitablement une fausse immatriculation, il y avait toujours une possibilité pour que le véhicule soit intercepté avant que son propriétaire ne la remplace. En voyant la voiture commencer à avancer, Clark paniqua. C'était foutu ! Mais, lorsque l'auto arriva au coin de la rue des Iris, le conducteur ralentit et exécuta un demi-tour pour ensuite repartir vers le nord. Un délai de quelques secondes venait d'être offert au détective, mais ce ne fut pas suffisant. Il ne parvint pas à lire la plaque. « MERDE ! », cria Clark dans sa tête. Soudain, il vit une femme sortir d'une maison avant de se retourner pour verrouiller la porte. Comme elle se trouvait droit devant lui, il donna un coup sur la laisse pour que Roucky cesse de tirer vers la voiture du kidnappeur et se mit à appeler.

— Madame ! Madame ! cria-t-il à bout de souffle.

La femme, qui descendait maintenant les marches de son balcon, leva la tête. Voyant venir vers elle cet homme qui tenait un gros chien en laisse tout en l'interpellant eut un doute qui s'installa dans son esprit. Elle remonta une marche à reculons et commença à se retourner.

— Je suis de la police, n'ayez pas peur. Je cherche à attraper cet homme, là-bas, qui s'enfuit ! Il vient d'enlever un enfant, lança Clark complètement exténué, alors qu'il terminait sa course au bas des marches. Il sortit sa plaque et reprit : « Il me faut votre voiture, vite ! Il s'enfuit et je dois le rattraper. Il vient d'enlever un enfant, je vous dis ! » hurla-t-il presque.

Voyant la femme hésiter, il monta les deux ou trois marches qui les séparaient et saisit le trousseau de clés qu'elle tenait à la main. Il n'avait pas le temps de discuter.

— Désolé, s'excusa-t-il, mais je ne peux pas me permettre de le perdre. Appelez le 911 et dites-leur que le détective Clark s'est lancé aux trousses du kidnappeur du parc de la Cité. Dépêchez-vous ! termina-t-il, alors qu'il était déjà à faire monter Roucky à l'avant de la voiture. Il lança sa carte au sol en répétant à

la dame d'appeler la police.

Il démarra la voiture et partit en trompe. Il avait vu le véhicule du type s'engager sur Pierre-Thomas-Hurteau, vers le nord. Un dilemme se présentait : tournerait-il sur le boulevard Cousineau ? Vers le sud ou vers le nord ? Continuerait-il sur la rue Cornwall ? Non, pas Cornwall... Cousineau. Nord ou sud ? Le moment du choix venu, Clark tourna sur Pierre-Thomas-Hurteau vers... le sud. Il descendit jusqu'à Ovila-Hamel et prit à gauche pour avoir un accès direct à la route 112. S'il ne s'était pas trompé, le type prendrait à droite sur Cousineau et descendrait vers le sud pour rejoindre l'autoroute 30. Il semblait logique qu'il suive cet itinéraire lui offrant un accès rapide vers une échappatoire. D'un autre côté, si Clark s'était trompé, le kidnappeur disparaîtrait. Les quelques secondes qui le menèrent jusqu'au coin de Ovila-Hamel et du boulevard Cousineau lui firent vivre un enfer. Il ne respirait plus. Puis, rendu à cet endroit, il se mit à douter... Où était-il passé ? Pourquoi ne le voyait-il pas ? Il devrait être là ! Juste devant ! lui criait son cerveau. Jeremy Clark eut envie de vomir. Sa vision se brouilla et il commença à se sentir étourdi. Tellement impuissant... Avait-il eu raison ? Où se cachait le ravisseur ? Les idées du détective s'entremêlaient et le stress commençait à le désorienter.

Soudain, Roucky lâcha un aboiement. Une Honda Civic grise venait de passer devant eux. Clark, qui l'avait presque manquée, sursauta. Il était trop angoissé. Sans son fidèle ami... Il démarra et manœuvra pour rejoindre sa cible. Il se plaça derrière et, tout en lisant le numéro de plaque, tendit machinalement la main pour prendre le micro d'une radio et appeler le poste. Or, sa main heurta... le vide. « Zut ! Et dire que j'aurais pu réquisitionner le téléphone de la propriétaire de la bagnole. Merde ! J'ai réagi trop vite, sans réfléchir ! Mais en aurais-je eu le temps ? J'espère ne pas avoir tout bousillé. Merde de foutue merde ! » Il n'était pas dans sa voiture de service et dans l'excitation du moment, il avait oublié. Il se retrouvait sans radio ni portable, et donc dans l'impossibilité de communiquer. Bien évidemment, il était hors de question de s'arrêter pour appeler. Livré à lui-même, il se demandait quelle était la

meilleure chose à faire. Devait-il intercepter le suspect ?

Pour comble de malheur, il ne pouvait pas vérifier si la voiture devant lui affichait une plaque volée. Un terrible sentiment d'impuissance l'envahit. Et s'il ne poursuivait pas la bonne cible ? Il y avait tellement de Honda grises qui circulaient sur les routes. Il devait s'assurer qu'il suivait bien le kidnappeur, mais comment ? Comme le type ne semblait pas se douter de sa présence, il décida de prendre un risque.

Au moment où il commençait à le dépasser, le conducteur de la Civic mit son clignotant pour tourner à droite. Comme l'avait pressenti Clark, le prétendu kidnappeur déviait vers l'autoroute 30, mais trop énervé, le détective avait omis de surveiller à quel niveau ils étaient rendus par rapport à la sortie avant d'entreprendre le dépassement. Le ravisseur se dirigeait vers l'ouest. Réagissant sur-le-champ, Clark ralentit et se replaça derrière la Honda, non sans craindre que son petit jeu n'attire l'attention du suspect, qui devait avoir les nerfs à fleur de peau à la suite de son crime. Le détective se dit qu'il fallait faire gaffe... mais il devait absolument s'assurer de poursuivre le bon gars. Dès qu'ils empruntèrent la ligne droite sur la 30, Clark le doubla et vint se placer devant lui. Puis, il se rendit compte qu'il avait peut-être agi précipitamment. Si le type empruntait une sortie vers la 10, dans un sens ou dans l'autre, il le perdrait puisque lui-même aurait déjà dépassé l'embranchement. Il leva le regard vers son rétroviseur pour constater qu'il avait oublié de l'ajuster et qu'il ne pouvait voir que le siège arrière de son propre véhicule. D'un geste nerveux, il régla le problème, puis garda un œil sur les moindres mouvements du véhicule suspect laissant présager un changement de route. Se remémorant que le type avait utilisé son clignotant au moment de bifurquer vers la 30, il y avait de fortes chances qu'il agisse ainsi s'il souhaitait emprunter la 10. Le cas échéant, lui-même dévierait vers la bretelle à l'aide d'un brusque coup de volant. Mais ce faisant, ne risquerait-il pas d'attirer l'attention de sa cible ? Peut-être, mais ce serait mieux que de le laisser se tirer. Lorsqu'il passa le point de non-retour pour prendre l'échangeur, la tension monta à son maximum, mais

rien ne se passa. Le suspect continua tout droit. Recommençant à respirer, Clark se repositionna plus confortablement. Il stressait tellement qu'il empilait les bévues. Et cette pression qu'il sentait sur ses tempes ! Il avait chaud et il était tout en sueur.

Il prit quelques secondes pour se ressaisir et recentrer ses idées. « Où en suis-je ? Ah oui ! M'assurer de suivre le bon véhicule. » Il passa donc à l'action et ralentit. Comme il l'avait anticipé, le suspect mit son clignotant, changea de voie et accéléra. Clark attendit et fixa son regard droit devant. Il sentait son cœur battre la chamade et la sueur couler jusqu'au bas de son dos. La Civic commença son dépassement. Clark comprit que la vitesse de dépassement serait trop rapide et qu'il n'aurait pas le temps de voir s'il y avait un enfant sur le siège arrière. Il le laissa avancer jusqu'à sa hauteur, puis appuya doucement sur l'accélérateur pour adapter sa vitesse à celle de sa cible. Il jeta un coup d'œil dans l'auto et... les vitres étaient teintées ! Quelle malchance ! Impossible d'examiner l'intérieur ! Soudain, un reflet surgissant de nulle part projeta de la lumière dans la Civic, ce qui permit à Clark de distinguer, pendant une toute petite seconde, un bébé assis dans un siège pour poupon. L'enquêteur expira et relâcha la pression que son pied appliquait sur l'accélérateur pour ralentir sa vitesse et permettre au ravisseur de terminer son dépassement. Le type se repositionna devant sans s'être rendu compte de ce qui venait de se passer.

Se remémorant la scène, Jeremy comprit que le reflet de lumière qui lui avait permis de voir l'intérieur de la voiture provenait d'un rayon de soleil reflété par le pare-brise d'un camion-remorque qui circulait en sens inverse. Il avait joué de chance... encore une fois. Cela rendit ses nerfs encore plus à vif, si toutefois c'était possible. Deux fois, il avait été béni. Il devait faire en sorte que cela ne se reproduise plus : mieux anticiper, mieux planifier. Soudain, il se questionna sur leur destination. Il vérifia le niveau d'essence et nota que l'aiguille indiquait un réservoir à moitié plein. Serait-ce suffisant ? Encore un point de tension.

Clark travaillait en solo sur une affaire qui demandait du doigté et de la surveillance. Sans rien enlever aux qualités de

Roucky, celui-ci ne pouvait pas remplacer un coéquipier avec qui il pourrait échanger et planifier un plan de filature plus efficace. «Alors, pense, mon gros... Où va-t-on? Si la destination est Toronto, je suis mal barré.» De toute façon, de quelles autres options disposait-il? Il regarda le panneau de signalisation qui s'élevait devant et vit qu'il se trouvait à la hauteur de Candiac, toujours sur la 30. Si jamais ils étaient en route pour une destination éloignée, il manquerait de carburant. Le kidnappeur avait certainement rempli son réservoir avant d'agir. Il devrait prendre une décision: intercepter l'individu et ne jamais savoir où il se rendait, ou le perdre. Pour un détective de la trempe de Clark, le choix s'imposait de lui-même. Il n'avait qu'à attendre d'être rendu à la croisée des chemins avant de passer à l'action. Ils n'allaient peut-être pas si loin, après tout.

Il se rajusta une fois de plus dans son siège et, la tension ayant baissé d'un cran, il constata qu'il était coincé entre le volant et le siège. Il recula ce dernier, fixa à nouveau le rétroviseur et laissa quelques autos s'insérer entre lui et sa cible. Mieux valait faire preuve de prudence.

Deux heures quarante-cinq minutes plus tard, alors que la lumière de l'indicateur du niveau d'essence était allumée depuis quelques kilomètres et que Jeremy commençait à se dire qu'il serait temps d'agir, il eut la surprise de voir le clignotant droit de la Honda s'activer. Il se dirigeait vers la sortie 623... Kingston! Était-ce la destination finale?

Chapitre 46

Ron s'impatientait. Voilà bientôt trois heures qu'on avait rapporté l'enlèvement au parc de la Cité. Il savait qu'environ une demi-heure avant les événements, Clark avait mis fin à la surveillance ; procédure tout à fait normale, vu l'heure avancée. Mais, où se cachait son collègue ? Il ne donnait aucun signe de vie. Il n'avait parlé à personne et ne répondait pas aux appels répétés de Wanda et des autres.

Claude Labbé pénétra en trombe au poste. Ron et lui avaient passé la journée au parc Michel-Chartrand et au moment où l'appel pour signaler l'enlèvement avait été passé, ils se dirigeaient vers le poste. Claude avait alors dévié sa course pour se rendre sur place, où il n'avait trouvé qu'une confusion extrême. On lui avait expliqué qu'un policier en civil, accompagné d'un berger allemand, était intervenu et qu'il était parti en courant vers le boisé, du côté est, car son chien suivait une piste. Par la suite, nul ne l'avait revu. Claude, qui avait compris qu'il s'agissait de Clark et de Roucky, avait alors décidé de suivre cette direction, jusqu'à la rue des Orchidées. N'ayant rien noté de particulier, il avait parcouru la rue d'un bout à l'autre, puis avait commencé à cogner aux portes pour demander aux gens s'ils avaient aperçu son collègue. Malheureusement, la plupart des maisons affichaient vides. Seule une jeune dame ouvrit, mais elle n'avait rien vu ni rien entendu.

De retour sur le lieu de l'enlèvement, Claude avait constaté que Ron, arrivé en son absence, avait pris les choses en main en demandant aux témoins de bien vouloir répondre aux questions des agents. Toutes les informations, même la plus insignifiante, revêtaient leur importance. Une ambulance venait d'arriver et une intervenante de première ligne s'occupait de la mère en crise qui refusait de lâcher son petit, qu'elle serrait trop fortement. À ce qu'il semblait, le mari était en route pour venir la rejoindre. Les mains sur les hanches, Ron s'était redressé pour jeter un regard plus distant sur la scène. Et Clark qui restait introuvable ! Qu'était-il arrivé ? Suivait-il le type pour découvrir où il livrait les petits ? Alors, pourquoi n'appelait-il pas ? Aurait-il décidé de fermer sa radio pour

éviter qu'on lui envoie l'ordre de l'arrêter ? Si jamais il le perdait, il ne s'en remettrait jamais... Un enfant perdu par sa faute. Non, il y avait autre chose. Clark était trop intègre pour agir ainsi. Avait-il été neutralisé ? Il fallait fouiller. Ron avait donc demandé aux agents de finir d'interroger les témoins et de visiter chaque maison autour du parc et des rues avoisinantes. Quelqu'un avait peut-être aperçu une voiture rouler trop vite ou un homme et un chien qui couraient. Il était ensuite retourné au poste pour gérer plus efficacement les informations qui arriveraient de part et d'autre.

Lorsque Ron aperçut Claude, il comprit qu'il se passait quelque chose. Ce dernier se dirigea diligemment vers lui.

— On a reçu une information de la part du poste de Saint-Hubert. Il y a un peu plus de trois heures, une femme a laissé un message. Elle voulait parler à un inspecteur, mais comme l'enlèvement du petit a déclenché une alarme AMBER et que la femme n'a pas mentionné le but de son appel, son message a été ignoré. Lorsqu'un agent l'a rappelée, elle a raconté qu'un certain Clark lui avait demandé d'avertir la police qu'il avait réquisitionné sa voiture. Il lui a crié qu'il devait suivre une voiture dans laquelle se trouvait un enfant qui venait d'être kidnappé. Elle a aussi précisé qu'il était accompagné d'un gros chien.

Ron fut sidéré. Clark suivait le kidnappeur depuis plus de trois heures et ce n'est que maintenant qu'il recevait ce message. Mais pourquoi n'appelait-il pas ? Que se passait-il pour qu'il demande à une citoyenne de communiquer avec eux ?

— As-tu les coordonnées de la femme ?

— Oui, j'ai tout ça. Le gars qui l'a recontactée a pris le temps de se rendre chez elle pour prendre une déposition avant de nous avertir. Apparemment, nous sommes tombés sur un agent pas trop stressé. Elle lui a raconté que Clark aurait surgi du parc, entraîné par un gros chien. Lorsqu'il l'a aperçue, il se serait mis à crier qu'il avait besoin de sa voiture et qu'elle devait appeler au poste. Il a fait monter le chien dans l'auto, ce qu'elle a détesté, puis est parti en faisant crisser les pneus. C'est tout.

— Écoute, je voudrais que tu ailles chez elle. Demande-lui de te raconter tout ce dont elle se souvient. Elle a peut-être vu l'auto que Jeremy poursuivait. Peut-être même qu'elle a vu le kidnappeur. Nous devons en savoir plus. Si Clark lui a demandé de nous appeler, c'est qu'il a un problème avec son téléphone. À nous de trouver un moyen pour lui filer un coup de main.

Claude repartit presque en courant et héla son coéquipier Benoit. Ils avaient un boulot urgent. Ron, qui avait interrogé la mère de l'enfant disparu, décida de retourner sur les lieux de l'événement. Peut-être avait-il manqué quelque chose. Si le kidnappeur était sorti par le côté est du parc, refaire le tracé emprunté par celui-ci dévoilerait peut-être un détail. Il demanderait aussi un rapport aux agents qui avaient questionné les témoins et les habitants du voisinage. Seuls points positifs jusqu'à maintenant : ils connaissaient la marque et le numéro de plaque de la voiture que Clark avait réquisitionnée et savaient que celui-ci traquait le kidnappeur. Un avis de recherche venait d'être lancé. Les policiers appelés à retrouver sa trace ne devaient que le localiser et non l'intercepter.

Chapitre 47

«De l'essence ! Le con s'arrête pour de l'essence ! Je n'y crois pas ! Il est tellement sûr de lui qu'il ne s'est même pas organisé pour éviter un arrêt non obligatoire. »

Clark n'en revenait pas de la bêtise de l'homme... et de cette occasion qui lui était offerte ! Alors que depuis le commencement de cette aventure tout fonctionnait à la *va-comme-j'te-pousse*, il se retrouvait avec la chance du débutant. Incroyable ! À lui d'en tirer avantage. Il choisit la pompe la plus éloignée du kidnappeur. Au moment où il sortait de son véhicule, il eut une autre surprise : l'homme se dirigeait vers le magasin. Une fois à l'intérieur, il se mit dans la file des clients qui attendaient pour payer. Encore là, Clark y croyait à peine. Il en profita pour remplir son réservoir en utilisant sa carte de crédit. Ainsi, il n'aurait pas à entrer dans le magasin et éviterait de croiser le kidnappeur. Son tour venu, ce dernier discuta avec la caissière tout en lui remettant des billets. «C'est donc pour cette raison qu'il n'a pas fait le plein tout de suite. Il ne veut pas laisser de traces en payant avec une carte.» Heureux de ce fait, Clark se dit que cela le servait allègrement. Lorsqu'il vit le suspect sortir de la boutique, il se retourna pour qu'il ne voie pas son visage. Le plein d'essence terminé, il remit l'alimenteur en place, accepta le reçu et remonta en voiture. Il aurait bien voulu prendre le temps de passer un coup de fil pour avertir ses collègues, mais le risque de perdre le ravisseur le faisait hésiter.

Une fois derrière le volant, Clark alla se garer un peu plus loin pour éviter d'être vu. Alors qu'il déplaçait son véhicule, il pensa au petit. En le laissant seul sur le siège arrière, le type avait pris le risque que quelqu'un l'aperçoive. Toutefois, ce risque semblait calculé puisque les vitres de la voiture étaient teintées. À la surprise de l'inspecteur, lorsqu'il eut terminé de prendre de l'essence, l'homme alla se garer dans un espace libre, situé dans un coin isolé. Mais que tramait-il ? Attendait-il quelqu'un ? Jeremy le vit descendre et retourner à l'intérieur du magasin. À travers la vitrine, on pouvait le voir tendre la main vers la caissière et accepter quelque chose. Il y eut une brève conversation, puis l'homme revint

vers sa voiture, ouvrit la portière arrière et prit l'enfant, avant de contourner le véhicule pour aller s'asseoir du côté passager. Durant une quinzaine de minutes, ce fut le calme plat. Enfin, il émergea de l'habitacle et c'est à ce moment que Clark constata qu'il tenait un biberon. Il avait donné à boire au petit ! Le type réinstalla le bambin dans son siège et reprit sa place derrière le volant. Lorsqu'il accéda à l'autoroute, il ne remarqua pas l'autre voiture qui roulait juste derrière lui.

Bernard se sentait maintenant plus calme. Comme toujours, au moment de procéder à un enlèvement, la nervosité montait à son maximum et il s'en fallait de bien peu pour que ce sentiment en devienne un de panique. Il lui fallait vraiment avoir foi en ce qu'il accomplissait. À chaque tentative, il s'estimait heureux de ne pas souffrir d'un problème cardiaque tellement son cœur battait la chamade. Il ne se calmait qu'après avoir parcouru une distance suffisamment importante pour se sentir hors de danger. Il se remémorait la façon dont il avait procédé lors de ce dernier enlèvement. Lorsque la mère s'était installée pour changer un des petits, elle s'était retournée pour étendre une couverture sur le sol. Puis, elle avait pris l'un des jumeaux et l'avait placé sur la couverture. Était-ce de l'insouciance ou tout simplement un manque de vision ? Toujours est-il que ce faisant, elle tournait le dos au landau. Une fois la couche changée, elle avait replacé le bébé dans son siège et avait répété l'opération avec le second enfant. Bernard l'avait observée à maintes reprises, allant même jusqu'à minuter ses gestes. Il avait alors noté qu'elle prenait toujours quelques secondes de plus pour le deuxième bébé. Il avait ensuite vérifié le délai nécessaire pour parcourir la distance entre l'endroit où elle s'installait et le coin du boisé qui lui servirait d'écran pour disparaître. Il lui faudrait parcourir cette distance d'un pas normal, sans se presser, car s'il courait, cela attirerait les regards. Après plusieurs essais, et même si c'était un peu juste, il avait décidé que c'était jouable. Il avait choisi de s'emparer de l'enfant que la mère changerait en premier.

Même si la partie avait été plus serrée qu'il ne l'avait escompté, tout s'était passé à merveille. Il avait atteint le point de protection quelques secondes seulement après que la femme eut lâché son premier cri de détresse. Le temps qu'elle commence à regarder tout autour pour repérer l'enfant, Bernard avait atteint le niveau des arbres sans avoir eu à courir. Il s'était rendu à son auto, avait installé le bambin à l'arrière et s'était assis derrière le volant en agissant comme un papa normal... sans se presser. Ensuite, il avait exécuté un demi-tour avec son véhicule pour repartir dans la direction prévue lors de l'ébauche de son plan. Ce n'est qu'en arrivant à la hauteur de la frontière entre le Québec et l'Ontario qu'il s'était rendu compte que le réservoir était presque à moitié vide. Il manquerait de carburant avant d'arriver à destination... Quelle négligence de sa part ! Il se verrait obligé de s'arrêter quelque part, mais pas tout de suite. Mieux valait s'éloigner le plus possible. Et puis, à bien y penser, il avait l'habitude de s'arrêter pour nourrir l'enfant, alors cette erreur ne changeait pas grand-chose.

Lorsqu'il avait repris la route après avoir fait le plein, il avait calculé qu'il en aurait encore pour trois heures. Il arriverait donc à son point de livraison à 23 heures et serait de retour chez lui à 5 h30, ce qui correspondait à peu de choses près à l'heure à laquelle il revenait du travail. Tout se trouvait donc sous contrôle. Il se cala dans son siège, ajusta le régulateur de vitesse et alluma la radio. Il ne lui restait plus qu'à attendre que sa voiture dévore les kilomètres.

Derrière, Clark jouait de prudence et se tenait à bonne distance. Pour le moment, grâce aux autres véhicules qui lui servaient d'écran, il était facile de passer inaperçu. Mais lorsqu'ils quitteraient la 401, il devrait se rapprocher pour ne pas le perdre. C'est là que les risques d'être détecté augmenteraient et que se jouerait la partie. Le détective régula sa vitesse avec celle du kidnappeur et resta plusieurs centaines de mètres derrière. Lorsqu'il repensait à la façon dont les événements s'étaient déroulés, il n'en revenait tout simplement pas du coup de bol, ou plutôt des coups de bol dont il avait tiré avantage.

Tout en se concentrant sur sa filature, Clark eut une pensée pour ses compagnons de travail. Il savait que l'enlèvement avait été signalé rapidement, mais puisque lui-même avait disparu, ses amis devaient être en pleine expectative. Bien sûr, la propriétaire du véhicule qu'il avait réquisitionné avait dû contacter la police et à n'en pas douter, ses collègues avaient établi le lien. Mais puisqu'il ne les appelait pas, que s'imaginaient-ils ? Que la batterie de son portable était morte ? Qu'il était hors service ? Ou pensaient-ils qu'il avait décidé d'en faire une affaire personnelle et de découvrir par lui-même le lieu de livraison des bambins, histoire de se rapprocher de sa filleule ? Clark aurait bien aimé leur parler, mais pour le moment, il ne pouvait faire autrement, car il était seul... Enfin, pas tout à fait.

Le temps s'écoula lentement. Autant Clark considérait la route monotone que Bernard la trouvait apaisante. Lorsqu'ils arrivèrent à Bowmanville, quelques dizaines de kilomètres avant Toronto, le kidnappeur eut envie d'emprunter la nationale 57 vers le nord, ce qui l'aurait mené à l'autoroute 407. Celle-ci contournait la ville de Toronto et ne se trouvait qu'à une douzaine de kilomètres. Elle lui aurait fait gagner un peu de temps. Toutefois, elle était équipée d'un système de collecte d'informations complètement automatisé et des caméras repéraient les numéros de plaque des voitures. Bien que minime, cela constituait un risque. Bernard décida donc de poursuivre sur la 401 ; du temps, il en avait amplement.

Lorsqu'ils se présentèrent en bordure de Toronto, la montre de Clark indiquait 22 heures et la circulation était fluide. Leur route les amena à traverser la Ville Reine sur toute sa longueur, alors qu'ils continuaient en direction de Mississauga. Un peu plus loin, Bernard prit la sortie de Mavis Road vers le nord, sans noter qu'une auto anonyme faisait de même. Il avait baissé sa garde. Après avoir zigzagué sur Derry Road, McLaughlin Road et sur Gurdware Gate street, il tourna à droite sur Timberlane Drive et se rendit au 399 qui se trouvait sur sa gauche. Pendant qu'ils tournaient encore et encore dans les rues de Brampton, Clark avait remarqué que son suspect utilisait son clignotant avant même que le nom des rues soit

lisible. Il était évident qu'il connaissait bien le coin. Lorsque le kidnappeur eut immobilisé sa voiture dans l'entrée du 399, il éteignit ses phares et attendit, le moteur en marche. Quelques secondes plus tard, la porte du garage s'ouvrit et Bernard fit pénétrer son véhicule à l'intérieur. Alors que la porte se refermait, Clark vit que le type descendait de voiture et qu'une porte communicante entre la maison et le garage était ouverte. Ils étaient arrivés.

Chapitre 48

«C'est donc ainsi qu'ils procèdent. L'auto dans le garage, personne ne voit rien.» Clark nota qu'il n'y avait aucun véhicule de garé sur la rue. Il y avait certainement une directive municipale interdisant tout stationnement de nuit. Il ne pouvait donc pas y laisser son auto sans risquer d'attirer l'attention. Puis, dans une entrée voisine, il remarqua un espace libre près d'une voiture. Il n'y avait aucune lumière à l'intérieur de la maison. Le temps pressait et il n'avait pas vraiment le choix. Il choisit de courir le risque. Il éteignit les phares de sa voiture pour éviter d'illuminer la maison, ce qui aurait pu alerter les résidents, et pénétra dans le stationnement. Enfin garé, il descendit, fit descendre Roucky, saisit sa laisse et lui ordonna de se taire. Après quoi, ils revinrent vers le 399.

C'était le dénouement, du moins l'espérait-il. Après toutes ces heures à enquêter, toutes ces nuits d'insomnie et toutes ces idées sombres qui l'avaient tourmenté, Jeremy était enfin arrivé au moment ultime. Il eut une pensée pour Alexandra, sa filleule sans défense qui avait été enlevée presque trois années plus tôt. Il se souvint qu'elle l'avait appelé lorsqu'il avait perdu connaissance. Il se remémora aussi Paige qui hurlait dans le parc, de Roucky qui tirait sur la laisse afin de l'obliger à se lancer avec lui à la poursuite du kidnappeur. Une véritable course contre la montre ! Toutes ces pensées qui lui remontaient à l'esprit eurent pour effet d'affûter sa détermination. Malgré le temps frais de la nuit, il sentait de la sueur couler sur son front, ses tempes et dans son dos.

La nuit était calme. Au loin, on entendait des voitures circuler. La respiration de Jeremy, lente et régulière, reflétait sa détermination et son envie d'en finir. D'un geste automatique, il libéra la languette de sûreté du fourreau de son arme et posa la main sur la crosse de celle-ci. Il était tiraillé par deux voix intérieures : l'une lui disait de capturer ces êtres immondes et de prendre les moyens nécessaires pour les obliger à parler, alors que l'autre lui enjoignait de suivre la voie de la justice, comme il l'avait toujours fait. Ce n'était pas parce qu'il s'agissait d'une affaire personnelle qu'il devait s'autoriser à se placer au-dessus de la loi. Pour l'heure, l'unique

réponse qu'il pouvait offrir à ce désaccord interne se résumait en un geste qu'il avait maintes fois répété : saisir son arme de ses deux mains, enserrer la crosse avec fermeté et la tenir devant lui, canon pointé vers le sol. À cet instant, en compagnie de son ami canin, ils étaient les seuls qui se trouvaient en mesure de mettre un terme à cette activité abjecte qui n'avait que trop duré. Il n'y avait pas place à l'erreur.

Comme ils se présentèrent dans l'entrée de la propriété, le détective vit que la porte du garage s'ouvrait. Il arrivait juste à temps. Le type s'apprêtait à repartir. Clark se précipita et se pencha pour pénétrer dans le garage, alors que la porte ne s'était élevée que de moitié. Faisant montre d'une discipline exemplaire, Roucky se tenait à ses côtés en observant un parfait silence. Au moment où ils atteignirent l'arrière de la voiture, la porte qui donnait accès à la maison s'ouvrit. Clark se baissa en collant son partenaire contre lui, et se cacha derrière l'auto.

— Merci encore, Bernard. Les parents qui l'attendent seront ravis. Montre-toi prudent sur la route. Ne t'endors pas.

— Ne t'inquiète pas pour moi. On se reparle dans quelques semaines. Bonne fin de soirée.

La porte se referma derrière Bernard, alors qu'il se dirigeait vers son véhicule, côté conducteur. C'est le moment que choisit Clark pour intervenir. Il se leva, pointa son arme et commanda :

— Je vous prierais de bien vouloir poser vos mains sur votre véhicule, monsieur.

Il leva son arme d'un iota afin de la mettre bien en évidence pour que Bernard comprenne qu'il ne plaisantait pas. Déboussolé, Bernard se figea. Il était décontenancé. Clark lut la surprise dans ses yeux, alors qu'il semblait se poser plusieurs questions. Comment ce détective était-il arrivé jusque-là ? Il parlait un français bien québécois. Il hésitait toujours quand Roucky commença à gronder. Il le reconnut immédiatement. Ne voulant pas prendre de risque, il décida d'obtempérer. Il mit les mains sur le capot sans lâcher la bête du regard.

—J'espère que vous saurez retenir votre chien. Il m'a déjà mordu.

—Vous vous souvenez donc de lui ? Racontez-moi ça, l'encouragea l'inspecteur, ravi que l'individu lui fournisse une preuve de sa culpabilité.

—Vous venez du Québec. Vous n'avez pas autorité ici, souleva l'autre.

—Je vais vous montrer que j'ai bel et bien autorité sur ce territoire. L'enfant que vous avez enlevé vient du Québec, je vous rappelle.

Tout en parlant et en menaçant son interlocuteur de son arme, Clark vérifiait si ce dernier était armé. Il voulut prendre ses menottes pour les lui passer, mais s'étonna de ne pas les trouver. «Merde ! Où les ai-je laissées ? » Il se trouvait dans une impasse. Comment allait-il gérer ça ? Il ne pouvait pas le laisser seul pendant qu'il interpellait sa complice, tout comme il ne pouvait pas appeler pour obtenir de l'aide. « Ces foutues menottes, j'ai dû les perdre lorsque j'ai chuté sur le pont. » Le kidnappeur retourna la tête pour essayer de voir ce qui se passait. Aussitôt, Roucky réagit et s'approcha pour lui saisir une cheville, qu'il serra entre ses crocs en guise d'avertissement. Quand l'homme lâcha un cri de surprise, Clark eut une idée. Mais avant de la mettre à exécution, il fouilla les poches du malfrat, d'où il ressortit un portable et un portefeuille. Il ouvrit celui-ci pour constater qu'il contenait le permis de conduire de son propriétaire. Il connaissait enfin l'identité de l'immonde personnage : Bernard Lafrenière. Il empocha le tout.

—Mettez vos deux mains sur le sol et assoyez-vous dessus, juste ici, Bernard. Si vous posez le moindre geste pour tenter de vous relever, mon chien vous neutralisera. Et ne vous méprenez pas, il sait y faire. Roucky, lâche-le.

Obéissant à l'ordre de son maître, Roucky relâcha sa prise, recula d'une ou deux enjambées et s'immobilisa. Satisfait, Clark prévint à nouveau :

—Je vous le répète, ne le tentez pas. Il peut se montrer très féroce. Roucky, tu surveilles.

L'avertissement étant lancé, Clark se retourna et examina les lieux. Il lui fallait une corde assez solide ou un câble pour attacher son prisonnier. Il s'éloigna et contourna l'auto, à la recherche de ce dont il avait besoin. Pendant ce temps, Bernard fixait le chien. Refusant de rester là à attendre, il se dit qu'il devait tenter quelque chose. Il se pencha vers l'avant en espérant parvenir à dégager ses mains. Lorsqu'il réussit à en sortir une, Roucky se mit à gronder méchamment en exhibant ses crocs dégoulinants. Comprenant parfaitement l'avertissement, Bernard convint qu'il n'avait pas le choix. Il libéra l'autre main, et Roucky passa à l'action. Il lui saisit un genou entre les mâchoires et serra juste ce qu'il fallait pour ne pas lui lacérer la chair ; il ne lui servait qu'un avertissement. Surpris et apeuré, Bernard laissa échapper un cri. Ce chien, il savait de quoi il était capable. Que pouvait-il tenter ? Il ne disposait de rien à sa portée pour l'assommer. Il se sut acculé.

Clark, qui avait entendu ce qui venait de se passer, leva le regard du sac à dos qu'il était en train d'examiner et pensa : « Il faut toujours que les gens ne vous croient pas. » Il reporta son regard dans le sac et trouva enfin ce qu'il cherchait : une corde d'alpiniste. Il revint vers Bernard, le toisa, et lui demanda à la nargue :

— Vous voulez que je demande à Roucky d'appliquer un peu plus de pression ? Vous savez, voilà trois ans, vous lui avez pris une petite fille qu'il adorait et je crois qu'il s'en souvient. Alors, on refait un essai.

Complètement débouté, Bernard n'avait d'autre choix que de s'avouer vaincu.

— Non, ça va. Je ne bougerai plus.

— Tournez-vous que je vous attache. Roucky, laisse et surveille.

Ayant déjà pratiqué la voile, Clark exécuta les nœuds avec une dextérité d'expert. Pieds et poings liés, le kidnappeur se retrouva très vite dans l'incapacité de bouger. Jeremy se releva et s'approcha de la porte de la maison. Au même moment, il entendit un bruit tel un glissement... comme si on traînait un meuble sur le sol. Il comprit immédiatement. La personne qui se trouvait à l'inté-

rieur avait dû les entendre et elle fuyait par la porte-fenêtre arrière.

Après avoir salué Bernard, Cynthia s'était rendue auprès du bébé et avait entrepris de changer sa couche. Cette tâche terminée, elle l'avait recouché dans son berceau. Ce petit lit avait hébergé beaucoup d'enfants jusqu'ici, des enfants qui n'y avaient jamais passé plus d'une nuit. Après avoir réchauffé un biberon de lait, elle était revenue dans la chambre et l'avait nourri en le berçant. Le biberon vide, elle avait installé de nouveau l'enfant dans le lit, avait attendu qu'il s'assoupisse, puis était revenue vers la cuisine pour fermer la porte du garage, persuadée que Bernard devait être parti. Or, lorsqu'elle s'était approchée de la commande de fermeture située près de la porte communicante, elle avait entendu un bruit. On aurait dit le grondement d'un chien. Elle avait mis la main sur la poignée; mais avant d'ouvrir, avait perçu une voix d'homme. Elle s'était figée, avait écouté... et avait compris. Ils étaient démasqués !

Elle avait alors exécuté une volte-face, s'était hâtée vers sa chambre, puis avait ramassé un sac à dos et un fourre-tout, deux objets qui attendaient depuis longtemps dans la penderie. Revenant sur ses pas, elle avait ouvert un placard, y avait pris un manteau avant de l'enfiler, avait déposé le sac à dos sur ses épaules et agrippé l'autre. Ensuite, elle avait couru vers la porte-fenêtre arrière. C'est à ce moment que Clark avait entendu le bruit de glissement.

Constatant que la complice de son suspect allait s'échapper, Clark s'élança vers la sortie du garage, présumant que la femme longerait la maison sur le côté afin de revenir vers l'avant pour y prendre sa voiture. Après avoir appelé Roucky, il sortit du garage et tourna sur sa droite. Rendu au coin de la maison, il découvrit que tout l'espace entre la maison et la clôture mitoyenne était encombré d'une panoplie de matériaux, ce qui rendait le passage impraticable. Il fit donc demi-tour et repartit vers l'autre bout du bâtiment. C'est là qu'il se rendit compte que Roucky l'avait devancé et qu'il était déjà parti dans cette direction. Lorsqu'il atteignit le coin, il ne vit personne, hormis Roucky qui débouchait à l'arrière. Il courut aussi vite que le lui permettait sa forme physique, par crainte de perdre sa cible.

Au moment où il arriva derrière la maison, il distingua un mouvement au bout du terrain. On courait par là. Il repéra une barrière ouverte que franchissait son chien. Il se lança à ses trousses tout en sortant son arme. Il devait absolument arrêter cette femme. Lorsqu'il arriva à la barrière, il ne vit rien, mais entendit un grognement. « Roucky ! » Il marcha à petits pas en direction du son qu'il percevait et surprit, entre deux voitures, son fidèle compagnon qui surplombait une personne qui n'osait bouger. Clark laissa échapper un long soupir de soulagement. Son partenaire avait maîtrisé la fugueuse. Il rengaina son arme et dit au chien :

— Bien, Roucky. Tu as fait du bon boulot. Maintenant, laisse-moi voir. Allez, recule.

L'animal s'exécuta et se déplaça de quelques pas. Clark découvrit alors une femme couchée sur le sol, en proie à une grande frayeur.

— Vous pouvez vous lever, madame. Mon chien ne vous touchera plus. Debout, je vous prie.

La fuyarde obtempéra, non sans jeter des regards apeurés vers l'énorme bête qui venait de la terrasser. Une fois debout, elle se pencha et se frotta un mollet à deux mains. Roucky avait dû le saisir pour l'obliger à s'arrêter. Clark remarqua qu'elle portait un sac à dos et qu'un autre sac gisait sur le sol. Craignant pour le petit, il se pressa de l'ouvrir. Il fut soulagé de n'y trouver que de l'argent ; à croire que la dame avait planifié sa sortie et abandonné le bambin.

— Où est-il ? Où est l'enfant ?

— Dans son berceau. Il dort.

Clark ramena la prisonnière vers la maison. Ils entrèrent par la porte du garage toujours ouverte et aperçurent Bernard, assis sur le sol.

— Je vais défaire les liens qui vous retiennent les jambes et vous allez vous lever lentement pour ensuite vous diriger vers l'intérieur. Ne vous avisez surtout pas de tenter quoi que ce soit, car vous apprendrez à vos dépens que mon chien cavale beaucoup plus vite que vous. Votre amie peut vous le confirmer. Roucky, tu le surveilles, t'as compris ?

Le chien s'approcha de Bernard et grogna. Le malfrat avait compris. Les jambes enfin libres, celui-ci osa un premier pas tout en fixant la bête. Il bougea une jambe d'avant en arrière deux ou trois fois dans le but de chasser l'engourdissement. Il regarda encore son tortionnaire, et comme ce dernier demeurait immobile, il se risqua à faire un second pas, puis un autre, et avança lentement vers la porte. Il entra, suivi du chien. Lorsqu'il arriva au milieu du salon, il s'arrêta pour attendre les instructions. Il hésitait à trop bouger, sachant que le chien, juste derrière, le gardait toujours à l'œil. Clark entra à son tour en poussant la dame devant lui. Il la tenait par le collet d'une main et portait le sac d'argent de l'autre. Quand tous furent à l'intérieur, le détective ordonna aux malfaiteurs de s'asseoir dans un des fauteuils du salon. Il désirait discuter, mais avant, il rattacha solidement les jambes de Bernard. Ensuite, il alla chercher une autre corde dans le garage et s'en servit pour ligoter la suspecte. Pendant qu'il s'était brièvement absenté, celle-ci avait bien tenté de se lever, mais Roucky lui avait fait comprendre qu'elle avait tout intérêt à se rasseoir. Une fois la femme ligotée, Clark se positionna devant eux.

— Alors... vous allez devoir me dévoiler beaucoup de choses, je crois. Premièrement, où se trouve l'enfant ?

— Dans une chambre, deuxième porte sur la droite, indiqua la femme alors qu'elle appuyait ses dires avec un signe de tête.

Le détective se rendit à ladite chambre. Puis, voyant que le petit semblait bien se porter, il le laissa et revint au salon.

— Bien, il dort. Maintenant, j'aimerais que vous m'expliquiez comment vous fonctionnez. Où envoyez-vous les enfants ? Sont-ils toujours au pays ? Les vendez-vous à un réseau quelconque ?

Les deux comparses se regardèrent, mais restèrent muets. Ils étaient indécis. Parler ou se taire ? Comment choisir ? Et surtout, comment se sortir de cette situation ? La femme finit par répliquer :

— N'avons-nous pas droit à un avocat ?

— Un avocat... bien sûr. Mais pour cela, il faudrait d'abord que je vous mette en état d'arrestation et pour le moment, je me demande encore si je vais vous arrêter. J'ai plutôt envie de...

À ces paroles, Clark prit conscience qu'il était pratiquement sur le point de se faire justice lui-même. Il n'avait qu'une envie : leur foutre une raclée et les envoyer à l'hôpital en pièces détachées, après avoir obtenu les renseignements qu'il voulait. Il avait tellement cherché ces filous qu'à présent, la soupape de sûreté menaçait d'exploser. Si cela arrivait, il ne savait ce qu'il adviendrait d'eux. Cette idée lui ficha carrément la trouille. Les frapper pour les forcer n'aiderait en rien Alexandra. Il devait se contrôler, mais rien ne l'empêchait de bluffer un peu pour tenter d'en savoir plus et de faire progresser son enquête.

«... j'ai plutôt envie de prendre un arrangement avec vous. Comme ça, je m'éviterais une tonne de paperasse. Il y a près de trois ans, vous avez enlevé ma filleule et on ne l'a jamais revue. Je veux la retrouver. Alors, si vous m'aidez à la récupérer, je vous offrirai quelque chose en échange.»

— Vous nous laisseriez partir ? questionna Bernard.

Furieuse, Cynthia le fusilla du regard. Avec cette question laissant sous-entendre qu'il connaissait la réponse, et donc qu'ils étaient coupables, Bernard ne se rendait-il pas compte qu'il venait implicitement d'avouer ?

— Pas tout à fait. Ce serait trop facile. Tout d'abord, je récupère le petit qui dort dans la chambre. Ensuite, pour m'assurer que vous me fournissez la bonne information, vous me montrez tous les documents qui me prouvent que c'est bien d'Alexandra qu'il s'agit. Ensuite, je mets discrètement ce sac de côté, précisa-t-il en pointant le fourre-tout rempli d'argent. Pour terminer, je vous laisse partir, mais je garde toutes les informations devant me permettre de retrouver votre trace. Vous me transmettez donc vos numéros d'assurance sociale, de vos comptes bancaires, de permis de conduire... enfin tout. Je pourrai ainsi vous avoir à l'œil. Ce trafic ne peut pas continuer.

Clark n'avait aucunement l'intention de garder l'argent ni de laisser partir les ravisseurs. Tout ce qu'il désirait, c'est que ceux-ci s'incriminent et qu'ils lui disent comment récupérer les gamins. En révélant l'endroit où se trouvait sa filleule, ils auraient mis le doigt

dans l'engrenage et n'auraient d'autre choix que de lui divulguer les informations au sujet des autres victimes. Il espérait que la promesse de les laisser partir suffirait à leur délier la langue, d'où la raison pour laquelle il avait fait allusion au sac d'argent, une façon de tromper Cynthia afin qu'elle le prenne pour un flic véreux, prêt à fermer les yeux moyennant une belle somme. Elle ignorait qu'il n'irait jamais jusqu'à compromettre son intégrité.

Bernard fut surpris lorsque le détective dit vouloir conserver le sac. Il n'avait aucune idée de ce qu'il contenait et n'était pas au courant de la maladie de l'appât du gain de sa complice. Or, n'étant pas le dernier des idiots, il commençait à entretenir des soupçons. Malheureusement pour Clark, il ne savait pas où se trouvait la petite. Jamais il ne s'était immiscé dans les affaires de sa partenaire. Seule cette dernière détenait ces renseignements.

De son côté, la psychologue, qui ne savait trop que répondre, croyait que moins elle en dirait, mieux ce serait. Quant à l'offre du policier, elle avait de gros doutes. Respecterait-il sa parole ? Quelles garanties obtiendrait-elle ? Après avoir tout avoué, elle n'aurait plus aucune carte en main.

Soudain, Clark se remémora qu'il avait garé son auto dans l'entrée d'une maison voisine. Il fallait qu'il la déplace pour ne pas alarmer le propriétaire, si ce n'était déjà fait. Après avoir vérifié la solidité des nœuds qui maintenaient les prisonniers, il sortit et gara le véhicule dans l'entrée de Cynthia, pendant que Roucky montait la garde. Lorsqu'il revint, rien ni personne n'avait bougé.

— Bon chien, Roucky. Alors, vous avez pris une décision ? Je veux savoir où vous avez expédié ma filleule. Elle s'appelle Alexandra et était âgée de quatre mois lorsque vous l'avez enlevée. Elle a donc juste un peu moins de trois ans, maintenant. Pour vous aiguiller, c'est le dernier enlèvement que vous avez commis avant celui de ce soir ; celui où mon chien vous a arraché une chaussure. Vous vous souvenez ? C'était en octobre 2016, précisa Clark en fixant Bernard.

Cynthia dévisagea son compagnon, qui lui rendit son regard. Ils se souvenaient parfaitement. Mais la psychologue se posait en-

core des questions. Comment cet inspecteur connaissait-il ce détail ? Devant le calme de Bernard, elle en était à se demander si celui-ci n'avait pas été appréhendé la veille au moment d'enlever le bambin, pour ensuite accepter de coopérer avec les flics. Ça expliquerait, en partie, son retard d'une journée. Puis elle chassa cette idée. « Ça n'a aucun sens. Bernard n'y gagnerait rien. Avec quinze enlèvements à son actif, une lourde peine à purger l'attend. Et de toute façon, si c'était le cas, pourquoi venir ici ? Le flic n'avait pas besoin de lui pour jouer un rôle. Il n'aurait eu qu'à m'arrêter. » Elle détourna la tête et porta son regard sur le détective, qui attendait une réponse. Ce dernier avait conscience qu'elle était le maître d'œuvre du duo et que sa réflexion transformerait sa tentative en réussite ou en échec.

Malheureusement pour lui, Cynthia était docteure en psychologie, et donc, parfaitement entraînée à détecter les signes non verbaux et le comportement involontaire des personnes qu'elle observait. Aussi, décela-t-elle quelques petits indices dans les mouvements et l'attitude de Clark, indices qui lui révélaient qu'il essayait de cacher sa nervosité. Elle se demandait pourquoi. Après quelques instants de réflexion, elle en conclut que les renseignements qu'il cherchait revêtaient une valeur primordiale pour lui. Toutefois, la façon dont il les avait traités jusqu'ici démontrait qu'il respectait le protocole. Il n'avait encore posé aucun geste inconsidéré ni répréhensible aux yeux de la loi. Il ne les avait pas molestés. L'allusion au sac d'argent ne devait être qu'une ruse. Il bluffait.

Clark n'obtint aucune réponse. La femme répéta qu'elle voulait parler à un avocat en plus de mentionner qu'elle ne comprenait pas de quoi il parlait. « Ils se montrent tenaces, pensa le limier. Ils ne parleront pas. » Il ne savait pas trop quels autres arguments avancer. Il n'allait tout de même pas se mettre à les frapper, mais il ne se résignait pas encore à appeler la police locale. « Appeler ! Ne devrais-je pas appeler Ron ? Ils doivent s'inquiéter à Longueuil. » Dans le feu de l'action, il avait oublié. Il décida de mettre un peu de pression.

— Bon, je vous explique encore une fois, avant de vous prouver que je suis on ne peut plus sérieux. J'appartiens au corps de police de la ville de Longueuil, au Québec. Je n'ai pas le droit de vous arrêter sur le territoire ontarien, sauf si je vous surprends à commettre un crime, et je crois que ce soir, c'est le cas. Maintenant, je vais appeler la police locale et leur expliquer pourquoi je vous ai séquestrés. Pour vous, ce sera la prison à vie. D'un autre côté, si vous obtempérez et me donnez ce que je veux, vous vous retrouverez libres. Pour moi, il est facile de dire que j'ai récupéré le bébé et que le kidnappeur a réussi à s'enfuir. Vous vous éclipsez tous les deux, tranquilles. Mais soyez assurés d'une chose... je ne partirai pas d'ici avant de connaître l'endroit où se trouve ma filleule. Vous me le dites maintenant et vous obtenez mon pardon, ou vous me le direz une fois en prison, mais je vous garantis que je le découvrirai. Voilà trois ans que je la cherche. Trois ans que son père la pleure et que sa mère dépérit. Des gens que j'aime. Alors, si vous croyez que je vais lâcher l'affaire, vous vous trompez. Et n'oubliez pas que la prison, c'est plutôt malsain pour la santé des gens qui s'en sont pris à des enfants, conclut-il sur un ton menaçant, avant d'être interrompu par Bernard :

— Ils n'ont qu'à s'en refaire un... un bébé. Ils peuvent en avoir autant qu'ils le désirent.

— Tais-toi ! intervint immédiatement sa complice.

Clark regarda Bernard d'un air indécis. Il espérait ne pas avoir compris ce que son commentaire impliquait, le sens de cette affirmation. « S'en refaire un... » Que voulait-il dire ? Qu'est-ce que ce propos révélait ? Mais au moins, il commençait à parler et implicitement, il venait d'avouer sa culpabilité pour la deuxième fois.

— Pourquoi dites-vous cela ? Nous ne parlons pas de faire un bébé, ici. Il est question de la perte d'un enfant que vous aimez et que quelqu'un vous a subtilisé. Vous sentez votre intérieur se déchirer d'une façon plus qu'abominable, et vous n'en guérissez jamais.

— Peut-être, mais toujours est-il qu'ils peuvent en concevoir un autre pour le remplacer, alors que les gens qui les adoptent n'ont pas d'autres moyens.

— Ferme-la ! pesta Cynthia. Tout ce que tu réussiras à faire, c'est de nous faire prendre !

Puis une idée monstrueuse se manifesta dans la tête de Clark :

— Attendez ! Vous voulez dire que vous vendez les enfants à des couples qui ne peuvent pas en avoir ? C'est ça ? Vous pensez que vous accomplissez quelque chose de bien et que vous aidez des malheureux ? Vous vous prenez pour les Robin des Bois des femmes stériles ? C'est immonde, ça ! Pour rendre des gens heureux, vous en détruisez d'autres pour la vie ? Vous êtes inconscients, ma parole !

Devant la forte réaction de leur persécuteur, Bernard se tut et ne dit plus rien. Clark eut beau essayer de les convaincre de parler, de leur faire dire où se trouvait sa filleule, de lui révéler à qui ils destinaient le bébé qui dormait dans la chambre d'à côté, rien ne fonctionna. Silence de mort. Au bout d'une heure, il abdiqua. Alors qu'il était plus de minuit, il se demandait qui appeler en premier : la police ontarienne ou ses acolytes. Que décider ? Le mieux consistait à appeler Ron.

Celui-ci répondit avant même que la première sonnerie n'ait terminé de retentir. Le ton de sa voix trahissait sa vive inquiétude.

— Ron Masset !

— Salut, Ron. Tu travailles sur une urgence ? le taquina Clark.

— Une urgence ? Merde ! C'est autant toi que le bambin qu'on recherche ! T'es où, bordel ? hurla presque son acolyte.

— Je suis loin, très loin. J'ai attrapé le kidnappeur et j'ai retrouvé le bambin. Tout va bien. Tu peux annuler les alertes.

— Tu l'as eu ? Vraiment ? Où êtes-vous ? Tu vas bien ? Et le petit ? Et sa complice, tu l'as attrapée aussi ? questionna Ron en rafale.

Tout en parlant, il gesticulait à l'intention de ses collègues pour qu'ils se rapprochent.

—Tout va bien, répéta Clark. Le bambin dort et il n'a pas souffert. Par contre, j'ai un problème. J'ai poursuivi le type jusqu'en Ontario.

—Flûte ! C'était bien ce que tu croyais, finalement. Nous avons le droit d'agir en Ontario ? demanda Ron, qui avait saisi l'insinuation de son homologue.

—C'est pour cette raison que je t'appelle. Je me pose des questions. Il y a peut-être des conditions particulières, mais je ne les connais pas. Je ne sais plus comment agir. Pour ce qui est de l'arrestation, je sais que c'est O.K. Mais pour la suite... le kidnappeur réside au Québec, il a agi au Québec et le bébé vient du Québec, mais il l'a amené en Ontario et je l'ai appréhendé en Ontario. J'ai aussi capturé sa complice. Elle est Ontarienne et vit ici. Est-ce que je peux les ramener ? Suis-je obligé de les remettre aux locaux ? Si c'est possible, j'aimerais les ramener, mais je dois éviter de poser un acte illégal.

—Celle qu'on entend sur les enregistrements ?

—Je pense que oui.

—Qu'est-ce que c'est que ce numéro sur mon afficheur ? Pourquoi t'as pas appelé avec ton portable ? En fait, pourquoi t'as pas appelé plus tôt ?

—J'ai perdu mon portable. Il gît au fond du lac au parc de la Cité. Je n'ai pas été en mesure d'appeler avant. Écoute, pour en revenir à mon problème, informe-toi pour savoir comment ça fonctionne. Est-ce que je peux au moins ramener le Québécois ? Et pour le bébé, je le ramène ? Il me faut des réponses et il est passé minuit. J'aurais aimé connaître mes options avant d'avertir l'OPP, mais si je n'appelle qu'au matin, ils risquent de se vexer. De plus, qu'advient-il de leur enquête sur les enlèvements commis en Ontario ?

—Merde ! On est dans de beaux draps ! Bon, je m'occupe de joindre un procureur de la ville, mais je ne sais pas si j'obtiendrai toutes les réponses sur-le-champ. Je te rappelle au numéro qui est affiché sur mon cellulaire ?

—Oui, je vais rester tout près. J'attends.

Après avoir raccroché, Clark retourna dans le salon. Il s'était éloigné pour passer son coup de fil, car il ne voulait pas que les suspects entendent sa conversation. Encore une fois, Roucky avait fait le guet. Maintenant, il devait s'organiser un peu mieux. Il libéra les jambes de Cynthia et lui demanda si elle désirait utiliser les toilettes. Suite à son refus, il la conduisit dans sa chambre, lui ordonna de s'étendre sur son lit et lui rattacha les jambes, sauf que cette fois-ci, il utilisa des attaches autobloquantes en plastique qu'il avait dénichées dans le garage après avoir garé sa voiture. Du coup, la femme se retrouva immobilisée et isolée. Ainsi, les deux suspects ne pourraient pas discuter dans le but d'établir un plan. Clark revint au salon et remplaça également le câble qui retenait Bernard par le même type d'attaches qu'il venait d'utiliser pour restreindre les mouvements de sa complice. C'était plus efficace et il valait mieux se montrer prudent. Subissant un énorme stress depuis des heures et submergé par la fatigue, il sentit le besoin de dormir. Avant de se laisser aller dans les bras de Morphée, il se rendit à la cuisine, prit un bol dans un placard et donna de l'eau à son coéquipier. Ensuite, il lui offrit une tranche de steak réquisitionnée au frigo. Il l'avait bien mérité. Pendant que son compagnon se ravitaillait, il le regardait tout en lui parlant.

— Tu m'as bien aidé, mon ami. Sans toi, je ne crois pas que nous en serions là, ce soir. Je suis vraiment fier de toi.

Lorsque Roucky eut terminé son repas, il le conduisit près de l'entrée principale et lui commanda de dormir sur le tapis, tandis que lui-même s'installa dans un fauteuil pour essayer de se détendre. Il était épuisé. Alexandra se trouvait si près. Il sombra.

Chapitre 49

Clark avait succombé et profitait d'une phase de sommeil profond. Malheureusement, ce bien-être fut bientôt perturbé par un bruit lointain qui ne cessait de l'agresser de façon insistante. «Arrêtez ça ! Bordel ! Arrêtez ce boucan ! » Mais rien n'y fit. Ce fichu bruit résonnait de façon démoniaque. Soudain, un autre bruit... un... aboiement ? «Roucky ? »

L'inspecteur s'éveilla. Dans la brume, il ne parvenait pas à centrer son attention sur une idée précise. Soudain, il sentit quelque chose lui toucher la joue. C'était humide. Doucement, il émergea de ses songes et comprit que c'était Roucky qui essayait de le réveiller... et ce bruit... le téléphone ! Il se leva, tituba quelque peu, puis se dirigea vers cet appareil infernal qui émettait sans discontinuer un son tout aussi infernal qui lui martelait le cerveau.

—Allô ! réussit-il à articuler d'une voix confuse.

—Jeremy, c'est Ron. Tu vas bien ?

—Oui, oui. Je m'étais assoupi. Quelle heure est-il ?

—Un peu plus de trois heures.

—Tu m'apportes du nouveau ?

—Ouf ! je commençais à m'inquiéter. C'est la troisième fois que j'appelle. Oui, je t'apporte du nouveau. Paul a téléphoné au chef de la police de Longueuil et il a réveillé le procureur, qui à son tour, a réveillé le juge Desmarais pour discuter de la procédure à suivre. Le juge a appelé un de ses homologues ontariens et celui-ci a répondu sans ambivalence. Nous devons leur livrer les deux suspects et leur remettre le poupon. Le Service de police de l'Ontario les prendra en charge. Après les avoir questionnés et envoyés devant le tribunal pour procéder aux mises en accusation, ils nous les rendront pour que nous les accusions d'enlèvements et de tout ce que l'on trouvera. Nous pourrons les garder aussi longtemps qu'on le voudra. Il n'y a pas d'autres manières de procéder.

—Mais Ron, ces personnes savent où se trouve Alex ! Tu crois que j'ai envie d'attendre encore un an, gémit Clark, à présent parfaitement réveillé.

—Ça ne prendra pas un an, Jeremy. Paul a énormément insisté sur ce point. Il n'est pas question que nous attendions. Il a expliqué au juge ontarien que les enfants qu'ils ont kidnappés sont québécois, que ce sont des familles québécoises qui souffrent et il a aussi insisté sur le fait que toi aussi, tu es l'une de leurs victimes. Il a bien précisé que tu méritais que ça bouge vite. Le juge a assuré qu'il s'engageait à ce que les procédures de mise en accusation soient terminées d'ici trois jours. Il discutera avec le procureur en chef pour s'assurer qu'il ne dépasse pas ce délai. Jeremy, je crois que tu as réussi. Tu n'es qu'à quelques jours de revoir ta filleule, mon ami ! Il faut juste permettre au système de faire son travail et accorder ta confiance à nos collègues de l'Ontario.

—Oui, je l'avais anticipé. Il n'y a pas d'autres moyens. Je suis épuisé, tellement épuisé.

—Jeremy, j'ai déjà pris la route avec Claude pour te rejoindre. Nous allons te prêter main-forte. Nous avons déjà dépassé Belleville. Donne-moi l'adresse où vous vous trouvez. Nous arriverons bientôt.

Clark donna l'adresse qu'il lut sur une enveloppe qui reposait sur une petite table. Par la suite, il vérifia les liens des suspects avant de se décider à appeler le 911. Lorsqu'on lui répondit, il expliqua qu'il occupait la fonction d'inspecteur au Service de police de l'agglomération de Longueuil de la province de Québec, puis pria son interlocuteur de le mettre en communication avec l'OPP. Une fois en communication avec un agent, il annonça qu'il venait d'appréhender deux individus suspectés d'enlèvements d'enfants. Il précisa qu'il avait également récupéré un bambin et demanda à ce qu'on vienne les prendre en charge.

L'agent qui lui avait répondu resta en communication avec lui jusqu'à l'arrivée des renforts, ce qui ne demanda que quatre minutes. Regardant par la fenêtre, Clark vit trois auto-patrouilles arriver simultanément, suivies de près par une voiture banalisée de laquelle descendirent deux hommes vêtus de complets foncés. Tout en s'approchant de la maison, ces derniers semblaient transmettre des instructions aux agents en uniforme. Jeremy en vit un pointer

du doigt l'arrière du bâtiment, puis deux hommes prirent cette direction. « Ils ne courent aucun risque et couvrent toutes les issues possibles. Bon travail ! » songea le Québécois.

— Ils sont là, annonça-t-il à son interlocuteur.

On sonna à la porte alors même qu'il raccrochait. Il ouvrit, et aussitôt l'un des deux inspecteurs montra sa plaque en se présentant : Peter Lam.

— Monsieur Clark ? Selon nos informations, vous détenez des individus qui nous seraient destinés ?

— Oui, en effet. Je tiens en garde à vue deux personnes qui ont enlevé un enfant d'environ six mois. Le bambin dort dans une des chambres. J'imagine qu'il aura faim dans peu de temps. Quelle heure est-il, au fait ?

— Il est 3 h 40. On nous a prévenus pour l'enfant. Un membre de l'Agence de la protection de l'enfance est en route. Il sera pris en charge et sera retourné à ses parents avant la fin de la journée. Mais avant de contacter ces derniers, nous allons juste nous assurer qu'il s'agit vraiment de leur bébé. Je ne vois qu'un suspect. Où se trouve l'autre ?

— Dans une chambre. Je vous y conduis.

Lorsque Bernard vit entrer les inspecteurs ontariens, il demanda :

— J'aimerais aller aux toilettes.

Après avoir consenti à sa demande, on lui passa les menottes pendant qu'un agent lui récitait ses droits, procédure qui fut répétée pour la femme. Sans lésiner, les policiers firent quartier propre avec une efficacité remarquable. L'un des détectives s'approcha de Jeremy, qui s'était assis sur le bord d'un canapé.

— Monsieur Clark, je vous remercie de votre aide. Nous vous avons réservé une chambre à l'hôtel. Si vous le désirez, un de mes hommes vous y conduira. Prenez le temps de vous reposer. Nous vous attendrons au poste à l'heure qui vous conviendra pour commencer l'interrogatoire des suspects. Mais de prime abord, j'aimerais que vous nous résumiez ce qui a mené à ces arrestations.

Une vingtaine de minutes plus tard, Clark terminait en disant :

— Écoutez, les parents du petit doivent vivre un cauchemar. Il faut les avertir. Je connais la procédure et la vôtre ne doit pas différer beaucoup de la nôtre. Laissez-moi les prévenir.

— Vous savez de qui il s'agit.

— Non, pas du tout... mais deux de mes collègues arriveront bientôt. Eux les connaissent et ont leurs coordonnées. Pour ce qui est de l'hôtel, vous n'avez qu'à me donner l'adresse, nous saurons nous y rendre.

— Si vous voulez. Pour le moment, nous en avons terminé ici. Je laisse un agent sur place pour surveiller les lieux, car au matin nous enverrons des techniciens pour fouiller cette maison de fond en comble. Ils y trouveront sûrement des indices. Je vous demanderais donc de ne pas trop perturber l'endroit. Voici ma carte. Appelez-moi à votre réveil. Nous planifierons une rencontre et vous me fournirez les noms et l'adresse des parents du bambin.

— Dites, ces suspects, vous me les rendrez bientôt, n'est-ce pas ? Il y a presque trois ans, ils ont enlevé ma filleule et je veux savoir où elle se trouve, ne put s'empêcher de demander Jeremy, malgré ce que lui avait mentionné Ron.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Clark. Notre ministre de la Justice lui-même s'en est mêlé. L'ordre a été donné de n'interférer en aucun cas avec votre propre enquête. Nous considérons que ces suspects nous ont été prêtés par votre service de police pour répondre aux actes qu'ils ont commis sur le territoire de l'Ontario. Dès qu'ils seront passés devant la cour de Toronto pour leur mise en accusation, vous aurez priorité. En ce qui nous concerne, nous ne faisons que vous assister.

Clark, bien que complètement vanné, se sentit apaisé. On aurait dit qu'il venait d'être branché sur un respirateur et qu'il recommençait à inhaler de l'air. Il s'assit et porta la main à son front, tout en appuyant son coude sur le bras du fauteuil. Remarquant l'air soulagé de son homologue, Peter Lam se montra compatissant.

—Monsieur Clark, je n'ai parlé que brièvement de ce cas avec mon supérieur, mais pour ce qui est des annonces parues dans le *Globe*, nous avons été en mesure d'établir un parallèle avec des enlèvements perpétrés sur notre territoire depuis six ans. Il y en a eu dans six différentes villes pour un total de vingt-deux. Vous imaginez ! Notre service vous remercie pour ce travail incroyable que vous avez accompli. C'est colossal ! Vous pourrez compter sur notre entière assistance.

Affichant un air de reconnaissance, l'Ontarien tendit le bras et les deux détectives se serrèrent la main.

L'employée de l'Agence de la protection de l'enfance, qui attendait avec le poupon dans les bras, regarda Jeremy droit dans les yeux et lui dit :

—Merci, monsieur Clark.

Au moment où elle se retourna pour se diriger vers la porte, Clark aperçut Roucky qui attendait dans un coin. Il demanda à l'inspecteur Lam :

—Est-ce que les chiens sont acceptés à l'hôtel où vous m'envoyez ?

—Je ne pense pas.

—Alors, est-ce que vous connaissez un endroit où mon chien pourrait passer la nuit ?

—Si cela vous convient, nous disposons d'une cellule libre.

—Traitez-le gentiment. Son aide m'a été précieuse. Il mérite qu'on le cajole. Donnez-lui quelque chose à manger et assurez-vous qu'il ne manque pas d'eau.

Tout en prenant la laisse que lui tendait Clark, Peter Lam promit à son homologue qu'il réservait à son chien un traitement royal. Juste avant qu'il ne s'éloigne, Clark prit un instant pour cajoler son coéquipier et le remercier, encore une fois.

Lorsqu'il se retrouva seul avec l'agent chargé de surveiller les lieux, Clark se détendit et somnola un peu plus d'une heure. Puis, une fois réveillé, il lui demanda de lui remettre des gants avant de se permettre d'inspecter les chambres, dans l'espoir d'y trouver un classeur ou un bureau qui contiendrait des documents reliés aux

enlèvements. Après tout, l'inspecteur ontarien lui avait dit de ne pas trop perturber les lieux, et non de ne pas fouiller. Jeremy considérait donc qu'il lui laissait une certaine latitude. L'agent le suivit, et voyant que le Québécois regardait sans rien déplacer, le laissa agir. Lorsqu'il commença à examiner le salon, un jet de lumière circulaire passa à travers les fenêtres de la maison. Une auto venait de pénétrer dans l'espace de stationnement : ses collègues Ron et Claude. Il se pressa de les accueillir.

— Salut, Jeremy, lança Ron en fermant la portière de la voiture. Comment ça s'est passé jusque-là ?

— Pas trop mal. Je suis exténué, mais satisfait et soulagé. Salut, Claude. Merci de venir nous donner un coup de main.

— Ça m'enchant de te rendre la pareille. Tu n'as jamais hésité à m'apporter ton aide, répondit Claude.

Voyant l'agent ontarien qui se tenait derrière, il demanda tout en le pointant du menton : « Il y a longtemps qu'ils sont venus chercher les suspects ? »

— Ils sont partis il y a au moins deux heures. Ils m'ont réservé une chambre à l'hôtel Homewood Suites, sur Hurontario, tout près de la 401. Il paraît que c'est un palace. Je vais dormir un peu, et lorsque je me sentirai d'attaque, je descendrai à leurs bureaux pour rencontrer les suspects à tour de rôle. Les enquêteurs attendront mon arrivée avant de procéder à l'interrogatoire. Ils ont l'air bien, ces gars.

— Je crois que notre commandant y est pour quelque chose. Ça a brassé dans notre coin de pays après ton appel. On aurait dit qu'une dispute de cour d'école venait d'éclater. Comment ça se présente ?

— Lorsque vous êtes arrivés, je commençais tout juste à jeter un coup d'œil. J'espérais trouver des indices pour découvrir où ont été envoyés les enfants. Du côté de la police ontarienne, il semblerait qu'ils ont rattaché vingt-deux enlèvements aux petites annonces que nous avons trouvées dans le *Globe and Mail*. Vingt-deux... plus nos quinze ! Ce réseau en aurait enlevé au moins trente-sept... tu imagines !

Jeremy s'arrêta de parler. Les mots lui manquaient. Tout ce monde désespéré. Tout à coup, il se sentit démoralisé.

— Si tu veux, je te conduis à ton hôtel, proposa Ron. Claude et moi prendrons une chambre et à ton réveil, tu nous appelleras. Je t'accompagnerai au poste pour t'assister pendant que Claude rapportera l'auto que tu as réquisitionnée. La dame a hâte de la retrouver, mais elle comprend la situation. On lui a expliqué ce qui était arrivé. Toi et moi repartirons ensemble, une fois que nous aurons terminé ici.

— Tu connais le numéro de téléphone des parents du petit ? Il faudrait le communiquer aux agents ontariens et aussi, j'aimerais leur téléphoner.

— Oui, j'ai ça quelque part dans mon carnet. Mais ne crois-tu pas qu'on devrait attendre que...

— Attendre ? le coupa Clark en affichant un regard si intense que Ron en fut désarmé, peu habitué qu'il était de voir son ami réagir avec tant de férocité.

Son supérieur n'eut pas à lui en dire plus. Il avait parfaitement compris. Une mère, un père... un Jeremy : tous démolis, espéraient cet appel.

— On les appellera quand nous serons en route vers l'hôtel, consentit Ron.

Clark s'adressa alors à l'agent qui passerait le peu qui restait de la nuit dans la maison.

— Écoutez, j'aurais voulu jeter un œil pour tenter de trouver un registre des enfants que les suspects ont kidnappés, mais je crois que ce sera votre police scientifique qui devra s'en occuper tout à l'heure. Si jamais ils trouvent quelque chose du genre, j'aimerais être prévenu rapidement. Voici quelques cartes pour que... ah, zut ! Mon cellulaire... j'ai perdu mon cellulaire. Ron, peux-tu donner ta carte à ce monsieur ? Les miennes sont... périmées. Donne-lui-en plusieurs. Il en remettra aux autres agents. Merci.

Les Québécois partirent pour l'hôtel Homewood Suites, alors que l'aurore pointait à l'horizon.

Chapitre 50

La sonnerie du téléphone eut à peine le temps d'émettre le début d'un son que déjà, Sonia Chartrand saisissait le combiné d'un geste vif et nerveux. Elle se tenait debout près du comptoir de la cuisine en train de boire un thé que son mari venait de lui servir. Un appel à une heure si matinale ne pouvait qu'annoncer une bonne... ou une mauvaise nouvelle. Espérant qu'on ne lui demanderait pas si quelqu'un pouvait venir les rencontrer, ce qui annoncerait le pire, elle appuya le combiné contre son oreille et répondit avec une inquiétude qui se devinait :

— Allô ! oui !

— Est-ce que je parle à madame Chartrand ?

— Oui oui, c'est moi ! Qu'y a-t-il ? Vous l'avez retrouvé ? Vous savez où il est ?

— Oui, nous l'avons et il va bien. Il n'a pas été molesté et n'a subi aucun traumatisme. En fait, il a dormi presque tout le temps. Il va bien... il va très bien, madame Chartrand, répéta Jeremy pour s'assurer qu'elle saisisse parfaitement le message.

À ces mots, les genoux de Sonia plèrent et elle s'effondra en pleurs. Tenant toujours le combiné contre son oreille, elle fut incapable de prononcer le moindre mot pendant quelques secondes. Devant l'inquiétude montante de son mari qui s'était rapproché pour la soutenir et qui paniquait en pensant au pire devant sa réaction, elle se ressaisit et réussit à articuler :

— Ils l'ont retrouvé, ils l'ont retrouvé ! s'exclama-t-elle.

Puis elle reprit à l'intention de Jeremy en demandant :

— Où est-il ? Pouvons-nous venir le chercher ?

Son mari lui tirait la main pour essayer d'entendre la réponse, mais Sonia collait le combiné si fort contre son oreille qu'il n'entendait pas les paroles du détective.

— Laisse-moi écouter, tu veux ? J'aimerais entendre aussi, supplia-t-il.

Comprenant ce qui se passait, Jeremy attendit que le couple s'ajuste.

—Excusez-moi, monsieur, mais quand pourrons-nous venir le chercher ? réitéra Sonia. Où est-il ?

—Il est sous la protection de la DPJ de l'Ontario. Il...

—En Ontario ? Il est rendu en Ontario ? Oh, Seigneur ! Comment ? Quand ? Oh, Seigneur ! Comment est-ce possible ?

—Sonia, ce n'est pas important pour le moment. Je veux juste savoir quand nous pourrons aller le chercher, intervint le père en s'approchant du micro du téléphone pour prendre la parole. «Monsieur... Excusez-nous, mais comment vous appelez-vous ?»

—Je suis l'inspecteur Jeremy Clark du poste de Longueuil. Votre enfant a été amené dans une maison à Brampton, en Ontario. Heureusement, nous avons localisé les ravisseurs et depuis quelques heures, le petit est entre les mains du Service de protection de l'enfance et de la jeunesse. Ils l'ont nourri et installé bien au chaud. Il ne craint rien, je vous assure.

—Depuis quelques heures et ce n'est que maintenant que... Oh ! Pardon ! Je voulais, je ne voulais pas... Désolée. Pouvons-nous venir le chercher tout de suite ? demanda Sonia après s'être reprise.

—En fait, avant de vous le remettre, les enquêteurs doivent s'assurer qu'il s'agit bien de votre bébé. Je ne connais pas leurs procédures, ici en Ontario, mais je présume que vous n'aurez pas à attendre très longtemps et je vous certifie que c'est bien votre enfant. J'ai suivi l'homme qui l'a enlevé tout au long de son trajet. Je ne l'ai jamais lâché. Je pense que la police vous appellera ce matin. À ce moment, j'imagine qu'ils vous diront comment procéder, s'il y a des documents à fournir... mais ce sera simple, croyez-moi.

—Il va bien ? Il ne pleure pas ? s'enquit la mère en larmes et surexcitée.

—Il va très bien, répéta patiemment Jeremy, qui comprenait tout à fait le désarroi des parents.

—Merci, monsieur Clark. Nous vous serons éternellement reconnaissants d'avoir pris un moment pour nous appeler. Nous ne vivions plus. Merci.

—Ça me fait plaisir, vous savez, termina le limier avec une grosse boule dans la gorge.

Avec en tête le visage d'une petite fille, il se demandait quand il la serrerait dans ses bras, quand il pourrait faire ce même appel à ses amis. Il ne pensait plus qu'à cela.

Ron, qui avait remarqué quelques larmes dans les yeux de son coéquipier, se concentra sur la route pour ne pas le mettre mal à l'aise.

— Ils sont reconnaissants ?

— Je crois que oui. Ils trouveront cette journée bien longue... mais au moins, ils savent que leur petit rentre à la maison, termina Jeremy en ayant toujours en tête l'image d'une petite fille.

Chapitre 51

Les enquêteurs avaient dormi un peu plus de cinq heures. Jeremy s'était réveillé à 11 h 20 et, après avoir laissé un message sur la boîte vocale de Nadine, il avait appelé ses deux amis pour leur donner rendez-vous au restaurant de l'hôtel où il les avait attendus en dégustant son petit-déjeuner au cours duquel il avait englouti presque un litre de café. Il se sentait maintenant d'attaque. Lorsque Ron et Claude le rejoignirent, il lisait un journal.

— Bonjour, Clark. Quel est le programme ? demanda Ron pour lancer la discussion.

— Tout d'abord, vous prenez un petit-déjeuner... ou un brunch, vu l'heure. C'est comme vous voulez. Ensuite, Claude va rapporter l'auto à sa propriétaire après l'avoir fait inspecter par le service de vérification des voitures du SPAL. Je ne veux pas que la dame nous accuse injustement de l'avoir abîmée. Claude, il faudra aussi que tu passes au poste de police pour récupérer Roucky. Lorsque tu le déposeras chez Paige, explique-lui que j'ai été pris avec une filature à l'extérieur de la ville et que je n'ai pas pu le ramener avant aujourd'hui.

— Justement, elle a appelé pour savoir où était rendue sa mascotte. On a trouvé une excuse bidon, mais là, je crois qu'elle va comprendre.

— Attention ! Il ne faut surtout pas que tu parles d'enlèvements d'enfants ou d'un truc du genre. Je ne veux pas qu'elle pense qu'on a retrouvé Alexandra. Tu comprends ?

— Bien sûr. Je ferai attention.

— Pour notre part, Ron et moi assisterons au premier interrogatoire des deux suspects. J'ai déjà confirmé notre arrivée là-bas pour 13 heures. Ils m'ont dit qu'ils se tiendraient prêts.

— Combien de temps devons-nous rester dans le coin ? s'informa Ron.

— Si les kidnappeurs se montrent coopératifs, nous rentrerons probablement ce soir, sinon, dans un ou deux jours, j'imagine.

— Comment procèderas-tu s'ils nous fournissent les adresses où se trouvent les petits ? Tu sais que ce ne sera pas vraiment simple.

Ces enfants, ils vivent dans des familles, aujourd'hui.

— J'y ai pensé, bien sûr. La première question est de savoir s'ils résident encore au Canada ou s'ils ont été « exportés ». Si c'est le cas, ce sera beaucoup plus laborieux de les récupérer, mais il faudra y parvenir. Quant aux parents adoptifs, puisqu'ils ont acheté des enfants sur le marché noir, ils devront en débattre avec la justice, mais ce n'est pas à moi de décider de la marche à suivre et des sanctions. Je me montrerais bien trop intransigeant. Nous nous contenterons donc de les arrêter et de ramener les petits.

— Je comprends, mais crois-tu qu'ils savaient que les enfants avaient été enlevés lorsqu'ils les ont adoptés, questionna Claude.

— Que veux-tu insinuer ? Que nous ne devrions pas intervenir et laisser les enfants à leurs parents substitués ?

— Non, pas du tout ! Il n'en est absolument pas question ! Je voulais simplement préciser que ce sont encore les victimes qui paieront pour l'égoïsme et le manque de moral de gangsters odieux. Il n'y a pas un seul gagnant dans cette histoire. Que de la merde. Et pourquoi ? Parce que des personnes sont incapables d'adopter un enfant par la voie habituelle ! Ça me dégoûte et j'en ai ma claque de toutes ces crapules, s'insurgea Claude.

— Il n'y a pas que toi, intervint Ron, alors qu'il voyait Clark afficher un air féroce. On se rejoint tous sur ce point. Mais il n'y a pas d'alternative. Nous allons rapatrier ces enfants.

Le repas terminé, les trois hommes montèrent en voiture et se rendirent aux locaux de l'OPP. Dès qu'ils y furent, Claude récupéra Roucky, remercia les agents de s'en être occupé, salua ses amis et prit le chemin du retour. Clark présenta Ron à l'inspecteur Lam, puis, après une poignée de main, celui-ci conduisit ses homologues dans une salle d'écoute avec vue sur une salle d'interrogation. La rencontre d'information avec les suspects et leur parution devant la cour de justice pour leur mise en accusation avaient été retardées avec l'accord de l'assistant du procureur, pour permettre à Clark d'être présent lors de l'interrogatoire. Le premier suspect à être interrogé fut Bernard. Après lui avoir relu ses droits et qu'il eut exigé l'assistance d'un avocat, les enquêteurs entamèrent le dialogue en

lui signifiant les raisons de son arrestation.

— Monsieur Lafrenière, vous avez bien compris ce que nous vous avons dit au sujet de vos droits.

— Oui.

— Voici la liste des chefs d'accusation retenus contre vous. Vous êtes accusé d'enlèvements, de trafic et de commerce d'enfants, de vol et d'utilisation de plaques d'immatriculation volées, ainsi que de tentative de fuite. Nous nous réservons évidemment le droit d'ajouter d'autres chefs d'accusation à cette liste. Désirez-vous poser des questions ?

Bernard secoua négativement la tête.

— Bien. Pour les besoins de l'enregistrement, je signale que le suspect a répondu non à l'aide d'un signe de la tête. Maintenant, nous donnerez-vous le nom de vos complices ?

— Je ne travaille qu'avec une seule personne.

— Son nom ?

— Cynthia Thomson, répondit Bernard, qui ne voyait pas l'utilité de cacher cette information puisque sa complice avait également été appréhendée et qu'au moment de leur arrestation, un enfant se trouvait sur les lieux.

— Combien d'enfants avez-vous enlevés ?

— Mon avocat a-t-il été contacté ? Je vous ai demandé de m'en attribuer un. J'imagine qu'il n'aimerait pas apprendre que j'ai répondu à vos questions. Est-ce que j'ai déjà trop parlé ? Et puis, pourquoi n'est-il pas arrivé ? Vous ne l'avez pas prévenu ?

— Votre avocat ne s'insurgera pas contre le fait que vous ayez décidé de coopérer. Vous en obtiendriez même un allègement de peine, expliqua le détective en évitant de répondre à la dernière question du suspect.

— Un allègement de ma peine ?

— Si vous répondez à toutes nos questions sans rien dissimuler et que vous nous aidez à retrouver les enfants que vous avez enlevés, cela allégera sensiblement votre peine.

— M'écririez-vous cela ?

— C'est votre avocat qui négociera et il est pertinemment au courant de ce genre de procédures. Vous n'aurez qu'à lui dire ce que vous avez accepté de dire ou ne pas dire. Alors, que décidez-vous ?

— Je n'ai pas encore décidé, mais avant toute chose, je préférerais discuter directement avec mon avocat et non pas par votre intermédiaire, répliqua Bernard.

— Plus vous tergiversez et plus votre marge de négociation sera restreinte. Combien d'enfants ?

Bernard hésita. À travers sa vision biaisée par la peine qu'il avait vécue lors du suicide de sa première femme, il s'imaginait que les délits majeurs pour lesquels il avait été arrêté pèseraient moins lourd dans la balance lorsqu'il aurait expliqué au juge la raison de ses actes. Ce n'était certes pas pour l'argent qu'il avait agi ainsi, son compte bancaire en témoignait. En revanche, que gagnerait-il à se montrer trop bavard trop vite ? Il ne savait vraiment pas quelle décision prendre.

— Vous voulez nous aider ou pas ? Où avez-vous envoyé ces enfants ? Pourquoi les avoir enlevés ? Comment fonctionniez-vous avec madame Thomson ? le pressa l'inspecteur. Vous souvenez-vous de toutes vos victimes ? Leur nom ? Leur âge ? Comment en disposiez-vous ?

Il l'avait perdu. Le prévenu ne parlerait pas. Clark était déçu.

— Nous vous laissons un peu de temps pour réfléchir. Je vais questionner votre complice et voir si elle se montrera plus volubile que vous. Le premier qui parlera aura plus de chances de négocier une bonne entente. Quant à l'autre, il n'aura rien.

L'inspecteur laissa un temps de réflexion au prisonnier, pour qu'il saisisse bien le sens de ses paroles. Ce dernier ne réagissant pas, il se leva et sortit. Lorsqu'il entra dans la salle d'observation, Clark et Ron l'attendaient.

— Je ne crois pas qu'il parlera. Nous serons forcés de l'emmener bientôt devant le juge pour la mise en accusation officielle. On a retardé sa comparution de quelques heures, mais on ne veut pas exagérer.

— Je me demande... hésita Ron. Et si nous le pressions en lui exposant tout ce que nous avons découvert : sa méthode de communication, le nombre d'enfants enlevés, les dates et les lieux des enlèvements ainsi que la durée de la pause qu'ils se sont accordée.

— Peut-être... mais avant, je veux asticoter cette Cynthia. Si jamais elle me dévoile une information, je l'utiliserai pour semer le doute dans la tête de son complice. Ce pourrait être l'argument qui le dégèlera, supposa Lam.

Ils laissèrent donc Bernard et se rendirent dans une autre salle, où Cynthia Thomson attendait depuis plusieurs heures. Contrairement à Bernard Lafrenière, un avocat était assis auprès d'elle. Le détective rappela ses droits à la détenue, puis commença à poser ses questions :

— Vous êtes bien madame Cynthia Thomson, Dre en psychologie, et vous travaillez bien à l'Institut de fertilité Levington sur Main Street à Brampton ? Est-ce exact ?

— Oui, c'est exact.

— Vous demeurez au 399, Timberlane Drive, à Brampton ?

— Oui.

— Nous aimerions savoir pourquoi hier soir monsieur Bernard Lafrenière vous a amené un enfant de quatre mois qu'il venait d'enlever à Longueuil. Aussi, comment comptiez-vous disposer de cette enfant ?

— Vous n'avez pas à répondre à cette question, souffla l'avocat à sa cliente.

Celle-ci ne répondit pas tout de suite. Se replaçant sur sa chaise, elle s'accordait du temps pour réfléchir :

— Je ne vois pas ce à quoi vous faites allusion.

— Vous ne savez pas... hum. Mais, il y a bien un inspecteur de la police longueuilloise qui s'est introduit chez vous hier soir, n'est-ce pas ?

— Oui... En avait-il le droit ?

— Vous discuterez de cela avec votre avocat dans quelques instants. Pour le moment, voulez-vous me décrire dans quelles circonstances cet inspecteur s'est présenté chez vous ?

Cette fois, Cynthia ne répondit rien. L'inspecteur reprit.

— Votre collègue, monsieur Lafrenière, nous a mentionné qu'il vous livrait des bambins. Mais qu'arrive-t-il, après ? C'est ce que nous aimerions éclaircir. Vous nous aidez ou vous prenez le risque que nous le découvriions nous-mêmes. Dans ce dernier cas, le juge sera informé du peu d'aide que vous nous aurez apportée et il se montrera moins clément au moment de prononcer votre sentence, parce que je vous assure que vous écoperez d'une condamnation. Voyez-vous, nous savons comment vous communiquez avec vos complices... Oui, je dis bien vos, car nous savons que vous communiquez avec monsieur Lafrenière par le biais d'annonces publiées dans le *Journal de Montréal* et que lui vous envoie des messages par l'entremise du *Star*. Nous savons également que vous utilisez la même procédure avec des personnes d'ici, en Ontario, et que vous communiquez avec elles en utilisant le *Globe and Mail*. Combien de collègues avez-vous en Ontario ? questionna-t-il abruptement en élevant le ton. Combien de bambins avez-vous kidnappés en Ontario ? Nous savons que vous en avez reçu quinze du Québec, mais combien de l'Ontario ?

Comme son interlocutrice ne réagissait pas, il en rajouta.

— À ne pas collaborer, vous ne faites qu'aggraver votre cas. Nous avons tout notre temps et nous connaissons les numéros de téléphone que vous avez utilisés pour communiquer entre vous. Même si vous ne les avez utilisés qu'une seule fois chacun et que vous les détruisiez après usage, ils ont laissé des traces et nous avons tout retrouvé ! Nous détenons la liste des appels entrants et sortants de ces appareils ainsi que les enregistrements de vos conversations. Nous savons que vous commandez une revue lorsque vous voulez une fille et un journal dans le cas d'un garçon. Votre empreinte vocale s'entend sur chacune des bandes Êtes-vous certaine de ne pas avoir prononcé un mot, un seul, au cours de ces conversations, qui vous ferait plonger ? Voyez-vous, nous avons relié les dates des appels avec les dates des enlèvements des enfants. Nous trouverons où ils sont, soyez-en assurée. Et vous paierez... Vous vous décidez ?

—Mon avocat m’a bien avertie de ne pas répondre à vos questions, à moins que vous me présentiez une offre.

—Ce serait d’actualité s’il y avait une petite chance que vous vous en sortiez. Mais nous détenons suffisamment de preuves pour vous inculper et le procureur nous a interdit de marchander avec vous... et pour votre gouverne, sachez qu’un procureur n’ordonnerait jamais une telle chose s’il n’était pas convaincu du verdict. Dans ce cas, votre silence ne vous protège pas. Il ne fait que vous garantir une peine beaucoup plus lourde. À vous de voir.

Cynthia ignorait quelle décision prendre. Son avocat s’était montré catégorique, mais il ne connaissait que ce qu’elle avait bien voulu lui révéler. Elle le regarda pour demander conseil et celui-ci lui répondit d’un petit signe de tête signifiant : « À vous de voir. » Finalement, elle décida de se taire. Elle essaierait de négocier un peu plus tard, car contrairement à ce que venait d’insinuer l’enquêteur, elle était persuadée qu’un procureur se montrait toujours prêt à offrir un arrangement, surtout si les révélations permettaient de sauver beaucoup de temps à la police et évitaient un long procès. En ce cas, les coûts de l’État s’en trouveraient diminués et le procureur augmenterait sa cote de popularité en démontrant qu’il boucle ses enquêtes rapidement.

De retour dans le couloir, les détectives décidèrent de tenter de percer une dernière fois la résistance de Lafrenière. Ensuite, ils l’accompagneraient devant le juge d’instruction pour sa mise en accusation et demanderaient que son dossier soit transféré au palais de justice de Longueuil. Ainsi, sa cause serait entendue tout près de l’endroit où il avait commis ses crimes. Quant au dossier de madame Cynthia Thomson, celui-ci serait traité à Toronto. Les enquêteurs retournèrent donc dans la salle où attendait Bernard. Son avocat s’entretenait avec lui depuis plus d’une heure.

—Monsieur Lafrenière, nous vous donnons une dernière chance avant votre mise en accusation. Ensuite, à la demande du procureur général du Québec qui souhaite transférer votre cas au tribunal de Longueuil, vous serez envoyé là-bas pour y subir votre procès. Considérant les preuves qu’ils détiennent et le nombre

d'enlèvements perpétrés, je pense qu'il n'y aura pas de remise en liberté possible en attendant le procès et que vous risquez vraiment la perpétuité. Pour alléger la sentence qui vous attend, vous n'avez d'autre choix que de collaborer avec nous.

— Si vous détenez toutes les preuves que vous prétendez posséder, je ne vois pas pourquoi je vous faciliterais la tâche.

— Tout simplement parce que ça nous sauverait beaucoup de temps et que ce serait moins onéreux pour les contribuables. Vous plaideriez coupable et il n'y aurait pas de procès. De votre côté, vous seriez moins sous l'objectif des caméras. Il y aurait moins de photos dans les journaux, ce qui éviterait que votre famille soit accablée publiquement. Un repentir sincère favoriserait une sentence plus légère et des conditions de détention plus supportables. Il y a aussi le fait que nous devons retrouver les enfants pour les retourner dans leur vraie famille et votre aide accélérerait le processus. Ces familles attendent et votre coopération mettrait fin à leur détresse.

Lorsque le détective avait fait allusion à sa famille, Bernard avait tiqué. La sienne, la perdrait-il ? Il avait bien sûr compris qu'il ne la reverrait plus beaucoup, que sa femme et ses filles se poseraient bien des questions... mais il n'avait pas pensé à la réputation que cela leur conférerait, au harcèlement dont elles seraient victimes. Il aurait beau leur expliquer pourquoi il avait agi ainsi, le comprendraient-elles ? Sa femme... n'ayant pas connu ce que lui et sa première épouse avaient vécu, ressentirait-elle de la compassion ? Il en doutait. Et ses filles, si jeunes, comment pourraient-elles lui pardonner ?

— J'aimerais bien vous aider, mais cela ne changera rien, maintenant. Ma femme et mes filles... Elles ne comprendront pas et elles me détesteront.

— Et toutes les familles que vous avez jetées dans la tourmente, que pensez-vous de leur désespoir ? Vous vous en foutez ? Votre femme et vos filles, ne verraient-elles pas d'un bon œil que vous vouliez réparer le mal que vous avez fait ? Que vous vous repentiez ?

—Le malheur des parents qui ont perdu un enfant, vous dites ! Les couples qui ne peuvent pas concevoir, vous y pensez à leur malheur ? Eux aussi vivent un désespoir chaque jour de leur vie ! Elle se cache où, la justice ? Comment élever des enfants si une maladie empêche votre femme de les porter ? Les couples avancent en âge, se voient vieillir et se rendent compte qu'ils mourront seuls. L'adoption ? Soit c'est inabordable, soit c'est impossible, car il n'y a pas assez d'enfants disponibles. Et l'État qui interdit que les mères porteuses se fassent payer ! Quelle issue nous reste-t-il ? Ma première femme a choisi de partir. Elle n'a pu accepter de vivre avec cette incapacité à enfanter. Vous croyez qu'on guérit d'une telle blessure ? jeta Bernard à la figure du détective à travers ce plaidoyer qui témoignait que son auteur souffrait encore d'un acte posé par une femme en détresse plusieurs années auparavant.

Étonné par la réaction du suspect, Clark, qui se tenait toujours derrière la vitre de la salle d'interrogation, se redressa pour le jauger quelques secondes. Incroyable ! Cet homme enlevait des enfants pour les donner à des couples dont la femme était inapte à enfanter et il croyait bien faire ! Ce qu'il lui avait révélé, la veille, dans cette maison, il le pensait vraiment. Par contre, ce qui biaisait son analyse, c'était son refus de voir la peine qu'un tel geste causait aux victimes. On ne remplace pas un enfant par un autre. Comment n'avait-il pas compris cette simple vérité ?

Suite à cette réflexion, Clark signala au détective Lam qu'il aimerait participer à l'interrogatoire. Une fois qu'on le lui eut permis et qu'il fut installé, il y alla d'un monologue. Il raconta au ravisseur une expérience qu'il avait vécue quelque trois ans plus tôt, alors qu'une petite fille était entrée dans sa vie pour lui insuffler ce désir de vivre qu'il avait lui-même perdue. À partir de ce moment, il avait recommencé à respirer, à voir des gens. Il ne s'en était pas rendu compte, mais au fil du temps, il s'était complètement éloigné des gens : il vivotait. La venue de cette enfant avait allumé une bougie dans un tunnel bien sombre, dont la sortie semblait obstruée. Avec le temps, cette lueur s'était intensifiée à un tel point, qu'elle était devenue beaucoup plus qu'un simple phare dans le noir. Elle

s'était transformée en soleil, «son» soleil. Elle était devenue l'eau donnée à un assoiffé du désert, la bouchée de riz offerte à un prisonnier mourant de faim. Et cette lueur ne se tarissait pas. Puis, un jour, une personne atteinte d'une démence causée par une souffrance insoutenable s'était amenée pour lui usurper cette source de vie à laquelle il s'abreuvait.

— Je la recherche depuis. Elle brille quelque part, mais elle se trouve hors de ma portée, hors de ma vue. Comment guérir de cette affliction ? demanda Jeremy à un homme accablé par une souffrance similaire, un homme qui découvrait qu'il n'était pas le seul à être écrasé par un immense chagrin et qui commençait à entrevoir les malheurs qu'il avait engendrés.

À ce moment, Bernard prit conscience qu'il était impossible d'effacer un désespoir né d'un grand malheur. C'est vous-même, à travers votre propre existence, qui lui permettez de subsister. Il comprit ainsi un peu plus le geste de sa femme. Elle avait refusé de laisser vivre cette malédiction.

Sensibilisé, ce fut à son tour de raconter son histoire. Après qu'il eut dévoilé en détail ce qui l'avait mené à kidnapper des enfants, il apparaissait évident qu'il ne s'était jamais remis de la perte de sa femme.

Lorsque l'inspecteur apprit que la femme de Bernard était allée jusqu'à se suicider, il compatit et comprit qu'il ne commettait pas ces crimes pour l'argent. Il n'avait en tête qu'une intention : éviter qu'il n'arrive à d'autres ce qui lui était arrivé.

Bernard confirma que Cynthia et lui communiquaient bien par l'entremise de petites annonces qu'ils plaçaient dans le *Journal de Montréal* et le *Toronto Star* pour se fixer des rendez-vous téléphoniques. Puis, ignorant la duperie de Cynthia sur le volet financier, il expliqua ce que leur rapportait un enlèvement et quel montant représentait sa part : finalement bien peu pour les risques qu'il encourait et les coûts que cela lui imposait. Cet état de fait ne confirmait-il pas la raison de son engagement ? Pour terminer, l'homme affirma qu'il ne savait absolument pas où les bambins étaient envoyés. Il avait une pleine confiance en Cynthia et ne po-

sait aucune question. Il lui apportait des enfants et pour lui, tout était terminé. Le reste ne le regardait pas. Cynthia devait les remettre à des gens qui étaient soi-disant dans le besoin.

Quatre heures après le début de son monologue et alors qu'il jugeait détenir suffisamment d'éléments pour que le procureur prenne le relais, Clark mit fin à l'interrogatoire et l'inspecteur Lam renvoya Bernard dans sa cellule. Comme les tribunaux étaient fermés à cette heure tardive, les deux inspecteurs québécois planifièrent de dormir au même hôtel que la nuit précédente. Il était prévu qu'ils récupèrent l'accusé immédiatement après son audition pour sa mise en accusation. Il ne restait qu'à convaincre Cynthia Thomson de divulguer ses secrets, ce qui pour Clark, constituait une priorité, puisqu'il savait que Bernard ne pouvait l'aider davantage. Il demanda donc à l'inspecteur ontarien quand il comptait reprendre l'interrogatoire de la suspecte.

Ce dernier lui indiqua qu'il s'y remettrait dès la fin de l'audition de Bernard. Il devait s'assurer que le nom de Cynthia Thomson ne soit pas prononcé pendant la lecture de l'acte d'accusation, car les comparutions au tribunal étaient du domaine public et les journalistes surveillaient ce qui s'y passait. Il ne voulait surtout pas alerter les complices de Cynthia, alors qu'ils étaient encore libres comme l'air. Pour l'instant, cette affaire devait rester discrète.

Clark retourna à son hôtel avec un peu plus d'espoir. Aujourd'hui, la perspective de réaliser sa promesse était un peu plus réelle.

Chapitre 52

Le lendemain, après avoir assisté à l'interrogatoire de madame Thomson qui n'avait rien apporté de nouveau, Clark demanda une copie du rapport de la perquisition conduite à son domicile. Lorsqu'il la reçut, il fut surpris de constater qu'on y avait joint le duplicata d'un carnet. Dans ces quelques pages, il découvrit une liste alphanumérique qui semblait n'avoir aucune signification. Il lui faudrait percer un autre mystère.

Le lieutenant Lam et ses homologues québécois jetèrent un premier regard sur ce rapport. Hormis le carnet, les enquêteurs n'avaient rien trouvé de compromettant, si ce n'est le berceau pour bébé et quelques biberons, alors que la femme n'avait pas d'enfant. De leur côté, les techniciens avaient ramassé des cheveux dans le berceau. À n'en pas douter, ils ne provenaient pas tous de la même tête. Ils analyseraient les ADN et les compareraient à ceux des enfants disparus. Lorsque vint le tour du carnet contenant les codes...

— Pour le moment, nous ne connaissons pas la signification de ces codes ni à quoi ils réfèrent. Tout ce que nous avons relevé, c'est que dans chacun des numéros apparaissent une année et un mois. Pour le reste... on cherche encore. Il y a trente-sept codes, termina Lam.

— Trente-sept! Si nous excluons le dernier enlèvement, c'est bien le nombre d'enlèvements que nous avons répertoriés. Le trente-huitième n'est tout simplement pas encore inscrit, conclut le limier.

Après avoir examiné les autres éléments de preuve rassemblés jusqu'à maintenant, il ne restait plus à Clark qu'à retourner chez lui. Il demanda qu'on installe Bernard sur la banquette arrière de l'auto de Ron, afin qu'ils puissent le ramener à Longueuil comme convenu. Le lieutenant Lam lui assura qu'il lui enverrait la transcription et les vidéos des séances d'interrogation de Cynthia Thomson. De plus, si jamais il apprenait quoi que ce soit au sujet d'Alexandra, ou si madame Thomson leur dévoilait où se trouvaient les enfants, il le lui ferait savoir sur-le-champ.

En route vers Longueuil, les deux coéquipiers discutèrent peu, chacun étant perdu dans ses réflexions. Assis du côté passager, Clark examinait la copie du livret trouvé chez madame Thomson pour tenter de déterminer ce que cachaient ces codes. Il y avait des lettres et des chiffres et tous étaient composés du même nombre de caractères, à trois exceptions près... pourquoi? Puis, il survola la liste en pointant du doigt chaque numéro. Il nota qu'il y avait plusieurs codes qui commençaient par les mêmes deux ou trois lettres. Il supposa que ça camouflait un indice. Pour mieux analyser le tout, il en inscrivit quelques-uns dans son calepin en regroupant ceux qui affichaient le même début. C'est ainsi qu'il obtint :

OTA2010ag262827845741852169

OTA2014se369418845411312677

OTA2018jn766730160726765724

— Voyons voir... je trouve toutes sortes de lettres, mais on dirait des séries. La plupart commencent par deux lettres, mais je repère trois séries qui débutent avec trois caractères.

— Quelles lettres ? demanda Ron, concentré sur la route.

— Il ne semble pas y avoir de standard. Je vois des BA, BN, GH, SC, HN... etc. Les séries qui commencent par trois lettres sont GTU, MTL et OTA. Chacune d'elles, sauf celles à trois lettres, compte le même nombre de caractères et...

— MTL ? Tu as bien dit MTL ? Cela signifierait-il Montréal ? Ce ne serait pas un code pour identifier des villes ?

Étonné, Clark fixa Ron du regard. « Serait-ce si simple ? Chercherais-je l'insolubilité, alors que le côté pratique semble évident ? » Il replongea son regard sur la feuille.

— Ron, tu as peut-être mis le doigt sur quelque chose.

Survolant la liste avec son doigt pour une seconde fois, il s'arrêta sur les lettres TO pour... Toronto ? C'est mondialement connu ; TO = Toronto et MTL = Montréal. Ce serait bien des villes !

— Se pourrait-il que... En fait, c'est plein de bon sens. Cette madame Thomson est psychologue. Elle ne cherche pas la complexité et cette liste n'était destinée qu'à son usage personnel. Elle s'est dit que si quelqu'un tombait dessus par inadvertance, il n'en connaîtrait pas l'utilité et passerait à autre chose. Pourquoi aurait-elle élaboré quelque chose de plus épineux? Ron, tu me prêtes ton portable? Je vais donner cette info au lieutenant Lam pour qu'il creuse cette idée. Sur la route, nous ne sommes pas très efficaces.

— Moi je pense que nous venons de prouver que même sur la route, nous nous révélons efficaces, le contredit Ron, tout sourire.

Le lieutenant Lam certifia à Clark qu'il mettrait quelqu'un sur cette piste et que si cela s'avérait exact, il obtiendrait des réponses avant que Ron et Clark soient arrivés à destination. Ron s'adressa alors à leur passager.

— Dis-moi, Bernard, est-ce que tu sais si ta complice envoyait des enfants au Québec?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je ne voulais pas être mis au courant et c'était bien ainsi.

— Sur les quinze que tu as enlevés, tu n'as jamais eu envie de savoir? Moi, il me semble que ça m'aurait démangé un peu.

— Pourquoi? Ça ne m'aurait rien apporté.

— Tu dis que tu kidnappais des enfants pour aider, alors il me semblerait normal que tu aies voulu vérifier s'ils vivaient heureux. Ça aurait été gratifiant, non? De plus, tu te serais assuré que madame Thomson choisisse de bons candidats.

Bernard ne répondit pas. Il regardait défiler le paysage sans démontrer le moindre intérêt pour la conversation.

— En quelle année avez-vous commencé?

— J'ai commis mon premier enlèvement en juillet 2009.

— Et le dernier... avant celui d'avant-hier? s'enquit fébrilement Jeremy, persuadé qu'il s'agissait d'Alexandra.

— Il y a trois ans environ... ou un peu moins, en octobre 2016.

La réponse fit augmenter d'un cran la pression dans les artères de Clark. C'était bien cela... l'enlèvement de sa filleule.

— Où ? demanda-t-il en élevant le ton.

— Au parc de la Cité, à Longueuil.

« Il se souvient, le salaud... il garde ça en mémoire... je vais te le... »

Voyant que son collègue serrait les mâchoires, Ron prit le relais.

— Vous vous souvenez des détails ?

— Comment oublier ? Vous me disiez que je ne pensais pas à la douleur des parents et qu'on ne remplace pas un enfant par un autre. Croyez-vous que je ne le sais pas ? Vraiment ? J'ai perdu ma femme à cause d'une douleur semblable. Je sais ce que c'est. Je me disais simplement que si cela empêchait un autre drame similaire au mien...

« Il n'ose pas prononcer le mot suicide. Même après toutes ces années, il en souffre encore... »

— Vous n'avez jamais pensé que vos gestes auraient pu occasionner des suicides chez les mères incapables de se remettre de la perte de leur enfant ? Ne croyez-vous pas que pour une mère, c'est LE plus grand malheur ? Vous avez pensé à cela ?

— Évidemment. C'est pourquoi je choisisais toujours une famille avec plus d'un enfant ! Vérifiez donc vos informations ! Vous verrez. En plus, je me disais que l'espoir de revoir leur rejeton les empêcherait d'en venir au suicide.

Démuni devant un tel raisonnement, Clark n'avait plus d'arguments. Un kidnappeur doté d'une morale ! Mais quelle morale ! Cet homme avait été c-o-m-p-l-è-t-e-m-e-n-t démoli. C'est pourquoi il commençait plus à le plaindre qu'à lui en vouloir.

— Parlez-moi de l'enlèvement d'il y a trois ans, la petite fille.

— C'en est un que je n'avais pas planifié. J'étais venu dans le parc pour une autre enfant, mais j'ai vu cette femme, une occasion non prévue. Cette famille ne venait jamais à cet endroit durant la semaine. Je les avais déjà rencontrés, mais que les week-ends. La femme promenait sa petite dernière dans son landau et surveillait

son garçon, un petit homme bien aventureux. Il adorait nourrir les canards. Il est tombé dans le lac et sa mère a dû intervenir rapidement. C'était l'occasion dont j'avais besoin pour m'emparer de la petite. Elle dormait. Je me suis empressé de m'éloigner. Au bout de quelques minutes, alors que j'arrivais près de mon auto, j'ai entendu les aboiements d'un chien qui se rapprochait. Il m'a rejoint, alors que je montais en voiture. J'ai bien failli y laisser un pied. Il m'a poursuivi sur presque un kilomètre avant que je ne le perde dans mon rétroviseur. Après cet incident, j'ai mis fin à mes activités pendant deux ans. Vous avez une foutue bête.

— Et vous en avez enlevé combien depuis ? questionna le détective pour confirmer ses déductions.

— Aucun, sauf celui d'il y a deux jours.

Ce récit corroborait tous les scénarios que ses collègues et lui avaient mis à jour. Il ne restait qu'à retrouver les familles qui avaient adopté ces enfants, mais pour y arriver, il devrait percer la carapace de Cynthia Thomson.

— Et pour les enlèvements qui ont lieu en Ontario, vous savez qui les a commis.

— En Ontario ? Il y a eu des enlèvements en Ontario ? Je n'en savais rien.

Devant cette réaction qui semblait sincère, les deux détectives comprirent qu'à ce sujet, Bernard n'était pas dans les confidences de la psychologue. Ron et Clark regardèrent droit devant et les discussions subséquentes n'apportèrent rien de plus.

Du côté de Toronto, l'interrogatoire de Cynthia Thomson suivait son cours, mais celle-ci ne se montrait aucunement coopérative. Elle ne répondait qu'aux questions qui ne l'incriminaient pas.

— Vous savez, nous avons un mandat pour perquisitionner vos bureaux à l'Institut Levington et c'est avec plaisir que nous remuerons tout ce qui s'y trouve. Lorsque nous aurons terminé, il ne restera même plus une chaise pour vous asseoir. Nous allons démonter les tiroirs des classeurs, les pattes de votre bureau, le coussin de votre fauteuil. Absolument tout. Nous réquisitionnerons tous

vos dossiers et les éplucherons un à un. Nous contacterons tous les patients que vous avez rencontrés depuis que vous pratiquez, nous parlerons à tous vos collègues, à tous les membres de votre entourage, famille et amis. Rien ne nous échappera, je vous le garantis. Tout le monde sera mis au courant de vos agissements. Vous aurez une belle réputation et votre droit d'exercer vous sera retiré. Votre carrière est terminée. Mais en fait, ce n'est pas bien grave puisque de toute façon, là où nous vous enverrons, vous n'obtiendrez pas l'autorisation de pratiquer. Une dernière chose, en milieu carcéral, essayez d'imaginer ce qui arrive aux détenus qui s'en sont pris à des enfants ? Je vous assure qu'une fois là-bas, vous regretterez de ne pas avoir coopéré pour obtenir des conditions d'incarcération mieux adaptées à votre situation. Je vous laisse y réfléchir.

Plus il parlait, plus Lam se rendait compte qu'il prêchait dans le vide. Il apparaissait évident que ce n'était pas de ce côté qu'il fallait forcer les choses, car la prévenue ne réagissait à aucune menace. Jusqu'à maintenant, tout ce qu'ils avaient contre elle se résumait à un sac plein de billets de banque et à un type venu lui porter un bébé. La perquisition à son domicile n'avait rien donné de concret et s'il ne parvenait pas à tirer quelque chose de palpable relativement au livret renfermant les codes, il n'aurait rien. Seul le sac d'argent inciterait peut-être un jury à penser qu'il y avait anguille sous roche, mais encore là, il ne s'agissait que d'une preuve circonstancielle.

Il n'y avait pas d'autres issues, la femme devait parler. Peut-être trouveraient-ils quelque chose d'intéressant dans les dossiers qu'elle conservait à l'institut, mais en raison de sa réaction à l'annonce de cette perquisition, il en doutait. Est-ce que le témoignage de Bernard suffirait ? Rien n'était moins sûr. À moins que les échantillons de cheveux ramassés dans le berceau apportent des résultats précis.

— Je dois avouer que vous m'impressionnez. Vous avez été prise en flagrant délit avec, pour ainsi dire, un bébé dans les bras et vous ne réagissez pas du tout. Vous gardez un calme si... vous êtes tellement zen. Comment parvenez-vous à vous contrôler ainsi ? À votre place, je serais dans mes petits souliers. Je tremblerais, j'au-

rais chaud. Mais vous... vous êtes assise là... toute penaude, l'air d'attendre que l'averse passe. Vous m'épatez. Mais, même ce calme vous incrimine, ne le comprenez-vous pas ? Si vous étiez vraiment étrangère à cette histoire d'enlèvements, vous vous demanderiez ce qui se passe. Avec l'aide de votre avocat, vous alerteriez la presse. Vous crieriez à l'injustice. Vous coopéreriez, ne serait-ce que pour démontrer votre innocence. Mais vous... rien. À croire que vous vous étiez préparée à cette situation. Juste ce détail vous incrimine, répéta Lam.

Cynthia ne réagit pas davantage à ce verbiage, sachant pertinemment que si elle commençait à parler, elle risquait de révéler un élément susceptible de permettre aux inspecteurs de la confondre et ainsi de perdre toute possibilité de négocier. Elle devait tenir... elle n'avait aucun autre choix.

Elle resta donc de marbre. Quant aux indices qu'ils espéraient trouver à son bureau de l'institut... elle leur souhaitait bonne chance, car il n'y avait rien de ce côté. Elle y avait vu. Tous les dossiers des patients qu'elle avait approchés pour leur offrir son aide avaient disparu. Ses collègues de l'institut n'avaient rien vu de son manège, du fait que lorsqu'elle abordait l'un de ces couples, pour l'institut, c'était chose du passé. De surcroît, elle n'écrivait jamais rien quand il était question de son petit commerce. Elle mémorisait tout. Leurs recherches se termineraient en queue de poisson. Restaient le témoignage de Bernard... et le carnet.

Chapitre 53

Judy courait derrière un petit chat. C'était drôle à voir, car ses mouvements n'étaient pas encore très fluides et ses genoux ne pliaient pas adéquatement, ce qui causait des sautillements saccadés. Comme son chapeau ne restait pas en place, la fillette de trois ans essayait de le tenir en levant les bras pendant qu'elle courait : une mimique que ses parents, Margaret et Doug, ne se lassaient pas d'observer tout en rigolant. Le chaton qu'elle s'efforçait de rejoindre venait de lui être offert par son père, au grand dam de sa mère, qui craignait qu'elle ne développe une allergie aux poils de la race féline. Trois semaines plus tôt, alors que le couple rendait visite à la sœur de Doug, la petite n'avait cessé d'éternuer. Du coup, Margaret s'était persuadée que la faute revenait aux quatre chats que sa belle-sœur s'évertuait à héberger. Or, Judy n'avait jusque-là subi aucun test devant prouver ce fait, et donc, l'allergie spéculative ne reposait encore que sur l'intuition de sa mère. Plus terre à terre, Doug était d'avis, lui, que ces éternuements n'étaient pas causés par les poils de chat. Aussi, puisque la petite n'avait cessé de jouer avec les petites boules de poils lors de cette visite, il avait décidé de lui en offrir une. La gamine jubilait.

— Ne l'effraie pas, ma chérie. Si tu lui cours après, il va se sauver ! Cesse de courir !

— Quoi ? C'est un mâle, en plus ! pesta Margaret. Il va courir après toutes les femelles du coin et il s'évadera à la moindre occasion.

— Mais non, voyons. Je le ferai castrer. Il restera tranquille et Judy l'aura pour elle seule.

— Castrer ? Voilà autre chose ! Et combien il en coûte pour castrer un chat ?

— Je ne sais pas...

— On ne roule pas sur l'or. On ne doit pas gaspiller ! Castrer un chat ! C'est cher. Ces vétérinaires... t'as remarqué comment ils vivent ? De belles bagnoles, de belles maisons. Ils le prennent où, cet argent ? Dans tes poches... quand tu fais castrer ton chat !

—Arrête, tu veux bien... et regarde plutôt la petite ! se défendit Doug. Elle est aux anges. Elle a déjà choisi un nom pour son chaton. Il s'appellera *Hope*. Ça lui va comme un gant, tu ne trouves pas ? Que d'espoir n'avons-nous pas pour cette enfant que nous avons tant désirée ! Admire-la... Elle est heureuse et pour moi, c'est tout ce qui compte. N'es-tu pas d'accord ? plaida-t-il en passant un bras autour des épaules de sa femme, qui se colla sur lui en relevant la tête pour lui offrir un tendre baiser.

—Je t'aime, tu sais. Tu te montres tellement gentil et attentionné avec nous. Je suis heureuse. C'est juste que je m'inquiète. Elle pourrait être allergique.

Calmée, Margaret appuya la tête sur l'épaule de son homme et contempla leur fille qui, à son grand désespoir, venait de mettre la main sur son chaton. Elle n'éternua pas.

Chapitre 54

Clark désespérait. En arrivant au poste ce matin-là, il avait reçu un appel du lieutenant Lam qui souhaitait l'informer de l'impossibilité d'obtenir la coopération de Cynthia Thomson. Non seulement celle-ci ne voulait rien révéler, mais elle se préparait de plus à plaider non coupable. Suite à une première analyse de la liste, les Ontariens avaient facilement pu identifier la plupart des villes auxquelles faisaient référence les abréviations. Toutefois, même s'ils connaissaient le nom de ces villes, le détective ne voyait pas comment en tirer avantage. À supposer que les enfants aient été envoyés dans ces localités, tant qu'ils n'obtiendraient pas les adresses exactes, ces informations ne présentaient aucune utilité. Ils n'allaient tout de même pas visiter chaque maison de chaque ville ! Pour terminer, Lam avait indiqué que leur laboratoire avait commencé l'analyse des échantillons récupérés dans le berceau et qu'il enverrait les résultats à Jeremy. Ce dernier n'espérait qu'une chose : qu'un des échantillons provienne de sa filleule, même s'il reconnaissait que cette expectative relevait de l'utopie, considérant que cela faisait presque trois ans que la petite avait peut-être dormi dans ce berceau.

Quant à la recherche de preuves pour étoffer le dossier, il ne restait à Lam que la perquisition à venir du bureau où travaillait madame Thomson. N'eût été la présence du bébé chez cette femme, le procureur ontarien se serait montré hésitant à porter des accusations. Celui-ci se disait d'avis que le témoignage de Bernard ne suffirait pas à incriminer sa prétendue complice, qui pourrait, elle, insinuer que le Québécois avait monté ce coup pour se venger. N'était-ce pas à cause du manque de soutien de la part de la psychologue que sa femme s'était suicidée ?

De leur côté, Clark et son équipe travaillaient à élucider les secrets que renfermait la fameuse liste alphanumérique ; un élément clé de l'enquête. Lorsque Maxime se présenta au poste, il vint directement vers Clark pour le saluer.

— Salut, vieux. Tu nous as foutu une de ces frousses, commença l'analyste. Un enfant disparaît et toi aussi. Tous les flics de

la ville se sont lancés à votre recherche. On a même prévenu la Sûreté du Québec. Ç'aurait fait une belle épitaphe au-dessus d'une tombe vide : disparu sans laisser de trace, plaisanta-t-il.

— Je comprends, mais ce foutu téléphone m'a échappé des mains et a atterri, ou plutôt a amerri dans la flotte. Je fulminais de ne pas pouvoir appeler à l'aide. Mais bon, ça s'est bien terminé et il faut maintenant retrouver les enfants.

— Tu as une idée pour la suite ? s'enquit Ron, qui s'était rapproché. Ton Bernard veut bien nous dire tout ce qu'il sait, mais jusqu'à présent, cela ne nous donne aucune indication sur les endroits où sont rendus les bambins.

— Oui, je sais. Et la femme en Ontario qui nie tout ! Elle refuse de parler. Il ne nous reste que la perquisition sur son lieu de travail et cette liste, répliqua Clark en ramassant une feuille qui se trouvait sur son bureau pour ensuite la tendre à Maxime en lui expliquant :

— Regarde, il y a des chiffres et des lettres. Nous pensons que les lettres représentent des abréviations de noms de villes. Tu vois, il y a les lettres TO pour Toronto, MTL pour Montréal et je crois qu'OTA signifie Ottawa. Lam m'a dit que son analyste a attribué un nom de ville à presque chaque abréviation. Le problème est qu'il reste un doute : est-ce qu'il s'agit bien des bonnes villes ? Puis, le code se prolonge avec une année, à laquelle se succèdent deux lettres qui de toute évidence indiquent un mois. Mais pour le reste, on n'a aucune idée. Il faut trouver ce que ça veut dire. N'hésite pas à contacter ce monsieur Boyer, le mathématicien de l'UQAM. Il est doué avec les codes.

— Je m'y mets tout de suite. Nous ne comptons pas d'autre urgence ce matin.

Pendant que Maxime se dirigeait vers son poste de travail, Clark enchaîna au profit de Ron.

— Voici une autre copie du document. Si tu veux bien y jeter un coup d'œil toi aussi... Plus vite nous trouverons, plus vite nous réglerons cette affaire. Ça n'a que trop duré. Pour ma part, je travaille à rédiger mon rapport sur ce qui s'est passé depuis trois

jours. Il faut que je justifie le fait que j'ai réquisitionné une voiture, que j'explique pourquoi je n'ai pas appelé à l'aide et tout le reste. Je veux également passer voir la propriétaire du véhicule pour m'excuser... Ce serait la moindre des choses.

Clark se dirigea alors vers le bureau de son patron qui venait de lui faire signe. Apparemment, il avait des questions à lui poser. Il en profiterait pour le remercier du support qu'il avait reçu grâce à son appel au chef de la sécurité de la ville. Jeremy avait eu vent que celui-ci avait demandé au ministre de la Justice d'appeler son homologue ontarien afin d'obtenir son appui, histoire de faciliter le travail de son lieutenant-détective. Grâce à ce geste, ce dernier n'avait pas eu à expliquer aux enquêteurs ontariens la raison de sa présence sur leur territoire. Voilà qui lui avait évité beaucoup de problèmes et de stress.

De son côté, le commandant Bourgeonnet était plus que satisfait du travail effectué par son limier, lequel n'abandonnait jamais les cas difficiles. Pour y parvenir, il y mettait plus que son intelligence, plus que sa passion. Il y mettait son âme. Lorsque Clark décidait qu'un crime ne tomberait pas dans l'oubli, le malfrat n'avait qu'à bien se tenir. Pour le moment, Bourgeonnet le félicita pour le succès de l'opération et l'avisa que les parents de l'enfant retrouvé avaient demandé à le rencontrer.

— Me rencontrer ? Mais pourquoi ?

— Pour te remercier, espèce d'imbécile ! Il y a des gens qui savent se montrer reconnaissants lorsqu'on les aide. J'ai dit à Wanda de prendre rendez-vous pour toi. Tu lui demanderas les détails et tu t'assureras de te libérer pour cette occasion. C'est un ordre !

Après avoir discuté quelques instants, Clark sortit du local du commandant et se dirigea vers son poste. Il ramassa une copie de la liste des codes de Cynthia, récupéra son arme et son nouveau portable que Maxime avait programmé, puis emprunta le chemin de la sortie. Il avait besoin de réfléchir. De plus, une préoccupation personnelle ne cessait de le déconcentrer et il avait besoin de discuter avec la personne qui se trouvait à l'origine de ce dérangement.

Il décida qu'il serait préférable d'aller la rencontrer, ne serait-ce que pour s'excuser et calmer son inquiétude. Il signala son numéro.

— Bonjour... Comment vas-tu ? demanda une femme à la voix hésitante.

— Je vais bien. Peux-tu te libérer ?

— Maintenant... comme cela, alors que je n'ai pas eu de nouvelles de toi depuis notre dernière rencontre ? Ça a duré trois jours, Jeremy. Je ne suis pas une catin que tu peux séduire quand ça te chante !

— Je suis désolé, mais j'aimerais te voir, te parler. Je t'ai laissé un message, non ? Je t'expliquerai.

— Un message un peu flou, oui. Et je me trouve au travail, actuellement. J'ai encore un boulot, tu sais.

— C'est important.

Voyant que Jeremy insistait et sachant qu'il ne présenterait pas une telle demande sans en ressentir le besoin, l'institutrice céda.

— D'accord, mais pas avant la fin des classes. Tu attendras jusqu'à 16 h 30. Nous nous retrouvons chez moi.

Étant astreint à patienter malgré son moment de déprime, Jeremy retourna au poste après s'être offert un cappuccino au Starbucks du coin. Il allait l'écrire, ce rapport. Lorsqu'il entra, Wanda lui remit un billet sur lequel étaient inscrits les renseignements relatifs à son rendez-vous avec les parents d'Antoine, l'enfant retrouvé. Ceux-ci l'attendaient à 14 h 30.

Ils le reçurent au salon. La mère donnait à boire à l'un des jumeaux, alors que l'autre laissait échapper quelques gazouillis du fond de sa couchette.

— Bonjour, inspecteur Clark. Nous vous remercions de vous être déplacé, commença le père.

— Ça me fait plaisir, mentit Jeremy. Je vois que vos bambins se portent bien.

Puis, pointant l'un des enfants du doigt, il demanda : « Lequel ai-je ramené ? »

— Celui-ci, répondit la mère en désignant le bébé qu'elle tenait dans ses bras. Il s'appelle Antoine et je constate que les événe-

ments ne l'ont pas traumatisé. Il a bon appétit et dort bien. Félix, lui, a réagi fortement lorsque son jumeau est parti. Il a tout de suite perçu son absence et l'a manifesté en pleurant constamment. Depuis le retour d'Antoine, il a retrouvé son entrain.

Les parents semblaient mal à l'aise, gênés. La maman avait les traits tirés en raison du manque de sommeil, tandis que le père ne semblait pas plus en forme. Après une hésitation de plusieurs secondes, la dame se lança alors que les larmes lui montaient aux yeux et que sa voix laissait percevoir des trémolos.

— Nous vous avons prié de venir pour vous exprimer notre reconnaissance. Vous avez sauvé notre fils et par le fait même, vous m'avez évité de perdre la tête.

Son sentiment exprimé, elle éclata en sanglots.

— Je n'ai fait que mon travail, vous savez.

— C'est votre opinion, monsieur Clark, mais un de vos collègues nous a fourni quelques détails sur ce que vous avez accompli. Je ne crois pas que vous n'ayez fait que votre travail. Il faut un engagement que je qualifierais de démesuré pour suivre un type toute une nuit sur une telle distance et réussir, malgré la fatigue et l'appréhension, à arrêter deux individus sans l'aide de quiconque. Votre niveau de stress devait être insupportable, j'ose à peine l'imaginer.

— Vous savez, une fois que vous êtes lancé, tout s'enchaîne machinalement. J'ai aussi eu beaucoup de chance. J'ai failli perdre le ravisseur et votre fils à deux reprises, mais un excellent partenaire m'a aidé. Sans lui, j'aurais échoué.

— Néanmoins, vous nous avez ramené notre enfant, enchaîna le père. Je vous assure que cet acte est tout, sauf anodin. Ma femme et moi voudrions vous remercier avec un peu plus que des mots. Que pourrions-nous vous offrir pour vous témoigner notre entière gratitude ?

Pris au dépourvu, Clark ne voyait absolument pas quoi répondre à une telle offre. Hésitant, il regarda l'homme qui se tenait en face de lui, jusqu'à ce que ce dernier reprenne en disant :

— À travers ce geste, nous espérons que vous preniez conscience de l'ampleur du désespoir auquel nous faisons face.

Monsieur Clark, ce que vous avez accompli était... Non, mais pouvez-vous imaginer ce que cela aurait eu comme répercussions sur notre famille et notre couple ? Et c'est sans compter les effets négatifs sur notre autre fils. Nous voulons vous démontrer que nous, nous en sommes conscients.

Clark regarda tour à tour cet homme et cette femme qui désiraient trouver une façon de le remercier. Il ne se sentait pas mal à l'aise devant cette situation, comprenant que ces parents espéraient simplement s'acquitter d'une dette incommensurable, une dette qui dans sa tête, n'existait pas.

— C'est bien la première fois qu'une telle situation se présente et j'avoue que ça me touche. Mais ce n'est pas en m'offrant un cadeau que vous vous sentirez apaisés. De toute façon, il me serait impossible d'accepter. Premièrement, je n'en ai pas le droit, car ce serait considéré comme de la corruption, et ensuite, parce que ma conscience ne me le permet pas. Je me sentirais déloyal.

— Alors, comment nous acquitter de notre dette ?

— Il n'y a pas de dette. Vous avez vécu un malheur et nous vous avons aidés. C'est l'une des raisons pour lesquelles vous payez des taxes.

— Peut-être, mais cela ne nous soulage en rien, monsieur Clark. Vous n'avez fait rien de moins que d'empêcher nos vies d'être à jamais ruinées !

— Écoutez, si vous voulez vraiment poser un geste significatif, devenez bénévoles pour un organisme d'entraide ou donnez-leur ce que vous aviez envisagé de m'offrir. Devenez un foyer d'accueil ! Vous accompliriez quelque chose de beaucoup plus édifiant. De mon côté, je n'accepterai jamais quoi que ce soit, peu importe vos arguments.

— Quoi qu'il en soit, nous vous resterons redevables pour la vie, monsieur Clark. Pour ma part, j'avoue que j'aime votre idée et mon mari et moi en discuterons sérieusement.

Suite à cet échange et quelques autres marques de reconnaissance, l'inspecteur Clark quitta ses hôtes pour se rendre à son autre rendez-vous. Celui qu'il appréhendait.

Chapitre 55

Lorsqu'elle arriva chez elle, Nadine constata que Clark avait garé son véhicule près du trottoir, tout juste après son entrée. Elle descendit pendant qu'il la rejoignait.

— Bonjour, Jeremy. Tu veux entrer ?

— J'en serais ravi, répondit-il, mal à l'aise.

— Dis-moi, s'enquit Nadine, alors qu'ils marchaient vers la maison, me diras-tu où tu étais et pourquoi tu ne m'as pas donné de nouvelles pendant ces trois jours ?

— J'avais perdu mon portable.

— Il y a d'autres téléphones ; Ou tu aurais pu venir me voir.

— Je poursuivais des suspects. Je ne voulais pas t'inquiéter et je me trouvais en dehors de la ville.

— Si tu veux, mais cela n'explique pas tout. La seule chose à laquelle j'ai eu droit, c'est à un petit message plutôt obscur. Il aurait été simple de rappeler. Drôle de manière de commencer une relation.

Attiré par Nadine, Jeremy ne voulait pas qu'il y ait d'ambiguïté entre eux. C'est pourquoi il décida de lui déballer toute l'histoire. Ils s'installèrent au salon, puis il raconta son aventure de bout en bout, à partir du moment où il avait entendu le cri de désespoir si intense de cette femme à qui l'on venait d'arracher le cœur. Il narra tout, non sans omettre de mentionner les émotions qu'il avait ressenties tout au long de ces trois jours : ses peurs, ses angoisses, ses espoirs, sa joie d'avoir ramené l'enfant et sa déception de ne pas avoir retrouvé sa filleule.

Touchée par ce récit, Nadine se rapprocha et ils s'embrassèrent tendrement. Nadine se blottit contre lui et se tut, ne sachant pas comment le réconforter. Elle ne savait pas comment redonner du courage à cet homme mûr qui supportait cette oppression depuis bientôt trois ans. Trois longues années avec ce poids sur les épaules, ce trou dans le ventre, sans parvenir à s'en délivrer. À ce moment, elle comprit que ce type, elle pourrait l'aimer. Un homme digne et fier qui se battait pour la justice, pour les autres.

—Je ne sais pas si cela t'aidera, mais je me sens privilégiée de te connaître. Tu es quelqu'un de bon, Jeremy Clark, et j'ai confiance en toi.

Ils restèrent enlacés encore un moment, jusqu'à ce que la sonnerie du téléphone de Jeremy vienne perturber ce moment de tendresse. Il ne répondit pas, voulant encore demander à Nadine :

—Tu ne m'en veux plus de ne pas t'avoir prévenue ?

—Plus maintenant, répondit-elle. En fait, je crois que c'était davantage mon ego qui se sentait blessé. Mais, suite à tes explications, je comprends très bien et je ne suis plus offusquée.

Elle l'embrassa, alors que le cellulaire du détective récidivait. Son absence s'était assez prolongée et le boulot le réclamait. Il se leva, saisit son appareil et vérifia qui insistait : Wanda. Il pressa sur un bouton qui lui envoya un message automatique : « Je te rappelle dans deux minutes. » Il embrassa Nadine une dernière fois et sortit. Il devait maintenant trouver une petite fille. Paige et Ted se morfondaient.

De retour au bureau, Maxime vint le rejoindre, suivi de Ron.

—Nous avons du nouveau concernant la liste de Thomson. Nous avons relevé les années et les mois des numéros codés. Nous les avons comparés avec les dates des enlèvements et nous pouvons d'ores et déjà constater que tout correspond. Mais attention, pas seulement au Québec, en Ontario aussi. On a donc une relation directe entre cette liste et les événements. C'est la preuve indéniable que tu recherchais pour confronter cette Cynthia Thomson. À présent, elle ne pourra plus nier.

Clark était sidéré. Il avait entre les mains un index qui prouvait que cette femme œuvrait bien dans le commerce des enfants. Oserait-elle encore prétendre le contraire ? Il la tenait. Maintenant, s'il parvenait à découvrir ce que dissimulaient les dix-huit chiffres restants, cela le mènerait-il aux enfants ? Puis une pensée lui vint : « Alexandra ! » Il attrapa la liste des codes et descendit jusqu'à ce qu'il repère cette date : BH2016oc584465912456692621 : année 2016 ; mois d'octobre. C'était bien ça. Elle y était. Sentant l'excitation l'envahir, il demanda dans un verbiage précipité :

—Quelle ville commence par BH en Ontario? Ce n'est pas Beverly Hills en Californie tout de même? s'alarmait-il.

—On ne sait pas encore avec certitude quelles villes désignent ces lettres, mais je répondrais que ce n'est pas Beverly Hills. Tous les noms de ville que l'analyste de Lam nous a envoyés sont au Canada. Il n'est pas exclu qu'il puisse se tromper, mais je ne crois pas. Envoyer un enfant aux États-Unis, c'est compliqué et risqué.

—Regarde, continua Maxime, j'ai établi deux listes : la première, chronologique, correspond à l'ordre dans lequel Thomson a inscrit les numéros dans son carnet, et la deuxième, alphabétique... celle de droite. Voici ce que j'obtiens. J'ai souligné en noir l'enlèvement d'octobre 2016.

1	TO2009jl435357428488363488	<u>BH2016oc584465912456692621</u>
2	TO2009se799855633438356526	BN2013se400425370564951154
3	TO2010ap600677361492192624	BN2016fe338355478382482462
4	OTA2010ag262827845741852169	BN2016jl488488363552265664
5	OA2011jl540910554740863502	BN2018jl214327749663796021
6	HN2011oc408868485705350662	GH2014ag331558845631353481
7	MA2012jn663080796256314733	GH2016oc382635545329358514
8	TO2013ma670081632670632081	GTU2013jl408485868490440413
9	SC2013ma429356516471463862	GTU2015ap719753369544652992
10	GTU2013jl408485868490440413	GTU2017jl677697346456621692
11	BN2013se400425370564951154	HN2011oc408868485705350662
12	TO2014fe471862463492624492	HN2015jn623896488606298357
13	TO2014ma438526356623488896	KR2016ma435428357144326582
14	MM2014ap411677312605607046	KR2017se455355624299326745
15	NT2014jl490413440504901054	MA2012jn663080796256314733
16	GH2014ag331558845631353481	MA2017jn370403912249828855
17	OTA2014se369418845411312677	MM2014ap411677312605607046
18	NT2015ma332432788609186786	MTL2015my346326512371768641
19	GTU2015ap719753369544652992	NF2017ma165413389429516356
20	MTL2015my346326512371768641	NT2014jl490413440504901054
21	HN2015jn623896488606298357	NT2015ma332432788609186786
22	OA2015oc600787156578689767	OA2011jl540910554740863502
23	BN2016fe338355478382482462	OA2015oc600787156578689767
24	KR2016ma435428357144326582	OA2016my521987652369417700
25	OA2016my521987652369417700	OE2018se511566844646259356
26	BN2016jl488488363552265664	OTA2010ag262827845741852169
27	<u>BH2016oc584465912456692621</u>	OTA2014se369418845411312677
28	GH2016oc382635545329358514	OTA2018jn766730160726765724
29	NF2017ma165413389429516356	SC2013ma429356516471463862
30	SC2017ma749365420606357298	SC2017ma749365420606357298
31	MA2017jn370403912249828855	TO2009jl435357428488363488

32	GTU2017jl677697346456621692	TO2009se799855633438356526
33	KR2017se455355624299326745	TO2010ap600677361492192624
34	OTA2018jn766730160726765724	TO2013ma670081632670632081
35	BN2018jl214327749663796021	TO2014fe471862463492624492
36	TO2018jl705662350172364582	TO2014ma438526356623488896
37	OE2018se511566844646259356	TO2018jl705662350172364582

Il reprit en expliquant :

— Si tu regardes la colonne de droite aux lignes de 31 à 37, on a TO pour Toronto. Si nous gardons l'idée que ces lettres cachent bien la ville d'adoption, il est tout à fait normal qu'il y en ait plus à Toronto. C'est là où Thomson travaille, c'est là qu'est l'institut et c'est là que la démographie est la plus dense.

Clark, qui s'était calmé, prit quelques secondes pour réfléchir.

— En fait, il serait logique de penser qu'elle déniché ses clients à la clinique de fertilisation où elle travaille. Et lorsqu'il y a un couple pour qui la fécondation ne fonctionne pas, elle l'approche pour lui offrir ses services. La clinique se situe à Brampton, dans la banlieue de Toronto. Elle reçoit donc plus de clients de cette région. Ça se tient.

— Et pour la liste, c'est bien ce que nous disions ! C'est simple, mais logique ! Pourquoi se casserait-elle la tête pour trouver un code compliqué, alors que cette liste était destinée à son usage personnel ? Reste à trouver la signification des autres chiffres.

— Là, je crois que nous en sommes rendus à devoir appeler ton ami de l'UQAM à la rescousse. À ton arrivée, j'essayais justement de le joindre.

— Appelle-le. Demande-lui si je peux passer tout de suite. On se rapproche... on y est presque.

Chapitre 56

Voilà presque deux jours que Clark avait remis la liste au mathématicien de l'UQAM, mais jusque-là, aucun résultat n'en était ressorti. Avec un numéro à dix-huit composantes, les possibilités étaient infinies. Cependant, pour le professeur il ne s'agissait pas que de trouver une solution à dix-huit chiffres, car il ne savait pas combien de ces derniers étaient utiles, ou inutiles. Il fallait donc étudier toutes les combinaisons possibles, qu'elles contiennent dix-huit ou deux chiffres. Avec autant de chiffres, il se pouvait que chaque numéro cache plus d'un code, ce qui générerait un nombre astronomique de probabilités. De ce fait, l'unique moyen d'avancer consistait à se mettre à la place de la personne qui avait créé ces codes... penser comme elle.

Au grand désespoir de l'inspecteur, les recherches piétinaient. En revanche, du côté des cheveux récupérés dans le berceau, il y avait eu du concret. Les échantillons avaient révélé que deux des enfants kidnappés avaient dormi dans ce petit lit. Maxime avait aussi constaté que les dates des enlèvements de ces deux enfants correspondaient à celles des deux dernières entrées figurant dans la liste de la psychologue. Clark espérait que ces découvertes aideraient à intimider la suspecte. Bien que son implication fût évidente, cela ne permettait pas pour autant de mettre la main sur les adresses où se trouvaient les enfants. Il était primordial qu'elle se mette à table.

Au poste de Longueuil, les rencontres subséquentes avec Bernard n'avaient rien donné de plus. Sa femme étant venue le rencontrer à deux reprises, les inspecteurs en avaient profité pour l'interroger afin de s'assurer qu'elle ne faisait pas partie prenante du complot. Lors de sa deuxième visite, elle avait informé son mari qu'il ne la reverrait plus et qu'elle lui interdirait de revoir les filles. Dès le lendemain de cette visite, elle entendait prendre les mesures nécessaires pour qu'il ne puisse plus les approcher. Toutefois, après avoir discuté toute une soirée avec une amie, elle en était venue à comprendre le sentiment de détresse qu'avait vécu son conjoint lors du suicide de sa première femme. Depuis qu'elle le connais-

sait, Bernard s'était toujours montré très attentionné et présent. Il n'avait jamais élevé la voix et ne s'était jamais fâché. Lorsque les filles étaient arrivées, il s'était montré si... reconnaissant. Il agissait en père tolérant et aimant. Il protégeait les enfants et les gâtait à un tel point, qu'elle l'en admirait. Elle se disait qu'il ne s'en remettrait pas si elle coupait les ponts et au fond de son cœur... elle aimait cet homme. Le premier choc passé, elle avait revu sa décision et était revenue vers lui pour lui expliquer sa position. Il serait très difficile de reconstruire la confiance, mais au moins, elle acceptait de tenter le coup, si jamais il sortait de prison.

Du côté de l'Ontario, le lieutenant Lam continuait de presser Cynthia Thomson. Il avait réussi, avec l'approbation de l'avocat de la suspecte, à retarder sa parution devant la cour. Bien qu'elle niât encore tout, il y avait toujours la possibilité qu'elle mente et son avocat avait décidé de donner un peu de latitude au procureur. L'enjeu se révélait trop important pour qu'il fasse fi des arguments des enquêteurs, d'autant plus que les preuves devenaient de plus en plus accablantes. Le lieutenant Lam avait demandé une expertise vocale devant confirmer que les voix de Cynthia et de la femme qu'on entendait sur les enregistrements concordaient. Par contre, la suspecte était détenue depuis quatre jours et plus le temps passait, plus son ou ses complices, inquiétés par son silence, risquaient de disparaître. La perquisition à l'institut de fécondation Levington n'avait rien donné. Les dossiers de Cynthia Thomson avaient été passés au peigne fin, mais en vain.

Clark suggéra à Lam de contacter les patients dont les essais de fécondation s'étaient soldés par un échec. Pour ne pas inquiéter les gens, l'approche serait subtile. Il leur serait dit que cette vérification visait à s'assurer que l'institut suivait bien les règles lors des interventions. Ce genre d'enquête était monnaie courante lorsque venait le temps de renouveler la licence des entreprises subventionnées par le gouvernement.

Quelques inspecteurs de la criminelle ontarienne commencèrent donc à appeler les anciens clients de l'institut en se faisant passer pour des investigateurs d'un nébuleux département du gou-

vernement affecté aux subventions. Pour ne pas éveiller les soupçons, les questions posées couvraient plusieurs domaines, pour finalement en arriver à demander si l'institut proposait l'adoption.

La plupart des personnes contactées n'avaient que de bons commentaires pour le personnel, en particulier pour madame Thomson. Elle les avait suivis durant plusieurs semaines après que les résultats négatifs leur furent communiqués, en plus de s'assurer qu'ils vivaient bien leur situation. Toutefois... un cas fit sourciller l'inspecteur quand, pour la première fois, c'est un homme qui répondit. À la fin du sondage, celui-ci révéla que lors de la dernière rencontre, madame Thomson avait parlé d'adoption et que, si sa femme et lui choisissaient cette voie, elle les accompagnerait dans leurs démarches. Rien d'anormal jusque-là, sauf que selon l'individu, la psychologue avait insisté beaucoup trop sur les délais et les coûts exorbitants que cette solution engendrait. C'est après avoir tenu ces propos qu'elle avait proposé une alternative : une belle-sœur tombée enceinte à la suite d'un viol et qui ne voulait pas de l'enfant. Le couple avait refusé la proposition.

Que Cynthia aborde le sujet de l'adoption n'avait rien d'anormal. En fait, ce thème faisait même partie intégrante de son travail. Les patients qui recevaient des résultats négatifs avaient tout intérêt à suivre cette voie. Mais, qu'elle suggère de faciliter le processus d'adoption laissait sous-entendre quelque chose de louche.

Lorsqu'on rapporta cet élément au lieutenant Lam, il décida d'investiguer un peu plus. Avec son coéquipier, il se rendit chez le couple en question. Après une discussion un peu plus poussée, il en conclut qu'il tenait peut-être bien quelque chose. De retour au poste, il appela Clark pour le mettre au fait de la situation. Puis, il ramena Cynthia Thomson en salle interrogatoire pour discuter avec elle au sujet de ce nouvel élément. Bien sûr, l'avocat de celle-ci assistait à la rencontre. Lam leur relata les détails de sa dernière découverte.

— C'est très intéressant, monsieur Lam, mais poserez-vous une question ? demanda l'avocat à la fin de l'exposé.

— Bien sûr, cher maître. Madame Thomson, n'auriez-vous pas proposé à ce couple un enfant qui ne serait pas passé par les réseaux légaux d'adoption mis en place par le gouvernement ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, répondit Cynthia.

— Ne leur auriez-vous pas proposé un de ces enfants qu'on vous fournissait sur commande ? Un enfant... kidnappé ?

— Je n'ai jamais proposé d'enfants kidnappés aux clients de l'institut. Je proposais d'aider les gens dans leurs démarches pour adopter un enfant. Par les voies normales. C'est tout.

— Alors, expliquez-moi, à quoi ce monsieur fait-il allusion lorsqu'il mentionne que vous lui avez parlé d'une belle-sœur qui avait accouché de l'enfant de son violeur et qui ne voulait pas de ce bébé ? Selon ses dires, vous auriez proposé à ce couple de leur faciliter les démarches d'adoption. Vous accepteriez de m'éclairer ? Parce que, pour ma part, tout cela m'embrouille.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez. Je n'ai pas la joie d'avoir de belle-sœur, puisque, de ce que j'en sais, je suis fille unique, affirma une Cynthia un peu troublée.

— Ce n'est pas le propos de ma question et vous le savez. Vous leur racontiez une belle histoire, puis vous leur offriez un bébé. Tout le monde y gagnait. Si le couple acceptait, vous commandiez un enfant à Bernard Lafrenière, ou à un autre de vos complices, et vous prétendiez qu'il s'agissait du bébé d'une belle-sœur. Tout le monde était heureux... sauf les parents du poupon enlevé.

— C'est plutôt bien concocté, cette histoire, mais comme je vous l'ai déjà dit, je ne me connais pas de belle-sœur et je n'ai pas enlevé d'enfants. Nous perdons notre temps. Quand me présenterai-je devant le juge ?

— Elle a raison, inspecteur. Cela commence à bien faire. Vous la détenez depuis quatre jours et n'avez encore porté aucune accusation officielle. Il faut maintenant l'accuser ou la relâcher, intervint l'avocat de la suspecte.

— Évidemment, concéda Lam, dépité. Je vais m'assurer qu'elle passe devant le juge dès demain.

Il se leva pour sortir, mais juste avant de passer la porte, il se retourna pour ajouter :

— Au fait, des cheveux prélevés dans votre berceau ont révélé l'ADN de deux enfants disparus. Vous ne vous connaissez peut-être pas de belle-sœur, mais vous avez des neveux, semble-t-il.

Devant le manque de réaction de la suspecte, il sortit, furieux. Pas moyen de la convaincre de cracher le morceau. Et il ne pouvait plus reporter sa mise en accusation. Oh ! il ne doutait pas de sa culpabilité et il détenait beaucoup de preuves qui corroboraient les accusations, mais il ne parvenait pas à obtenir d'elle l'adresse des parents qui s'étaient prêtés à son petit jeu et cela le tuait. Il se rendit à son poste et contacta Clark pour lui faire part de son échec.

Lorsqu'il reçut l'appel, Jeremy se creusait toujours la tête avec les chiffres renfermés dans les codes. Que cachaient-ils ? Il y en avait une si grande quantité que c'en était déconcertant.

— Lieutenant Clark, le lieutenant Lam sur la deux, annonça Wanda.

— Merci, Wanda. Je le prends tout de suite... Bon après-midi, Peter. Des nouvelles ?

— Pas du tout. Elle ne bronche pas et nie tout. Je crois tout de même que nous détenons assez d'éléments pour l'emmener devant le tribunal. Demain, nous la conduirons devant le juge. Voilà trop longtemps qu'on tergiverse.

— Dès que cette cause sera rendue publique, les complices disparaîtront et nous aurons moins de chances de les retrouver. Du coup, moins de risques pour elle que quelqu'un parle. Et cela, elle le sait. C'est pour cette raison qu'elle se la ferme.

— Il n'y a pas grand-chose de plus à faire pour le moment.

— Ce couple qui a mentionné l'offre de la psychologue, c'est l'homme qui en a parlé, c'est bien ça ?

— En effet. Pourquoi ?

— Je me demande pourquoi ces gens seraient les seuls à avoir eu cette conversation avec notre suspecte. Si elle leur a offert un enfant, elle a certainement fait de même avec d'autres couples. Pour appuyer cela, nous devons en trouver trente-sept.

—Mais pourquoi les autres n'en ont-ils pas parlé ?

—Un oubli, ou ils n'ont pas jugé ce détail pertinent. Ou alors, vous n'avez pas rencontré les bonnes personnes. Je crois que tu devrais envoyer tes enquêteurs rencontrer tous les clients de l'institut qui ont reçu un diagnostic négatif pour leur demander s'ils ont reçu une offre du genre de celle dont vous avez eu vent. On n'a rien à perdre au point où on en est.

—Oui, je m'occuperai de ça. Je verrai à ce que les enquêteurs commencent dès cet après-midi ou ce soir. Mais, tu sais qu'il y a plus de cent cinquante couples qui ont obtenu des résultats négatifs et jusqu'à maintenant, nous n'en avons interrogé qu'une douzaine. Il sera impossible de les rencontrer tous aujourd'hui, précisa Lam.

—Et sur cette douzaine de couples, il y en a qui ont adopté un enfant ?

—Non. Quelques-uns ont consulté ailleurs et la plupart ont abandonné le projet. L'adoption, ce n'est pas si facile, tu sais. Les coûts et les délais, surtout les délais, ont souvent raison de l'enthousiasme des gens.

—Une idée me tracasse. Vous n'avez visité que les personnes dont les noms ont été trouvés dans les dossiers de madame Thomson. Si j'étais elle, j'aurais détruit les dossiers des couples à qui j'aurais fourni des enfants, ne crois-tu pas ? Alors, si vous visitez les couples dont les noms apparaissent dans les dossiers de l'institut et non pas dans les dossiers de Thomson, vous finirez par trouver des gens qui ont adopté. Peut-être tomberez-vous sur un couple qui a accepté l'offre de Thomson.

—Donc, si je mets la main sur des couples qui ont adopté un enfant, il faudra vérifier s'ils sont passés par la procédure habituelle. Une piste intéressante et facile à enquêter. Je vais suivre ta suggestion et demander un mandat pour éplucher les dossiers de l'institut, puis nous reprendrons les visites, mais cette fois-ci, en choisissant les bons candidats.

—Fais pour le mieux et merci, termina Clark.

Chapitre 57

Judy n'allait pas bien. Depuis deux jours, elle souffrait d'une congestion nasale et se plaignait sans arrêt d'un bobo à l'oreille qu'elle ne cessait de frotter. Sa mère, qui la berçait depuis de longues heures, cherchait désespérément une façon de la soulager. Elle avait utilisé tous les trucs de grand-mère qu'elle connaissait : mettre quelques gouttes d'eau très froide dans l'oreille, frictionner le thorax avec du menthol et en appliquer devant les narines, rincer la bouche avec de l'eau salée... mais maintenant... ça n'allait plus. La petite commençait à être fiévreuse. Margaret s'inquiétait et pâissait autant que sa fille. Elle finit par appeler son mari pour qu'il les emmène à la clinique. Lorsque celui-ci arriva à la maison, elle ne lui laissa pas le temps de descendre de la voiture et le rejoignit avec Judy dans les bras. Lorsqu'elle monta à l'arrière, Doug lui demanda si elle avait pensé à prendre les cartes pour les soins médicaux gratuits.

— Oui, j'y ai pensé. On va à Newmarket. Il y a moins d'attente à cette clinique.

— C'est à un peu plus de vingt minutes, mais tu as raison, c'est la plus rapide. Ça ne s'est pas amélioré ?

— Loin de là. On dirait même que son état empire. J'espère que ce ne sera pas trop grave, mais pour le moment, elle souffre et elle a de la fièvre.

Tout en roulant, Doug jetait des coups d'œil inquiets sur sa fille par le biais du rétroviseur qu'il avait spécialement ajusté à cette fin. Margaret s'était assise à l'arrière pour garder la petite dans ses bras. « Au diable les règles... notre enfant ne se porte pas bien et elle a besoin d'un contact humain. » Doug sentait l'inquiétude le gagner. C'était la première fois qu'ils accompagnaient leur fille à la clinique pour une urgence. Jusque-là, Judy n'avait jamais été affectée par la moindre maladie. Elle avait beau être toute petite, c'était une vraie force de la nature. Ce qui préoccupait le père, c'est qu'il lui avait offert son chaton Hope seulement quelques jours plus tôt. L'animal serait-il à l'origine de cette maladie ? Sa femme ne l'avait pas encore mentionné... mais ça viendrait. Il devrait en

parler au docteur pour éviter de devoir en débattre avec Margaret, mais surtout pour protéger leur fille.

À la clinique, ils eurent la mauvaise surprise de constater qu'il y avait foule. À la réception, on leur expliqua qu'il y avait une petite épidémie de grippe. Frustrée, Margaret se tourna vers son époux.

— Il n'y a pas vraiment d'autres options qui s'offrent à nous, tu sais, intervint Doug. Même si nous allons à une autre clinique, ce sera la même chose. Nous n'avons pas trop le choix. Il faut attendre.

— Mais ce n'est qu'un bébé ! Ne privilégient-ils pas les enfants ?

— Je vais m'informer.

Doug se rendit au comptoir de répartition et s'adressa à l'infirmière chargée d'appeler les patients. Il lui expliqua leur situation en insistant sur le fait que sa fille n'avait jamais contracté la moindre maladie, que son état les inquiétait au plus haut point, qu'il s'agissait de leur premier et unique enfant. À cela, l'infirmière répliqua que tous les parents lui racontaient la même histoire, mais que de toute façon, la clinique privilégiait les enfants s'il n'y avait pas de cas urgents. Néanmoins, le couple attendit une heure quarante-cinq minutes.

Le médecin qui examina la petite se montra délicat à souhait, alors que Judy ne soufflait mot. Lorsqu'il eut terminé, il informa les parents qu'il s'agissait d'une simple OMA... une otite moyenne aiguë.

— C'est une infection de l'oreille moyenne impliquant le tympan ou la caisse du tympan. Cette petite infection se traite bien, mais il ne faut pas la laisser progresser, car les cas les plus graves risquent de se transformer en méningite. Vous avez bien fait de nous consulter. Un bon antibiotique réglera rapidement le problème.

— Docteur, nous venons de lui offrir un petit chat... peut-il être à l'origine de cette infection ? s'enquit Doug.

Sa femme, qui ne s'attendait pas à cette question, le regarda, surprise et admirative.

—Non, pas du tout. Les causes d'une otite sont virales ou bactériennes et surviennent généralement quand l'enfant fréquente une garderie ou encore, lorsqu'il est exposé au tabac. D'autres facteurs peuvent entrer en ligne de compte, mais rien à voir avec un animal.

Cette explication soulagea au plus haut point le père de Judy. Dès qu'une infirmière eut donné un antibiotique à l'enfant, les parents se rendirent à la pharmacie pour se procurer le médicament et prirent le chemin du retour. Sans plus tarder, Margaret mit sa fille au lit. Une fois celle-ci endormie, la maman revint se coller sur son mari et le remercia de ne pas avoir joué à l'autruche et de ne pas avoir craint de remettre en question sa décision d'offrir un chaton à leur fille. Il s'était cru responsable de la maladie de Judy et il n'avait pas hésité à l'exprimer. Margaret lui dit qu'elle l'aimait et l'embrassa en lui assurant que leur chérie se rétablirait sous peu. Puis elle ajouta, non sans se moquer lui, qu'elle savait depuis longtemps qu'un chat ne pouvait pas provoquer d'otite. Doug s'était morfondu inutilement.

Chapitre 58

Le lendemain, impatient de connaître les derniers développements, Clark appela l'inspecteur Lam. Ce dernier l'informa que ses hommes avaient visité six couples durant la soirée précédente. Résultat : un couple s'était vu offrir *un circuit courte piste* par la psychologue. L'approche de Cynthia était la même que celle qu'elle avait utilisée avec le premier témoin : une belle-sœur agressée qui ne voulait pas de l'enfant que ce geste crapuleux avait engendré. Ils avaient décliné.

Ainsi, les inspecteurs commençaient à avoir une bonne idée du modus operandi de la suspecte. Elle repérait les couples désespérés, ceux pour qui toutes les tentatives d'IA et de FIV avaient échoué, les rencontrait dans le cadre de ses fonctions et, après avoir discuté avec eux, leur offrait une piste de solution. Elle savait s'y prendre. Un couple à qui il ne restait plus que l'adoption voyait cette ultime solution comme une montagne en raison des délais et de la tonne de documents qu'il devait fournir. Avec sa proposition, Cynthia leur évitait bien des tracas. Puisqu'elle recevait ces gens en consultation tout au long du processus d'assistance à la procréation, elle apprenait à bien les connaître et repérait ceux qui lui semblaient plus enclins à accepter son offre. Pour les inspecteurs, il ne restait plus qu'à faire preuve de patience. Tôt ou tard, ils finiraient bien par tomber sur un couple qui avait accepté cette voie inhabituelle. Après tout, trente-sept l'avaient fait.

Au terme de sa discussion avec Lam, Jeremy s'aperçut que Maxime attendait près de lui.

— Oui, Maxime, tu veux me montrer quelque chose ?

— J'ai pris un appel de Luc Boyer, le mathématicien, pendant que tu conversais avec Lam. Monsieur Boyer considère qu'il y a beaucoup trop de possibilités pour nous transmettre un résultat dans un temps raisonnable. Il demande si tu veux qu'il persiste.

— Il ne se montre pas très encourageant. Où se trouve Ron, maintenant ?

— Il est allé rencontrer la famille à qui l'on a rendu leur enfant il y a deux jours. Il doit leur demander de passer au poste pour

un dernier document à signer. Tu sais... tu as drôlement assuré, sur ce coup. Sans toi, ces gens perdaient leur bébé. Tu ne devais pas aller leur rendre visite ?

Clark n'émit pas de commentaires, préférant que sa rencontre avec le couple reste confidentielle, sans compter qu'il avait autre chose en tête : les codes.

—Maxime, de quelle façon t'y prendrais-tu si tu voulais créer des codes pour sécuriser des documents sur ton ordinateur ? Utiliserais-tu un logiciel ?

—Absolument. Il y en a de très performants qui sont plus que fiables.

—Bien sûr... tu es technicien et tu travailles avec ce genre de trucs tous les jours. Pour toi, c'est presque plus naturel que de manger... Mais une personne comme cette madame Thomson ne possède pas ton habileté avec ces engins. Donc, si elle encode quelque chose, serait-elle assez habile avec la technologie pour se servir d'un ordinateur ? Pour ma part, lorsque je veux créer un mot de passe pour protéger un fichier, j'ai toujours peur de l'oublier. Alors, soit je l'écris, ce qui n'est pas très futé, soit j'abandonne l'idée ; pas plus intelligent. Et pour ce qui est de le faire générer par un logiciel qui le garde en mémoire, je crains trop le piratage.

—Oui, je vois. Alors, si elle n'utilise pas d'ordinateur, elle inventera un code dont elle se souviendra aisément.

—Exactement ! Un code qu'elle maîtrise... et qui la fait se sentir en sécurité. Rappelle-toi les numéros dans les journaux. C'était d'une simplicité désarmante, mais inaccessible pour une personne qui ne connaissait pas la clé... Il faut regarder dans ce sens.

—Qu'est-ce qui se trouve à la portée de cette femme, mais qui n'attire pas l'attention ?

—Si elle a voulu conserver une liste de ses clients, il fallait que ce soit très explicite... un code sûr et incassable ; à la vue de tous, mais imperceptible, analysa Clark. Il faut voir ce qu'elle voit.

—Mais pourquoi garder une liste ? Pourquoi aurait-elle besoin de contacter ces gens ?

—Qui sait ? Si elle est assez immonde pour enlever des enfants et les vendre, peut-être prévoyait-elle faire chanter ses clients.

Clark décida de recontacter Lam pour lui expliquer cette dernière théorie et lui signifier qu'il serait peut-être utile d'aller passer un peu de temps dans la maison de madame Thomson pour essayer de repérer un indice qui les aiderait à déchiffrer les codes. Ils n'avaient rien à perdre. Avant de raccrocher, il demanda à l'Ontarien de lui faire parvenir les dossiers des patients dont les résultats des tests avaient été négatifs.

Après son appel, il reprit le rapport de la perquisition qui avait eu lieu chez Bernard Lafrenière pour s'assurer qu'il n'avait loupé aucun détail. Bien qu'au départ il s'attendît à ne trouver rien qui vaille, il espérait tout de même se tromper. La femme de Bernard, qui ignorait manifestement tout des activités obscures de son mari, s'était montrée très coopérative. Au final, tout ce qu'il avait comme éléments de preuve se résumait à la voiture du suspect, une Honda Civic grise, les nombreuses plaques d'immatriculation découvertes dans le coffre de celle-ci, un siège pour bébé, alors que l'individu n'avait plus de poupon, et les biberons trouvés sous une boîte dans le garage. Chose intéressante, toutes les plaques, sauf une, appartenaient à des voitures envoyées à la casse. La seule qui ne correspondait pas à ce critère était celle attitrée à l'auto du kidnappeur et elle se terminait par les chiffres sept et quatre. Elle se trouvait dans le coffre pour la seule raison que son propriétaire avait utilisé une fausse plaque pendant sa dernière action.

Comme il finissait de revoir le rapport, l'ordinateur de Jeremy émit un son : un courriel. Il l'ouvrit et constata qu'il s'agissait des dossiers qu'il avait réclamés à Lam. Après les avoir récupérés, il commença à les examiner.

Le document ressemblait aux dossiers de n'importe quelle entreprise. Dans la première page, on y trouvait :

- Le sigle de la compagnie tout en haut de la page ;
- La date d'ouverture du dossier ;
- Le nom des clients ;
- Leur adresse.

Figuraient ensuite les informations plus personnelles :

- La date de naissance de chaque individu ;
- Le sexe de chacun ;
- Leur âge ;
- Leur numéro d'assurance social ;
- Leur numéro d'assurance maladie.

Puis, défilait la liste des documents que les patients avaient fournis, des tests qu'ils avaient passés et pour terminer, les résultats de leurs tentatives.

Les pages suivantes faisaient état des rencontres entre les spécialistes de l'institut et les clients, ainsi que des résultats des nouveaux examens préparatoires en vue d'éventuelles interventions, comme une IA ou une FIV. S'ensuivaient les résultats de ces tentatives. Il y avait une page pour chaque examen et une autre pour chaque intervention. Tous les dossiers étaient volumineux et difficiles à comprendre pour un néophyte, étant donné que les termes utilisés relevaient du langage médical.

Comme il finissait de survoler le premier rapport, Jeremy fit remonter le dossier électronique de bas en haut pour retourner à la première page. Lorsqu'il l'eut atteinte, toutes les informations personnelles du couple se trouvaient affichées sur son écran. C'est là qu'il eut un flash. Ces informations... ce sont des identifiants que les gens utilisent toute leur vie : date d'anniversaire, numéro d'assurance sociale, numéro d'assurance malad... L'inspecteur tourna la tête et fixa la liste des codes trouvée chez Cynthia Thomson : dix-huit chiffres. Pourquoi dix-huit ? Il réfléchit tout en regardant les deux documents à tour de rôle ; la page électronique devant lui et la liste des codes de Cynthia à sa gauche. Pendant que sa tête effectuait des va-et-vient, il s'interrogeait... Si jamais Cynthia voulait recontacter ses patients dans dix ou douze ans, comment s'y prendrait-elle ? Qu'est-ce qui l'assurerait qu'ils ne soient pas déménagés à l'autre bout du pays ? Dans un tel cas, qu'est-ce qui lui permettrait de les retrouver ? Lorsque lui, Clark, voulait retrouver quelqu'un, que lui fallait-il ? En tant que détective de police,

il était bien placé pour le savoir ; il y avait les cartes de crédit, le numéro de permis de conduire, bien sûr, mais il y avait aussi... le numéro d'assurance sociale ! Dix-huit chiffres ! Deux numéros de neuf chiffres ! Ce ne pouvait être que cela ! Rien de plus simple pour retrouver un individu. Ce numéro vous suit toute votre vie.

Il tremblait... S'il avait vu juste, il reverrait Alexandra bientôt, très bientôt, et remplirait enfin sa promesse. Il se leva et partit en courant vers le bureau de l'analyste, s'arrêta, retourna vers son bureau, y saisit la feuille sur laquelle étaient inscrits les codes de Cynthia et revint vers Maxime. Il exécuta cette danse presque en courant, non sans se cogner sur des coins de bureaux sans trop s'en rendre compte. Témoin de la scène, Ron le regardait bouche bée. Que se passait-il ? Il rejoignit ses collègues au moment où Clark commençait à expliquer à son chercheur, dans un débit trop rapide pour être intelligible, ce qu'il venait de découvrir. Il dut répéter :

— Regarde ! Tu prends chaque numéro de dix-huit chiffres, tu les coupes en deux, juste au milieu, et on obtient deux numéros de neuf chiffres. Peux-tu rechercher une correspondance pour chacun d'eux dans la base de données affectée aux numéros d'assurance sociale ? Si je ne me trompe pas, tu obtiendras des correspondances pour chaque numéro !

En regardant la liste, les deux acolytes de Clark commencèrent à comprendre. Bien sûr ! Le code imaginé par cette femme était des plus simples ! Deux lettres pour désigner la ville de résidence du couple au moment de l'adoption, suivies de deux chiffres pour désigner l'année de la transaction, encore deux caractères pour indiquer le mois et le plus important, une empreinte permettant de retracer les clients !

Alors que Ron finissait de survoler la liste, Maxime s'empressa de se brancher à la base de données de la sécurité sociale et d'y entrer le premier numéro. Quatre secondes plus tard...

BINGO ! CORRESPONDANCE !

— Jake Windham, vivant au 101432-B Viewmount Avenue, Toronto ! BINGO ! BINGO ! On a le code !!! cria Maxime en le-

vant les bras au ciel. Clark ! Tu as trouvé le code !

Ron passa son bras autour des épaules de son collègue et l'attira à lui pour l'étreindre.

— Tu l'as, mon ami ! Tu as trouvé le code ! Tu as réussi ! s'exclama-t-il. Je suis fier de toi !

Les trois hommes s'enlacèrent et se félicitèrent. Le limier venait de résoudre l'affaire. Qu'elle parle ou pas, ils ne dépendaient plus du bon vouloir de Cynthia Thompson. C'était la fête. Une fois ces ébats passés, Clark démontra pourquoi il faisait partie de l'élite. Il savait garder la tête froide.

— Vérifie le second numéro du même nombre ! reprit-il dans le but de s'assurer que ledit numéro correspondait à celui de l'épouse, et que l'adresse de résidence correspondait à celle de l'homme.

Maxime s'y mit. Il tapa... 4-8-8-3-6-3-4...

BINGO ! CORRESPONDANCE ! Le recherchiste vérifia l'adresse, se tourna vers Ron et Clark qui fixaient l'écran, et marmonna :

— Tu l'as, Jeremy... l'adresse correspond. C'est bien une femme et elle vit à la même adresse. Tu l'as trouvé... Tu vas revoir Alexandra, termina-t-il en regardant son coéquipier avec un grand sourire.

À nouveau, les deux hommes s'étreignirent. La nervosité de Clark était palpable. Après avoir quitté les bras de son collègue, il chercha une chaise pour s'y asseoir. Il se sentait épuisé et au bord des larmes. Il recommençait à respirer.

— Maxime, pourrais-tu vérifier où elle se trouve, s'il te plaît ?

Il n'eut pas à en dire plus. Son ami savait ce qu'il devait rechercher.

Chapitre 59

Clark s'impatientait. Assis depuis près de trente minutes dans le bureau de son supérieur, les deux n'arrivaient pas à s'entendre. Dès que Maxime lui avait remis l'adresse qu'il désirait tant, l'inspecteur avait senti un flux d'énergie lui monter à la tête. Il aurait voulu se porter aussitôt au secours d'Alexandra, mais son patron s'y opposait.

— Tu ne peux pas débarquer comme ça chez elle et l'enlever. Il faut une procédure légale. Tu dois t'assurer d'agir conformément à la loi. De plus, la petite se trouve en Ontario, où nous n'avons pas autorité. La récupération de ces enfants passera par le fédéral, ou du moins, dans le cadre d'une action conjointe supervisée par l'OPP.

— Mais c'est nous qui les avons trouvés ! On parle de ma filleule et je veux aller la chercher ! argumenta Clark, le visage rouge de rage.

— Tu ne peux pas et tu n'iras pas ! C'est illégal ! Dès que tu sortiras de chez elle, cette histoire se retrouvera sur les réseaux sociaux et tout ce que tu auras réussi, c'est d'effrayer tous les parents qui ont adopté un enfant au cours des dix dernières années. Il faut agir avec circonspection ! Tu restes ici ! C'est obligé ! Bordel, Clark ! Tu sais parfaitement comment ça fonctionne ! Ne va pas semer la panique dans tout le pays ! Et t'imagines la réaction d'Alexandra ? Tu ne réussiras qu'à la faire paniquer !

— Mais ça fait trois ans, Paul ! Trois ans que je la recherche... Et maintenant, je sais où elle habite ! Elle est enfin à ma portée !

— Ça fait peut-être trois ans pour toi, mais ça fait neuf ans pour d'autres parents ! Tu vas devoir attendre ! Elle ne se volatilisera pas. Elle sera encore là demain, tu sais. Elle se trouve au chaud, n'aie crainte. Calme-toi, conseilla Bourgeonnet en baissant le ton et en posant une main sur l'épaule de son lieutenant, dont il comprenait et partageait la douleur.

Tout le personnel du bureau était figé. On écoutait. Tous les collègues de Clark l'épaulaient. N'eût été des risques de se voir criminellement accusés pour enlèvement d'enfant, pour introduc-

tion par effraction ou encore d'abus de pouvoir, tous seraient partis avec lui pour récupérer la petite. Il fallait faire quelque chose. Ron, le meilleur ami de Clark, pénétra dans le bureau, jugeant que son collègue était trop perturbé pour poser les bonnes questions et planifier la suite.

— Alors, patron, quelle procédure adoptons-nous ?

— Il faut rencontrer le procureur et en discuter avec lui. Nous nous assurerons de bien planifier les interventions. J'imagine que nous devrons aussi parler au procureur de l'Ontario.

— Combien de temps ? s'enquit Clark.

Paul comprit la question de son détective qui était en fait : dans combien de temps serrerait-il sa filleule dans ses bras ? Que répondre ?

— Comment le saurais-je ? Dans ce genre de truc, il faut bien analyser, ne rien oublier. Je dirais... trois semaines.

— Merde ! pesta Clark en levant les bras au ciel. Trois semaines ? Vous imaginez comment je vais vivre ça !

— En faisant ton boulot, Jeremy, riposta son patron. On a d'autres cas à régler. Claude et Benoit ne suffisent plus. Ils sont seuls depuis plusieurs semaines. Tu as tout monopolisé pour ton enquête, alors tu leur files un coup de main, maintenant. De toute façon, il n'y a rien d'autre que tu puisses faire pour le moment. En passant, tu remercieras tes collègues. Ils n'ont pas dit un mot et ne se sont jamais plaints pour le surplus de boulot qu'ils ont dû abattre pendant ton équipée. Ce sont de vrais amis que tu as là, termina-t-il en pointant les bureaux des inspecteurs.

Puis, il ajouta :

« Pour le moment, le plus pressant est de mettre l'inspecteur Lam au parfum de ta découverte. Eux aussi ont des petits à retrouver. Il va cesser les rencontres avec les clients de l'institut et concentrer ses énergies sur la suite. Pour ta part, demande à ton équipe de rassembler toutes les preuves et préparez un dossier cohérent. Je veux y voir toutes les informations que vous avez accumulées jusqu'à ce jour et une liste de tous les éléments de preuve que vous attendez encore, comme les derniers enregistrements des

conversations détenus par les compagnies québécoises. Il faut les transcrire et les étudier. Il y a encore beaucoup de boulot avant que tout ne soit terminé. Il faut rattacher chaque bout de ficelle pour que tout cela se tienne. Il ne faut surtout pas qu'on se retrouve avec un vice de procédure.»

Saisissant de façon bien claire les propos de son patron, Clark hocha la tête et demanda :

— Alors, vous allez organiser une petite réunion pour bientôt, afin qu'on puisse avancer ?

— Oui, je vais faire ça. Je parlerai au procureur tout à l'heure et soupèserai le tout avec lui. Je lui expliquerai le cas en détail et lui demanderai de planifier une rencontre avec tous les gens qui auront à prendre des décisions. Nous devrions nous réunir demain en fin d'après-midi.

— Pourquoi pas demain matin ? s'enquit Ron en avançant la question de Clark.

— Parce que le procureur général doit être présent et il n'est pas assis sur le coin de son bureau à attendre mon appel. Je vous tiens au courant, termina Paul en leur signifiant de la main que la conversation était close et qu'ils devaient sortir.

De retour à son bureau, Clark décrocha le combiné de téléphone et contacta l'inspecteur Lam. Après lui avoir révélé ce qu'il venait de découvrir et l'avoir informé de la réunion du lendemain, il lui souhaita bonne chance et mit fin à la conversation.

Cet appel terminé, Jeremy avisa Ron qu'il prenait le reste de la journée pour se calmer. Il remercia ses collègues pour leur aide soutenue et se dirigea vers la sortie après leur avoir demandé de compléter la liste des adresses où se trouvait chaque petit. Il devait s'assurer que les enfants vivaient toujours à ces adresses et que nul n'avait déménagé. Une fois à l'extérieur du bureau, il sortit son portable et appela Nadine, sachant qu'elle venait de terminer sa journée de travail. « Un apéro... ça te dirait ? » Elle accepta d'emblée.

Sur la route, Jeremy pensa à Paige et Ted. Ils seraient submergés de bonheur lorsqu'il leur annoncerait la nouvelle. Leur

filles rentrait à la maison ! Et Scott, lui, hériterait d'une petite sœur. Enfin, plus aussi petite que ça, mais tout de même. Il reprit son cellulaire et commença à chercher les coordonnées de Paige. Soudain, il déposa son appareil. Qu'est-ce qui lui prenait ? Il ne pouvait pas agir ainsi ! Il ne pouvait pas la prévenir avant de s'être assuré qu'Alexandra se trouvait bien là où il pensait ! Et si elle était morte ? Une maladie, un accident ? Qui le saurait ? Saisi d'une terrible angoisse, il prit peur !

Le couple était assis au Café Terrasse 1957, un resto situé sur la rue Saint-Charles Ouest, à Longueuil. C'est Nadine qui l'avait choisi. Elle adorait cet endroit, en particulier la section à gauche du restaurant. À quelques pieds au-dessus des tables, les propriétaires avaient suspendu une panoplie de parapluies aux couleurs flamboyantes. Cela créait une ambiance mi-ombragée avec des reflets colorés tout en assurant discrétion et tranquillité au beau milieu d'un des établissements les plus fréquentés du coin.

— Comment s'est déroulée ta journée ? commença Jeremy, qui tenait à se changer les idées.

— Il ne s'est rien passé de particulier. Ma classe est composée d'élèves paisibles, cette année. Ils écoutent au doigt et à l'œil. J'ai remarqué que depuis que nous avons réinstauré le vouvoiement, les enfants s'adressent à nous de façon plus polie. C'est incroyable comment une simple mesure, si facile à mettre en place, offre des résultats aussi probants.

— C'est bien de constater que votre travail acharné rapporte. On en était à se demander si ces jeunes n'apprendraient plus jamais le respect.

— Oh là ! Je ne dis pas que cela a tout résolu. J'ai seulement précisé que cette mesure a amélioré l'ambiance dans les classes et... oui, les enfants se montrent plus respectueux. Mais dès que nous sortons du milieu scolaire... il reste beaucoup à accomplir, tu sais.

— Oui, j'imagine. Tu n'as pas d'enfants à problèmes dans ton groupe ?

— Je n'ai pas d'enfants avec de gros problèmes, corrigea Nadine. Il y en a toujours qui souffrent de l'imbécillité de leurs parents. Mais je suis choyée, car je n'ai pas de cas majeur, cette année. Changement de propos, comment ça s'est passé, pour toi, aujourd'hui ? Ton enquête avance ?

Pas trop à l'aise, Clark se rajusta sur son siège. C'était pour brièvement mettre de côté cette histoire qu'il avait écourté sa journée et qu'il se permettait un moment agréable avec son amie. Mais bon. Elle faisait preuve d'une bonne écoute et possédait cette perspicacité des personnes calmes et réfléchies. De plus, lui parler l'aiderait à se vider le cœur.

— Nous avons fait un énorme pas, tout à l'heure. En fait, on a résolu l'affaire.

— Vraiment ? s'emballa Nadine en se redressant sur sa chaise. Mais c'est merveilleux ! Qu'est-il arrivé ?

— Nous avons réussi à déchiffrer cette fameuse liste de codes que nous avons trouvée chez la suspecte de l'Ontario. Nous connaissons maintenant tous les noms et toutes les adresses des gens qui ont adopté les enfants.

— Mais... hésita Nadine, que fais-tu ici à perdre ton temps ? Tu n'es pas à travailler pour les récupérer ?

— Mon patron ne veut pas ! Il semble que la procédure à suivre soit plus compliquée que de simplement se présenter chez les gens pour reprendre les petits. Avant de passer à l'action, il paraît qu'il faut penser à l'aspect légal et psychologique pour agir avec cir-cons-pec-tion ! articula le limier sur un ton sarcastique.

Puis, changeant d'attitude, il reprit en disant :

— Je sais bien que je gueule pour rien. Je sais comment les choses fonctionnent et ce que nous avons le droit de faire et de ne pas faire. Mais que veux-tu, ça me défoule. J'espère juste que nous ne serons pas obligés de passer par la cour de justice pour obtenir le droit de récupérer ces jeunes. Ça demanderait un temps fou, précisa-t-il tout en sachant pertinemment que ce serait le cas.

— Oui, je vois. Mais qu'en est-il des suspects que vous avez arrêtés ?

— Eux, ils patientent toujours en cellule. Pour ce qui est du mien, ce monsieur Bernard, ça ne change pas grand-chose, car nous avons déjà tout démêlé. De plus, il coopère. Il nous donne tout ce que nous voulons, dans la limite de ce qu'il sait. Non, le problème vient du côté de l'Ontario. Nous détenons la femme qui semble être à la tête de l'organisation, mais nous ne connaissons pas du tout ces autres complices et elle est fermée comme une huître. Ce que nous venons de découvrir la poussera peut-être à coopérer. Mais en réalité, il n'y a plus rien de nouveau qu'elle puisse nous apprendre, si ce n'est les noms de ses complices.

— Qui travaille là-dessus ?

— Nos amis de l'Ontario. Nous, nous ne pouvons pas enquêter sur leur territoire. J'y pense, je voulais aller rencontrer la femme à qui j'ai réquisitionné l'auto, l'autre jour. Tu veux venir avec moi ?

— Vraiment ? J'ai le droit ?

— Bah ! Je ne vais que lui dire bonjour et lui demander de m'excuser. Rien de plus. Il n'y a rien de confidentiel là-dedans.

Une fois leur apéro terminé, ils se rendirent donc chez la dame en question. Lorsqu'elle ouvrit la porte, elle recula d'un pas, surprise, après avoir reconnu l'homme qui se tenait devant elle. Nadine observait la scène de la voiture.

— Bonsoir, madame. Je suis le lieutenant-détective Jeremy Clark du SPAL, annonça le limier en exhibant sa plaque. Je voulais vous prier de m'excuser de vous avoir brusquée, l'autre jour, et d'avoir réquisitionné votre véhicule d'une manière aussi prompte. Je crois savoir qu'un agent vous a contacté à ce sujet.

— Oui, un dénommé Claude est venu me poser tout un tas de questions et m'a expliqué que vous aviez emprunté ma voiture pour poursuivre un suspect. Il m'a assuré que je retrouverais mon véhicule dans quelques jours et que s'il y avait des dommages le Service de police y remédierait.

— Il ne vous a pas précisé sur quel cas nous travaillions ?

— Non... il s'est montré discret sur le sujet.

— Votre voiture a servi à filer un type qui venait de kidnapper un petit garçon de cinq mois. C'est survenu ici, dans le parc de

la Cité. Grâce à votre aide, nous avons empêché que des parents perdent leur fils. Je voulais donc vous remercier et vous dire que je suis désolé si je vous ai effrayée.

— Mais je vous en prie, monsieur l'inspecteur. Je reconnais que sur le coup, ça m'a secouée, d'autant plus que vous étiez parti avec mes clés et que je n'avais plus accès à ma maison. Mais lorsque j'ai appelé au poste et que je vous ai nommé, j'ai bien compris que vous m'aviez dit la vérité. Je me suis sentie rassurée. Vous semblez avoir une très bonne réputation auprès de vos collègues, monsieur Clark. Vous savez qu'ils vous surnomment le limier ?

Un léger sourire apparut sur le visage de Clark. Il n'avait vraiment pas pensé sur le coup, mais il est vrai qu'il avait pris ses clés, toutes ses clés.

— Peut-être, oui, répondit-il, gêné, en se frottant la tête. J'essaie de m'acquitter efficacement de mon travail. C'est agréable d'entendre que les gens en sont conscients. Je vous remercie de votre aide et je vous prie encore une fois de m'excuser.

— Il n'y a pas de quoi.

Satisfait de cet échange, Clark s'éloigna et rejoignit Nadine, avant de lui proposer d'aller au restaurant. Plutôt que d'accepter, elle lui proposa un repas fait maison, suivi... d'un dessert.

Chapitre 60

Le lendemain, à son arrivée au poste, Clark fut surpris de voir que son patron occupait déjà son bureau. D'un signe de la main, celui-ci l'invita à le rejoindre.

— Nous avons devancé la réunion. Dans la soirée d'hier, le procureur général a parlé avec ses assistants et des points importants ont été soulevés. Ils ont ensuite discuté avec un psychologue avec qui ils ont travaillé à plusieurs reprises et en sont venus à la conclusion que lorsque nous déciderons d'agir, il faudra enchaîner les étapes rapidement. Tout ce beau monde arrive dans une trentaine de minutes. Prépare-toi. Tu devras intervenir pour expliquer certains détails de ton enquête.

Clark était content... et fébrile. Enfin, ça bougeait ! Bien sûr, il se sentait pris au dépourvu parce qu'il croyait avoir plus de temps pour se préparer, mais il connaissait très bien le dossier. Il survivrait à cette épreuve. Il appela Lam pour s'informer des derniers développements en Ontario. Voilà qui pourrait s'avérer utile lors de la réunion.

— Bonjour, inspecteur Lam, comment vous portez-vous, ce matin ?

— Plutôt bien, vu les circonstances. Vous-même ?

— À merveille, merci. Notre réunion avec le procureur général a été devancée à ce matin. Il semblerait qu'il y aura aussi un psychologue et quelques autres intervenants. Alors, pour me préparer, j'aimerais savoir si quelque chose a changé de votre côté.

— Vous ne l'apprenez que maintenant ? Moi, je l'ai su hier soir et c'est pourquoi j'ai passé la nuit ici, à Longueuil. Je suis arrivé cette nuit. On m'a logé à l'Impéria Hôtel & Suites sur le boulevard... de Montarville, je crois. J'assiste à votre réunion avec le procureur de l'Ontario.

Surpris, mais tout de même soulagé de constater que les dirigeants prenaient cette affaire au sérieux, Clark mentionna à son interlocuteur qu'il serait heureux de le revoir, puis mit fin à la conversation.

Comme convenu, trente minutes plus tard, le commandant Bourgeonnet lançait la réunion.

— Puisque tout le monde ici présent connaît la raison de cette rencontre et que le temps de chacun est précieux, nous passerons les préliminaires et irons droit au but. Comment traiterons-nous les informations rassemblées par le lieutenant Clark et son équipe, ainsi que par le Service de police ontarien ? Les enfants qui ont été enlevés et vendus vivent dans des familles depuis plusieurs mois, voire des années. Comment devons-nous procéder pour les ramener dans leur famille d'origine ? Monsieur le procureur général, je vous en prie.

— Nous les ramènerons, il n'y a aucun doute, mais nous devons éviter de montrer trop d'empressement et nous prendrons le temps de réfléchir aux tenants et aboutissants. Tout d'abord, nous demanderons des mandats d'arrestation pour les mères et les pères adoptifs, ainsi qu'un ordre de la Cour supérieure nous permettra de récupérer les enfants. Bien sûr, ces deux opérations seront accomplies simultanément. Au préalable, nous nous assurerons de bien identifier chaque famille et chaque enfant. En parallèle, nous espérons coincer les complices de cette madame... Thomson, c'est bien ça ? Vous comprenez tous que dès que nous officialiserons cette intervention, l'information se retrouvera sur les réseaux sociaux et ce sera la panique. Du coup, tous les parents qui ont adopté un enfant avec l'aide de madame Thomson s'affoleront. Certains tenteront de fuir, même s'ils n'auront que peu de chances d'y parvenir dans un délai si court. Il faut éviter de créer cette panique. Dernier point : la difficulté la plus importante n'est en aucun cas la récupération des bambins ou l'arrestation des complices. Le problème majeur auquel il nous faudra faire face sera l'aspect psychologique et émotionnel des enfants et des parents, aussi bien adoptifs qu'originaux.

— Que voulez-vous dire ? intervint Clark.

À la suite d'un signe du procureur, le psychologue répondit :

— Monsieur Clark, regardons la situation dans son ensemble. Les bambins n'avaient pas un an lorsqu'ils ont été enlevés. Ils n'ont donc pas eu conscience de ce qui se passait. Ils ont hérité d'une

nouvelle mère sans vraiment s'en rendre compte. Un père à la voix différente est entré dans leur vie, de nouveaux effluves de parfum ont chatouillé leur odorat et de nouvelles saveurs ont agrémenté leur palais. Ils ont toujours dormi au chaud et à l'abri, mais pour le reste... ils ont grandi avec ces nouveaux parents qui les aiment et qu'ils ont appris à aimer. Aujourd'hui, ils ne connaissent qu'eux et là où ils sont, ils se sentent heureux et en sécurité. C'est leur foyer. Du côté des parents adoptifs, selon les informations que vous nous avez fournies, ces gens pensent avoir bien agi : ils ont aidé une femme et un enfant. Ils ont bâti une famille tout à fait légitime.

Le psychologue marqua une légère pause, le temps de jauger chaque personne en se demandant si ces dernières saisissaient bien l'étendue de ses propos.

— D'un point de vue psychologique, poursuivit-il, cette situation est à prendre avec des pincettes. Ce que nous nous apprêtons à faire, c'est de nous introduire dans des foyers avec nos gros sabots et apprendre à de très jeunes enfants, qui ne comprendront rien à la situation, que tout ce qu'ils ont vécu jusqu'à maintenant n'était que mensonge ! Que ces personnes, qu'ils appellent papa et maman, sont des bandits, des kidnappeurs... des imposteurs. Puis, nous leur présenterons de nouveaux parents : « ton vrai papa, ta vraie maman », leur dirons-nous. Comment croyez-vous que ces enfants d'un, deux ou neuf ans réagiront ? Que croyez-vous qu'ils ressentiront ? Leur mère et leur père ne sont-ils pas ceux qui ont pris soin d'eux ? Ne sont-ils pas ceux qui les ont protégés ? Nous allons les arracher à leur maison, à leur foyer, à leur sécurité, et nous allons leur annoncer que leurs parents ne sont pas leurs parents, que ces gens qui se sont inquiétés pour eux, qui ont passé des nuits blanches à les veiller alors qu'ils étaient souffrants, à les réconforter lorsqu'ils avaient peur, sont des imposteurs ! Ces gens, qui les ont aidés à braver leurs peurs, qui les ont encouragés lors de leurs découvertes, deviennent subitement des méchants ! Ils leur ont tout appris, mais... ce sont des bandits. Et n'oubliez pas que la grande majorité de ces enfants ne parlent pas français, alors que leurs nouveaux parents, pour la plupart, ne parlent pas anglais. Si nous

agissons avec précipitation, nous courons vers une catastrophe. Et même en leur accordant tout le temps nécessaire, les plus vieux garderont de graves séquelles.

Un lourd silence venait de s'abattre dans la salle. Essayant de cerner l'ampleur de cet exposé mettant en lumière autant d'évidences, les personnes assises autour de la table se regardaient sans se voir.

— Alors, que décidons-nous ? lança Clark, envahi par un mélange de rage et de désespoir. Nous les laissons là où ils sont et nous oublions tout ? Et les vrais parents... que leur disons-nous ? Eux aussi ont souffert... et souffrent encore. Ils n'ont pas droit au bonheur parce que ça fait trop longtemps que des cinglés leur ont pris leur enfant ? Existerait-il une « prescription acquisitive » sans que je le sache ?

— Ce n'est pas ce que je dis, monsieur Clark, pas du tout, se défendit le psychologue. Il est vrai que si nous voulions engendrer le moins de souffrances possible, si nous voulions éviter que des psychoses se développent chez certains enfants ou parents adoptifs, parce qu'il y en aura, je vous l'assure, nous n'interviendrions pas ! Que les parents biologiques retrouvent ou non leurs enfants, cela ne fera pas disparaître la souffrance qu'ils ont vécue. Cela est, et cela restera. Ils éprouveront certes une immense joie de revoir leurs rejetons, mais ils éprouveront toujours un sentiment de tristesse en pensant à tous les petits moments qu'ils n'ont pas connus avec eux, et qu'ils ne connaîtront jamais. Ils ne partageront jamais cette joie ressentie lorsqu'un enfant dit son premier mot, son premier papa ou maman, lorsqu'il fait son premier pas. Alors, que décidons-nous ? En dehors du point de vue légal, je veux dire. Je ne suis pas juriste et je n'ai pas pour fonction de faire appliquer la loi. Je ne regarde que le côté humain. Nous causerons d'immenses désespoirs et des problèmes psychologiques à beaucoup de personnes pour réunir des familles qui auront toutes les peines du monde à se reconstituer. Est-ce que les enfants renvoyés dans leur famille légitime accepteront un jour cette situation ? Au bout du compte, pour chaque enfant restitué, nous tourmenterons entre trois et dix personnes. La

seule situation qui serait peut-être supportable résiderait dans l'acceptation, par les parents naturels, de laisser leurs enfants dans les familles où ils se trouvent et d'établir des liens affectifs avec eux ; pensée tout à fait utopique, j'en conviens. Toutefois, grâce à l'action de nos inspecteurs, le trafic d'enfants est terminé et ne causera plus de dégât émotionnel. Pour le reste, je me pose des questions auxquelles il n'y a pas de bonnes réponses.

— Une fois en prison, ces faux parents pourront bien souffrir leur malheur. Ils l'auront créé eux-mêmes. Ils ont acheté un enfant, ce qui relève de l'illégalité ! ragea Clark.

— Ce n'est qu'une situation perdant/perdant. Il n'y a pas d'autre façon de le voir, intervint le procureur.

— Nous fournirons de l'assistance psychologique aux enfants, bien sûr, mais comment cette histoire se terminera-t-elle ? Est-ce qu'un jour, ils se libéreront de ce sentiment de trahison ? insista le psychologue.

— Vous avez raison. Il ne faut pas négliger le côté psychologique, mais nous ne pouvons pas laisser ces crimes impunis. Les uns ont enlevé des enfants, les autres les ont achetés. Bien que nous ne disposions pas d'un chef d'accusation solide contre eux, ces parents adoptifs ont agi en toute illégalité, même s'ils l'ont fait en suivant le conseil d'une psychologue réputée. Tous doivent répondre de leurs actes, mentionna Paul Bourgeonnet.

— Je détiens une information importante que je voudrais partager avec vous, intervint Lam. Hier, en soirée, lorsque madame Thomson a été informée de nos dernières avancées, elle a décidé de coopérer. Elle nous a dévoilé comment elle s'y prenait pour offrir les enfants à ces gens. Au final, ses aveux ne nous ont rien appris de nouveau, puisqu'elles reflètent point par point ce que l'inspecteur Clark a déjà mis à jour. Les parents adoptifs n'ont donc aucune idée d'où vient l'enfant qu'ils ont accueilli dans leur foyer. Ils croyaient qu'ils aidaient une pauvre femme dans le besoin et pensaient vraiment avoir adopté un enfant en toute légalité. Pour eux, c'est « leur » bébé. Elle a aussi dénoncé ses complices ontariens et au moment où nous nous parlons, des arrestations ont lieu.

—Voilà qui complique les choses, laissa tomber le psychologue. Non seulement les faux parents ne se culpabiliseront pas pour l'acte qu'ils ont posé à l'époque, mais ils souffriront autant que les parents biologiques, puisqu'ils étaient persuadés d'agir pour le bien de l'enfant. On n'est pas sorti de l'auberge.

—Si je résume votre raisonnement, nous ne devrions pas reprendre une voiture qu'un type a achetée d'un receleur parce qu'il s'y est attaché? C'est d'un ridicule! Et ça ne change rien à l'illégalité de l'affaire. Ces enfants ont été enlevés et il faut rendre chacun d'eux à sa famille, conclut Clark.

Après quelques échanges acerbes sur la dernière affirmation de l'inspecteur, le procureur général termina la réunion en affirmant qu'il était évident qu'ils devaient récupérer les enfants et les remettre à leur famille d'origine. Toutefois, afin de bien préparer leurs actions, il exigea de ses collègues de faire montre de retenue et de prendre le temps nécessaire pour bien planifier l'opération. Puisque c'était l'après et l'aspect psychologique qui soulevaient le plus de questions, il en rediscuterait avec le psychologue qui avait participé à la réunion. Recevoir trente-sept enfants et leur assurer une aide de qualité ne constituait pas une mince tâche. Sans compter qu'il faudrait décider comment aborder le cas des parents adoptifs: devaient-ils les incriminer ou leur fournir de l'aide? Le procureur confia la responsabilité des interventions devant être effectuées sur le territoire du Québec à Paul Bourgeonnet, qui travaillerait de concert avec le responsable ontarien désigné. Après tout, c'était bien son limier qui avait déterré l'affaire. Une fois le plan d'action établi, Bourgeonnet le présenterait au procureur pour approbation.

De son côté, Jeremy vivait une grande inquiétude. Il ne savait que penser. Il avait noté qu'au moment de clore la réunion, le procureur général avait utilisé les mots «famille d'origine» plutôt que famille légitime ou famille biologique. Cela le perturbait. Est-ce qu'en utilisant ce terme, il reconnaissait un certain droit aux familles adoptives? De plus, le limier n'avait jamais pensé que ramener Alexandra chez elle serait une tâche si complexe. Mais

du temps s'était écoulé et des habitudes de vie s'étaient développées. La petite devait être heureuse là où elle se trouvait. Un enfant n'exige pas beaucoup : un abri, de la nourriture... une caresse. Tout le reste n'est qu'éphémère. Un petit garçon aura beau porter un chandail de fille, il ne s'en rendra pas compte... il a chaud. Qu'il ait peu ou pas de jouets, cela ne le dérangera pas... il a son imagination. Rien ne le perturbe, si ce n'est l'humeur de ses parents. Alors, si on l'arrache à ses habitudes, à son foyer, à ses parents, et qu'on lui impose des étrangers qui ne parlent même pas sa langue, comment réagira cet enfant ? Comment réagira Alexandra ?

Il appela Nadine et comme c'était un vendredi et qu'elle ne travaillait pas, il la rejoignit chez elle. Elle lui offrit un café, se servit, puis s'assit en face de lui pour l'écouter. Elle sut poser les questions qui permirent à Jeremy d'exprimer ce qu'il ressentait et de se vider le cœur. Ils discutèrent ainsi durant plus de deux heures, deux heures au cours desquelles le limier n'eut aucune honte à confesser son chagrin, son sentiment d'impuissance... son angoisse. Bien sûr, il avait peur : peur de blesser Alexandra, de la démolir. C'est de « sa » vie qu'il allait la déraciner.

Devant tant d'inquiétude, Nadine ne connaissait qu'une solution : l'empathie. Cela permettait à l'angoisse de diminuer et aux réactions d'être moins émotionnelles.

— Ça te dirait une balade en voiture ? J'en sens le besoin et je crois que ça nous calmerait.

— Pour aller où ? répondit Jeremy, confus.

— Où tu voudras. Là où la route nous conduira.

Ils partirent donc et l'inspecteur conduisit sans trop regarder où il allait. Ce ne fut que lorsque Nadine lui demanda où il l'emmenait qu'il comprit que son subconscient l'avait dirigé vers...

— En Ontario. Nous roulons sur l'autoroute qui mène en Ontario. Je crois que j'ai envie d'aller voir où elle demeure... Tu viens avec moi ?

Nadine hésita... *Était-ce judicieux ?* Puis elle se souvint qu'elle pouvait avoir confiance en Jeremy.

—D'accord. Mais une fois sur place, c'est moi qui décide de la suite et tu ne descends pas de la voiture sans ma permission.

Il n'était pas encore midi. Clark savait qu'il lui faudrait environ six heures pour se rendre à l'adresse que lui avait remise Maxime. S'ils jouaient de chance, ils verraient la petite. Il roula donc à vive allure. Lorsqu'ils parvinrent à la hauteur de Cornwall, Clark quitta l'autoroute pour faire le plein d'essence et attraper quelques sandwiches qu'ils mangeraient tout en roulant ; il ne voulait pas diminuer ses chances d'apercevoir Alexandra en arrivant après l'heure du coucher.

Le trajet s'étant bien déroulé, à 17 h 10 ils arrivèrent en bordure de Bond Head, là où vivait Alexandra. Pour économiser un peu de temps, à la hauteur de Bowmanville, Clark avait bifurqué pour aller rejoindre la 407. Ainsi, il évitait la ville de Toronto et gagnait de précieuses minutes. Ils se dirigèrent vers le 112 Osler Court, une rue sans issue qui ne comptait que trois habitations, toutes érigées sur le même côté. En face de celles-ci, il y avait un champ aménagé en terrain de soccer. À l'une des extrémités du parc, côté Dixon Road, se trouvait un complexe de jeux pour enfants, incluant des glissoires.

Au premier passage, le couple ne vit rien. Tout semblait calme. Il y avait des voitures dans les stationnements, mais personne en vue. Les gens devaient préparer le repas du soir. Lorsqu'ils passèrent devant le numéro 112, Clark détailla la maison du regard. Au centre, une porte vitrée à travers laquelle il apercevait une deuxième porte ouverte ; une fenêtre grandeur standard occupait le côté droit, alors qu'à gauche, une grande fenêtre permettait d'entrevoir l'intérieur. N'ayant pas arrêté de rouler pour éviter d'attirer l'attention, Nadine et Jeremy se retrouvèrent au fond de l'impasse en quelques secondes. Ils repartirent donc en sens inverse. Lorsqu'ils repassèrent devant le 112, Clark immobilisa la voiture et plongeait le regard à travers la fenêtre. Ce faisant, il aperçut le dos d'une femme penchée au-dessus d'un comptoir qui réalisait un mouvement saccadé avec l'un de ses bras. « Elle prépare le souper. » Soudain, une petite forme passa en courant devant la

vitre, suivie d'une plus grande. Les yeux de l'inspecteur, habitués à enregistrer ce qu'ils voyaient l'instant d'un éclair, reconnurent une jeune enfant qui courait, poursuivie par un homme. La tête de Jeremy se releva d'un mouvement sec, ce qui alerta Nadine.

— Il faudrait bouger, Jeremy. Ils vont nous repérer... Jeremy ?

En entendant cet appel, Clark sortit de sa fixation. Il regarda sa compagne, puis entendit ce qu'elle venait de lui dire. Il opina de la tête et relâcha la pression que son pied maintenait sur le frein. Il se rendit au coin, bifurqua sur la gauche et rejoignit l'intersection suivante. Là, après avoir vérifié qu'il n'y avait pas de circulation, il exécuta un demi-tour pour revenir vers Osler Court. Il se rangea sur le bas-côté de la rue à une vingtaine de mètres avant d'atteindre la ruelle.

Lorsqu'ils étaient repartis, suite à l'avertissement de Nadine, Clark avait pris le temps de noter que l'enfant était une petite fille. Du coup, un espoir était né en lui. Maintenant, de l'endroit où ils se trouvaient, ils pouvaient observer facilement ce qui se passait sur le terrain de la demeure d'Alexandra. Ils attendirent.

— Tu ne peux pas avoir la certitude que c'est elle.

— Quel âge donnes-tu à la petite que nous avons vue à travers la vitrine ? demanda Clark.

— Je dirais entre trois et quatre ans.

— Ils vivent dans la maison située au 112, c'est bien l'adresse que j'ai ; 112, Osler Court. Les probabilités sont bonnes, je dirais.

— Oui, je te l'accorde. Et maintenant ?

— On attend. Je ne me vois pas aborder les parents pour leur demander s'ils ont adopté leur petite fille, mais je veux au moins savourer la joie de l'observer, si jamais elle sortait.

Au moment de prononcer ces mots, Clark eut une pensée pour cet homme qu'ils avaient interpellé au parc, voilà quelques jours. Tout ce que celui-ci demandait, c'était qu'on le laisse regarder son fils de loin. À présent, il partageait sa mélancolie.

Ils attendirent une toute petite heure avant que leur patience ne soit récompensée. La fillette sortit avec sa mère. Elles s'ins-

tallèrent dans le stationnement et commencèrent à jouer avec un ballon. La petite essayait bien de l'attraper, mais il lui échappait toujours des mains. Elle devait alors courir vers lui pour le ramasser. Puis, elle le lançait vers sa mère qui, à son tour, se dirigeait plus souvent vers le ballon que le ballon venait vers elle. Ce petit jeu dura environ quinze minutes. C'est alors que le père sortit les rejoindre. Il saisit la petite et la déposa sur ses épaules, puis les trois partirent vers le parc.

— Ils ont l'air de gens bien et heureux, nota Nadine.

— Tous les gens ont l'air bien, jusqu'à ce que tu déterres leurs petits secrets, rétorqua froidement Clark.

« Il n'est pas d'humeur conciliante... pour le moment », pensa Nadine en se souvenant qu'il avait mentionné avoir de l'empathie pour Bernard Lafrenière. « Il y viendra. Il comprendra que ces gens ne portent pas la responsabilité de cette situation. »

Après les avoir observés de loin durant un bon moment, ils virent la petite famille retourner à l'intérieur.

— Ils vont la coucher, je crois. Tu as faim ? lança Nadine. Ça fait bien des heures que tu me fais jeûner.

— Oui, tu as raison. Que veux-tu ? McDo ou un resto plus décent.

— Va pour le plus décent. Descendre de voiture pour plus de quinze minutes nous dégourdira. Ensuite, nous aurons quelques heures de route devant nous avant de nous...

Nadine ne termina pas sa phrase, préférant la laisser en suspens pendant qu'elle fixait Jeremy droit dans les yeux avec un regard plein de promesses.

Chapitre 61

Deux semaines après la visite de Clark à Bond Head, la date de l'opération pour récupérer les enfants fut fixée. La préparation d'une telle intervention n'avait pas été une mince affaire, puisqu'avant d'en arriver là, la direction des forces de l'ordre avait tenu à arrêter tous les contrevenants. Les deux kidnappeurs de la région de Toronto, ainsi qu'Ali Hafez, celui qui falsifiait les actes de naissance et les enregistrements des enfants dans les registres gouvernementaux, furent appréhendés et se trouvaient maintenant au Centre de détention sud de Toronto, dans l'attente de leur procès. Du côté de monsieur Hafez, en plus de se voir accuser de falsification et de complicité, il risquait d'être expulsé du Canada.

Des accusations plus graves pesaient sur Bernard Lafrenière et ses deux homologues de Toronto : enlèvements, séquestration, vols de plaques de voiture, voies de fait et commerce d'enfants. Ils ne s'en sortiraient probablement pas. Monsieur Lafrenière avait beau s'être montré coopératif et repentant, il paierait pour la répétition de ses gestes.

Concernant Cynthia Thomson, en plus des chefs d'accusation de commerce d'enfants, de complicité pour kidnapping, d'incitation au kidnapping et de séquestration, elle serait jugée pour abus de pouvoir et d'incitation à commettre un crime. En tenant compte du nombre d'enfants enlevés, elle faisait face à plus de deux cent trente-huit chefs d'accusation. Pour elle, c'était la perpétuité assurée, sans droit à une libération conditionnelle.

Lors de la mise sur pied du plan d'intervention, plusieurs étapes avaient été prévues. Paul Bourgeonnet, responsable de l'édification de ce plan, avait travaillé avec son collègue ontarien, un docteur en psychologie de l'enfance et un psychologue spécialisé en thérapie familiale, pour établir l'ordre des étapes à suivre. On allait reprendre les victimes et arrêter les parents adoptifs, qui eux, seraient accusés de s'être procuré un enfant en dehors des voies légales.

Le plan Bourgeonnet s'établissait comme suit :

- Identification des familles et vérification de l'adresse de

résidence actuelle de chacune ;

- Émission des mandats ;
- Récupération des résultats des tests d'ADN recueillis au moment de l'enlèvement des enfants ;
- Identification des Centres de la protection de l'enfance à proximité de la résidence des parents biologiques ;
- Interventions simultanées au domicile des familles adoptives, récupération des enfants et mise en détention provisoire des parents adoptifs ;
- Rapatriement des enfants aux locaux désignés du Service de protection de l'enfance ;
- Informer les parents adoptifs de leurs droits, leur expliquer la situation et les emmener devant un tribunal pour leur mise en accusation. Avant cette comparution, ils seront invités à rencontrer leur avocat. Le procureur ne s'opposera pas à la remise en liberté des accusés en attente de leur procès ;
- Vérification de l'ADN des enfants recouvrés et comparaison avec les ADN des enfants enlevés :
 - résultats négatifs ; voir avec Cynthia et les parents adoptifs pour connaître l'origine de l'enfant, puis suivre les étapes subséquentes ;
 - résultats positifs ; suivre les étapes subséquentes ;
- Pour les enfants de plus de trois ans, planifier une rencontre avec un psychologue et une intervenante du Centre de la protection de l'enfance pour les préparer à leur nouvelle vie. Les interventions seront adaptées en fonction de l'âge de l'enfant ;
- Pour les enfants de trois ans et moins, planifier une rencontre avec un psychologue et assurer leur bien-être en attendant leur réinsertion imminente au sein de leur famille d'origine ; la réinsertion dans la famille d'origine s'effectuera dans un délai de moins de vingt-quatre heures, sauf si la rencontre avec les parents annonce un problème.
- Rencontre réunissant un psychologue, un intervenant du Service de protection de l'enfance et les parents biologiques

pour informer ces derniers de la situation et pour les préparer à accueillir leur enfant. La situation linguistique sera évaluée au cours de cette même rencontre ;

- Pour les enfants plus âgés, les psychologues détermineront le moment de son retour chez lui ;
- Suivis psychologiques obligatoires, tant pour les parents que pour les enfants. Plus l'enfant sera âgé, plus les rencontres seront rapprochées, en plus de s'établir sur une plus longue période ;
- Réinsertion immédiate des enfants dans les garderies et écoles, selon leur âge ;
- Tenir compte du besoin d'enseigner le français aux enfants qui ne le parlent pas, en donnant priorité aux familles dont les parents ne parlent pas anglais.

Ce soir-là, une opération d'envergure était prévue. Les forces de police interviendraient de façon simultanée dans trente-sept foyers : cinq au Québec et trente-deux en Ontario. Plus de deux cent trente agents, hommes et femmes, avaient été déployés pour l'occasion et les personnes interpellées seraient directement conduites au poste central de Toronto ou de Montréal. Les enfants, quant à eux, seraient dirigés vers les installations de la DPJ de leur ville d'origine où ils seraient pris en charge par des intervenants qualifiés pour ce genre de cas.

Lorsque Clark apprit que les arrestations étaient annoncées pour le soir même, il demanda à ce que son coéquipier et lui soient intégrés à l'équipe qui agirait à Bond Head. Sa demande ayant été acceptée, Ron et lui se hâtèrent de se rendre au poste de Toronto. Chemin faisant, Jeremy n'oublia pas de prévenir Nadine, qui lui souhaita bonne chance tout en l'assurant que ses pensées l'accompagnaient. Les interventions étaient prévues pour 18 heures. Ainsi, fortes étaient les chances pour que les enfants soient à la maison et encore debout. Lorsque l'équipe affectée à Bond Head se présenta chez Margaret Taylor et Doug Hoare, la mère venait tout juste de desservir la table. Doug, qui avait ouvert la porte, fut surpris de trouver un tel déploiement sur son perron. Il céda le passage à l'ins-

pecteur qui tenait son insigne d'une main et un mandat de l'autre. Celui-ci pria les parents de s'approcher et leur expliqua la raison de leur intrusion. « Vous êtes bien Margaret Taylor et Doug Hoare ? Vous avez bien adopté une petite fille au mois d'octobre 2016 ? C'est bien une certaine docteure Cynthia Thomson, psychologue, qui vous a assistés durant la procédure d'adoption ? » Puisque toutes les réponses à ces questions étaient affirmatives, les agents convinrent avec certitude qu'il s'agissait bien de l'enfant recherchée et qu'ils pouvaient procéder aux arrestations.

Alors qu'elle pleurait et tendait les bras vers sa mère, ils confièrent la petite Judy à l'intervenante du Service de protection de l'enfance : une dame du Québec, car la petite partait pour la belle province.

Les parents ne comprenaient rien. Qu'avaient-ils fait ? Pourquoi les arrêtaient-on ? Qu'allaient-ils faire à leur enfant ? Les pauvres étaient aux prises avec une indescriptible angoisse. Ils se demandaient pourquoi on les arrêtaient, mais surtout, pourquoi on leur enlevait leur fille. Des cris de désespoir se répercutaient dans tout le voisinage. Malgré les hurlements et les menaces, la mort dans la voix, les deux furent emmenés.

Mais ces cris émis par les parents n'étaient rien à côté de ceux d'Alexandra. Ces cris... Assistant à la scène, Clark avait le cœur chaviré. « Avoir su ! » Dans ce moment d'intense déchirement, il aurait tout arrêté. Il infligeait une telle souffrance à son petit amour. Il avait les yeux pleins de larmes. Il voyait sa filleule pleurer, le visage complètement paniqué. On l'enlevait ! Des *meus-sieurs méchants l'enlevaient* et ses parents ne les arrêtaient pas ! « Maman ! Maman ! » hurlait-elle. Elle allait *mouuuurir* ! Pourquoi ses parents n'intervenaient-ils pas ?

Jeremy se demandait s'il pourrait endurer ce calvaire tout au long du trajet du retour, car c'était lui qui aurait à ramener Alexandra et son accompagnatrice. Heureusement, c'est Ron qui conduirait. Jeremy espérait profiter du voyage pour se rapprocher de la petite. Il lui avait même apporté... des chocolats.

Avant de quitter le foyer des Kelly-Hoare, Clark parcourut la

maison et constata, grâce au récipient de litière derrière un fauteuil du salon, qu'un chat vivait en ce lieu. Avec l'assistance de Ron, il partit en chasse et captura le félin, qui s'était caché sous un canapé. Jeremy eut aussi l'idée de visiter la chambre de la petite, où il prit une petite couverture qui de son avis, devait être le doudou de l'enfant. Il aurait besoin de tous les atouts susceptibles de calmer l'enfant.

Une fois dans la voiture, il s'installa à l'arrière pour plus de proximité avec l'enfant. Il déposa Hope sur ses genoux, ce qui attira inévitablement l'attention de la petite. Maintenant qu'il avait capté son intérêt, il en profita pour lui remettre son doudou, ce qui aida à l'apaiser, puis le chaton fit le reste. Ne restait plus qu'à bâtir des liens sur ce premier succès. Viendrait ensuite l'astuce des chocolats.

Lorsqu'ils arrivèrent à Montréal, Ron et Clark déposèrent l'intervenante et Judy-Alexandra au Centre de l'enfance. Il était un peu plus de deux heures du matin et la petite dormait profondément. Jeremy prit le volant et entreprit de reconduire son collègue chez lui. Durant le trajet, pas un ne souffla mot... il y avait trop de sentiments à exprimer. Quand Ron sortit de la voiture, Clark décida de se rendre chez Nadine. Ne voulant pas être seul, il avait besoin d'une personne capable de l'aider à démêler ses émotions, lesquelles vacillaient entre la joie et le désespoir. Lorsqu'il sonna, sa compagne ne mit pas beaucoup de temps à venir ouvrir. Elle le regarda quelques secondes, puis l'invita à entrer.

— Tu as été prompte à venir répondre.

— Je ne dormais pas... Je m'inquiétais et... j'espérais ta venue.

Clark fut envahi par un sentiment qu'il n'avait pas connu depuis très longtemps ; un sentiment de soulagement et de libération. Il n'était plus seul. Quelqu'un s'inquiétait pour lui. Ils se rapprochèrent et s'enlacèrent. Durant leur étreinte, Nadine sentit les épaules de son amant secouées de soubresauts. Elle laissa passer un moment et les secousses diminuèrent. Elle saisit Jeremy par la tête et lui offrit un baiser passionné, mais tendre. Elle ouvrit ensuite sa

veste et la lui retira, avant de la jeter sur le canapé et d'entreprendre de lui enlever sa chemise. Clark en profita pour l'embrasser encore et encore, non sans en redemander. Avec passion, Nadine répondait à ses avances. Une fois qu'elle eut terminé de lui retirer sa chemise, Jeremy souleva la nuisette qu'elle portait et commença à lui caresser les mamelons du bout des lèvres avec une délicatesse toute sensuelle. Il entendit le souffle de Nadine devenir plus profond... plus long. Lorsqu'elle expirait, elle laissait échapper un petit son empreint de satisfaction et de désirs. Sa peau était douce et chaude. Clark adorait la caresser. Ses seins, bien durs et bien pointus, témoignaient de son excitation.

Après ce petit préambule, les deux échangèrent à nouveau un langoureux baiser, alors que Nadine entraînait son amant vers la chambre à coucher. Celui-ci allongea sa douce sur le lit et entreprit de lui retirer sa petite culotte. Nadine se donnait tout entière. Il revient vers sa bouche, chaude, alors que sa main profitait de ce moment pour lui caresser l'entrejambe. Gémissant, elle écarta les membres inférieurs pour lui faciliter l'accès. Jeremy sentit toute la chaleur que dégageait son intimité, déjà bien humide. Il la caressa, en l'effleurant d'abord, puis avec de plus en plus de désirs et de ferveurs. Après quelques instants, interprétant les signaux que le corps de sa partenaire lui envoyait, il se positionna au-dessus d'elle pour la pénétrer. Tout doucement, il entama un mouvement de va-et-vient, tout en savourant la sensation fluide et chaude que son membre bien ferme percevait. Nadine commença à se dandiner de façon à accompagner la cadence de son compagnon, puis accéléra graduellement le rythme, jusqu'à atteindre la mesure qui la satisfaisait pleinement. Tout à coup, elle se cabra comme une corde de violon et émit un doux gloussement de satisfaction... et ce n'était que le début d'une nuit torride.

Chapitre 62

Au petit matin, bien installés sous la couette, les deux amants discutaient. Sur le coup de six heures, Clark se leva et se rendit à la salle de bain pour y prendre une douche. Quand il en ressortit, il vit que Nadine avait préparé du café.

— Tu veux un petit-déjeuner ? lui proposa-t-elle.

— Je prendrais bien du pain grillé avec de la confiture. Tu ne crains pas que ton fils se lève et nous voie ?

— Il n'est que six heures vingt. Il en a encore pour une bonne heure. Que se passe-t-il, aujourd'hui ? s'enquit Nadine tout en sortant le pain.

— Je vais d'abord passer chez moi pour changer de chemise. Ensuite, le bureau. Il y a toujours de la paperasse à remplir.

— Et pour ton enquête, quelle est la suite ?

— En premier lieu, le département médical va vérifier l'ADN de chaque enfant et le comparer avec ceux de la BNDG, la Banque nationale de données génétiques. Il y a un dossier spécifique pour les enfants disparus. Il ne faut surtout pas faire de conneries et dire à des parents que nous avons retrouvé leur gamin, si ce n'est pas vraiment le cas. Ensuite, une fois que les tests auront confirmé ce que nous savons déjà, des agents de la Protection de la jeunesse rencontreront chaque famille pour leur annoncer que nous avons retrouvé leur enfant.

— Ils vont vivre un grand moment de bonheur.

— Oui et... non. Enfin oui, ils seront heureux. Ce que je veux dire, c'est que la route leur paraîtra longue et difficile. Il faut préparer les parents, qui connaîtront beaucoup d'inquiétude et de désespoir. Ils seront confrontés à toutes sortes de crises. Tu imagines... une mère qui se jette littéralement sur son enfant, alors qu'il y a deux, ou même neuf ans qu'ils ne se sont pas vus. L'enfant ne connaît pas du tout ses vrais parents. Il n'en faudrait pas plus pour qu'il panique et se mette à les détester. Ce serait suffisant pour qu'il ne s'en remette jamais, qu'il n'établisse jamais une vraie relation familiale avec eux. Il y a aussi le langage. Les enfants ne maîtrisent pas du tout le français ; la plupart, en tout cas. Il faut

prévenir tout ça.

— Comme tu dis, ce sera long et délicat. Quel dommage !

— Pour les parrains aussi.

Nadine leva le regard vers son homme, qui avait prononcé ces derniers mots avec la gorge serrée. Sa main était figée en position levée et tenait sa tasse. Il avait l'œil hagard, le regard fixé vers le néant. Nadine se rapprocha de lui et l'enlaça, geste qui ramena Clark du pays des songes.

— Excuse-moi, je te prie. Je sais combien elle compte pour toi et tu as mis tant d'efforts pour la retrouver. Pardonne-moi.

— Il n'y a rien à pardonner. Je trouve au contraire que tu as accepté tous ces tourments avec beaucoup de sérénité. Je ne me suis pas montré très romantique ces derniers jours.

— Je t'assure que tu as été plus que parfait. Tu as dévoilé ton côté réservé et rempli de bonté. Je t'aime, avoua Nadine en l'embrassant.

Suite à de nouveaux ébats amoureux, Clark dut reprendre une douche avant de se rendre au boulot. Voulant de prime abord s'assurer que l'ADN de Judy/Alexandra soit le premier à être vérifié ; il alla de ce pas aux locaux du Centre de la protection de l'enfance pour prélever un échantillon de salive de sa filleule dans l'intention de l'apporter au labo. Et gare à qui se mettrait sur sa route.

Lorsqu'il se présenta au Centre, l'intervenante qui l'avait accompagné en Ontario était assise près d'Alexandra. Elle lui parlait et essayait de la tenir occupée. Comme le limier s'approcha, la petite tendit la main, paume vers le haut. Il comprit tout de suite ce qu'elle voulait. Elle avait mangé tous les chocolats qu'il lui avait offerts la veille. Il se pencha vers elle, sortit de la poche intérieure de son veston un coton-tige et lui demanda d'ouvrir la bouche. Alexandra collabora sans problème. Lorsque Jeremy vint pour se relever, elle le saisit de ses petites mains et le retint pour coller son nez sur sa chemise et prendre une grande inspiration. Elle se recula, avec une pointe d'interrogation dans les yeux.

Confus, Jeremy regarda l'intervenante pour la questionner du regard pendant qu'il rangeait le coton-tige dans un contenant afin

de le protéger de toute contamination. Puis, il haussa les épaules et repartit vers le laboratoire. Sans crier gare, il se retourna et envoya un clin d'œil à l'enfant.

— Tu veux des chocolats ? Donne-moi juste une minute.

Après s'être acquitté de cette tâche avec un sourire au cœur, il partit déposer son précieux colis au laboratoire, où on lui dit qu'il recevrait le résultat avant la fin de la journée.

Dès son arrivée au poste, après être passé chez lui, Clark commença à rédiger les rapports qui attendaient son bon vouloir. Il devait rattraper son retard. Il en était à la rédaction de son quatrième document lorsque Claude entra, pour ensuite s'amener droit vers lui. Il était alors un peu plus de 14 heures.

— Bonjour, Jeremy. Je voulais te féliciter pour ton coup de filet. Du super travail de flic.

— Merci, Claude, mais je n'étais pas seul. Ron et Maxime m'ont beaucoup aidé.

— Tout de même, tu as bien repéré les indices et c'est ce qui a permis de conclure le dossier.

— Ron a aussi eu quelques bonnes idées. Il possède une bonne vision des choses, ce gars.

— Dommage que tu le perdes. J'ai officialisé ma retraite. Selon ce que j'ai cru comprendre, il va prendre ma place.

— Paul te l'a confirmé ?

— Non, pas encore, mais je crois que c'est pour cet après-midi. Il a demandé à Ron de venir le voir à 16 heures. Je ne sais pas qui tu auras comme nouveau coéquipier ni avec qui Benoît travaillera, mais une chose reste sûre, Ron s'en sortira à merveille.

— Oui, je le crois aussi. Il est prêt. Il abat du sacré boulot. Je t'assure qu'il contribue beaucoup à mes succès. Il va me manquer. Avant que j'oublie, merci d'avoir pris en charge tous les autres dossiers pendant notre cabale. Ç'a été d'une grande aide.

— Y'a pas de quoi, tu sais. Des enlèvements d'enfants, ça vaut le coup qu'on y mette tous nos efforts.

Le téléphone de Clark sonna. Il le saisit d'un geste vif, espérant que ce soit le labo.

—Clark !

—Bonjour, monsieur Clark. Ici le technicien du CRPQ. L'échantillon que vous nous avez apporté ce matin correspond. Le nom de l'enfant qui s'y apparente est Alexandra Campbell-Sigouin. Je vous expédie la copie du rapport.

L'inspecteur n'écoutait plus. Il regarda Claude et ses yeux se remplirent de larmes. Il abaissa la main qui tenait son téléphone et réussit à bégayer :

—C'est elle. C'est bien ma filleule. Le test l'a confirmé. Je l'ai retrouvée, laissa-t-il échapper dans un soupir de soulagement.

Témoin de l'émotion de son ami, Claude posa une main sur son épaule en disant :

—Tu l'avais bien dit que tu la retrouverais. Tu as mené une sacrée quête, mon ami.

Puis il se tut. Il n'y avait rien à rajouter. Il fallait laisser passer l'émotion. Après s'être ressaisi, Clark sauta sur son portable et appela Ted. Lorsqu'il l'obtint, il hésita, se montra incertain, et finit par lui demander si sa femme et lui soupaient à la maison, avant d'expliquer qu'il voulait passer pour jouer un peu avec Scott et Roucky et discuter avec eux. Il fut convenu que Jeremy se rendrait chez ses amis vers 17 h 30 pour partager le repas du soir. Suite à cet appel, Clark essaya de téléphoner à Nadine, mais n'obtint que sa boîte vocale. Il se leva et alla annoncer la bonne nouvelle à ses amis Ron et Maxime. De grandes manifestations de joie attirèrent tout le personnel autour des trois amis. Même le commandant s'approcha pour féliciter ses hommes et leur serrer la main. Ils avaient réussi !

Après quelques échanges qui laissèrent transpirer beaucoup d'émotions, Clark demanda à son patron la permission de suspendre la rédaction de ses rapports pour prendre congé le reste de la journée. Une fois que Paul l'eut libéré, il se dirigea vers une certaine école primaire, celle où il avait eu à intervenir voilà quelques années et où enseignait une certaine personne. Il ne pouvait attendre.

Debout devant la classe, Nadine s'adressait à ses petits *bout'choux* qui écoutaient plus ou moins. La journée était sur le point de se terminer et les enfants commençaient à montrer des

signes de fatigue. Lorsqu'elle se rendit compte qu'une tête les épiait derrière la vitre de la porte, elle se dirigea vers celle-ci pour s'enquérir de l'identité du visiteur. C'est lorsqu'elle se trouva tout près qu'elle reconnut Jeremy. Elle ouvrit.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle, mi-heureuse, mi-inquiète.

— C'est elle. Je viens d'en avoir la confirmation. C'est bien elle, annonça Jeremy.

Sur le coup de l'émotion, Nadine le saisit par le cou et lui donna un baiser. Elle ressentait un grand bonheur à l'idée de savoir que Jeremy était venu partager ce moment de joie avec elle. Au moment du baiser, un bruit complice venant de l'intérieur de la classe s'était fait entendre. Témoins de cet instant de passion, les enfants avaient démontré leur approbation en émettant un bruyant OHHHHHHHH ! Gênée, l'institutrice se retourna et leur fit signe de baisser le ton. Elle dit ensuite à Jeremy :

— Attends-moi près de l'entrée. Je termine dans une dizaine de minutes et nous irons fêter ça !

— J'en suis impatient, consentit Clark.

Comme il se retournait, Nadine déposa une main sur son bras et ajouta :

— Je suis heureuse que tu aies pensé à venir partager cette nouvelle avec moi. Merci.

— Mais il n'y a pas de quoi, madame, rétorqua le détective, tout sourire.

Lorsqu'elle le rejoignit, ils se rendirent au Starbucks sur le boulevard Taschereau et commandèrent chacun un cappuccino glacé. Une fois installés, Clark répéta la bonne nouvelle et les deux divaguèrent sur la façon dont le parrain entendait gâter sa filleule. Il se voyait déjà en train de lui offrir des sucreries et des cadeaux, puis l'emmener dans tous les endroits pour enfants. S'ensuivit une discussion plus sérieuse sur la continuité de l'histoire.

— Quand l'annonceras-tu à ses parents ?

— Aujourd'hui ! Je me suis invité à venir prendre le repas du soir avec eux. Ils m'attendent dans deux heures.

—N'est-ce pas un peu vite? Je veux dire, sais-tu quand la DPJ laissera Alexandra retourner chez elle? Si tu leur apprends la nouvelle ce soir, mais qu'ils ne peuvent récupérer leur fille avant plusieurs jours, l'attente sera pour eux un enfer.

—Oui, je n'avais pas réfléchi à ça. Mais je ne vois pas pourquoi on leur refuserait le droit de la reprendre tout de suite. Elle n'a que trois ans et Paige et Ted parlent anglais. Je ne vois pas de problème.

—Ne devrais-tu pas d'abord en discuter avec la psychologue de la DPJ?

Après un moment de réflexion, Clark convint :

—Ouais, tu as raison. J'allais commettre une belle boulette. Heureusement que je t'en ai parlé. Tu m'accompagnes? Tu pourrais aussi venir souper chez les Campbell-Sigouin avec moi!

—Jeremy! Je n'ai pas été invitée!

—Je suis convaincu qu'ils seront ravis de découvrir que j'ai une copine. C'est ma famille, tu sais, confessa candidement le détective.

—Écoute, je veux bien t'accompagner chez la psy, mais je n'irai pas chez tes amis. Pas ce soir. Ce que tu dois leur annoncer est trop délicat pour que je m'incrute. C'est un moment à partager entre vous. Une inconnue n'y a pas sa place.

Après s'être entendus sur ce dernier point, ils se rendirent au Centre de l'enfance pour y rencontrer la directrice et lui demander la permission d'annoncer la nouvelle à ses amis. Après une discussion qui dura plus d'une demi-heure, il reçut l'aval de la dame, mais à la stricte condition qu'il accepte de se soumettre à une rencontre préparatoire avec la psychologue qui suivrait la famille Campbell-Sigouin durant la période de réinsertion d'Alexandra. Clark accepta de bon gré.

Cette rencontre débuta à 16 h 30 et se termina à 17 h 45. Il allait être en retard pour son rendez-vous, mais la psychologue voulait s'assurer qu'il ne causerait pas plus de dommage que de bien. Elle lui précisa les quelques points à aborder, mais aussi ceux à éviter. Pour terminer, elle annonça qu'elle passerait rencontrer les

parents le lendemain matin, pour ne pas laisser traîner les choses et éviter que ces pauvres gens se morfondent plus longtemps. Elle remit sa carte à l'inspecteur et demanda que Paige et Ted l'appellent le soir même pour prendre rendez-vous. Elle leur réservait une place dans son agenda dès à présent. Comme elle avait pris le temps de consulter leur dossier en détail, elle ne voyait pas l'intérêt de reporter la date du retour de l'enfant dans son foyer.

Chapitre 63

Toujours heureux de revoir Jeremy, Paige et Ted l'accueillirent avec enthousiasme. Scott, qui adorait son tonton, lui raconta tout ce qu'il avait découvert depuis la dernière fois qu'il l'avait vu, ce qui retint Clark jusqu'au début du repas. La soirée se passa dans une ambiance chaleureuse. Roucky, quant à lui, avait senti le détective plus qu'à l'habitude lorsqu'il avait pénétré dans la maison. Il avait semblé repérer quelque chose de nouveau, ou de connu. Avec une excitation inhabituelle, il avait tourné autour de l'inspecteur sans arrêter de le renifler. Puis, il s'était collé sur sa jambe jusqu'à ce qu'il daigne le caresser un moment. Ensuite, la bête était restée tout près de lui presque toute la soirée.

L'heure du coucher arrivée, Scott prit la direction de sa chambre sans broncher. Il y avait école le lendemain et il adorait ça. Cette semaine, c'était Paige qui assurait la lecture des histoires avant le dodo. Alors qu'elle s'acquittait de cette tâche, Ted servit un digestif à Jeremy. Après quoi, ils s'installèrent pour discuter de choses et d'autres ; Ted parla de son fils, de Paige et de son travail, alors que Clark, qui voulait éviter de parler d'Alexandra, préférant attendre Paige pour divulguer la véritable raison de sa venue, confia qu'il avait une amie prénommée Nadine.

— Tu fréquentes une femme ?

— Depuis presque un mois. Une vraie philanthrope. Elle est merveilleuse.

— Qu'est-ce qu'elle fait dans la vie ? Elle reste dans le coin ? Je veux dire, à Longueuil ?

— Oui, elle habite tout près d'ici, en fait. Elle enseigne aux tout petits à l'école primaire Armand-Racicot, sur la rue Saint-Thomas.

— Tu aurais dû l'emmener, Jeremy. Paige aurait été enchantée de la rencontrer !

— Oh ! Ce sera pour bientôt, ne t'en fais pas. En fait, je voulais qu'elle m'accompagne ce soir, mais elle a préféré s'abstenir parce que...

Se rendant compte qu'il était sur le point de divulguer la vraie raison de sa visite, il décida de se lancer.

— Ted, tu te souviens qu'il y a quelques jours, je t'ai dit que nous avions trouvé une piste susceptible de nous aider à mettre la main au collet du kidnappeur d'Alexandra ?

À l'instant où son ami avait prononcé le mot kidnappeur, Ted s'était redressé pour le fixer d'un air sérieux.

— Bien sûr. Je n'en ai pas parlé à Paige. Tu apportes du nouveau ? s'enquit-il fébrilement.

— Oui, on peut dire ça. Nous avons attrapé le type.

Ted se pencha en avant, non sans démontrer un vif intérêt.

— Et ?

— Et nous avons retrouvé tous les enfants qu'il avait enlevés. Nous...

C'est à ce moment que Paige revint vers eux. Lorsqu'elle pénétra dans le salon, elle vit les deux hommes se redresser d'un mouvement vif, comme si elle venait de les surprendre en train de comploter. Toutefois, elle crut déceler une lueur qu'elle n'avait pas vue depuis bien longtemps dans le regard de son mari.

— Qu'est-ce qui se passe ? ricana-t-elle. Vous me préparez une fête surprise ? Vous avez l'air de deux collégiens pris en flagrant délit !

— Ce n'est pas tout à fait ce que tu crois, Paige. J'ai une chose importante à vous apprendre, commença Jeremy, visiblement très nerveux.

Vu le ton sérieux de celui-ci, la jeune femme se figea et sentit son ventre se contracter.

— Que se passe-t-il ? demanda celle-ci d'une voix faible et à peine audible en prenant appui sur le dos d'un fauteuil.

— Il y a que... il y a que... C'est compliqué. Ça ne l'est pas, mais ça le deviendra, tu comprends ? Tu ne pourras pas la revoir tout de suite... nous l'avons retrouvée... mais, hésita maladroitement Clark.

— Mon Dieu ! cria Paige. Elle est morte ? Que lui est-il arrivé, dis-moi, Jeremy ? Qu'y a-t-il ? s'alarma Paige.

— Elle va bien, Paige ! Elle va même très bien, je t'assure ! Sa santé est excellente et elle se porte bien. Rassure-toi. Excuse-moi de m'y être pris comme un con, mais...

— Où est-elle ? Pourquoi ne puis-je la voir tout de suite ? Je veux la voir ! Où, Jeremy ? Où puis-je aller la chercher ?

— Tu ne peux pas... pas tout de suite. Elle se trouve tout près d'ici. Nous l'avons retrouvée en Ontario, mais maintenant, elle est tout près.

— Je veux la voir ! On y va tout de suite ! ordonna Paige.

Oubliant de mettre son coupe-vent, celle-ci se dirigea rapidement vers la porte, alors que Ted se levait pour la suivre. Les deux étaient tellement choqués, qu'ils seraient partis en oubliant leur fils endormi dans la chambre d'à côté. Clark réagit tout de suite. Il se précipita pour saisir Paige par les bras et l'obligea à se retourner. La jeune femme s'apprêta à parler, mais Ted la devança.

— Qu'est-ce qu'il y a, Jeremy ? demanda-t-il. Que fais-tu ? Nous voulons voir notre fille !

— Non ! Pas tout de suite. Attendez une seconde et laissez-moi vous expliquer, riposta fermement Clark en laissant son caractère de policier reprendre le dessus. Vous la retrouverez, mais pas ce soir. Pas tout de suite, finit-il par dire dans l'espoir d'apaiser ses hôtes.

— Pourquoi ? Pourquoi ne puis-je pas voir ma fille ? lui jeta à la figure une Paige anxieuse et agressive. Je veux la voir !

Elle commença à se débattre pour se libérer de l'emprise du détective, qui la serra plus fort en l'attirant contre lui. Ce faisant, il lança un coup d'œil vers Ted. Tout juste à côté d'eux, ce dernier ne savait trop comment réagir. Clark se remémora les avertissements que la psychologue lui avait servis quelques heures plus tôt. Elle l'avait bien prévenu que les parents risquaient de démontrer de l'agressivité et des émotions excessives. « C'est une des raisons pour laquelle il faut les préparer », avait-elle spécifié.

— Tu ne peux pas, Paige ! Tu dois te calmer. Laisse-moi t'expliquer. Mon amie, permets-moi de te dire pourquoi tu dois attendre avant de revoir ta fille. Ted, aide-moi. Fais-la se rasseoir !

L'ordre donné d'une voix forte et autoritaire imposa à Ted l'obéissance. Il saisit sa conjointe par les épaules et l'attira à lui pour la conduire vers le canapé, où ils s'assirent côte à côte.

— Écoutons ce qu'il a à nous dire, Paige. Nous verrons après.

Une fois tout le monde installé, Jeremy commença.

— Bon, voilà. Comme je vous l'ai dit, Alexandra est en très bonne santé. Elle se porte bien et elle n'a subi aucuns sévices, bien au contraire. Nous l'avons retrouvée dans une famille en Ontario. Nous avons arrêté le couple qui la gardait et avons ramené la petite à Montréal. Pour le moment, elle est sous la surveillance des Services de la protection de l'enfance. Elle y est depuis deux jours.

— Deux jours ! Et ce n'est que ce soir que tu nous le dis ! cria presque Paige

— Je ne pouvais pas le faire avant, Paige ! Elle a changé en trois ans. Nous devions vérifier si c'était bien elle ! Nous avons dû vérifier son ADN pour nous en assurer. Comment aurais-tu réagi si je t'avais dit il y a deux jours que ta fille était revenue et qu'aujourd'hui je te dise : « Je m'excuse, mais ce n'est pas elle ! » Nous devions vérifier, plaida Jeremy en baissant le ton et en posant une main sur le genou de son amie. Tu comprends ?

Paige hocha la tête, alors que des larmes coulaient à flots sur ses joues.

— Mais pourquoi je ne peux pas la voir ce soir ?

— Parce qu'il faut une période de préparation.

— Une période de préparation ? Une préparation pour quoi ? Qui doit-on prépa... Ah ! je vois. Elle ne nous connaît pas, déduisit Ted.

— Exactement. Il faut préparer Alexandra et il faut... « vous » préparer. Il s'est passé presque trois ans depuis son enlèvement. Elle n'avait alors que quatre mois. Qu'elle se souvienne de vous relèverait du miracle. Sa famille, c'est ce couple qui a pris soin d'elle.

— Quoi ? lança Paige sur un ton rappelant une vipère crachant son venin. Tu oses venir ici et me dire que ces gens sont devenus sa famille ! Ces gens qui nous l'ont prise seraient sa famille !

Blessé par la souffrance qu'il se voyait forcé d'imposer à ses amis, Jeremy reprit avec un malaise dans la voix.

—Paige, attends. Alexandra n'a connu qu'eux. Il faut se mettre à sa place. Elle vivait heureuse et elle se sentait aimée. Si nous la bousculons, elle verra en vous des gens qui l'ont arrachée à ses parents, vous comprenez ? Il faut que vous vous prépariez à cela. Il ne faut pas la brusquer. Vous devrez accepter de franchir cette étape. Et certainement plusieurs autres. Ce n'est pas comme si elle revenait d'une fugue. Elle vient vers vous par obligation, par coercition, elle ne vous connaît pas... À coup sûr, elle va pleurer sa famille. Vous devrez accepter de consoler sa peine, suite à cette perte dans sa vie. Elle devra faire un deuil. Vous devez vous préparer et la comprendre, même si cet amour qu'elle démontrera envers ces gens vous blesse. Mais c'est ce qu'a été sa vie. *Ils* ont été sa vie.

Prenant conscience de toute la portée des propos de leur ami, Paige porta une main à sa bouche pour retenir ses lamentations, pendant que Ted la serrait dans ses bras. N'allaient-ils jamais pouvoir gagner la confiance et l'amour de cette enfant ? De *leur* enfant. Ne deviendraient-ils jamais ses vrais parents, eux qui l'avaient tant pleurée et qui avaient tant espéré son retour ? Qu'était donc cette horrible destinée qui avait mis une telle épreuve sur la route de leur fille ?

—Comment l'aider ? Y a-t-il un moyen pour qu'un jour nous devenions ses vrais parents ? questionna Ted, qui venait d'énoncer tout haut ce que tous pensaient en silence.

Jeremy ne voulait pas leur imposer trop de réalités à la fois, mais il avait choisi, malgré les mises en garde de la psychologue, d'avertir ses amis lui-même. Il savait que ceux-ci seraient entourés par des gens compétents, mais pour leur infliger cette première réalité, il avait voulu se tenir en première ligne. Ils étaient sa famille, après tout.

—Pour l'instant, Alexandra ne sait pas ce qui se passe. Elle n'a que trois ans. Elle sait juste qu'elle ne peut pas voir ses parents. Considérant son jeune âge et bien qu'elle aime sa famille actuelle, il est probable qu'elle l'oubliera avec les années. Cet homme et

cette femme deviendront un lointain souvenir. Si elle avait sept ou huit ans, la situation aurait été beaucoup plus délicate. Ce qu'il faut, c'est lui donner du temps. Il ne faut pas la brusquer ; le temps, c'est la seule solution. Et bien sûr, il faudra de la compréhension et de l'amour. La directrice du Service de l'enfance m'a expliqué qu'Alexandra sera suivie par une psychologue spécialisée avec les enfants de son âge. Je ne sais pas pendant combien de temps il en sera ainsi, tout comme j'ignore qu'elle sera la fréquence des rencontres. Vous serez vous-mêmes suivis par un psychologue familial. Au fait, la dame m'a dit qu'elle vous verrait dès demain matin pour éviter de retarder le retour d'Alexandra. Vous devez l'appeler pour fixer l'heure. Voici sa carte. Elle m'a assuré que si tout se passait bien, la petite vous serait rendue en après-midi. Vous savez, votre fille ne parle pas français.

— Elle parle anglais ? Oui, bien sûr... Elle vivait en Ontario. Comment allons-nous faire ? Nous parlons anglais, mais notre langue, c'est le français.

— Je t'assure, Paige, que si nous n'avions que ce seul problème à affronter, je remercierais le ciel jusqu'à la fin de mes jours, affirma Ted.

— C'est parce que vous parlez anglais qu'elle vous sera rendue dans un délai plus court. Et pour ce qui est du français, je ne sais pas, dit Clark. Je laisse ce problème aux intervenants, mais je ne m'inquiète pas. Alexandra est jeune et les psychologues savent comment aborder ce genre de cas.

Il hésita, puis reprit.

— Vous savez, nous avons retrouvé trente-sept enfants... trente-sept... qui ont tous été enlevés à leur famille. Il en résultera beaucoup de familles heureuses, pour autant de malheureuses. Ces gens qui les ont adoptés pensaient bien agir. Les ravisseurs les ont tous subjugués en leur racontant qu'ils aidaient une femme et un enfant ! Chaque couple croyait vraiment qu'il adoptait un bambin dans le besoin... et maintenant, leur famille et leur vie sont détruites. En réalité, ils n'ont rien fait de mal, si ce n'est que d'avoir désiré un enfant. Ce n'est facile pour personne.

— Je souhaite que ces personnes soient à jamais maud... pesta Paige avant de décider de se retenir.

Comment pourrait-elle souhaiter du mal à ces gens, même si son cœur endolori le voulait ?

— Paige, pense à ceci. Lorsqu'un enfant est adopté, ce n'est pas que la mère et le père qui l'adoptent. Ce sont les frères et les sœurs, ainsi que les grands-parents, les oncles et les tantes. Tous ces gens n'ont commis qu'une seule faute : avoir accueilli un enfant dans leur famille, l'avoir accepté comme l'un des leurs et lui avoir donné leur amour. À présent, tous ces gens vont souffrir. Ce ne sont pas eux qui méritent d'avoir mal. Les seuls coupables, ce sont les kidnappeurs, et eux, ils s'en foutent.

Le trio prolongea la discussion, Paige et Ted trouvant toujours une nouvelle question à poser. Après leur avoir répondu avec patience et compréhension, Clark se leva et se prépara à partir. La nuit était déjà bien avancée.

— Jeremy ! l'interpella Paige au moment où il allait franchir le seuil de la porte. Tu as tenu ta promesse. Tu as réuni ma famille. Je ne saurai jamais te remercier à la mesure de mes sentiments. Merci.

Pendant un long moment, elle l'enlaça tendrement tout en pleurant sur son épaule, pendant que Ted, qui s'était approché, lui frottait le dos. Il regarda Clark directement dans les yeux, sans retenir les larmes qui roulaient abondamment sur ses joues.

— Une dernière chose, elle s'appelle Judy.

Jeremy Clark sortit de la maison avec en tête des sentiments opposés. Il était heureux d'avoir réuni cette famille à qui il avait jadis fait une promesse, heureux d'avoir du même coup réuni toutes ces familles qui jusque-là pleuraient leur enfant disparu. Mais en même temps, il était malheureux pour toutes ces personnes qu'il venait de précipiter dans un deuil encore pire que si leur enfant était mort ; un deuil qu'il ne leur serait jamais possible d'apprivoiser, car leur enfant vivrait quelque part... loin d'eux. En tant qu'inspecteur, Jeremy avait fait son devoir, certes, mais il reste qu'il allait en porter le poids toute sa vie. Heureusement, il avait maintenant Nadine, une femme qui s'inquiétait pour lui... et il avait retrouvé son soleil.

Épilogue

Il faisait encore beau, ce matin-là. Le soleil, même s'il projetait avec passion ses rayons à travers les arbres en partie dénudés, ne parvenait point à répandre une chaleur appréciable. Malgré cela, le jour s'était levé sur ce qui promettait d'être une très belle journée. « Que dis-je, une merveilleuse journée », corrigea Paige dans sa rêverie de ce samedi septembrail.

Elle se tenait devant la fenêtre depuis un bon moment à observer le ciel. Celui-ci, peint d'un bleu nuit profond, avait commencé à pâlir si doucement qu'elle ne s'en était aperçue que lorsqu'un bleu limpide s'était imposé à sa vue. Puis, Galarneau, cet astre doré qui réchauffe la terre, s'était pointé. Voyageant à travers son imagination, elle n'avait pas réalisé que le temps s'égrainait. Elle se sentait anxieuse, mais paradoxalement, heureuse et en paix.

Elle pressentait la présence de Ted, qui s'approchait subtilement pour ne pas la déranger. Il se colla dans son dos et l'enlaça de ses longs bras, alors que la chaleur de son corps l'enveloppait. Paige appuya l'arrière de sa tête sur son épaule et s'abandonna à l'amour de cet homme qu'elle aimait tant, cet homme qui n'avait jamais élevé la voix pendant sa descente aux enfers, qui n'avait jamais cessé de croire en elle et qui sans hésiter, l'avait épaulée dans ce projet plus que fou qui se réaliserait imminemment.

— Ça fait longtemps que tu es levée ?

Un rayon de soleil se pointa au-dessus du hangar situé de l'autre côté de la rue pour s'élancer et venir incendier les couleurs d'un petit arbuste juste à côté de la fenêtre où le couple se tenait. Toujours plongée dans ses songes, Paige vit ce rayon comme un signe positif que lui envoyait la vie. Une miraculeuse journée se préparait ; une journée qu'il avait fallu mitonner et qui avait exigé de plusieurs personnes une implication émotionnelle extrême, jusqu'à les contraindre à affronter leurs peurs et à accepter cette épreuve que le destin avait placée sur leur route. Au moment de mettre sur pied cet instant unique, chacun en avait tiré plus d'appréhension que de joie. Mais qui aurait pu ne pas accueillir cela comme une offrande de la vie ? Et l'espérance d'un résultat positif ne valait-elle pas de vivre toutes ces angoisses ?

Les deux amants parlaient à voix basse, comme pour éviter que ne s'évapore la magie de ce moment intime avec le destin.

— Je ne sais pas, il faisait noir. Je crois qu'il était 4 heures. Quelle heure est-il ?

— Il est 6 h 50. Tu as des regrets ?

Au début, ça n'avait pas été facile. Tout avait commencé par cette conversation entre Paige et Jeremy. Ce dernier souffrait et sur l'insistance de Nadine qui lui suggérait de partager ses émotions avec ses amis, il s'était ouvert à Paige en lui faisait part des sentiments contradictoires qu'il vivait depuis le retour de sa filleule : euphorie et affliction. Cela l'avait fait réfléchir, beaucoup réfléchir. Jamais il n'avait eu l'intention d'en arriver à ce qui se tramait ce jour-là. Il ne voulait que partager ses états d'âme, mais ce fut la petite étincelle qui avait alimenté cette immense flambée. Ne leur restait plus qu'à la transformer en un feu ardent.

— Des regrets ? J'ai des doutes, c'est sûr, mais des regrets ? Absolument pas. Ce sera une rencontre mémorable, je te le promets.

Ted serra sa belle un peu plus contre lui. Il aimait cette femme. Elle acceptait de vivre ses appréhensions et ne refusait jamais de les affronter. Puis, après un temps de réflexion, elle ajouta :

— Jeremy y est pour beaucoup. Sans lui, rien de tout cela n'aurait vu le jour.

Tout au début de leur échange, Clark avait avoué à Paige que malgré son ultime bonheur d'avoir retrouvé sa filleule, il se sentait accablé d'avoir plongé tant de familles dans le désespoir. En raison du succès de son enquête, des dizaines de personnes souffraient. Ces victimes, comme il se permettait de les appeler, n'avaient voulu qu'offrir de l'amour. Maintenant, elles en payaient le prix.

— Il a toujours été là pour nous, souffla Ted.

Sur le coup, Paige s'était offusquée en entendant le mot victime. Ces personnes n'avaient-elles pas enfreint la loi ?

— Il est toujours là pour qui en a besoin, le corrigea Paige.

Puis, calmée grâce à l'intervention de Nadine, cette femme unique qui avait réussi à sonder l'âme du limier, Paige avait ac-

cepté d'écouter ce dernier en s'efforçant de comprendre ce que vivait cet homme aux allures rustres, mais aux gestes et aux intentions honnêtes.

— Oui, il a le cœur sur la main. Mais je crois qu'il a un léger penchant pour notre famille.

— Normal, nous sommes tellement adorables ! plaisanta Paige.

— Je suis heureux qu'il ait croisé le chemin de Nadine. C'est une belle personne et elle le comprend.

Après plusieurs échanges, Paige avait réussi à passer outre son aversion envers ces soi-disant victimes et avait su voir d'un angle différent la participation de ces gens dans ce drame. Elle avait finalement compris qu'ils n'y étaient pour rien dans l'abject trafic auquel Cynthia et Bernard s'étaient livrés.

— Tu sais, l'autre jour elle m'a dit qu'il arrivait que Jeremy se lève la nuit pour pleurer.

Clark avait expliqué à son amie ce qu'il pensait de cette situation. Ces gens qui avaient voulu un enfant, méritaient-ils vraiment de souffrir autant ? Ces malheureux parents avaient cru en une personne que les institutions de l'État avaient formée. Ces couples lui avaient fait confiance et elle avait profité de leur désespoir pour créer leur malheur.

Paige se retourna pour faire face à son amoureux et déposer délicatement sa tête sur son épaule.

— Comment peut-il supporter tout cela ? soupira-t-elle. Cette histoire qu'il a dû démêler et réguler, elle ne pouvait finir bien. Pour lui, il n'y avait aucune issue décente possible. Peu importe la façon de voir les choses, il était pris au piège. Et aujourd'hui, grâce à lui, nous allons vivre un moment d'exception. Notre indomptable Jeremy.

Clark avait repensé à cette idée utopique que le psychologue avait émise lors de la réunion avec le procureur, réunion au cours de laquelle ils devaient décider des actions à prendre. Ce psychologue avait osé dire que la seule situation un tant soit peu supportable aurait résidé dans l'acceptation des parents naturels de laisser

leur enfant dans la famille où il se trouvait et qu'ils établissent des liens affectifs avec lui. Utopique, cette idée ? Pourquoi ne pas la rendre réelle ? Il suffirait de la remanier. « Pourquoi ne pas procéder comme j'ai fait avec mes bizarreries ? Pourquoi ne pas inverser cette piste de solution et ne pas offrir aux familles adoptives la possibilité de créer des liens affectifs avec l'enfant qu'ils ont tant aimé ? » Constamment en quête de solutions, Jeremy avait alors rencontré ce psychologue qu'il avait tant détesté, pour explorer cette idée.

— Nous étions plutôt choqués la première fois qu'il nous a transmis cette idée, rappela Paige.

— Parle pour toi ! la taquina Ted en souriant.

Après en avoir longuement discuté et avoir attendu plus d'un an, histoire de donner le temps aux parents et aux enfants réunis d'établir leurs marques et de retrouver une vie normale, Clark et le psychologue en étaient venus à la conclusion qu'une telle solution pourrait mettre un baume sur les plaies de Margaret Kelly et Doug Hoare. Ils avaient alors décidé de tenter le coup. Ils devaient en premier lieu en discuter avec les parents biologiques pour voir comment ils prendraient la chose.

— Oui, je l'avoue. Si j'avais pu, je crois que je lui aurais arraché les yeux, mais Nadine était là.

Nadine avait choisi ce moment pour intervenir. Elle lui avait rappelé comment ce sentiment de vide intérieur faisait mal ; sentiment qu'elle-même, Paige, avait connu.

— Elle t'a bien remise à ta place lorsque tu as demandé à Jeremy s'il avait perdu la raison.

Et pour un premier test, quels parents seraient mieux placés qu'eux, Paige et Ted ?

— Oui, elle a bien fait. Elle m'a dit que sans Jeremy, sans sa persévérance et sa détermination, nous n'aurions jamais retrouvé notre fille. Elle a ajouté qu'il avait gagné le droit de s'exprimer. À cette époque, je ne savais pas que Jeremy souffrait de son succès.

Lorsqu'il avait commencé à exposer sa pensée, Clark ne faisait que poser une question. « Crois-tu qu'il serait possible de... »

— Elle l'aime vraiment.

Puis, il avait tout déballé. « Ces personnes qui ont adopté Alexandra, ma filleule, ta fille, ils l'ont aimée. Ils ont pris soin d'elle. Ils se sont inquiétés pour elle. Crois-tu qu'il serait envisageable de leur permettre de faire partie de sa vie ? Elle les a aimés. Elle les aime toujours. »

— Ils ont essayé de nous prendre notre fille ! avait alors craché Paige.

— Ils l'ont enlevée et mystifiée, d'enchaîner Ted.

— Non ! Ce n'est pas vrai ! avait contre-attaqué le détective, résolu à ce que ses interlocuteurs fassent la différence. Ils n'ont rien fait de tout cela ! Ils ont été dupés ! Cynthia Thompson leur a fait croire qu'Alexandra se trouvait dans le besoin, qu'elle allait de toute façon être adoptée. Ce ne sont pas eux qui l'ont enlevée. Ils n'ont pas non plus demandé à ce qu'elle le soit. En fait, ils ne savaient même pas qu'elle avait été arrachée à sa famille. Ils n'ont fait que l'aimer et la protéger.

À la pensée de ce dur moment et de ces discussions tumultueuses, Paige sourit tendrement.

— Tu te souviens de ma réaction. Je fulminais. C'est encore Nadine qui est parvenue à me contrôler. Elle a su choisir les bons mots. Oh, pas pour essayer de me convaincre ! Non ! Elle n'a jamais cherché à m'influencer. Mais elle a su s'y prendre pour me calmer. Ça m'a permis de saisir l'essence de ce que m'expliquait Jeremy.

Son plan s'était mis en place. Après avoir bravé la tempête « Paige et Ted », Clark et le psychologue avaient rencontré les Kelly-Hoare. Il y avait seize mois que Judy leur avait été reprise. Comme tous les parents dans la même situation, ils avaient subi un procès et, considérant qu'ils étaient davantage victimes que coupables, le juge leur avait officiellement retiré Judy/Alexandra avec l'interdiction formelle de la revoir ou de la contacter. Sous cette seule condition, ils avaient été relâchés.

Après leur avoir ouvert la porte, Margaret, qui avait tout de suite reconnu le détective, s'était empressée de la refermer. Loin de

lui l'idée d'abandonner, Clark avait frappé encore et encore tout en tentant d'expliquer, à travers cette barrière qui se dressait devant lui, qu'il était là pour discuter d'une alternative. Puis Doug était arrivé au volant de sa voiture. À voir la façon dont il roulait et la rapidité avec laquelle il était sorti de son véhicule, il était évident que Margaret l'avait appelé à la rescousse. Il s'approcha des visiteurs d'un pas agressif.

— Que nous voulez-vous encore ? Vous venez voir le résultat de vos actions ? vociféra-t-il avec une rage extrême.

Prenant les devants, le psychologue lui avait expliqué l'initiative que Clark et lui-même avaient prise. Ils voulaient discuter avec eux pour savoir s'ils accepteraient de revoir Judy/Alexandra. Surpris par une telle offre, Doug les avait fait entrer, avant de prier sa femme de les écouter. Jeremy avait alors pris le relais.

— Nous sommes bien conscients que vous avez été dupés. Les parents d'Alexandra compatissent à votre douleur. Pour l'avoir vécue eux-mêmes, ils savent ce que vous endurez et ressentez. Ils m'ont donc prié de vous présenter cette proposition. Comme vous êtes importants dans le cœur d'Alexandra, ils vous offrent la possibilité de recréer des liens avec elle. Ils ne savent pas du tout dans quelle galère vous vous retrouverez tous, mais ils pensent que ce serait important pour vous et pour Alexandra de garder un contact affectif. Évidemment, ils ont de grandes craintes. Ils ne veulent pas nuire à l'équilibre psychique de la petite et redoutent l'idée que vous profitiez de cette occasion pour conditionner leur fille dans le but de la détourner eux. Mais Paige a mentionné que la façon dont vous avez pris soin d'elle parle en votre faveur et démontre combien vous l'aimez. Elle est persuadée que vous ferez tout pour assurer son bonheur. Elle vous fait confiance.

— Un contact affectif, répéta Margaret. Qu'est-ce que ça veut dire ? Nous n'avons plus le droit d'approcher la petite !

— Paige et Ted ont déjà déposé une demande au tribunal pour que cette restriction soit levée. Ce ne sera plus un problème.

Stupéfaits, Margaret et Doug avaient fixé Clark un instant. Ces gens à qui on avait volé ce qu'ils avaient de plus précieux

acceptaient de pardonner ? Des larmes inondèrent les yeux de Margaret.

— Et comment s’y prendrait-on ? demanda Doug.

— Personne ne le sait, en fait. Il y a beaucoup de suggestions sur la table, mais le tout devra être discuté entre les parents d’Alexandra et vous.

— Elle s’appelle Alexandra ? souffla doucement Margaret, le cœur gros, qui pour la première fois de la conversation, portait attention au véritable nom de l’enfant.

Regrettant de ne pas avoir songé à cet important détail, Clark baissa la tête une seconde.

— Oui, Alexandra... et elle a un grand frère, Scott.

— J’aime bien ce nom, Paige. Pour Alexandra, je ne suis pas encore certaine.

Cette dernière remarque ayant allégé l’ambiance, Jeremy était heureux de constater que Margaret et Doug ne se montraient pas vindicatifs envers Paige et Ted.

— Nous pourrions aller la voir à notre convenance ? s’enquit Doug.

— Sous toutes réserves, probablement. Au début, les visites seraient espacées et il est certain qu’il faudra qu’Alexandra rencontre un psychologue pour s’assurer que ça ne la perturbe pas trop. Mais par la suite, nous croyons que la situation s’ajustera naturellement.

Ainsi, les parents biologiques acceptaient de partager leur enfant. Submergés d’une immense joie et d’un sentiment de reconnaissance, Margaret et Doug avaient encore pleuré.

— Je ne crois pas que j’aurais pu faire montre d’une telle générosité dans ce genre de situation. Ces gens sont vraiment nobles.

Ils s’étaient laissés, Jeremy soulagé, et le couple plein d’espoir.

Au cours des semaines qui avaient suivi, les parents biologiques et adoptifs s’étaient rencontrés à quelques reprises. Autant Margaret et Paige souhaitaient que la première rencontre se passe de façon impeccable, autant tous voulaient éviter qu’Alexandra

souffre et se sente confuse au niveau de ses sentiments. Puis, il avait fallu tout orchestrer.

Ce qui avait heureusement facilité les choses, c'est que Paige et Ted n'avaient rien caché à leur fille. Ils lui avaient expliqué qu'elle avait été enlevée et que personne ne savait où elle se trouvait. Ils lui avaient aussi raconté que Margaret et Doug l'avaient gardée en attendant que la police la retrouve et que maintenant que c'était fait, ils espéraient continuer de la côtoyer et de l'aimer.

Alors que les deux amoureux terminaient de se remémorer le chemin qui les avait menés à ce dénouement, Scott vint les rejoindre.

— Maman, j'ai faim.

— Tu veux des céréales ?

— Oui.

— Donne à boire et à manger à Hope, Roucky et Bandit pendant que je te sers. Tu veux une rôtie ?

Bandit, le dernier venu de la famille avait deux mois. Sur l'insistance d'Alexandra, qui voulait, elle aussi, avoir son chien, les Campbell-Sigouin avaient entrepris les démarches pour que Roucky soit reconnu comme un chien de race pure. Une fois les papiers obtenus, ils avaient placé une annonce pour offrir ses services de géniteurs, moyennant un des rejetons mâles.

— Non, merci. Est-ce que les gens de l'Ontario arrivent bientôt ?

Ayant trois ans de plus que sa sœur, Scott avait maintenant un peu plus de huit ans.

— Oui, bientôt, mais pas tout de suite. Il n'est que 7 h 30. Alexandra est réveillée ?

— Je crois que non.

Au retour d'Alexandra, Scott avait été emballé. Se souvenant vaguement du désespoir de ses parents au moment du drame, il s'était mis en tête qu'il devait garder un œil sur elle. Pour éviter qu'il n'en fasse une obsession, Paige et Ted intervenaient régulièrement pour le mettre en confiance et lui assurer que tout allait bien. Et il y avait Roucky.

— Elle s'est endormie tard, intervint Ted. Lorsque je lui ai lu son histoire d'avant dodo, elle avait tellement hâte à ce matin qu'elle n'arrivait pas à s'endormir.

— Laissons-la. Rien ne presse.

Roucky avait salué le retour de sa protégée en reprenant son rôle de garde du corps. Il avait repris là où il avait laissé et depuis, il refusait qu'on l'enferme dans un parc canin. Il veillait constamment sur Alexandra.

À 9 heures, Jeremy se présenta devant la porte, accompagné de Nadine. Il frappa et, sans attendre, entra.

— Bonjour, tonton Jeremy. Bonjour, tantine ! lança Alexandra. Vous m'apportez des chocolats ?

Ces petits cadeaux étaient devenus une coutume. Depuis ce fameux premier matin où la petite avait demandé ces délices au goût sucré en présentant la main, paume vers le haut, à son parrain, celui-ci avait pris l'habitude de toujours lui apporter un petit quelque chose. Souriant, il tendit un sachet renfermant six chocolats : trois truffes de chocolat noir et trois de chocolat blanc, confectionnées par La Cabosse d'Or.

— Tu les partages, comme toujours, d'accord ?

— Oui, c'est sûr ! Maman ! Tonton m'a apporté des chocolats ! cria l'enfant en se dirigeant vers sa mère.

— Encore ! Il va se ruiner ! S'il continue, tu auras des caries !

Roucky vint saluer son coéquipier. À onze ans, il commençait à se faire vieux. Clark continuait de l'emmener sur les lieux de ses enquêtes, mais le berger allemand commençait à montrer des signes de fatigue. Toutefois, son flair n'en demeurerait pas moins efficace. Puis ce fut au tour de Ted de s'approcher pour recevoir ses amis.

— Bonjour ! Aujourd'hui est un grand jour.

— À qui le dis-tu ! J'ai les ch'tons, avoua Jeremy.

— Paige n'est pas trop nerveuse ? s'inquiéta Nadine.

— Non, ça va. En fait, elle est extrêmement zen. Je la trouve épanouie.

— Et Alex ?

—Elle n'a que cinq ans, alors elle ne prend pas la pleine mesure de ce qui se passe. Elle semble heureuse de revoir Mag et Doug.

—Peut-être, mais je suis anxieuse de voir sa réaction lorsqu'elle les verra. On ne sait jamais avec une enfant de cet âge, répliqua Nadine.

—Madame Lemieux l'a très bien préparée. Ça fait tout de même six mois que la nouvelle lui a été annoncée, signifia Jeremy.

Une fois que la décision d'organiser cette rencontre avait été arrêtée, la psychologue, madame Lemieux, avait insisté sur le fait que l'enfant avait besoin de temps pour être préparée. Ses parents ne pouvaient pas se lever un beau matin et lui dire que Margaret et Doug venaient la voir. Il était indispensable de lui annoncer cette nouvelle en lui expliquant que les gens qui l'avaient aidée durant sa mésaventure désiraient venir lui dire bonjour. Il ne fallait pas qu'elle prenne la chose comme une menace et pense qu'on voulait la retourner avec eux, alors qu'elle avait maintenant beaucoup de nouveaux amis et qu'elle s'était intégrée à son nouvel environnement. Il était primordial qu'elle comprenne que ces gens ne venaient que pour la visiter et qu'elle ne devait pas s'attendre à retourner vivre avec eux. Tout cela devait être géré convenablement. Encore une fois, le temps revêtait son importance. Jusque-là, tout se déroulait bien.

—Oui, je sais. J'espère juste que toute cette préparation portera ses fruits.

Tout le monde était maintenant réuni. Paige avait préparé un petit encas et les enfants ne se privaient pas d'y dérober quelques bouchées. Les adultes s'installèrent au salon pour discuter et surtout, attendre. Il ne manquait que la psychologue que Ted avait réclamée en renfort. Elle ne devait pas intervenir, sauf si une situation extrême se présentait. La dame frappa à la porte quelques minutes avant l'heure fatidique. En la voyant, Jeremy songea à ce que lui avait déjà dit Nadine. Voulant faire le bien autour d'elle et constatant que la rencontre entre Alexandra et ses parents adoptifs se réaliserait, elle avait alors émis cette idée : « Si l'expérience

fonctionne, peut-être que d'autres familles voudront suivre la même voie.»

Alors que 11 heures sonnaient, une auto se gara devant la maison des Campbell-Sigouin. Deux ans s'étaient écoulés depuis le retour d'Alexandra.

FIN